

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JANVIER-JUIN 1935

9.

X.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME V

JANVIER-JUIN 1935

PARIS (6^e)

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1935

Tous droits réservés

6. ser
5-6
1935

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales*. — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient asiatique*. — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.
- III. *Préhellenisme et Religions antiques, Art grec et romain*. — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Sculpture grecque et romaine*. — E. MICHON, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.
- V. *Céramiques antiques*. — Ch. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
- VI. *Histoire et Institutions grecques*. — G. GLOTZ, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VII. *Épigraphie grecque*. — P. ROUSSEL, directeur de l'École française d'Athènes.
— L. ROBERT, directeur d'études à l'École des Hautes-Études.
- VIII. *Épigraphie latine*. — R. CAGNAT, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire au Collège de France.
— A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.
- IX. *Histoire et Antiquités romaines*. — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- X. *Épigraphie et Antiquités gallo-romaines*. — E. ESPÉRANDIEU, membre de l'Institut, conservateur des Musées archéologiques de Nîmes.
- XI. *Art gallo-romain et Numismatique*. — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XII. *Religions orientales*. — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XIII. *Antiquités chrétiennes*. — P. MONCEAUX, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
- XIV. *Histoire et Art byzantins*. — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance*. — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
- XVI. *Histoire générale de la Peinture*. — P. JAMOT, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.
- XVII. *Musées et Collections*. — SEYMOUR DE RICCI.

tement déterminée par l'intersection des droites joignant les églises de Corfélix et de Baye, d'une part, et celles de Bannay et de La Villeneuve-lès-Charleville, d'autre part. Construite sur les toutes dernières pentes qui viennent mourir en bordure des marais qui forment le fond de la vallée du Petit-Morin, elle n'est distante que de quelques kilomètres, vers l'aval, des grands centres de grottes sépulcrales néolithiques de Villevénard, Oyes, Courjonnet, Coizard, Vert-la-Gravelle... Les plateaux environnants sont très riches en ateliers des âges de la pierre : Étoges, Fèrebrianges, Charleville, Boissy-le-Repos... Plusieurs menhirs ont été signalés à proximité : Le Thoult, Bannay... Nous sommes donc bien ici en plein centre préhistorique.

Primitivement, on n'y reconnaissait, enfoui sous les broussailles et le lierre, qu'un amoncellement confus de dalles et de pierres parmi lesquelles on remarquait, en particulier, un énorme bloc de meulière qui avait reçu dans le pays le nom de *Pierre de la Justice*, vraisemblablement parce que là se rencontraient jadis les limites de plusieurs justices féodales.

Dès que cet amoncellement de pierres, que seul son éloignement de toute facilité de communication et d'exploitation avait jusqu'ici sauvé de la destruction par les services de la voirie, nous eut été signalé, à M. Max Machet et à moi, par M. le sénateur Henry Merlin, comme pouvant être les restes d'un monument mégalithique et que nous eûmes constaté que l'on se trouvait bien en effet en présence d'un dolmen renversé, étant donnée la rareté des reliques de ce genre dans nos régions de l'Est, nous le fîmes classer comme monument historique, puis demandâmes au ministère de l'Éducation Nationale et des Beaux-Arts une subvention qui nous permit de le faire restaurer et, à cette occasion, de l'étudier.

*
* *

Les circonstances atmosphériques et les difficultés d'accès qui en résultaient, retardèrent nos projets jusqu'au mois de novembre 1931. Mais alors, le temps s'étant mis au sec, et l'état

des terrains permettant l'apport du matériel nécessaire, une excellente équipe d'ouvriers de M. Cordier, entrepreneur à Épernay, se mit à l'œuvre qu'elle a, sous notre direction, menée à bien.

Avant le débroussaillage et le premier déblaiement de ce monument, nous nous croyions en présence d'un simple dolmen, construit à l'air libre sur une petite éminence artificielle. On ne distinguait en effet alors, et en partie seulement, que la grande dalle du fond demeurée debout et que nous prenions pour un support resté en place, et, à sa gauche (en considérant le monument de l'entrée), le champ d'une grande table de grès de plus de trois mètres de long, sous laquelle apparaissait un autre bloc qui pouvait bien être un deuxième support. En avant de cette table, sous *La Pierre de Justice*, une autre dalle de grès semblait devoir être le troisième, et nous comptions en découvrir un quatrième sous l'amoncellement. C'était donc un dolmen de trois mètres de côté environ que nous pensions avoir à restaurer avec une table soutenue par quatre piliers.

Ce ne fut qu'après le débroussaillage et le déblaiement que nous pûmes nous rendre compte qu'il s'agissait d'un monument plus important, d'une allée couverte sous tumulus, renversée par un déportement d'ensemble sur sa gauche, à une époque indéterminée mais ancienne.

Ce que primitivement nous avions pris, sous son revêtement de broussailles et de lierre, pour un pilier demeuré en place, était en réalité une grande dalle de grès qui, appliquée contre les derniers supports et la grande table de recouvrement, fermait le fond de l'allée qu'elle dominait — le fond plutôt que l'entrée, car l'allée allait se rétrécissant de cette extrémité à l'autre. C'était le seul élément demeuré en place parce que c'était le seul qui n'avait pas eu à supporter la poussée du tumulus lors de son déportement général. Il n'en avait, en effet, subi qu'un frottement latéral sur sa face interne, puisque comme nous le verrons, il n'était pas enrobé dans ce tumulus. Cette dalle, haute au total de 2 m. 70 et large de 2 m. 90 à sa base, avec une épaisseur moyenne de 0 m. 40, diminue de lar-

geur vers son sommet qui se termine en arc de cercle. A la hauteur de la table remise en place, qu'elle domine de 0 m. 60 au moins, elle mesure encore 2 m. 10 de large. Légèrement inclinée en avant, elle s'appuyait contre l'allée couverte.

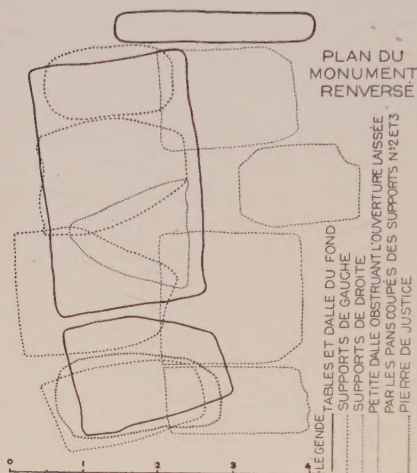


Fig. 2. — Allée couverte du Reclus.
Plan du monument renversé.

Déjetées sur la gauche, deux tables recouvraient, bousculés également sur la gauche, sept supports de l'allée ; un huitième, pour une raison que nous verrons plus loin, avait basculé sur la droite (fig. 2).

La base de chacun de ces supports occupait encore à peu près la place qu'elle avait dans le monument intact, mais avec un léger déplacement dû au glissement consécutif à l'écrasement de l'allée. On put cependant faire plu-

sieurs constatations qui devaient fournir les données nécessaires à la reconstitution aussi exacte que possible que l'on poursuivait. Ainsi, par exemple, le deuxième support de droite (n° 6), en partant de la grande dalle du fond, elle-même en place, comme nous venons de le voir, avait été dressé sur un puissant calage que sa longueur insuffisante avait nécessité. Or ce calage n'avait pas été déplacé par la chute de ce support. De même, la quatrième de gauche (n° 4), avait sa place nettement marquée contre un plan vertical qu'il avait laissé dans le soubassement de chaux lors de son renversement et qui était demeuré bien net à l'intérieur de l'allée. Il n'y avait qu'à réappliquer le pied de ce support contre ce plan pour le remettre dans sa position première. Ces deux données correspondaient d'ailleurs parfaitement avec la perpendiculaire menée de la face interne de la grande dalle dont la base était, elle aussi, demeurée en place.

On pouvait dès lors se rendre compte de l'ensemble du monument primitif. C'était une allée couverte longue de 5 m. 50 à l'extérieur et de 5 m. 10 à l'intérieur avec une largeur intérieure passant de 1 m. 35 au fond à 1 m. 15 à l'entrée — mesures qui ne peuvent être que des moyennes étant donnée l'irrégularité des éléments auxquels elles s'appliquent.

Nous n'avons pas trouvé de pierre pouvant servir à la fermeture de l'entrée ; mais celle-ci avait pu être close primitivement par une dalle brisée depuis ou par les gros éléments de meulière et de grès trouvés à proximité du tumulus. Il est de toute évidence, en effet, que de nombreux blocs de pierre ont été déplacés jadis par des charbonniers qui avaient établi leurs meules en cet endroit.

Étant donnée sa position de chute sur la plus petite des deux tables qui recouvrait l'entrée de l'allée, on ne peut assigner à *La Pierre de Justice* d'autre rôle dans le plan primitif que celui de dominer, au-dessus de cette entrée, la table avec laquelle et sur laquelle elle a glissé, et de faire pendant à cette extrémité de l'allée, au sommet de la grande dalle qui elle aussi dominait, au fond, la grande table de recouvrement. Ces deux éléments assuraient de plus le maintien des terres du tumulus construit, comme nous le verrons, non en dôme, mais en écharpe sur l'allée.

L'orientation de l'allée était S. 15° O., compte tenu d'une déclinaison moyenne de 13°.

En dehors du tumulus dont nous reparlerons plus loin, les éléments constitutifs de ce monument étaient donc la grande dalle du fond, les deux tables de recouvrement, les huit supports et *La Pierre de Justice*. Probablement aussi une fermeture disparue.

Les deux tables sont deux beaux grès d'une épaisseur moyenne de 0 m. 50. La plus grande, celle du fond, a 3 m. 55 de longueur avec une largeur passant, d'arrière en avant, de 2 m. 10 à 2 mètres. Plusieurs éclats se sont détachés de sa tranche droite, mais, sauf pour un de ses angles, il n'a pas été possible, malgré le puzzle auquel on s'est livré, de retrouver les parties manquantes parmi les nombreux grès dispersés

cà et là. La table de devant, probablement incomplète, ne mesure que 1 m. 35 sur 1 m. 90. Ainsi, la longueur totale des deux tables est un peu inférieure à la longueur totale de l'allée. En supposant une pierre de fermeture de 0 m. 40 d'épaisseur, il faudrait admettre qu'il y avait une troisième table de recouvrement dont la largeur aurait été de 0 m. 80 environ.

Les huit supports sont de matières et de tailles différentes. Quelques-uns n'ont jamais dû jouer dans la construction qu'un rôle de remplissage, de clôture, et non de soutien.

En partant du fond à gauche, le premier, auquel nous donnons le n° 1, est un grès brut non retouché de 0 m. 30 d'épaisseur et de 0 m. 90 de largeur. Arrondi naturellement à son sommet, il reposait sur un épais calage destiné à compenser son peu de longueur, 1 m. 70. Il ne devait que tout juste atteindre la face inférieure de la table et ne pouvait servir de soutien que grâce à l'intercalation de pierres entre la table et lui.

Il en est de même pour le deuxième à la suite (n° 2). Bien qu'un peu plus puissant et un peu plus haut avec une largeur de 1 m. 45, mais avec son sommet sinueux, celui-ci ne pouvait pas davantage être un soutien parfait : c'était, comme le précédent, un élément de remplissage. De plus sa partie inférieure se terminait par un pan coupé très accentué. Ces deux pierres étaient donc dans la construction un point faible.

Le troisième support (n° 3), avec ses dimensions de 1 m. 85 de longueur sur 1 m. 60 de largeur et 0 m. 40 d'épaisseur, forme, au contraire, un appui solide assurant, sur la gauche, la stabilité de la grande table avec, sur la droite, le n° 7 décrit plus bas. C'est un grès puissant qu'une taille sommaire semble avoir adapté à son rôle. Mais lui aussi, à sa base, possède un pan coupé important qui, conjugué avec celui du n° 2, produit un grand vide dans la fermeture, vide que l'on a obstrué par l'application extérieure d'un autre grès de dimensions plus faibles et de forme triangulaire (1 mètre de haut sur 0 m. 60 de base et 0 m. 20 d'épaisseur).

Le quatrième (n° 4), de même longueur et de même épais-

seur, est un beau bloc de meulière de 1 m. 05 de large. Bien régulier, il assure un appui parfait.

Sur le côté droit, en partant du fond, le premier support (n° 5) est un grès de 0 m. 40 d'épaisseur sur 1 m. 80 de hauteur et 1 m. 25 de largeur, assez mal adapté à sa destination.

Le deuxième (n° 6), est aussi un beau grès de 1 m. 15 de largeur, mais sa hauteur de 1 m. 60 seulement ne lui permet pas, malgré un fort calage demeuré en place, de s'élever assez haut pour offrir un appui utile et atteindre la table de recouvrement. Cela explique pourquoi il n'a pas été entraîné par le déportement général du monument de droite à gauche ; il a dû d'abord demeurer debout, puis, livré à lui-même, s'incliner sur la droite par le contre-coup de la chute ou par suite du tassement.

Les troisième et quatrième (nos 7 et 8), excellents appuis, sont deux belles meulières, épaisses de 0 m. 40, longues de 1 m. 90 et larges, respectivement, de 1 m. 75 et 0 m. 95.

Les deux supports de chaque côté de l'entrée étaient donc des éléments de choix ; ils devaient résister à la charge de l'extrémité avant de la grande table et à la charge complète de la petite surmontée de *La Pierre de Justice*. Il paraît vraisemblable que ce sont les supports du fond qui ont cédé aux poussées venant de droite, insuffisamment contrebutées à gauche par suite de l'asymétrie du tumulus, et amené la ruine du monument. Cette déduction paraît confirmée par le fait que la grande table et ses supports du fond ayant cédé d'abord, l'ensemble avait pivoté sur la gauche de quelques degrés autour des appuis nos 3 et 7, plus résistants.

La Pierre de Justice, de formes irrégulières, mesure 2 mètres de longueur sur 1 m. 20 de largeur avec une épaisseur de 0 m. 85. Son sommet, légèrement arqué, est assez symétrique avec celui de la grande dalle du fond.

Tous ces éléments ont été pris à peu près sur place ; la meulière abonde aux environs immédiats du monument et à quelques centaines de mètres au Nord, les dépôts de grès sont nombreux.

Sur une déclivité de 8 à 10° environ, descendant du

Nord-Ouest au Sud-Ouest (fig. 3), les constructeurs avaient d'abord établi un puissant lit de chaux épais de 0 m. 40 à 0 m. 60 et même plus, recouvert d'une couche d'argile jaune clair d'une dizaine de centimètres. Sur, et en partie, dans ce soubassement, ils élevèrent l'allée, dressant et calant

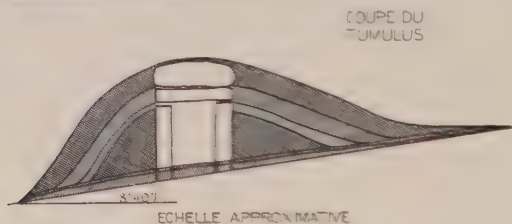
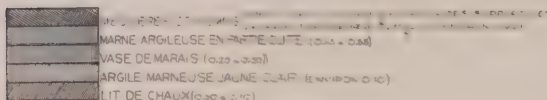


Fig. 3. — Allée couverte du Reclus. Coupe du tumulus.

PLAN DU TUMULUS

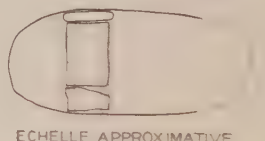


Fig. 4. — Allée couverte du Reclus. Plan du tumulus.

les supports de manière à conserver une hauteur intérieure moyenne de 1 m. 50, et les étayant à l'extérieur avec des moellons de meulière et des terres. Cette hauteur intérieure moyenne devait être réduite à 1 m. 20 environ par le dépôt des ossements et la formation de la brèche dont nous reparlerons plus loin. La déclivité du terrain permettait de constituer facilement, si on le voulait, sur le côté droit, avec les amorces du tumulus, un plan incliné pour faciliter la mise en place des tables de recouvrement.

Ce tumulus, tout au moins dans sa partie Est, où il nous a été possible d'effectuer quelques sondages à 1 m. 50, 2 mètres de l'allée, était formé de différents niveaux, de trois chapes enveloppant, tout au moins partiellement, l'allée et ses éléments de soutènement.

De bas en haut, on remarquait une première couche de vase argileuse de marais, gris-noir, de 25 à 35 % d'épaisseur. Une argile blanc-gris, ou plutôt une marne siliceuse, ayant subi légèrement l'action du feu et pris par places une teinte rosée, constituait une deuxième couche de 50 % envi-

ron recouvrant en partie les tables sur lesquelles on en a retrouvé des traces. L'action du feu a pu être subséquente à la construction, car, dans la partie intacte, à la droite du tumulus, où on a pu la bien constater, subsistent des traces importantes de cuisson de meules de charbon. De plus, les incendies de forêts ont pu réaliser cette calcination partielle. Le tout était recouvert de moellons de meulière colmatés par l'humus, ayant subi, eux aussi, l'action du feu. Le sommet devait à peine atteindre le haut de la dalle du fond et le niveau supérieur de *La Pierre de Justice*.

Aucune trace de ce tumulus ne subsistait derrière cette dalle du fond. C'était, à peu de chose près, la déclivité naturelle du sol, à peine relevée

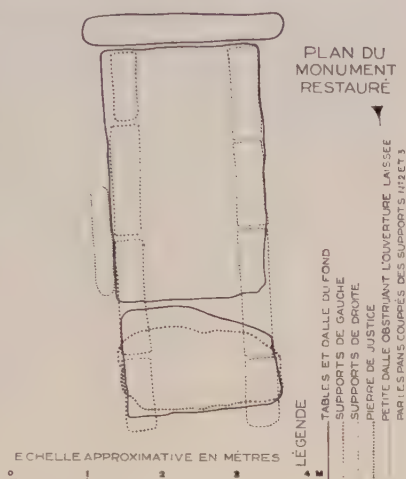


Fig. 5. — Allée couverte du Reclus.
Plan du monument restauré.



Fig. 6. — Allée couverte du Reclus. Redressement des supports et mise en place de la grande table. Vue du Sud.

par quelques glissements latéraux du tumulus qui ont pu se produire au cours des temps, qui aboutissait à sa face externe et à ses côtés demeurés à l'air libre. Cela explique comment cette dalle n'a pas été affectée par la poussée qui a amené le renversement du monument. Le soubassement de chaux n'existe d'ailleurs pas derrière elle : mais on le retrouve en avant de l'entrée où, cependant, on ne rencontre non plus nulle trace de tumulus : le niveau du sol, à l'extérieur, devait correspondre au niveau primitif intérieur de l'allée.

Ce tumulus fut donc construit, et c'est là croyons-nous un fait constaté pour la première fois, en écharpe, transversalement, à cheval sur l'allée.

Son plan est un ovale allongé, irrégulier (fig. 4), de 5 m. 50 de large sur 12 mètres de long environ. Le petit axe de gauche se confond avec l'axe même de l'allée, tandis que le grand axe, passant transversalement par le centre de cette allée, se développe sur la droite de 7 à 8 mètres et vient se perdre, en quelque sorte, dans la déclivité du terrain avec laquelle le tumulus finit par se confondre.

Par suite de cette déclivité sur laquelle il repose, sa hauteur est très variable. Sur la droite, il s'élève pour atteindre, par une pente assez douce, 3 m. 30, y compris le soubassement de chaux, au-dessus du plan inférieur de l'allée. A gauche, au contraire, il se termine plus brusquement par une pente encore exagérée par la dénivellation même du terrain. C'est précisément cette disposition qui constituait un danger pour sa solidité par suite de l'inégalité des poussées perpendiculaires, celles de droite étant insuffisamment contrebutées par celles de gauche, inégalité qui suffit à expliquer sa ruine. A une date indéterminée mais certainement ancienne, car aucune trouvaille tant soit peu moderne n'a été faite dans la couche archéologique au cours des fouilles, il se renversa comme un jeu de cartes, à l'exception de la dalle de fermeture du fond et du support n° 6 qui retomba sur la droite. *La Pierre de Justice* conserva, avec un léger décalage, sa position sur la petite table.

* * *

En possession de ces données, on put entreprendre une restauration fidèle de ce monument. Il suffisait pour cela de rétablir chacun de ses éléments aussi exactement que possible à sa place primitive en tenant compte des trois indications certaines données par la grande dalle et par les supports

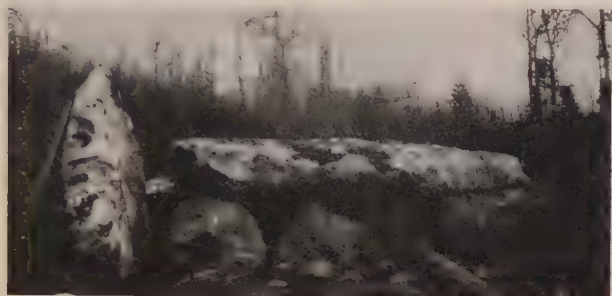


Fig. 7. — Allée couverte du Reclus. Remise en place de la grande table avant le redressement de la dalle du fond. On se rend compte des *porte à faux* des supports nos 1 et 2.
Vue de l'Ouest.



Fig. 8. — Allée couverte du Reclus. La grande table remise en place et consolidation par rétablissement du tumulus. Sur la table, quelques éclats qui seront remis en place.
Vue du Sud-Est.

nos 4 et 6 et aussi par la position de *La Pierre de Justice* sur la petite table (fig. 5-8). Quant au tumulus, nous avons dû nous contenter de le reconstruire sans pouvoir rétablir sa stratigraphie détruite par le fait même du renversement. Mais quelques témoins des couches primitives subsistent encore en place à quelques mètres sur la droite. Un muret de pierres sèches dont on a retrouvé les traces lors du déblaiement,

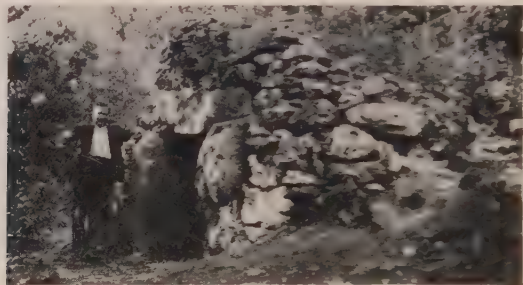


Fig. 9. — Allée couverte du Reclus. Muret de pierres sèches consolidant le muret reconstruit. Sur la plus petite table, en avant, la *Pierre de Justice*.

assure le maintien de ces éléments de chaque côté de l'entrée. Semblable muret n'a pas été aussi nettement constaté sur les côtés de la grande dalle du fond, ce qui explique de légers glissements de terres dans cette partie (fig. 9).

*
* *

Alors que tout était complètement déblayé, nous avons pu faire une fouille de l'intérieur de cette allée couverte.

Au-dessus de la couche de chaux et en partie dans l'argile jaune-clair avait été établi un dallage de plaques recueillies à proximité dans les formations du calcaire grossier. Sur une épaisseur moyenne de 25 à 30 ^{cm} — un peu moindre aux extrémités — avaient été déposés, pêle-mêle, en vrac, cassés, enchevêtrés, des ossements humains provenant d'individus de tous âges, comme le montraient en particulier les

nombreuses dents disséminées un peu partout. On y rencontrait quelques restes d'incinération. L'ensemble formait un volume atteignant facilement un mètre cube et demi. Aucune connexion n'existait plus entre ces ossements, ni aucune trace de sépulture primaire : on était, sans conteste possible, en présence d'un simple ossuaire, d'un dépôt secondaire de restes humains. Par suite de l'infiltration des eaux après l'éroulement de l'allée, les argiles, puis les terres s'étaient mélangées à ces débris qui formaient désormais comme un seul bloc de brèche très compacte dans laquelle étaient aussi comprimées quelques meulières de la couche supérieure. Il n'y avait pas d'autre moyen pour l'étudier que d'enlever de gros blocs que l'on effritait ensuite à la main. On n'y rencontrait aucun ossement intact, pas même d'os longs. Seul, un crâne, à peu près complet et qui paraissait assez bien conservé avait pu être sauvé et envoyé pour étude à Genève, à M. Pittard. Mais celui-ci nous écrivit à son sujet : « Lorsqu'il est arrivé, j'ai cru que l'on pourrait en faire quelque chose ; mais quand il a été vidé de la terre qu'il contenait, il était en trop petits morceaux pour qu'une reconstitution utile fut possible. »

Un bon échantillon de cette brèche, qui renferme un des os longs les moins incomplets, a été déposé au musée de préhistoire d'Épernay.

*
* *

Dans cet ensemble nous avons récolté et déposé au même musée, un mobilier plus intéressant par les remarques qu'il permet que par son abondance très relative.

Comme objets de parure, nous avons recueilli deux coquilles tertiaires percées — une troisième est tombée en poussière au cours de son extraction. Elles appartiennent au genre *cardium* et proviennent très probablement d'un des nombreux dépôts coquillers de la région, peut-être du grand gisement de Tigecourt (Montmirail) ou de celui de Mécringes, à quelques kilomètres en aval, dans la vallée du Petit Morin.

Il faut aussi considérer probablement comme objet de parure ou comme pendeloque une belle dent de sanglier un peu incomplète à sa base (fig. 10).

Le matériel en corne de cerf offre seulement deux talons d'emmanchure de hache et un petit manche d'outil, peut-être manche de tranchet, rappelant très bien l'outil de Montigny



Fig. 10. — Allée couverte du Reclus. Dent de sanglier ; moitié d'emmanchure de hache ; manche de tranchet ; deux coquillages pendeloques.

l'Egrain (Aisne) reproduit par Déchelette (*Manuel*, I, p. 509, fig. 178). Il est marqué de deux coches transversales.

Là céramique était représentée par deux ou trois vases entièrement écrasés et comme pulvérisés (fig 11). On a pu en sauver une vingtaine de fragments suffisants pour en donner une idée générale. Ils paraissent avoir été déposés sur la couche d'ossements dans laquelle ils ont été enfoncés par l'effondrement, un peu sur la droite, à la hauteur du support n° 7. Faits d'une argile grossière, mal liée, mal cuite, ils avaient sur leur surface extérieure et intérieure une teinte

rouge brique mate, mais la partie centrale, presque crue, demeurait noire. Ils appartiennent bien à la série de vases trouvée par J. de Baye dans les grottes sépulcrales du Petit-Morin, comme matière, et aussi, autant que l'on peut en juger, comme forme et comme technique. Dans l'un, le bord était rentrant ; dans l'autre, il se recourbait extérieurement avec

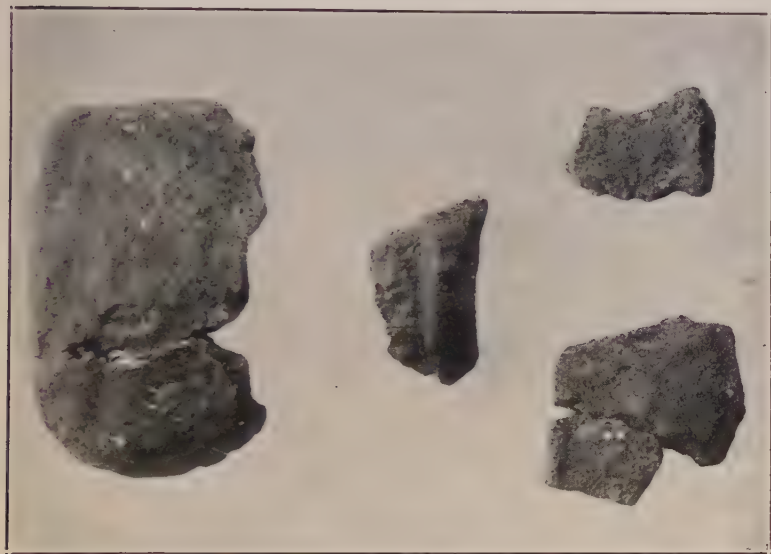


Fig. 11. — Allée couverte du Reclus.
Fragments de vases : bords supérieurs et bases.

une légère saillie. Le pied, plat, déborde un peu le diamètre inférieur en angle bien net. Et c'est précisément parce qu'un des fragments présente un débordement nettement plus accentué que les autres, que nous nous demandons si ces vases n'étaient pas au nombre de trois.

Le matériel lithique est plus important. Il consiste en éclats, en lames brutes, en lames retouchées, en pointes de flèches, en haches (fig. 12).

Seules sont à retenir cinq assez belles lames brutes de 9 à 10 $\frac{c}{m}$ de long.

Un petit éclat a été retouché en grattoir semi-circulaire. Deux, de 6 à 7 $\frac{c}{m}$ ont donné des grattoirs plus forts — ou des scies (?) Une lame très courte et très épaisse a pu servir de pointe de lance. Toutes ces pièces sont en silex de la craie.

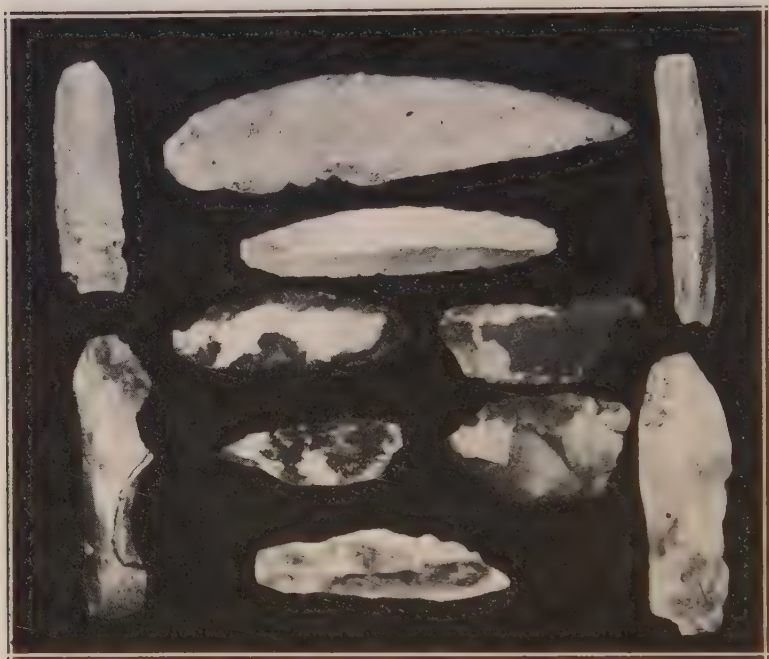


Fig. 12. — Allée couverte du Reclus.
Lames brutes et lames retouchées.

Une lame épaisse en silex lacustre local, longue de 10 $\frac{c}{m}$, a fourni un beau poignard d'un type courant dans nos régions. Mais la plus belle des lames travaillées est un silex du Grand-Pressigny retouchée en un magnifique poignard de 180 $\frac{m}{m}$ de long, sur 45 de large et 6 d'épaisseur (fig. 13).

Dix-neuf éclats de lame ont été transformés en pointes de flèches à tranchant transversal (fig 14). Dans leur ensemble, ces pointes ne présentent pas le fini de celles recueillies dans les grottes du Petit-Morin et quelques-unes pourraient même

passer pour de simples débris de lames si elles ne portaient quelques retouches caractéristiques sur leurs bords.

Il n'en va plus de même pour les douze pointes de flèches formant une série assez homogène où prédomine le type en losange, la plupart intactes, quelques-unes très belles et parfaitement retouchées. On y sent déjà cependant, surtout dans les plus fines, comme des embryons d'ailerons qui indiquent une tendance vers le néolithique final et aussi l'apparition d'une soie ou d'un pédoncule. Toutes ces pointes sont également en silex de la craie.

Huit haches polies avec le talon d'une neuvième complètent ce mobilier (fig. 15). De taille assez réduite, variant de 7 à 12 $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ de long, elles paraissent, pour la plupart, provenir de haches plus volumineuses détériorées et qui auraient été retouchées, comme remises à neuf, pour être déposées dans l'ossuaire, sauf une, non retouchée et trouvée vers l'entrée de l'allée, peut-être une pièce perdue. Elles ont reçu un affûtage si soigné que l'on peut parfois couper avec elles une feuille de papier aussi facilement qu'avec le meilleur canif.

Il semble qu'il faille voir dans ces haches des objets purement rituels. Une remarque importante s'impose en effet à leur sujet : elles ne se trouvaient pas comme les autres pièces du mobilier, disséminées au hasard dans la brèche osseuse, mais elles occupaient toutes une position certainement choisie — sauf une peut-être, celle qui n'avait pas été retouchée!



Fig. 13. — Allée couverte du Reclus. Poignard en silex de Pressigny ; long. 180 $\frac{\text{mm}}{\text{m}}$.

Une fut recueillie en dehors de l'allée, en avant, mais tout contre le support de gauche ; les six autres avaient été déposées contre les parois intérieures avec tellement de soin que deux d'entre elles en particulier, plaquées exactement contre les parois, ne furent découvertes que quand, la fouille achevée, on gratta ces supports pour les débarrasser d'une faible couche d'argile qui les recouvrait sur 2 ou 3 $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ d'épaisseur. C'est dans cette couche où elles étaient encastrées qu'on les a trouvées, et cela à un niveau assez bas qui excluait toute possibilité d'encastrement dans l'argile consécutive-ment à la chute de l'allée couverte.

Ce rite n'est-il pas à rapprocher de celui qui inspirait aux Néolithiques des rives des marais de Saint-Gond la pensée de déposer aussi, au bas des parois de leurs grottes sépulcrales, leurs haches polies ou de graver sur ces mêmes parois, à l'entrée et à l'intérieur, des haches gardiennes des tombeaux, rite que l'on retrouvera plus tard, jusqu'aux âges des métaux, dans nombre de dolmens où, sur la pierre, sont gravés des haches et des poignards, comme au Mugo, à Locmariaker, à Pornic, un peu partout. L'allée couverte du Reclus apporte donc une précieuse contribution à l'histoire du culte de la hache.

A cet inventaire, il faut ajouter, trouvée dans les terres, en reconstituant le tumulus, une neuvième hache polie très grossièrement retailée et un fond de vase de facture bien plus récente et qui pourrait appartenir à La Tène II.

*
* *

A quelle date faut-il faire remonter la construction de cette allée couverte ? Rien de bien caractéristique ne peut fournir une indication certaine. Cependant, si nous tenons compte de la série assez homogène des pointes de flèches au type en losange, il semble bien que nous pouvons l'attribuer au Néolithique supérieur franc, à ce que M. P. Vouga considère comme le Néolithique lacustre moyen - et nous sommes au Reclus, en présence des reliques des habitants de la vallée lacustre

du Petit-Morin, à quatre kilomètres en aval seulement de la fin des marais de Saint-Gond où se rencontrent fréquemment des traces de palafittes. On serait cependant peut-être plus



Fig. 14. — Allée couverte du Reclus. Pointes flèches ordinaires et pointes à tranchant transversal. Au milieu : petit grattoir.

près de la fin que du début de ce Néolithique supérieur, car nous remarquons déjà dans les flèches, nous l'avons dit, des embryons d'ailerons et de pédoncules. Ajoutons que l'abondance des flèches du type à tranchant transversal nous rapproche, *chez nous*, de la civilisation des grottes du Petit-Morin, sans compter que la céramique du Reclus est la même

que celle recueillie par J. de Baye dans ces mêmes grottes, et par nous dans le groupe de Saran.

Or, cette civilisation du Petit-Morin appartient encore à un Néolithique pur, même s'il fallait parfois y reconnaître quelques



Fig. 15. — Allée couverte du Reclus. Haches polies. Celle du milieu, en haut, a été trouvée dans les terres du tumulus.

infiltrations de civilisations étrangères plus évoluées, ce qui n'est nullement prouvé.

Nous ne pensons pas, en effet, que l'attribution que l'on a voulu faire de la civilisation de ces grottes au Néolithique final, à l'Énéolithique, puisse reposer, comme on le dit parfois, sur ce fait que J. de Baye *aurait trouvé*, dans ces grottes des perles de cuivre. C'est là un fait nullement certain. Comment des perles de cuivre sont-elles entrées au musée des Antiquités nationales avec le mobilier des grottes ? Nous l'ignorons et J. de Baye l'ignorait aussi. Jamais il n'en a fait mention

dans ses ouvrages. Nous-même, à plusieurs reprises, l'avons interrogé sur ce sujet, et chaque fois il nous a affirmé n'avoir aucun souvenir de semblable trouvaille et il ajoutait : « Si jamais j'avais trouvé des perles de cuivre dans une grotte, je l'aurais aussitôt annoncé, puis mentionné dans mon *Archéologie Préhistorique*, car cela aurait été d'une importance capitale. » Dans les notes qu'il a laissées à la bibliothèque du musée des Antiquités nationales, on ne trouve pas non plus, que nous sachions, mention de semblable découverte.

Par ailleurs, dans aucun compte rendu d'exploration de grotte sépulcrale appartenant à cette même civilisation si homogène, nous n'avons relevé la découverte de cuivre ou de bronze ou de n'importe quelle pièce de mobilier pouvant appartenir à une civilisation postérieure au Néolithique.

Si donc on voulait faire descendre — ce que nous ne croyons pas possible — cette civilisation des grottes du Petit-Morin, et avec elle celle de l'allée couverte du Reclus, jusqu'à l'Énéolithique, ce devrait être, jusqu'à plus ample informé, pour d'autres raisons.

P.-M. FAVRET.

ANTIQUITÉS DE POLOGNE

(Pl. I)

I. — « APHRODITE ANADYOMÈNE » DU PALAIS « ŁAZIENKI » A VARSOVIE (fig. 1, 2 ; pl. I)¹

A la « Maisonnette Blanche » (Biały Domek) du Palais Łazienki à Varsovie, se trouve une *Aphrodite Anadyomène* qui mérite attention, comme une des variantes nombreuses, mais inconnues de ce type (pl. I). L'histoire de la statue n'est guère précise, mais on trouvera ci-après un aperçu général sur l'historique des collections auxquelles le document appartenait ; il faut espérer que de telles indications puissent servir à faire résoudre un jour le problème de provenance.

La hauteur de la statue, de la main droite à la base, atteint 1 m. 423 ; de la tête à la base, 1 m. 342. La matière est un marbre blanc au grain serré. L'avant a été poli accessoirement pendant la restauration. L'arrière montre sur le torse une patine jaunâtre.

Sont rapportés : la tête avec le cou, les boucles de cheveux, le bras droit en entier et le bras gauche en commençant par le bracelet ; une partie du cou à droite, le sein gauche en partie ; en outre, il y a eu plusieurs additions dans les plis de l'*himation*, au-devant et près de la jambe droite. La plinthe primitive fortement endommagée a été encastree dans une nouvelle base ronde. L'œuvre évoque bien l'*Aphrodite Anadyomène* qui se trouve à Rome, au *Gabinetto delle Maschere*². C'est pourquoi

1. Je remercie M. le P^r E. Bulanda (Lwów), M. le P^r G. Lippold (Erlangen) et le regretté Edm. Pottier (Paris), qui m'ont fourni des indications très précieuses.

2. W. Amelung, *Val.*, II, 695. [Cf. aussi la Vénus de Nocera, W. Lamb *Greek and Roman bronzes*, pl. LXXXIX.]

je citerai ici la description d'Amelung, presque littéralement : « La déesse est debout, penchée un peu en avant, appuyée sur la jambe gauche. La jambe droite avec le talon levé est reculée ; le bas du corps s'enveloppe dans l'*himation* noué sur le pubis, et qui laisse voir les hanches. La tête est penchée en avant et tournée à droite. Les deux mains sont occupées à rassembler et relâcher les cheveux épars ».

Il faut pourtant ajouter que la tête de notre statue, rajustée, est un peu moins penchée à droite que celle de l'*Aphrodite* du Vatican, bien qu'elle ait la même implantation. Il s'agit donc de savoir quand on a fait la restauration. La forme de la chevelure, surtout d'après les boucles du milieu et les mèches latérales, témoigne d'un habile ajustement. Il n'est pas pourtant exclu que tout cela ait été sculpté par le restaurateur dans l'abondante chevelure antique. En tout cas, les additions nombreuses à la tête ne permettent aucune conclusion décisive. La coiffure de notre *Aphrodite* ressemble un peu à celle d'une autre *Aphrodite* du Vatican¹. Le style du visage de l'*Aphrodite* du Vatican évoque aussi quelque original aujourd'hui inconnu. Celui qui avait eu à compléter la tête a dû commettre la faute de n'avoir pas bien réuni le torse et le cou ; c'est pourquoi le mouvement de la tête de notre statue manque un peu de naturel. Le geste des bras est caractéristique. Peut-être la raideur du droit n'est-elle qu'en apparence provoquée par la dureté du mouvement de la tête. La pose est meilleure pour la statue du Vatican, telle du moins que la restitue W. Amelung². Le bras gauche a été régulièrement ajusté, comme celui de la statue du Vatican, mais avec différence de quelques détails. Quant au torse, il est reconstruit dans la statue du Vatican et ici : le polissage postérieur a effacé en grande partie les traces du travail primitif. Néanmoins le charme original reparait dans la forme de la poitrine, dans la ligne rythmique des hanches, et dans toute l'élégance du modelé.

1. Amelung, *l. l.*, II, pl. LXXV, texte p. 712.

2. *l. l.*, 697.

En général, les analogies iconographiques avec l'*Aphrodite* dite *Anadyomène* sont très apparentes : elles ont été signalées pour beaucoup par J. J. Bernoulli dans son *Aphrodite*. Ces types sont ceux de déesses nues ou à moitié vêtues d'un *himation*. De même, le schéma du mouvement des bras est présenté un peu autrement. Comme nous l'avons vu, la statue qui, au Musée du Vatican, ressemble le plus à la statue du Palais Łazienki, a 1 m. 48 de haut. La partie inférieure du nez, les cheveux qui s'écartent latéralement, les pieds en partie, et la base de cette statue sont complétés. Deux morceaux de marbre s'assemblent, exécutés séparément, l'un pour la partie supérieure du corps nu, l'autre pour la partie inférieure du corps vêtu. La tête, dans l'exemplaire du Vatican, n'appartient pas au torse. Elle vient sans doute de la répétition du même original. La statue du Palais Łazienki est restaurée de la même manière. En général, l'ensemble de la composition montre que les deux œuvres sont les imitations d'un même original. Même, la forme de la base, et les proportions générales ont des analogies frappantes.

Très intéressante est aussi la statuette d'*Aphrodite Anadyomène* de Cyrénaïque, passée d'abord dans une collection privée à Turin¹. La différence entre l'*Aphrodite* de Turin et la nôtre consiste dans l'inclinaison de la tête, différente pour les deux statues, dans la longueur des cheveux, et enfin dans le fait que l'*Anadyomène* de Cyrénaïque apparaît coupée précisément à l'endroit où, pour notre *Aphrodite* et celle du Vatican, vient affleurer le bord supérieur de la draperie. G. Perrot affirme que cette statue appartient à l'école d'Alexandrie, qui continuerait les traditions de Praxitèle. Il n'est pas impossible que la statue de Turin ait possédé un jour sa partie inférieure, vêtue, et que la moitié existant aujourd'hui ait pu être habilement adaptée à l'autre partie, comme c'est le cas par exemple, pour la statue du Musée du Vatican².

1. G. Perrot, *Une statuette d'Aphrodite Anadyomène*, *Mon. Piot*, XIII (1906), pl. X, texte p. 117 sqq. [maintenant en Amérique].

2. Cf. aussi l'*Aphrodite* de l'Établissement des Poseidoniastes de Délos :

L'himation de notre statue ressemblerait encore le plus à celui de l'*Aphrodite* du Vatican. Pourtant, en regardant de plus près la forme de ce vêtement, nous voyons qu'une telle similitude n'est que générale. Pour notre statue, n'a été emprunté à l'original que le dessin *général*; car on a modifié les plis particuliers avec beaucoup de liberté, sans nuire à l'ensemble. Du reste, on a procédé de la même manière aussi dans d'autres transpositions de ce même motif, comme le prouveraient beaucoup de cas analogues.

Pour les deux répliques, l'ensemble est heureux, moins en ce qui concerne les détails formels que quant à la représentation, plutôt, des moments de la vie. La statue respire le naturel. Les directions verticales des formes nettement soulignées prêtent à l'ensemble beaucoup de sainteté et de gravité; de calme, voire de grandeur. Il faut pourtant remarquer que ce calme n'est pas complet. Il n'apparaît d'ailleurs que dans l'impression générale; au contraire, les détails témoigneraient plutôt d'une certaine animation de surface. Cela semble dû à différentes tendances plastiques, partiellement divergentes, qui s'entrecroisent souvent. Grâce à ces traits, la composition de la statue n'est pas entièrement fermée, mais plutôt comme *ouverte*: s'il est possible d'appliquer, en ce cas, cette phraséologie inventée par Wölflin¹.

Ces valeurs formelles de notre statue indiquent clairement son origine relativement ancienne: elle dérive d'un prototype hellénique. En outre, plusieurs arguments s'opposeraient à laisser replacer l'exécution à l'époque moderne, notamment. La statue du Vatican ne présente-t-elle pas les mêmes additions, exécutées pourtant d'une manière différente? Les vêtements sont traités d'une manière plus libre, ce qui arrive souvent dans les copies qui sont des remaniements antiques. A noter aussi plusieurs atteintes qui

Ch. Picard, *Explor. archéol. Délos*, t. VI, 1922, p. 124, fig. 101. L'hypothèse de H. Lechat, *Sculpt. gr. ant.*, pl. 91, p. 186, est impossible.

1. Cf. aussi G. Krahmer, *Stilphasen der hellenistischen Plastik*, *Röm. Mitt.* 38-39 (1923-1924), p. 138 sqq.

endommagent les parties le plus exposées, et enfin la patine.

Parmi les autres répliques de ce type, celle, de marbre, qui a été trouvée jadis à Pompéi (aujourd'hui à Naples¹), ressemble beaucoup à notre statue. Elle a plus de deux pieds de hauteur. Les mouvements de la déesse rendent plus naturellement l'action de tordre les cheveux ; la tête est penchée fortement à droite, la masse capillaire divisée au milieu. La position des jambes est la même que pour notre monument. Bernoulli² regardait cette statue comme le plus bel exemplaire du type d'*Aphrodite Anadyomène* ; et Stark a prouvé³ que l'original a pu être exécuté à l'époque hellénistique.

A Naples, il y a encore une autre statue de marbre⁴ qui ressemble à notre *Aphrodite*. Là aussi, les mains plus approchées de la tête semblent plutôt tordre les cheveux que de les peigner par mèches. La position des pieds est entièrement analogue ainsi que le mouvement de la tête...

Dans la statuette de marbre qui se trouve au Musée Torlonia⁵, le mouvement des bras est présenté de façon comparable à celui des exemplaires de Naples, quoique la tête ne soit pas tournée à droite. L'attitude est voisine.

De la même manière que dans les trois exemples précédents, sont mis en action aussi les bras de la statue de marbre conservée au Musée de Chantilly⁶. La tête de cette statue est penchée et tournée assez fortement à droite.

D'autres variantes nombreuses du type de l'*Aphrodite Anadyomène* nous intéressent, en tant qu'elles présentent toutes le même schéma du mouvement des bras et des mains, qui soutiennent ou tordent les cheveux. Ce schéma apparaît aussi bien sur les représentations statuaire nues que vêtues ;

1. Stark, *Berichte des kön. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1860, tab. VII A ; Baumeister, *Denkmäler*, I, fig. 97.

2. *L. l.*, 295.

3. *L. l.*, 79 sqq.

4. S. Reinach, *Rép. stat.*, I, 321, 8.

5. S. Reinach, *L. l.*, II, 339, 2.

6. S. Reinach, *L. l.*, IV, 200 sqq.

sur celles de marbre comme sur celles de bronze ; sur les reliefs, les peintures et les bijoux¹.

Le motif d'*Aphrodite Anadyomène* devait être très popu-



Fig. 1. — Détail du mouvement des bras, et chevelure.

laire dans l'antiquité, puisqu'il se rencontre à travers toute l'étendue de l'Empire romain, p. ex. en Gaule, même sur les

1. Quelques exemples dans F. H. Marshall, *Catalogue of the jewellery in the British Museum*, 2726, 3034.

vases¹; une représentation d'*Aphrodite Anadyomène* reparaît encore au ^ve siècle après J.-C., notamment sur la dalle sculptée trouvée à Sofia en Bulgarie².

Le schéma du mouvement des bras, mentionné plus haut, commun à toutes les représentations d'*Aphrodite Anadyomène*, ne retient que l'essence de la représentation, conforme à l'esprit de l'art hellénistique et tendant vers l'élégance, vers la beauté. L'art hellénistique a su s'emparer du thème décoratif déjà existant, l'animer grâce au goût de son époque, puis le rendre conventionnel, le populariser. On rencontrerait le motif des bras levés d'une manière un peu analogue, déjà, pour le *Diadumène* de Polyclète. Nous pouvons donc admettre que la beauté contenue dans ce geste agissait sur Polyclète aussi bien que sur ses imitateurs.

L'adaptation du motif du *Diadumène* apparaît nettement dans les statuettes de bronze suivantes : pour la « *Vénus* » de Courtrai, en Belgique³, jeune femme nue qui noue ses cheveux par derrière sa tête. L'attitude de la femme et le mouvement de ses bras évoquent le *Diadumène* de Polyclète. Une autre statuette, de la Collection de Janzé⁴, représente un jeune homme nu. Cette statue, très petite, rappelle aussi le *Diadumène* de Polyclète. Les deux statuettes se ressemblent entièrement par leur pose et par le mouvement des mains, de sorte qu'il est hors de doute que, quant à leur style, elles sont dérivées de l'école de Polyclète⁵. En tout cas, nous pouvons constater que le motif du *Diadumène* a été en faveur, grâce aux valeurs de beauté

1. Cf. J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, I, tabl. X, 2, 3; II, p. 36, fig. 172, 173-175.

2. Comp. I. W. Welkow dans *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare*, t. I-II, 1921-1922, p. 21 sqq., pl. IV.

3. Jean de Mot, *La Vénus de Courtrai*, dans *Mon. Piot*, XXI (1913), pl. XIV et XV, texte p. 145-162; *AJA*, XXI (1917), p. 97, fig. 2.

4. J. Babelon, *Choix de bronzes et de terres-cuites des collections Oppermann et de Janzé*, Paris, 1929, p. 19 sqq., pl. IV.

5. Nous voyons aussi ce motif sur une gemme de Florence, représentant Hermaphrodite (?) (Milani, *H. R. Museo arch. di Firenze*, Tav. CXXXV, 4; G. Lippold, *Gemmen u. Kameen d. Altertums*, Taf. LVI, 1.)

qu'il admettait ; et il n'a été uni à aucun type constant de représentation.

Tandis que le ^{ve} siècle faisait valoir surtout le contenu matériel, Polyclète en débarrassa ses ouvrages, pour rechercher la beauté rythmique de la vie. Son *Diadumène* est un motif de cette sorte, dans lequel l'intérêt principal repose sur le bel équilibre du mouvement masculin. Il est évident que Praxitèle a usé à son tour traditionnellement de ce thème dans son œuvre, à une époque où, la plupart du temps, la beauté virile ne dominait guère dans les représentations statuariques les plus importantes. On tendait alors vers la peinture et vers le sentiment ; le motif dû à Polyclète s'enrichit de la mélodie des plis du vêtement, et de la grâce du mouvement. Prenons pour exemple la statuette de bronze d'*Aphrodite* appartenant à l'école de Praxitèle, qui est aujourd'hui au British Museum¹. Cette statuette imite bien les ouvrages de Praxitèle ; elle témoigne que le mouvement de ses bras a été emprunté aux éphèbes de Praxitèle ; mais en même temps, par son attitude aussi bien que par le geste des bras, elle s'apparente beaucoup à notre document, voire à d'autres comparables². Nous arrivons donc sur cette voie d'un fond plus éloigné aux sources plus proches.

S'il était vrai que Phryné (?) a posé pour Apelle son *Anadyomène*³, si la possibilité de considérer l'*Anadyomène* d'Apelle comme modèle de l'*Anadyomène* hellénistique n'était pas exclue, du moins, le lien entre le style de Praxitèle et la production première de l'ère hellénistique serait un peu plus clair : surtout quand nous prenons en considération l'hypothèse d'après laquelle les fils de Praxitèle, imitant le style de leur père, auraient été en relations artistiques avec Ptolémée II Philadelphe⁴. Malheureusement, nous ne connaissons pas l'*Aphro-*

1. Winifred Lamb, *Greek and Roman bronzes*. London, 1929, pl. LXII d, texte p. 171.

2. Comp. aussi *AJA*, XXXVII, 1933, 1, pl. VII-VIII (Aphrodite Haviland).

3. Cf. M. Bieber, *Die Söhne des Praxiteles* dans *Jahrb. d. Inst.*, 38-39 (1923-24), p. 243 sqq.

4. Cf. M. Bieber, *l. l.*, p. 271.

dile Anadyomène d'Apelle. Nous apprenons seulement qu'elle était très belle pour la partie supérieure, qu'elle se trouvait dans l'île de Cos, et que sous le règne d'Auguste, elle fut transportée au temple de César¹. Nous ne savons pas même sûrement si l'œuvre fut terminée ou détruite. Si elle se trouvait à Cos inachevée pour la partie inférieure, en ce cas-là, la manière dont les sculpteurs hellénistiques ont fait leurs transpositions de cet ouvrage, apparaîtrait mieux. Car, comme l'attestent les monuments, la partie supérieure, avec les bras, se retrouve, dans les représentations d'*Aphrodite Anadyomène*, presque partout de la même manière, tandis que la partie inférieure (nue ou vêtue) présente souvent des variantes marquées².

Quant à la partie inférieure du type vêtu d'*Aphrodite Anadyomène*, il paraît que les moments successifs de la décoration artistique l'ont influencée, à côté des caprices de la mode. Ainsi que le motif des bras, décrit plus haut, ne se rencontre pas dans la sculpture grecque avant la fin du ve siècle, de même les figures à demi vêtues d'*Aphrodite* apparaissent, en général, seulement au ive siècle. Un mouvement analogue à certain point de vue se laisse observer aussi chez la *Venus Genitrix*, qui pourrait avec peine être rangée parmi les œuvres du ve siècle³. En examinant les monuments antiques, nous sommes frappés par le fait que, précisément dans la sculpture hellénistique, beaucoup de figures de femmes sont présentées à *demi nues*. En outre, on voit avec étonnement que dans plusieurs cas, la femme porte un *chiton*, avec, par-dessus, un manteau drapé de la même manière que dans les représentations d'*Aphrodite Anadyomène*. La possibilité de considérer un tel aspect du vêtement comme imitation du costume original des Égyptiens, est attestée par l'art égyptien⁴. Peut-être ce motif d'emprunt s'est-il maintenu

1. J. Six, *Jahrb. d. Inst.*, XX (1905), p. 177 sqq. ; *Recueil Milliet*, n° 426 sqq.

2. Cf. O. Brendel, *Photogr. Einzelaufnahmen*, XIII (1932), p. 48.

3. E. Bulanda, *Venus Genitrix, Eos*, XXXIII (1930-1931), p. 535 sqq.

4. Cf. Lukas, *Die Reliefs des Neptunsbasilika in Rom, Jahrb. d. Inst.*, XV (1900), p. 40 sqq.

grâce à ses valeurs décoratives et, précisément pour cela, il aurait été popularisé. Les traits spéciaux du style décoratif dans l'art grec archaïque furent la cause de l'apparition des œuvres dites « archaïsantes ».

Des sculptures comme l'*Aphrodite Anadyomène* accusent en grande part un élément décoratif formel, comme nous l'avons déjà constaté. Le type d'*Aphrodite Anadyomène* est, en général, privé d'attributs matériels.

La statue d'*Aphrodite Anadyomène* du Palais Łazienki est dans la « Maisonnette Blanche » qui appartenait jadis aux constructions du roi Stanislas-Auguste. Les terrains des jardins, dits aujourd'hui « Łazienki », ont été acquis par ce prince de la famille des magnats Lubomirski, en l'an 1776¹. Peu de temps après l'achat de la propriété, y fut élevé entre autres l'édifice dit « Maisonnette Blanche » ; mais la date de la construction n'est pas tout à fait sûre. En tout cas, la Maisonnette Blanche pouvait être bâtie avant 1784, quand le roi entreprit l'élargissement et la reconstruction artistique du Palais Łazienki. On sait combien d'artistes indigènes et étrangers y ont travaillé pendant une longue suite d'années. Dans l'ouvrage de F. M. Sobieszczański², nous rencontrons le passage suivant, consacré au roi Stanislas-Auguste : « Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski, pour propager l'art sculptural dans son pays, installa dans son château, à Varsovie, un Cabinet des plâtres, avec des statues, des bustes, des mains, des pieds, etc., pour les études... » Et plus bas : « La collection entière, composée de 542 pièces, était estimée à 1.800 ducats d'or et contenait entre autres les copies en grandeur naturelle de statues antiques : de l'*Apollon du Belvédère*, du *Laocoon*, de la *Vénus de Médicis* —, etc. » En plus, le même roi a fait venir en Pologne quelques sculpteurs excellents qui ont exécuté des

1. Tatarkiewicz, *Rządy artystyczne Stanisława Augusta*, Warszawa, 1919, p. 10 ; Tatarkiewicz, *Le gouvernement artistique de Stanislas Auguste*, Varsovie, 1919.

2. *Wiadomości historyczne o sztukach pięknych w dawnej Polsce* : *Nouvelles historiques sur les beaux-arts dans l'ancienne Pologne*, Varsovie, 1849, t. II, p. 267.

ouvrages magnifiques... André Le Brun, un des meilleurs sculpteurs de ce temps, qui a laissé le plus d'ouvrages conservés jusqu'à nos jours, témoignant d'un talent extraordinaire. En général, les statues de marbre de Carrare dans le château, à Varsovie, sont son œuvre notamment : *Minerve*, *Apollon*, *La Pair*, *La Justice*, *La Gloire*, la statue de *Sigismond Ier*, d'*Étienne Batory*, *Faune*, *La Bacchante* et *Le Silence*. A l'étranger, a travaillé pour le roi, Canova¹. Le roi avait, à l'étranger, ses plénipotentiaires, comme par exemple le marquis Antici, à Rome, vers 1770. Simultanément avec l'élargissement du Palais Łazienki, le roi prenait soin d'installer la galerie d'œuvres d'art, surtout d'œuvres d'art antiques. Il ne faut pas oublier qu'en ce temps-là, les idées sur l'authenticité d'un ouvrage différaient de celles d'aujourd'hui et qu'on disposait, avec une conscience tranquille, une copie récente, réussie, parmi les originaux d'autrefois. Le roi envoyait donc les artistes un peu plus jeunes à l'étranger, pour qu'ils lui fissent des copies de statues² dans les musées de ces pays-là... A la cour, fut installé bientôt tout un atelier de copies de statues³. Le roi commença aussi la fondation d'une Glyptothèque, dans laquelle on recueillait les copies des plus célèbres sculptures grecques. L'âme de tous les travaux artistiques à Varsovie, dans ce temps-là, c'était Stanislas-Auguste Poniatowski lui-même, qui nourrissait un culte très vif pour les beaux-arts. Il agissait à l'aide de son peintre de la cour, son conseiller et directeur des travaux artistiques, Baciarelli.

Pour élargir l'horizon historique et artistique de ces temps, il ne sera pas inutile de mentionner Stanislas Potocki le « Winckelmann polonais », qui était le premier théoricien et historien polonais de l'art. Potocki était aussi un grand collectionneur. Il complétait les collections artistiques du roi Jean Sobieski dans le palais de Wilanów. Son attitude

1. Tatarkiewicz, *l. l.*, p. 14.

2. Tatarkiewicz, *l. l.*, p. 16.

3. Tatarkiewicz, *l. l.*, p. 16.

à l'égard de l'art classique le poussait à rassembler surtout les œuvres antiques¹.

Un autre collectionneur important de documents surtout antiques, en ce temps-là, était le Comte Louis Pac, dont la fortune, avec les collections, fut confisquée par le gouvernement russe, en 1832, à cause de sa participation à l'insurrection de 1831. En l'an 1834, les objets saisis furent en partie transportés au Palais Łazienki, occupé alors par le gouvernement russe. A ce moment aussi fut fait l'inventaire des objets artistiques, surtout antiques, appartenant aux collections de L. Pac et conservés dans le Palais Łazienki. Les inventaires de 1834, composés en italien, nous donnent une idée de la richesse des possessions antiques de L. Pac². Nous apprenons là qu'en dehors des pièces pour la plupart modernes que le gouvernement russe a achetées à la famille du Comte, cent quatre-vingts objets antiques confisqués ont trouvé leur place au Palais Łazienki.

II. — « JUPITER TONNANT » DE ŁAŃCUT (fig. 2-3)

Dans le château du Comte Alfred Potocki, à Łańcut (Palatinat de Lwów), il y a plusieurs sculptures antiques, parmi lesquelles une effigie de *Jupiter Tonnant*, la mieux conservée, mérite d'être étudiée de plus près. La statuette est exécutée dans un marbre jaunâtre à gros grains. La hauteur complète avec la plinthe atteint 1 m. 077, l'épaisseur de la plinthe est de 0 m. 063 ; la longueur, *ibid.*, 0 m. 45 : pour la hauteur de la tête, on compte 0 m. 125.

Le dieu est représenté dans la vigueur de l'âge, debout, vêtu d'un manteau ajusté sur l'épaule droite, qui recouvre la partie gauche de la poitrine, et ensuite, jeté par-dessus l'épaule gauche, retombe au dos. La tête est couverte

1. Cf. Mańkowski, *O poglądach na sztukę w czasach Stanisława Augusta : Les idées sur l'art dans le temps de Stanislas-Auguste*, Lwów, 1929, p. 65 sqq., p. 90.

2. Comp. *Archives, Collections d'œuvres d'art à Varsovie*.

d'une abondante chevelure bouclée, qui, divisée par un sillon faiblement marqué au milieu de la tête, descend en



Fig. 2. — « Jupiter tonnant » de Laïcut.

flottant des deux côtés et sur la nuque. Le menton est couvert des flocons menus d'une barbe épaisse. Le travail de la chevelure est exécuté à l'aide d'un foret, employé assez discrètement. Les cheveux vers l'arrière de la tête sont sommairement traités. Le type de la physionomie rappelle le Zeus d'Otricoli. Le front est triangulaire, les globes des yeux lisses. Le nez a été presque entièrement refait en plâtre. La tête, unie au torse à la partie inférieure du cou, est stylistiquement en accord avec l'exécution de l'ensemble. Le manteau est serré par une agrafe ronde faiblement indiquée, d'où partent des plis rayonnants, dont quelques-uns apparaissent, nettement, comme des sillons creusés par le foret. Ces plis, ainsi que le traitement du manteau sur la hanche gauche, laissent reconnaître un style impressionniste. Même observation pour le rendu

de la tête, du visage, et du corps entier, dont le poids repose sur la jambe gauche, tandis que la jambe droite, pliée légèrement au genou, est dégagée. Un tronc d'arbre placé derrière la jambe

gauche sert à renforcer l'appui statique. Au support sont joints, la partie inférieure du vêtement, et l'aigle, exécuté en partie sur l'arbre en relief. Il importe de remarquer que la cassure de la statue a été réparée au-dessous des genoux en oblique et que cette ligne se rencontre avec la partie supérieure du support. Cette incidence pourrait faire croire que la partie inférieure de la statue a été ajoutée plus tard. Pourtant l'unité du style de l'ensemble ne permet pas d'accepter telle hypothèse. La partie inférieure avec la plinthe a dû être exécutée par le même artiste, ce qui est attesté aussi par le fait que haut et bas sont travaillés de la même manière. Le support devait avoir primitivement la même forme qu'aujourd'hui, car autrement il aurait laissé plus haut quelques traces. L'aspect de l'aigle est aussi en accord avec la technique de l'artiste, propre à



Fig. 3. — Le « Jupiter tonnant » : autre aspect.

ment il aurait laissé plus haut quelques traces. L'aspect de l'aigle est aussi en accord avec la technique de l'artiste, propre à

un impressionniste : les plumes de l'oiseau sont indiquées de façon très légère, beaucoup plus habilement que dans la partie de l'aile gauche, ajoutée à l'époque moderne. Comme nous l'avons déjà constaté pour la tête, le dos et la partie inférieure de la statue sont exécutés très superficiellement. La statue pouvait être placée primitivement pour être regardée seulement par devant. Le profil de la plinthe est droit. La plinthe d'encastrement n'est pas polie ; elle est complétée dans la partie arrière par un morceau moderne, de dessin ovale. Le bras droit jupitérien, avec le foudre et l'avant-bras gauche, sont modernes, ce qu'attestent la forme des doigts, la technique et la matière différentes dans les parties reconstruites. Selon toute vraisemblance, le bras gauche était plus près du corps, ce qui semble prouvé par l'emplacement de la jointure et par le fait que, dans ce cas-là, le bras ainsi façonné pouvait plus facilement entrer dans les limites d'un bloc de marbre uni. La main gauche dépasse légèrement le bord avant de la plinthe ; elle semble donc avoir été ajoutée irrégulièrement : elle devait être dirigée d'abord un peu en haut pour pouvoir entrer plus facilement dans les limites du bloc et pour soutenir dûment le sceptre au lieu d'un objet court, inexplicable, ajouté avec la main dans les temps modernes. Pourtant, l'hypothèse selon laquelle le bras gauche, primitivement déjà, n'aurait pas été exécuté dans le même bloc de marbre n'est pas exclue.

Puisque l'état du bas de la statue, avec l'aigle, ne donne pas à douter de l'authenticité de l'œuvre ; puisque les bras ne répondent pas seulement au style primitif de façon formelle, et que les traits portent le cachet caractéristique du travail romain, nous pouvons désigner notre statue avec le nom de *Jupiter Tonnant*.

C'est un fait généralement connu que l'art romain a reçu primitivement les formes élaborées chez les Grecs, puis les a traduites dans son propre langage esthétique. Là s'est répété en certaine mesure ce qui s'était passé aussi autrefois en Grèce. Le génie grec a emprunté lui-même pendant une longue période, donnant l'avantage aux forces centripètes

dans les effigies d'Apollons nus et autres représentations statuariques. La force centrifuge a pu croître ajoutons-le, dans les premières représentations du mouvement des bras et des jambes, à travers la création artistique si inattendue, du *Discobole* de Myron, à travers les figures du iv^e siècle, ensuite.

Après cette dernière phase, la Grèce ne produisit plus guère d'ouvrages originaux. Mais les survivances des forces artistiques accumulées ont influencé Rome. Beaucoup d'éléments, tant iconographiques que formels, seront encore empruntés à l'Orient grec. Pour le Jupiter ici étudié, on notera surtout l'attitude, qui, pour ses commencements, appartient encore à l'époque grecque, étant fréquente au v^e siècle, et très fréquente au iv^e. Dans le mouvement des jambes et des bras, on retrouve les vieux schémas grecs, répétés longtemps et appliqués souvent par l'art de l'époque romaine. Quelques exemples, choisis entre beaucoup, serviraient à éclairer les emprunts mentionnés :

La statue d'*Auguste*, à Munich (E. A. 863), ayant pour origine quelque ouvrage grec du v^e siècle, a une disposition des jambes, des mains et de la draperie, qui ressemble beaucoup à celle de la statue de *Laïcut*. Une pose semblable, et le manteau drapé de la même manière, distinguent aussi telle statue d'*Éphèbe*, de Copenhague (Ny-Carlsberg)¹. Arndt fait dériver cette œuvre de la sculpture grecque du iv^e siècle. Quant à la forme du manteau, la statuette de *Dresde*² rappelle aussi beaucoup notre document, tandis que l'*Hercule* Ny-Carlsberg³, dont l'original est dû à Lysippe, ressemble par la position des jambes. En outre, de la statue de *Laïcut*, sont à rapprocher :

Une statuette de bronze de *Paramythia*, aujourd'hui au Musée Britannique⁴, dérivant de Lysippe. La position des

1. Arndt, *Ny-Carlsberg*, pl. LV.

2. Arndt, *l. l.*, 86, fig. 46.

3. Arndt, *l. l.*, pl. CII.

4. W. Lamb, *Greek a. Roman bronzes*, pl. LXIII, texte p. 171 sqq.

jambes est très analogue ; la forme de la tête l'est un peu moins.

La statuette de bronze de *Poseidon*, dans la Collection Loeb¹, dérive aussi de Lysippe ; elle ressemble à notre statue par la manière dont sont façonnées les jambes et un peu aussi par la forme des cheveux, de la barbe.

La statue d'*Éphèbe*, à Florence, Uffizi (E. A., 355), appartenant au iv^e siècle, est comparable par la position des jambes et des mains et par la forme du manteau.

La similitude de l'attitude apparaît en certaine mesure, aussi, dans la statue de *Claude* dit *Jupiter*, au Vatican², dont les jambes sont pourtant différentes. Nous savons du moins que le poids du corps était réparti, dans les anciens temps, entre les deux jambes. En plus, à droite de *Claude* se trouve l'aigle, entièrement semblable à celui qui est posé aux pieds du *Jupiter* de Laïcut. La statue héroïque de *Lucius Verus*, à l'Ermitage de Léningrad³, ressemble par l'exécution et surtout par la position du manteau sur la poitrine.

Le fait que les types de Jupiter analogues en certaine mesure étaient à la mode à l'époque de l'Empire romain est aussi attesté, en dehors des exemples cités par Overbeck (*Griech. Kunstmythologie*, II), par un vase de bronze trouvé à Pompéi⁴. Ce vase est orné de gemmes, sur lesquelles, entre autres représentations, apparaît aussi Jupiter. Le manteau repose sur le bras gauche levé et armé d'une lance, tandis que dans la main droite, le dieu tient le foudre, comme nous le voyons d'après la statue de Laïcut. La position des jambes est comparable, bien qu'à l'inverse. En bas, à gauche est un aigle, exécuté selon un schéma entièrement analogue. Un rapace est représenté à part, encore une fois, sur une autre gemme. Sa position rappelle celle de l'aigle de notre statue, en tant qu'on en peut juger d'après la reproduction

1. J. Sieveking, *Die Bronzen der Sammlung Loeb*, fig. 17, 18, p. 45.

2. Rodenwaldt, *Die Kunst der Antike*, 529.

3. Kyzieritzkij, *Catalogue*, 104, 215.

4. *Monumenta Pompeiana*, t. CXXXIII.

des *Monumenta Pompeiana*. Si nous rencontrons de pareilles représentations sur un objet aussi insignifiant, il faut croire que leur popularité était due au prestige d'une œuvre célèbre. On pourrait le supposer, d'autant plus qu'il est généralement connu que la tradition a répandu, pendant longtemps, les œuvres d'art ayant rapport au culte. Ce fait est confirmé par la statue de *Jupiter*, trouvée dans la Villa d'Hadrien, à Tivoli¹. Plusieurs parties de cette œuvre sont complétées : le bras droit avec le sceptre, la main gauche avec le foudre, et aussi divers morceaux du vêtement, çà et là ; les jambes, la plinthe avec l'aigle et la partie inférieure du tronc, le nez et la partie médiale de la lèvre supérieure. Selon Helbig, la tête est antique, bien qu'elle n'appartienne pas au torse, étant trop petite. La statue entière répond, selon Helbig, au type impérial. En tout cas, nous acceptons que les reconstructions de cette effigie soient dans une certaine mesure exactes, et qu'elle puisse être considérée comme un type intermédiaire dans l'évolution des représentations de Jupiter, explicatives de notre monument. Quelques analogies nous sont offertes, d'autre part, par la statue de *Jupiter*, à Blundell Hall, trouvée elle-même, selon ce qu'il semble, dans la Villa d'Hadrien, à Tivoli². Cette statue aussi, malgré les altérations nombreuses qu'elle a subies, peut être ramenée au type même du *Jupiter*.

Si nous cherchions une représentation comparable de près à la nôtre, nous rencontrerions beaucoup de difficultés. Jusqu'à présent, il n'existe nulle figuration du *Jupiter* avec une draperie analogue. Overbeck³ faisait la même constatation, lors de son étude sur le type de *Jupiter Conservateur*, d'après une pièce de monnaie de Licinius aîné⁴.

1. Gusman, *Tibur*, p. 283, fig. 485 ; H. Winnefeld, *Jahrb. d. Inst., Ergänzungsheft*, III (1895), p. 162 ; Helbig, *Führer*, 3, II, 1874 (1019) : aujourd'hui à la villa Albani, à Rome.

2. Gusman, *l. l.*, p. 283, fig. 486 ; Winnefeld, *l. l.* ; Michaelis, *Ancient marbles*, p. 337.

3. *L. l.*, 166 sqq.

4. *Id.*, *l. l.*, *Münztafel*, II, 40 ; Baumeister, *Denkmäler*, II, 818, 900 ; Froehner, *Les Médaillons de l'Empire romain*, 274 : « Eine in Bogenfalten um die Brust liegende und dann links von der Schulter herabhängende Chlamys ers-

De quelque manière que soit présentée la draperie dans les statues de *Jupiter*, il faut constater que la posture aussi bien que la draperie, sont très fréquents dans l'art grec et romain. Les *Eros* agités, les *Dioscures* toujours prêts au service, l'*Hermes* rapide, l'*Apollon* décidé, tous ont le plus souvent un manteau retenu par une boucle sur l'épaule droite. Il est évident que cette forme du manteau était en rapport avec la vie de ces êtres divins. Une telle draperie convenait bien aux éphèbes grecs. Elle convenait aussi aux empereurs romains, qu'on voulait montrer toujours prêts au combat. Quand il s'agissait de glorifier le pouvoir impérial, l'empereur apparaissait entièrement armé : par-dessus la cuirasse, il mettait le manteau lié sur l'épaule droite. Dans les cas où l'on présentait l'empereur sous la figure de *Jupiter*, l'arme était remplacée par le foudre et la cuirasse tombait naturellement. Nous avons beaucoup d'exemples comportant une draperie analogue à la nôtre, dans les statues des empereurs à demi vêtus, présentes avec la cuirasse pendant toute la période de l'Empire romain. Un peu plus rares, comme il semble, sont les statues des empereurs à demi vêtus, sous la figure de dieux, surtout de *Jupiter*. J'ai mentionné plus haut quelques représentations de cet ordre. La discordance dans la position des jambes et des mains, d'après les statues comparables, se laisse expliquer. De même, se laisse comprendre aussi le manque d'analogies complètes avec la posture de notre *Jupiter*. Au contraire, l'absence de la draperie façonnée analogiquement dans les représentations de *Jupiter*, ferait naître quelques doutes quant à la dénomination du personnage. Mais la forme du vêtement, très fréquente, parle pour l'existence, dans l'art romain, d'un type de *Jupiter* traité de la manière que nous voyons ici. Il est possible que, sur la pièce d'or de *Valerius Licinianus Licinius* mentionnée plus haut, le manteau qui couvre en partie le prince soit dans

cheint wiederum durchaus griechisch, ist dagegen für Zeus in irgend einer Gattung von Monumenten und ebenso für die römische Gestaltung des Gottes gänzlich unnachweislich, während beim Apollon und beim Hermes eine gewöhnliche, gelegentlich auch bei Ares nachweisbare Erscheinung ist. »

le genre de la draperie de Lańcut, car il serait difficile d'expliquer par une autre combinaison la partie de draperie qui tombe à gauche de la figure. Un médaillon du temps de Maximien Hercule¹ représente cet empereur avec un manteau entièrement analogue à celui du monument de Lańcut. Mais nous rencontrons aussi Jupiter lui-même sur les médaillons du temps de Maximien Hercule². Sur ces médaillons, la figure du dieu a une attitude, des attributs, et surtout la draperie façonnés de manière qui rappelle le *Jupiter* de Lańcut. Très semblable est le costume du *Jupiter* sur un relief romain, au Musée de Karlsruhe³, et aussi sur un relief de Šukovo (en Yougoslavie), à Belgrade⁴.

Nous avons déjà dit, à propos du vase trouvé à Pompéi, qu'un type de *Jupiter*, tel que le nôtre, a dû sortir de la main d'un artiste grec. Quant aux recherches sur cet artiste, quelques indications pourraient nous être aussi fournies par la tradition littéraire. Nous avons une mention chez Pline⁵, d'après quoi : « Leochares fecit aquilam... Iovemque illum tonantem in Capitolio ante cuncta laudabilem. » Le *Zeus* en question, qui se trouvait d'abord sur l'Acropole d'Athènes, fut transporté plus tard au Capitole à Rome. Il semble que c'était cette même effigie de Jupiter qui était représentée sur les monnaies de bronze grecques⁶. Ce *Zeus* est entièrement nu. Par sa pose et par son mouvement, il rappelle le *Jupiter* de Lańcut : il tient le foudre dans la main droite et dans la main gauche une coupe de sacrifice. Si notre statue offre certain rapport avec l'œuvre de Léocharès, dans ce cas, le *Ganymède*, de Léocharès, conservé par des variantes très nombreuses, nous donnerait peut-être une autre explication de la genèse artistique de la statue de Lańcut. La statue conservée au Vatican passe pour la meilleure copie du *Gany-*

1. W. Froehner, *I. I.*, 255.

2. W. Froehner, *I. I.*, 257, 258.

3. *Jahrb. d. Inst.*, XXIII (1908), p. 85, fig. 8.

4. *Öst. Jahreshefte*, XV (1912), *Beiblatt*, p. 229.

5. *N. H.*, XXXIV, 79.

6. Cf. Overbeck, *Geschichte der griech. Plastik*, II, 93, fig. 165.

mède. D'autres présentent des variantes importantes. Malgré tout, ces œuvres conservent des traits communs : le type d'adolescent et l'aigle. Dans les cas où Ganymède est représenté avec le manteau, ce vêtement est la plupart du temps attaché sur l'épaule droite ; il tombe sur le dos et du côté gauche de la statue. La possibilité de faire dériver ce type de Jupiter de l'invention de Léocharès peut être admise aussi — et en dehors même des témoignages littéraires — grâce à certains détails : tels que la forme de la draperie, très fréquente dans les sculptures du iv^e siècle, et surtout dans les sculptures issues de Léocharès ; ensuite, dans une certaine mesure, grâce à la posture et au style de la statue de Laïcut. Malheureusement, on ne saurait avec certitude rapporter le monument de Laïcut à Léocharès, même indirectement ; et il n'est pas du tout sûr de choisir, entre les nombreuses sculptures représentant Ganymède, celle qui pourrait être dérivée sans hésitation, directement, de Léocharès. Il nous manque, chez les écrivains antiques, une description plus exacte de l'œuvre. Lysippe, contemporain de Léocharès, apporterait aussi peut-être une confirmation de nos suppositions. Une influence réciproque des deux artistes est vraisemblable, et on peut admettre qu'ils s'empruntaient certaines formes. La tradition nous apprend que Lysippe a exécuté une figure du *Zeus* pour Tarente ; or, la tête du buste du Vatican¹, attribuée à cet artiste, a quelques traits communs avec la tête de la statue de Laïcut². La chevelure de la statue de Laïcut ressemble à la « crinière » d'Alexandre le Grand, si caractéristique pour les portraits du prince, exécutés par Lysippe. La position des jambes du *Jupiter* de Laïcut rappelle beaucoup l'*Aporromène* de Lysippe. Telles proportions du corps ne sont pas pourtant propres à Lysippe.

Ce qui a été dit nous autoriserait assez à faire dériver notre monument d'un original grec, appartenant au cercle artistique de Lysippe et de Léocharès. La localisation tem-

1. Franklin P. Johnson, *Lysippos*, p. 150, pl. XXIV.

2. Cf. aussi, Franklin P. Johnson, *l. l.*, p. 135, pl. XXI A.

porelle se heurte à d'autres difficultés. En général, le travail subtil qu'on peut observer sur le corps du *Jupiter* est en désaccord avec les plis du manteau taillés profondément à l'aide du foret. En considérant pourtant le style de l'ensemble, nous pourrions, sans doute, ranger l'œuvre parmi les copies du ^{II}^e siècle après J.-C.

III. — AUTRES SCULPTURES ANTIQUES AU CHATEAU DE ŁAŃCUT

Il y a aussi, à Łańcut, quelques hermès relativement bien conservés¹ :

I. N° 7649 (fig. 4). — *Hermès féminin*. Haut., 0 m. 30. Marbre au grain serré, de nuance jaunâtre. Le bout du nez est complété, les deux rubans à la hauteur du cou restaurés en plâtre. L'hermès est coupé verticalement, immédiatement derrière les rubans, et sur la section, nous voyons des tiges en fer. La tête est oblongue, couverte d'une abondante chevelure flottante, dont les flots sont dirigés en arrière. Les cheveux sont exécutés à l'aide du foret. Sur les cheveux, au-dessus du front, il y a des baies presque entièrement disparues ; à gauche et à droite, une poire et quelques épis. Derrière les oreilles, on voit dans les cheveux deux rubans qui, plissés légèrement sur les épaules, tombent vers la poitrine. Les yeux sont grands, le nez large, et la bouche légèrement ouverte. On peut rapprocher certaines têtes de terre-cuite de l'époque hellénistique, trouvées à Ariccia². Ces terres-cuites, quant au style, dérivent de la sculpture grecque du ^{IV}^e siècle. Des modèles helléniques sont peut-être, aussi, la source du type postérieur, auquel appartient notre monument. Surtout, par la forme de la chevelure, les grands yeux, et en partie aussi la bouche, notre *hermès* se rapproche des bustes de terre-cuite d'Ariccia. Dans les deux cas, les ornements des cheveux permettent de donner un nom à la divinité,

1. En outre, diverses sculptures trop endommagées ou remaniées entièrement.

2. R. Paribeni, dans *Not. scavi*, VI, 1930, p. 370 sqq., tav. VI, VII, fig. 8 ; cf. aussi *Jahrbuch Arch. Inst.*, 1931.

représentée par ces bustes. Le mérite de l'hermès est beaucoup au-dessous de celui des divinités plus haut mentionnées.



Fig. 4. — *Hermès féminin, Laïcut.*

En comparant les quatre monuments de Laïcut, nous voyons qu'ils s'accordent non seulement par leurs dimensions, mais

aussi par leur style. Surtout l'*hermès* dont nous venons de parler, et le monument suivant, se ressemblent presque entiè-

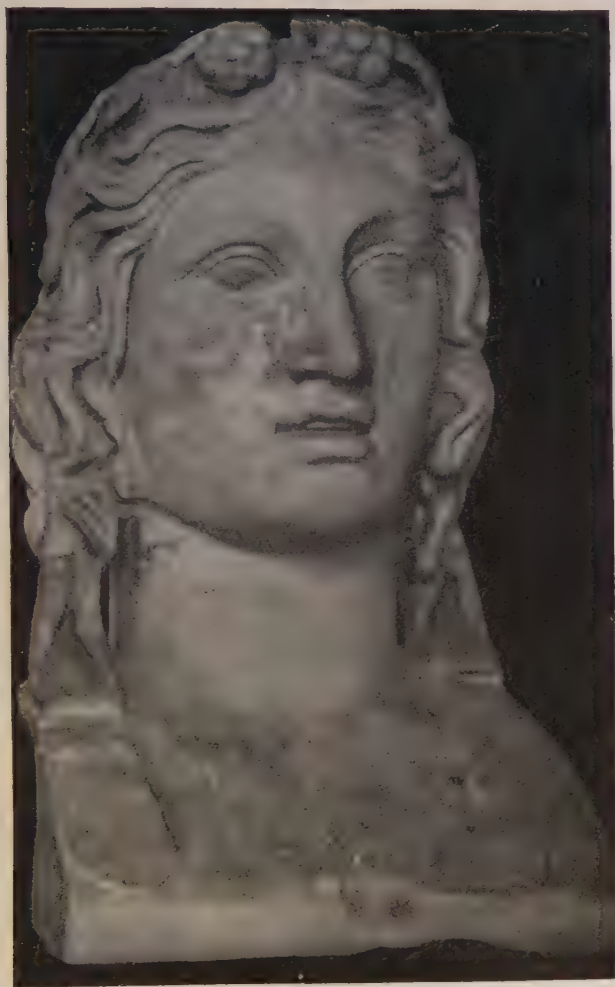


Fig. 5. — Autre *hermès* féminin.

rement. Ils formaient, selon toute vraisemblance, un seul pilier à deux visages, coupé en deux dans les temps modernes.

Chaque partie avait été ensuite attachée, à l'aide de tiges de fer, à quelque surface qu'on voulait décorer.

II. N° 7649 (fig. 5). Autre *hermès féminin*. Haut., 0 m. 30. Marbre au grain serré, de nuance jaunâtre. Compléments : le menton en entier, le bout du nez, le bas de la joue droite, la lèvre inférieure, les bords des rubans à la hauteur du cou ; en partie aussi les cheveux, à droite du visage. Comme nous l'avons vu pour le monument précédent, l'arrière présente deux barres en fer. Le visage, les cheveux et les rubans ressemblent, quant au style, à ceux de l'autre *hermès*. Très caractéristiques sont deux mèches vers le milieu du front. La coiffure est ornée par des baies ou plutôt des fleurs à cinq pétales et par des feuilles de lierre.

Ce monument de l'époque romaine, bien qu'exécuté d'une manière très imparfaite, présente quelques aspects très intéressants, et notamment les deux mèches signalées au-dessus du front ; elles sont façonnées à la manière picturale. Ce trait n'est pas propre à quelque être divin ou humain particulier, comme nous le voyons sur les monuments antiques ; mais il jette une lumière spéciale sur l'époque à laquelle pourrait appartenir notre monument. Détail qui apparaît, selon toute vraisemblance, dès l'époque où dans la sculpture grecque se laissent apercevoir les procédés propres à la peinture et au baroque, c'est-à-dire vers la seconde moitié du iv^e siècle ; plus tard, il a été fréquent pendant toute la période de l'art hellénistique.

Le traitement stylistique et technique de notre monument nous conduit à cette époque de l'Empire romain qui accentuait surtout les tendances picturales dans la sculpture. Rien d'étonnant à constater les traces de ce goût.

Inutile de remonter ici à l'art minoen, pour citer la célèbre *Parisienne*. Ce goût apparaît même sur certaines terres-cuites antérieures à l'époque grecque¹.

1. P. ex. sur des terres cuites du Musée britannique : Maximova, *Les Vases plastiques*, pl. VIII, 33 a-b.

Il faut noter que des mèches pareilles se remarquent aussi sur une divinité de la fertilité, à Arezzo¹.

Comme nous l'avons déjà dit, les deux monuments de Lańcut dont nous venons de parler formaient autrefois un seul *hermès* à deux visages, représentant peut-être Perséphone et Cérès et appartenant à la première époque de l'Empire romain.

III. N° 7649 (fig. 6). *Hermès archaïque de Dionysos*. Haut., 0 m. 30. Marbre au grain serré, jaunâtre. Compléments : le nez avec la base, la lèvre supérieure, six boucles au-dessus du front, sept boucles à droite du menton, le bas de l'hermès au-dessous du cou en entier, une mèche de cheveux qui tombe sur l'épaule gauche à la hauteur de la bouche, et une boucle de cheveux à droite de la tête. Les parties primitives sont fortement effacées. La coiffure surtout est caractérisée comme celle de Dionysos. Les cheveux flottants divergent du centre de la tête, à la manière de rayons, et sont noués par un ruban. Les mèches des cheveux de devant forment deux rangs de boucles qui encadrent le front. Quelques courtes tresses ornent les deux tempes. Derrière elles, deux longues boucles, nouées par un ruban qui entoure la tête, tombent en flottant, des deux côtés du menton sur les épaules, et s'enroulent enfin symétriquement sur la poitrine du dieu.

Les traits caractéristiques du visage sont : le front bas, les grands yeux, le nez et la bouche larges. La moustache, composée de mèches roidement stylisées, a la forme d'un trapèze. Les bouts de la moustache sont symétriquement tordus en vrilles comme ceux des boucles latérales. La barbe se compose de trois rangs de petites boucles symétriquement disposées.

Cette tête a quelques traits communs avec la tête archaïque de Dionysos, à Rome, Villa Albani, n° 144², où apparaissent

1. Paribeni, *l. l.*, tav. XVII, traitement purement décoratif.

2. *E. A.*, 3565, 3566.



Fig. 6. — *Hermès* archaïque de Dionysos.

mêmes rangs de boucles au-dessus du front, la moustache en forme de lyre, la bouche ouverte et les grands yeux. Le même schéma se retrouve sur le double hermès de Copenhague, à la Glyptothèque Ny-Carlsberg¹, avec cette différence que

1. *E. A.*, 3896, 3898.

nous y voyons trois rangs de boucles au-dessus du front. Il est possible que le prototype de notre hermès ait été une œuvre comme celle qu'a étudiée Arndt, à la Glyptothèque Ny-Carlsberg (pl. XI). Quelques ressemblances stylistiques, surtout dans la façon de la moustache et de la barbe, se laissent observer aussi sur la tête de Cacerès (Espagne)¹. On peut rapprocher enfin une tête de Madrid², qui nous montre comment tels éléments décoratifs du visage, — cheveux, moustache, barbe, — subissaient des transformations nombreuses au iv^e siècle.

Déjà, ces quelques exemples attestent les modifications qui attendaient les types grecs, à travers les temps romains.

Le style de notre monument l'apparente aux précédents. Nous voyons comment les traits décoratifs du prototype archaïque ont cédé aux tendances picturales, et se sont peut-être effacés aussi à cause de l'insuffisance du métier des exécutants. C'est surtout la forme des yeux qui oblige à replacer notre monument à l'époque à laquelle appartiennent aussi les deux types d'*hermès* précédents.

IV. N^o 7649 (fig. 7). *Hermès de Dionysos*. Haut., 0 m. 30. Marbre, comme celui des monuments précédents. Compléments : tout le bas au-dessous du cou, un des quatre bouquets de fleurs (à droite). Le nez est un peu effacé dans la partie inférieure. Les boucles à droite et à gauche du menton, ajoutées plus tard, frappent les yeux par la différence du style. La tête est décorée au-dessus du front par un large ruban, fortement plissé, et par quatre bouquets végétaux : d'un côté, par six feuilles de lierre ; de l'autre, par quatre feuilles de même nature. Le visage est fin. Les yeux sont plus petits que ceux des hermès précédents. Le nez est fort, les flocons des cheveux plus légers. Parmi tous les *hermès* de Łańcut, celui-ci produit la meilleure impression.

La tête elle-même n'offre pas d'analogies exactes. Nous pouvons pourtant toujours constater, à l'aide de comparaisons

1. Cf. G. Lippold, *Hermenköpfchen aus Spanien*, *Arch. Anzeiger*, 1932.

2. *E. A.*, 1624-25.

monographiques et stylistiques qu'elle est une des répliques du type d'*hermès* créé avant Praxitèle. Une des variantes



Fig. 7. — Autre *hermès* de Dionysos.

de ce type qui s'en approche beaucoup, même par les dimensions, quoique étant plus près de quelque original grec,

c'est un *hermès* bacchique à Rome¹ : surtout si nous évoquons la forme de la moustache, de la barbe, de la tête et même celle des yeux. On y peut comparer un peu aussi l'*hermès* d'*Hermès* conservé à Genève², à cause des traits du visage et des boucles latérales. L'expression psychique du visage est comparable. Le motif du ruban large peut venir de *Dionysos* ou de l'*hermès* de Boéthos³. Cet *hermès* a pu fournir aussi le motif décoratif, au menton, avec la barbe disposée là en petit éventail. Ce que montrent aussi des têtes de Vaison⁴ (n° 2577), avec le ruban et les feuillages. Dans les deux cas, à Vaison, comme aussi pour une tête du Louvre⁵, la moustache est analogue à celle de notre *hermès*. Il est intéressant de constater — et certainement ce n'est pas un hasard — que les boucles en forme de tire-bouchon, dans la barbe de l'*hermès* de Boéthos, disposées selon les rangs verticaux, présentent, comme sur notre monument, le même nombre de rangées doubles, terminées par des boucles. Il est donc possible que la tête de Łańcut soit une transformation du type hellénistique, peut-être dérivée d'un type archaïsant créé par Boéthos sur la base de quelque modèle grec archaïque. Un *hermès* de *Dionysos*, à Pompéi, possède aussi une barbe façonnée de la même manière : celui de la *Casa degli Amorini dorati*⁶. D'après ce qui semble, le type de figure dont nous venons de parler se répète traditionnellement dans certaines périodes de l'art antique ; mais, selon le style et le degré d'intensité de la civilisation artistique, on changeait l'interprétation. Notre monument appartient, par son style, à la première époque de l'Empire romain.

Ces deux derniers monuments de Łańcut, pour les mêmes raisons que les deux premiers, devaient faire autrefois un ensemble, et comme les précédents, ils appartiennent aux

1. Villa Albani (*E. A.*, 3561), 2.

2. *E. A.*, 1872.

3. *Mon. Piot*, XVII (1903), pl. XIV, *Arch. Anz.*, XXIV (1909), 211.

4. Espérandieu, *Recueil*, III, n° 2577, 2582.

5. Reinach, *Rec. de têtes antiques*, pl. CXXIV.

6. Cf. *Not. scavi*, 1907, p. 5, fig. 20.

variantes très nombreuses qui furent souvent transformées, sinon peut-être créées, dans la première époque de l'Empire romain.

IV. — « HERMÈS DE PAN », A WILANÓW (fig. 8)

Haut., 0 m. 21 ; larg., 0 m. 132 ; marbre au grain serré, de patine jaunâtre. Ce monument pouvait faire partie d'un



Fig. 8. — *Hermès de Pan*, à Wilanów.

hermès double ou simple, et il servait décorativement. Bien que l'hermès soit partiellement muré dans la muraille, les parties saillantes nous permettent d'inférer que l'arrière était lisse.

Le caractère du Pan est rendu par les cheveux ébouriffés, traités d'une manière impressionniste, dirigés du devant de la tête en arrière. Malheureusement, la chevelure est presque entièrement détruite, de sorte qu'à peine se sont conservés quelques enfoncements du foret, séparant les mèches des cheveux. Subsistent en partie aussi les cornes de bouc sur la tête, et une fleur à gauche du front. Le visage est encadré, d'en bas, par la barbe, croissant sauvagement. La moustache soulevée un peu de deux côtés, tombant ensuite, encadre la bouche qui sourit, railleuse. A l'expression de ce sourire, s'associent les joues gonflées, et les yeux qui deviennent plus petits. Les sourcils, plastiques, sont contractés vers le milieu, et le nez, bossu, a deux grandes narines ; il est séparé du front aux traits fortement différenciés par un profond enfoncement. De deux côtés de la tête tombent sur l'hermès deux rubans plissés. Sur la poitrine, entre les rubans, est esquissé légèrement le poil. Comme les parties plus profondes des cheveux et du visage sont exécutées hardiment à l'aide du foret courant, de la même manière sont traitées aussi les parties creuses des yeux : nous apercevons seulement les orbites étroites, les paupières. On ne sait s'il y eût jamais des globes oculaires en place.

Des hermès comparables de Pan, dérivés de créations hellénistiques imitées à l'époque romaine, se trouvent à l'Ermitage de Léningrad,¹ à Cagliari en Sardaigne², à Troyes³, à Nîmes⁴. A côté de l'exemplaire de l'Ermitage⁵, celui

1. Waldhauer, *Die antiken Skulpturen der Ermitage*, I, p. 80, t. XLV, 70, 71.

2. Taramelli, *Not. scavi*, 1905, p. 48 sqq., fig. 7.

3. Espérandieu, *Rec. gén.*, IV, 264, n° 3218.

4. Espérandieu, *Rec. gén.*, IX, 173, n° 6861.

5. N° 71.

de Troyes se rapproche le plus du Pan de Wilanów. Outre les ressemblances stylistiques et autres, il est à noter que ces divers monuments ont aussi presque les mêmes dimensions. La technique suggère, quant à la date, le second siècle de notre ère.

J. STARCZUK.

RECHERCHES SUR LES ITINÉRAIRES DE SAINT PAUL EN ASIE MINEURE

Après les innombrables études dont la vie de saint Paul a fait l'objet depuis un demi-siècle, il pourrait sembler vain de reprendre l'examen de ses voyages à travers l'Asie Mineure, s'il ne restait encore tant d'incertitudes dans l'histoire de ses missions. De fait, à voir les discussions que soulève toujours, notamment, la fameuse question galate, on en vient presque à se demander si l'abondance des travaux sur l'évangélisation de l'Anatolie par l'apôtre des Gentils n'a pas plus été parfois une cause de confusion qu'une source de clarté.

Il s'en faut assurément que le récit des Actes des Apôtres nous donne partout, sur les voyages de saint Paul, des indications détaillées ou même seulement explicites : et les *Épîtres Pauliniennes*, malgré l'utile complément de renseignements qu'elles peuvent fournir, ne se montrent souvent pas d'un grand secours. Toutefois, à côté de difficultés réelles (et peut-être insolubles), il est, sur divers autres points, des doutes, qui n'auraient pas dû résister, semble-t-il, à un examen plus attentif des textes à la lumière des documents littéraires et archéologiques que nous a laissés l'antiquité.

Les découvertes épigraphiques des cinquante dernières années ont partiellement renouvelé déjà la question de la valeur historique des *Actes des Apôtres*¹. Fournissant une confirmation curieuse de divers passages des *Actes*, ou don-

1. Cf. notamment : W. M. Ramsay, *The bearing of recent discoveries on the trustworthiness of the New Testament*, Londres, 1915, où se trouvent indiquées les principales de ces découvertes.

nant même en outre, comme l'inscription du proconsul Gallion¹, un repère des plus importants pour fixer la chronologie paulinienne, elles ont apporté, dans un débat resté presque uniquement sur le terrain de la critique interne, des éléments de solution positifs parmi tant de matériaux contradictoires accumulés sans résultat ; et c'est en vain qu'on a cherché à en diminuer la portée². Non seulement elles ont obligé à réviser les condamnations massives d'une époque qui se plaisait à ne voir dans les écrits du Nouveau Testament qu'un tissu de fables et d'inventions ; mais elles donnent même à penser que certains passages au moins des *Actes des Apôtres*, quelle que soit la date admise pour la composition définitive du texte actuel, n'ont pu être rédigés que d'après des souvenirs ou des récits anciens³.

En ce qui concerne plus particulièrement la question des voyages, il y a lieu de tirer de ces découvertes une double conclusion : c'est d'abord qu'il n'est pas vain de tenter, d'après les indications des *Actes des Apôtres*, une reconstitution des itinéraires de saint Paul à travers l'Asie Mineure ; c'est ensuite qu'il est nécessaire de chercher en dehors du texte même des *Actes* la solution des difficultés apparentes, qui ont arrêté tant d'exégètes et restent l'objet de si vives discussions.

1. Cette inscription de Delphes, publiée pour la première fois en 1905 par M. Émile Bourguet, a depuis fait l'objet de très nombreux travaux (voir *R. Bibl.*, 1913, p. 86, etc.). Elle permet de dater avec assez de certitude le début de la première mission en Lycaonie de l'année 44 ; le second voyage en Asie Mineure, d'avant la fin de l'année 49 ; et le troisième du printemps 52.

2. On comprend mal comment M. Alfred Loisy peut supposer que la mention du proconsul Gallion dans les *Actes* n'est due qu'à l'exploitation tardive d'un renseignement extérieur (*Les Actes des Apôtres*, Paris, 1916, p. 699 sqq.)

De même, si des fins apologétiques transparentes appellent le doute sur certains récits, les indications qui concernent les itinéraires suivis par saint Paul semblent à l'abri de tout reproche de ce genre.

3. Est-il besoin de rappeler aussi ce curieux passage de la troisième à la première personne du pluriel en divers endroits des *Actes* (XVI, 10-17 ; XX, 5-15 ; XXI, 1-18 ; XXVII, 1-28), comme si le narrateur avait été alors un des compagnons de saint Paul ? Le fait est d'autant plus curieux que cet emploi du « nous » paraît avoir été plus étendu encore à l'origine, puisqu'Irénée lit « nos venimus » à un endroit où notre texte porte « κατέβησαν ».

Bien que l'exploration archéologique de l'Asie Mineure soit encore fort incomplète, elle peut nous fournir dès maintenant des lumières appréciables ; et c'est le grand mérite de l'historien anglais Sir W. M. Ramsay, qui a consacré toute sa vie aux études anatoliennes¹, d'avoir été un des premiers à comprendre le parti que l'on pouvait tirer des documents épigraphiques ou archéologiques, pour remettre dans le cadre de la réalité géographique des voyages que l'on se représentait trop volontiers dans un monde plus ou moins chimérique. C'est en suivant la même voie que nous tâcherons d'apporter, en même temps que quelques rectifications à certaines de ses hypothèses, diverses précisions nouvelles à ses découvertes.

Il ne faut pas, en effet, se contenter de déterminer avec exactitude les régions qu'a parcourues l'Apôtre des Gentils et les villes qu'il a évangélisées ; il y a lieu encore, semble-t-il, d'aller plus loin et de confronter les indications que nous donnent les *Actes* avec ce que nous pouvons savoir du réseau routier de l'Anatolie au 1^{er} siècle de notre ère : saint Paul, qui ne prêchait pas dans le désert², a dû forcément être amené à emprunter les grandes voies romaines de son époque, qui, de cité en cité ou de province en province, l'ont conduit à travers la Lycaonie, l'ont mené à Troas ou à Éphèse.

De la sorte, cette étude pourra non seulement venir confirmer dans quelque mesure les résultats déjà acquis concernant la valeur historique des *Actes des Apôtres*, mais encore faire apparaître sous un aspect moins abstrait les conditions de l'évangélisation de l'Asie Mineure par l'Apôtre des Gentils.

1. En dehors des ouvrages généraux sur l'Asie Mineure et de différents articles, dont la référence sera donnée plus loin, voir notamment : *Saint Paul : the traveller and the roman citizen*, Londres, 3^e éd., 1897 ; *The church in the Roman Empire before a. d. 170*, 9^e éd., Londres, 1907 ; et *The Cities of saint Paul*, Londres, 1908. On peut citer en outre la petite dissertation du D^r Valentin Weber intitulée : *Des Paulus Reiserouten bei der zweimaligen Durchquerung Kleinasiens*, Wurzburg, 1920, où se trouve, fidèlement reprise et suivie pas à pas, la démonstration de Sir W. M. Ramsay.

2. Saint Paul prêche uniquement dans des centres urbains de moyenne ou de grande importance. Il ne semble pas s'arrêter dans les campagnes (qui partout furent les dernières à être évangélisées) ; le texte des *Actes* donne l'impression que, d'une ville à l'autre, il ne s'attarde pas en chemin et choisit la route la plus directe.

*
* *

LA PREMIÈRE MISSION EN ASIE MINEURE :
ANTIOCHE DE PISIDIE, ICONION, LYSTRA ET DERBÉ

Des trois voyages de saint Paul en Asie Mineure, le premier est celui dont les *Actes* nous donnent le récit le plus long et le plus détaillé : aussi sera-t-il possible d'en abréger le commentaire.

Descendus d'Antioche de Syrie à Séleucie, nous disent les *Actes*, Barnabé et Paul ont fait voile vers Salamine en Chypre ; puis, après avoir traversé toute l'île jusqu'à Paphos et obtenu (bien rapidement) la conversion du proconsul Sergius Paulus, ils se embarquent pour se rendre à Pergé de Pamphylie et de là, poursuivant leur chemin, ils arrivent à Antioche de Pisidie¹. Chassés d'Antioche à la suite de l'agitation que provoque leur prédication parmi les Juifs et les Gentils de la ville, les deux apôtres font route vers Iconion² ; là encore des troubles éclatent, qui obligent Paul et Barnabé à s'enfuir en Lycaonie, vers Lystra, Derbé et le pays d'alentour³. C'est à Derbé que nous les voyons chercher refuge, après qu'à Lystra la foule ait lapidé saint Paul et l'ait traîné hors des murs de la ville⁴ ; c'est là également que s'arrête cette première mission en Asie Mineure : une fois qu'ils ont évangélisé Derbé, ils retournent sur leurs pas vers Lystra, Iconion, Antioche, pour y organiser les nouvelles églises⁵ ; puis, à travers la Pisidie, ils redescendent en Pamphylie et, après avoir annoncé l'évangile à Pergé, ils s'em-

1. Ἀναχθέντες δὲ ἀπὸ τῆς Πάφου οἱ περὶ Παῦλου ἦλθον εἰς Πέργην τῆς Πιχυουλίας Αὐτοὶ δὲ διελθόντες ἀπὸ τῆς Πέργης παρεγένοντο εἰς Ἀντιόχειαν τῆς Πισιδίας (var. : τὴν Πισιδίαν). (*Act.*, XIII, 13 et 14.)

2. Οἱ δὲ ἐκτιναζόμενοι τὸν κονιορτὸν τῶν ποδῶν ἐπ' αὐτοὺς ἦλθον εἰς Ἰκόνιον (*Act.*, XIII, 51).

3. κατέφυγον εἰς τὰς πόλεις τῆς Λυκαονίας Λύστραν καὶ Δέρβην καὶ τὴν περίχωρον (*Act.*, XIV, 6).

4. Καὶ τῇ ἐπαύριον ἐξῆλθεν σὺν τῷ Βαρναβᾶ εἰς Δέρβην (*Act.*, XIV, 20).

5. Εὐαγγελιζόμενοί τε τὴν πόλιν ἐκείνην καὶ μαθητεύσαντες ἱκανοὺς ὑπέστρεψαν εἰς τὴν Λύστραν καὶ εἰς Ἰκόνιον καὶ [εἰς] Ἀντιόχειαν (*Act.*, XIV, 21).

barquent à Attaleia pour regagner Antioche de Syrie¹.

La plupart de ces villes, dont nous trouvons le nom dans le récit des *Actes*, se laissent assez facilement identifier et l'ont été, en effet, depuis longtemps déjà. Attaleia et Pergé en Pamphylie occupaient l'emplacement des villes modernes d'Adalia et de Murtana. Le site d'Antioche de Pisidie a été retrouvé dès 1833 par Arundell à Yalowadj, au pied du Sultan-Dagh ; le nom d'Iconion transparait encore sous celui de Konieh, et Lystra a été identifiée par Sterrett, sans qu'il reste de doute possible, avec Zoldera près de Khatyn-Séraï.

En ce qui concerne Derbé, par contre, nous restons moins bien fixés, encore que les recherches soient limitées à une région assez nettement définie par les indications des géographes anciens. Plusieurs emplacements ont été proposés, mais sans qu'aucune preuve certaine ait été apportée à l'appui de ces hypothèses. Il semble que l'on puisse provisoirement se rallier à l'opinion de Ramsay, qui situe Derbé près de Bossola, en attendant qu'une exploration plus méthodique du terrain vienne nous tirer du doute².

Si nous reportons cet itinéraire sur la carte (fig. 1), nous trouvons qu'étant remonté vers le Nord de Pergé à Antioche de Pisidie, saint Paul fait route vers le Sud-Est jusqu'à Derbé, et là, parvenu tout près des cols qui auraient pu le conduire à sa ville natale de Tarse et, par la Cilicie, vers le Syrie, préfère retourner en arrière en traversant à nouveau ces villes où il a trouvé si mauvais accueil, et revenir s'embarquer pour la Syrie à Attaleia.

Itinéraire absurde et entièrement fictif, fait remarquer

1. Καὶ διελθόντες τὴν Πισιδίαν ἦλθον εἰς τὴν Παμφυλίαν καὶ λαλήσαντες εἰς Πέργην τὸν λόγον κατέβησαν εἰς Ἀττάλειαν, κακεῖθεν ἀπέπλευσαν εἰς Ἀντιόχειαν (*Act.*, XIV, 24-26).

2. Cf. Ramsay, *Expositor*, 1906, I, 556. Leake et Cramer avaient proposé Binbir-kilissé dans le Kara-Dagh ; Texier et Hamilton, Divlé ; Davis voyait Derbé dans les ruines de Serpek, et Sterrett dans celles qui sont situées entre Bossola et Losta ; Tomaschek enfin, suivi d'abord par Ramsay, l'identifiait avec Gudelissin. Sur la situation de Derbé, voir Strabon, XII, I, 4 ; et XII, VI, 3.

M. Alfred Loisy, qui pense que saint Paul, la première fois qu'il s'est rendu en Lycaonie, a dû prendre la voie beaucoup plus naturelle des Portes Ciliciennes¹. Cette hypothèse n'a

SCHEMA DES ROUTES DE PISIDIE ET DE LYCAONIE

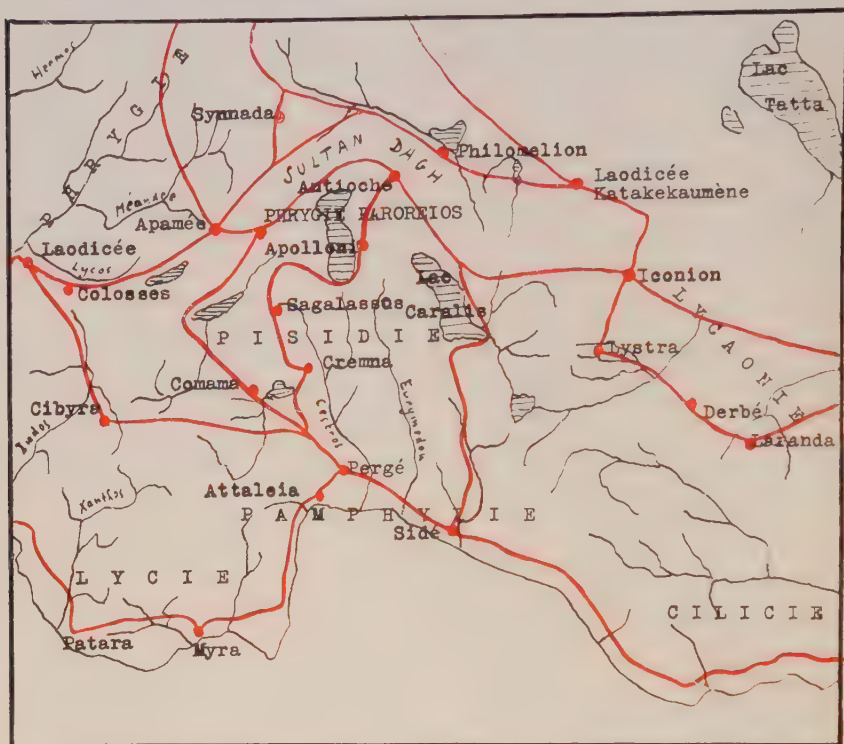


Fig. 1.

qu'un défaut, celui d'être gratuite, au moins jusqu'à présent : et il paraît d'autant plus difficile de la retenir, qu'on voit mal pour quelle raison l'auteur des *Actes* aurait été inventer de toutes pièces cet itinéraire à travers la Pamphylie, qui, comme le fait fort bien remarquer Loisy, ne semble pas à première vue le plus naturel.

1. *Op. cit.*, p. 522 et 560.

Peut-être, au reste, ce détour n'est-il pas sans explication. Mais il sera sans doute toujours impossible de faire à ce sujet plus qu'une simple hypothèse. La traversée des régions montagneuses du Taurus ne devait pas toujours aller sans dangers et sans risques, même au 1^{er} siècle de notre ère. Si la Trachéotis n'est définitivement incorporée à l'Empire qu'à une date assez tardive et reste gouvernée par des rois vassaux comme Archelaüs de Cappadoce jusqu'en 18, ou est rattachée ensuite en totalité ou en partie au royaume de Commagène jusqu'en 72, c'est que le pays est mal pacifié et que les montagnards insoumis continuent à se livrer au brigandage. Tacite nous rapporte que les Clites, habitants de cette région du Taurus, se révoltent en 36 et qu'il faut faire appel aux légions de Syrie pour rétablir l'ordre ; en 51-52 le roi de Commagène, Antiochus, doit de même réprimer un nouveau soulèvement¹. La voie des Portes Ciliciennes était-elle rendue impraticable par des événements semblables lors du premier voyage de saint Paul ? Et n'est-ce pas un écho de ces dangers de la route que nous retrouvons dans la Deuxième *Épître aux Corinthiens*² ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'itinéraire suivi par Paul et Barnabé au cours de cette première mission correspond à une route naturelle, qui a dû exister de tout temps. Le chemin qui, du golfe de Pamphylie, monte vers le Sultan-Dagh, a toujours été une des voies d'accès par lesquelles le plateau anatolien se laisse aborder du côté Sud. Au long de cette côte rocheuse et abrupte de l'Asie Mineure méridionale, où les contreforts du Taurus tombent directement dans la mer, le golfe d'Adalia, d'une part, avec les vallées pamphyliennes, et le golfe d'Alexandrette, de l'autre, avec la plaine de Cilicie, ont toujours été les deux grandes voies de pénétration vers l'intérieur.

Bien que les itinéraires romains qui, outre qu'ils datent d'une époque fort postérieure, s'intéressent surtout aux communications Est-Ouest³, ne nous donnent pas mention de

1. Tacite, *Ann.*, VI, 41 ; et XII, 55.

2. *II Cor.*, XI, 23 sqq.

3. Il y a lieu pour cette raison, sans pour cela nier toute valeur aux indications

cette voie, son existence à l'époque romaine ne semble pas devoir faire de doute.

Ces routes qui, de Pamphylie, remontaient vers la Pisidie et la Phrygie, existaient sans doute déjà du temps de Cicéron, où il semble que nous y trouvions une allusion. Quand Cicéron alla prendre possession de sa province, il débarqua à Éphèse et emprunta la route du Méandre ; mais il nous raconte qu'à la demande de son prédécesseur App. Claudius Pulcher, il avait pensé, un moment, faire son entrée dans sa province par Sida et la Pamphylie¹. Or il est peu probable qu'en ce cas il ait songé à prendre pour aller à Tarse la vieille route, qui venant de Hiérapolis et de Cibyra, longeait la côte de Pamphylie-Lilicie à travers un pays encore peu sûr (c'est en effet par mer qu'il fait le parcours Tarse-Sida à son retour, et non par le chemin de la côte) ; il avait dû penser bien plutôt à aller rejoindre sur le plateau la grande route longitudinale Éphèse-Tarse, qu'il emprunte, en fait, par trois fois au cours des quelques mois de son proconsulat.

À côté d'une route qui, par Comama, devait monter vers Apollonie (Urlu-Burlu) et Antioche², M. B. Pace, au cours de l'exploration archéologique qu'il fit de ces régions en 1923, a pu reconnaître le parcours d'une route romaine plus directe qui, de Pergé et de son port d'Attaleia (où saint Paul a dû venir aborder, comme nous le voyons s'y embarquer) conduisait à Antioche et passe par Susuz-Ghan, Aghlassun et Eghedir : route romaine, dont le tracé a été repris plus tard par la route seldjoukide qui l'a remplacée, et semble avoir été très fréquentée à la fin du Moyen-âge³. C'est cette route que Paul et Barnabé ont dû suivre pour aller à Antioche.

qu'ils nous donnent, d'utiliser avec prudence les renseignements qu'on y trouve. Les milliaires mis à jour en Anatolie sont trop rares et trop dispersés, malheureusement, pour fournir la base d'une reconstitution d'ensemble.

1. Cicéron, *Ep. ad Fam.*, III, 6, 1. Pour le voyage de retour, cf. *Ep. ad Fam.*, III, 12.

2. Voir plus loin à ce sujet les remarques sur la via Sebasté.

3. Cf. B. Pace, *La strada Iconium-Attalea*, *Ann. della R. Scuola arch. di Atene*, t. VI-VII, 1923-24, p. 383-393. Certains points du tracé, notamment au delà d'Aghlasoun (Sagalassos), restent d'ailleurs encore mal établis.

Le chemin que prennent ensuite Paul et Barnabé le long de cette bordure méridionale du plateau anatolien, au Sud du Sultan-Dagh et au Nord du Taurus, nous est relativement beaucoup mieux connu. Si nous nous reportons aux routiers antiques, la Table de Peutinger nous indique bien en effet une voie qui, venant de la haute vallée du Méandre et du Lycos, conduisait d'Antioche de Pisidie à Iconion¹. Les milliaires découverts dans la région viennent d'autre part confirmer et compléter ce renseignement de façon intéressante : les bornes trouvées entre Iconion et le lac Caralis, à Yonuslar et à Selki², nous apprennent que le Légat Cornelius Aquila, en l'an 6 de notre ère, construisit dans cette région une voie romaine, qui, en l'honneur d'Auguste, prit le nom de Via Sébasté. Un autre milliaire semblable trouvé près de Comama³ paraît indiquer que cette route, qui longeait d'abord le pied du Sultan-Dagh et semble avoir emprunté le tracé d'une voie beaucoup plus ancienne, continuait du côté de l'Ouest, puis tournait vers le Sud, à travers cette région montagneuse où Auguste avait créé des colonies militaires⁴. Une série de milliaires s'échelonnant tant à l'Est qu'à l'Ouest de Yalowadj⁵, le long du parcours Antioche-Iconion d'une part, et sur la continuation de la route vers Apollonie et Apamée de l'autre, nous rapportent des réfections de la route au Bas-Empire, indiquant qu'après sa construction cette voie continua à être fréquentée et entretenue jusqu'à une date assez tardive.

En ce qui concerne enfin la route suivie par les deux apôtres en Lycaonie proprement dite, nous trouvons, de même, mention de ce parcours dans la Table de Peutinger, qui indique les étapes de Lystra et de Derbé entre Iconion

1. Miller, *Itineraria romana*, p. 727-28 et 722.

2. *CIL.*, III, 14.185 ; 14.401 a, b, c.

3. *CIL.*, III, 6.974 et 12.217.

4. Cf. Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 398 ; *Military roads on the Pisidian frontier*, *JHS.*, 1920, p. 99, sqq. ; *Res Anatolicae*, III, *Klio*, XXIII, p. 239-255.

5. *CIL.*, III, 6.962 ; 6.963 ; 6.961 ; 6.965 et 6.967 = 12.216 ; 6.968 ; 6.969.

et Laranda (aujourd'hui Karaman)¹. Il est possible que la Via Sebasté construite par Cornelius Aquila se soit prolongée, comme le pense Ramsay, jusqu'à la colonie de Lystra. Quoi qu'il en soit, les trois milliaires de Kavak² découverts entre Lystra et Laranda, ainsi qu'une inscription de réfection de route sous Vespasien, trouvée plus au Sud-Est près du site de Derbé³, nous confirment l'existence de cette route romaine entre Laranda et Iconion. Nous aurons au reste à revenir sur le détail de cette dernière partie du parcours lorsque nous étudierons le second voyage.

Bien que ces quatre villes où Paul et Barnabé annoncent la parole du Christ ne soient plus guère aujourd'hui, sauf peut-être Konieh, que d'obscures bourgades, on se tromperait en croyant que, dans l'antiquité, elles avaient aussi peu d'importance. C'étaient toutes quatre, au 1^{er} siècle, des cités prospères ; et l'une d'elles au moins, Antioche de Pisidie, à juger d'après les ruines et les inscriptions qui ont été découvertes à Yalowadj⁴, était un des grands centres administratifs et commerciaux du plateau anatolien. Mais en aucune façon toutefois on ne pourrait songer à expliquer par leur célébrité le choix qu'en fit saint Paul pour y annoncer la venue du Christ : il s'en fallait de beaucoup qu'elles eussent le renom, dont jouissaient alors certaines villes cosmopolites, comme Corinthe et Éphèse, que l'Apôtre des Gentils s'en va évangéliser plus tard. Il se peut que la présence de colonies juives à Antioche de Pisidie et à Iconion ait attiré saint Paul en ces deux villes⁵. Ramsay souligne d'autre part, non sans raison

1. Miller, *op. cit.*, p. 719-720.

2. *CIL.*, III, 6.956 et 6.957 = 12.215 ; 6.958.

3. *CIL.*, III, 12.118. Les routes d'Asie Mineure remises en état par A. Caesennius Gallus sont très nombreuses.

4. Cf. notamment D. M. Robinson, *AJA.*, 1924, n° 4, p. 435-447 ; *Art Bullet.* IX, 1, 1926 ; W. M. Ramsay, *JRS.*, 1916, p. 82-134. Pour Iconion, voir le témoignage de Pline (*H. N.*, V, 27) et de Strabon (*XII*, VI, I). L'importance de Lystra est révélée par diverses inscriptions (*IGRR.*, III, 302, etc.). Quant à Derbé, elle joua un rôle important du temps du tyran Antipater et elle semble avoir connu au 1^{er} siècle, sous Claude, un renouveau de prospérité.

5. Les *Actes* nous montrent saint Paul s'adressant d'abord dans ces deux villes

d'ailleurs, que les quatre cités d'Antioche, d'Iconion, de Lystra et de Derbé ont dû être au I^{er} siècle de grands centres de romanisation¹. Mais peut-être est-il une autre raison, qui expliquerait pourquoi saint Paul a été amené à venir évangéliser ces régions, pourquoi aussi il s'y est tant attaché.

Cette raison il faut la chercher dans les liens très étroits qui ont toujours existé entre cette bordure Sud du plateau anatolien et la région qui en est un des débouchés naturels sur la mer : la Cilicie avec son ancienne capitale de Tarse, dont les *Actes des Apôtres* nous disent que saint Paul était originaire².

La Cilicie, dans l'histoire, a toujours joué alternativement tantôt le rôle de débouché maritime du plateau anatolien et tantôt celui de poste avancé de la Syrie du côté de l'Asie Mineure. Au siècle dernier encore, le Khédive et le Sultan s'en sont disputé la possession, la convention de Koutayeh cédant le district d'Adana à l'Égypte et le traité de 1841 le rendant à la Porte Ottomane. Dans l'antiquité, de même, l'alternance a été constante : pour s'en tenir à l'époque de la domination romaine, on voit organiser d'abord en 81 une province de Cilicie, qui s'étend sur toute la moitié Sud de l'Anatolie et comprend, outre la Cilicia Campestris et la Cilicia Aspera, la Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie et même,

aux Juifs et aux païens « craignant le Dieu des Juifs », avant de se tourner du côté des Gentils. L'existence d'une colonie juive à Antioche et à Iconion n'est aucunement impossible, bien qu'elle ne nous soit pas attestée explicitement par ailleurs. Nous savons en effet qu'il s'en trouvait un certain nombre en Asie Mineure. Cf. Josèphe, *Ant. J.* XII, 148 sqq., voir également W. M. Ramsay, *Cities and Bisho-prics...* p. 687 sqq., et *Cities of saint Paul*, p. 255 sqq.; V. Chapot, *La Province proconsulaire d'Asie*, p. 182-188.

1. Antioche, sous le nom de Colonia Caesarea, devint colonie juris italicæ sous Auguste (Monument d'Ancyre, l. 28; Digeste, L, XV, 8, 10; *JRS.*, 1924, p. 180; Head, p. 704; etc.). Lystra est faite de même colonie romaine (cf. *CIL.*, III, 6.786 et 12.215; *IGRR.*, III, 302; Head, p. 714). Dans ces deux villes il faut remarquer la forte proportion des inscriptions rédigées en latin jusqu'ici découvertes.

Derbé et Iconion, qui prennent sous Claude le nom de Claudioderbé et de Claudiconion (Head, p. 713-714) semblent avoir subi de même une forte poussée de romanisation.

2. *Act.*, IX, 11; XXI, 39; XXIII, 34.

pendant un certain temps, les trois districts phrygiens d'Apamée, de Laodicée et de Synnada. Mais à la fin des guerres civiles, la Cilicia Campestris est soumise à un procurateur placé sous les ordres du légat impérial de Syrie ; puis, dès la fin du 1^{er} siècle, elle devient indépendante sous l'administration d'un *legatus Augusti* et, à partir du 1^{re} siècle, dès le règne d'Antonin, elle se voit rattacher le district d'Isaurie et une grande partie de la Lycaonie. Ajoutons que de tout temps ces liens politiques entre la Cilicie et la partie méridionale du plateau anatolien se sont doublés de relations économiques extrêmement actives.

Tarsous, l'ancienne patrie de saint Paul, n'est plus aujourd'hui dans le district d'Adana qu'une petite ville sans renom et sans vie, sommeillant parmi la verdure de ses arbres et de ses jardins, derrière une plaine infestée de fièvres. Mais nous savons qu'au 1^{er} siècle ce fut une cité peuplée et prospère, une ville aussi célèbre par son école de philosophie que par l'activité de son port à l'embouchure du Cydnus. Au centre d'une des plaines les plus riches et les mieux cultivées de l'Empire, à un confluent de routes où venaient aboutir, d'un côté, le chemin qui, par les Portes Amaniennes, conduisait en Syrie, et de l'autre, la grande voie des Portes Ciliciennes qui menait sur le plateau d'Asie Mineure et que paraît précisément avoir empruntée saint Paul à ses deux autres voyages, Tarse était un des grands carrefours, où l'Orient venait en contact avec l'Occident, où les caravanes descendant du plateau d'Anatolie se rencontraient avec les marchands venus de Syrie¹. Dans quelle mesure, en ces conditions, l'Apôtre des Gentils n'avait-il pas dû entendre parler de ces pays qu'il

1. Cf. Strabon, XIV, V, 10-13 ; Dion Chrys., *Or.* XXXIII, 8R et 23R, etc. Il est également significatif que c'est à Tarse que l'Orient et l'Occident se sont rencontrés en la personne de Cléopâtre et d'Antoine. H. Böhlig (*Die Geisteskultur von Tarsus im augustaischen Zeitalter*, Gottingue, 1913) va même jusqu'à dire que Tarse était comme prédestinée à donner le jour à l'Apôtre du Monde.

Il ne faut pas oublier d'autre part que saint Paul était lui-même un artisan, un fabricant de tentes (*Act.*, XVIII, 3) et qu'il continua, au début, à travailler de son métier pour gagner sa vie (cf. I *Cor.*, IX, 11 ; II *Cor.*, XI, 7 et 11 ; XII, 13 ; I *Thess.* II 9 ; III 8).

LES ITINÉRAIRES DE SAINT PAUL EN ASIE MINEURE

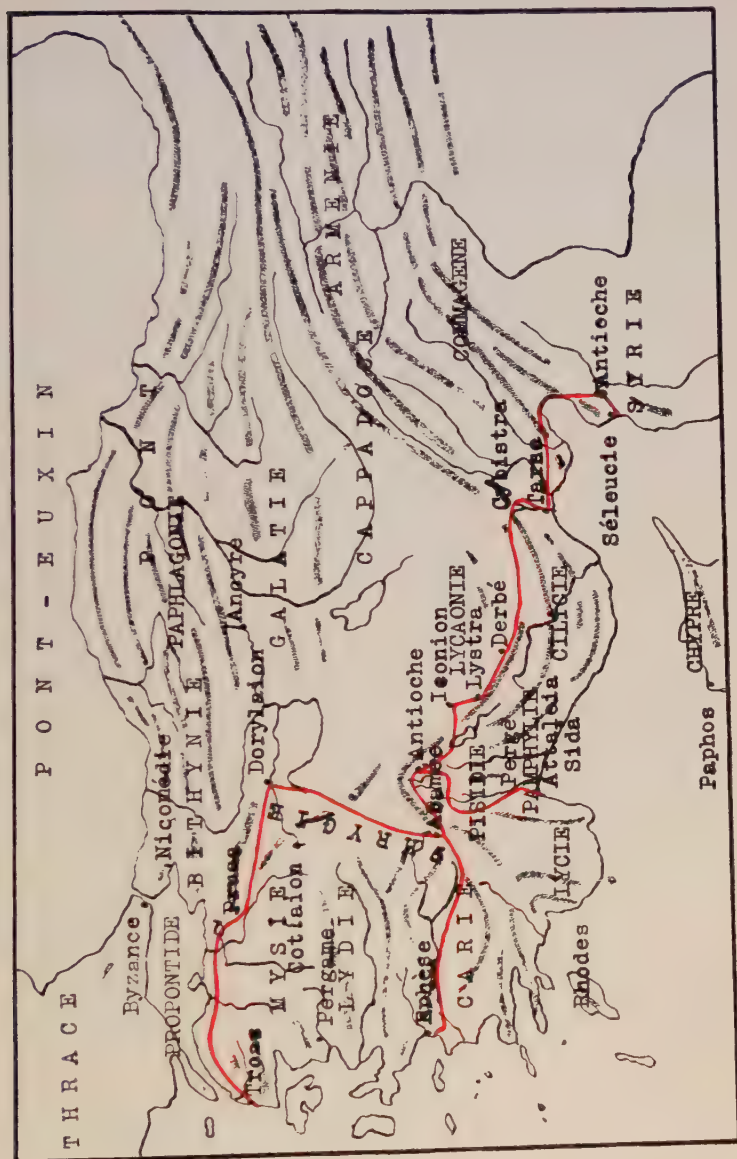


Fig. 2.

décida d'aller évangéliser ? Dans quelle mesure peut-on supposer qu'ils ne lui étaient pas quelque peu familiers, de renommée au moins ? Lorsque saint Paul voulut prêcher la religion du Christ hors de la Syrie et de la Palestine, cette région de Lycaonie et de Pisidie fut sans doute la première à se présenter à son esprit.

*
* *

LE SECOND VOYAGE : DE LA CILICIE A TROAS

Le second voyage de l'Apôtre des Gentils en Asie Mineure est entrepris après l'assemblée de Jérusalem. Une fois transmis à l'église d'Antioche de Syrie le message des frères hiérosolymitains, Paul décide de retourner visiter avec Silas les communautés fondées lors de son premier voyage. Il traverse, nous disent les *Actes*, la Syrie et la Cilicie, en fortifiant les églises dans la foi, et arrive ainsi à Derbé et à Lystra¹. De là, après la conversion de Timothée, il continue en sa compagnie la visite des églises fondées au cours de la première mission. Puis vient dans le texte des *Actes* une phrase qui a donné naissance à des commentaires et à des discussions sans nombre : ils traversent la Phrygie et le territoire galatique (où, selon d'autres exégètes, le territoire phrygien et galatique), se trouvent empêchés de prêcher en Asie ; arrivés du côté de la Mysie, ils veulent entrer en Bithynie, mais en sont détournés par un avertissement divin, et longeant la Mysie, ils arrivent à Troas².

Telles sont les indications un peu sommaires que nous donnent les *Actes des Apôtres* sur ce second voyage.

Parti d'Antioche de Syrie, saint Paul, pour passer en Cilicie, doit emprunter sans doute la grande route des Portes

1. Διήρχετο δὲ τὴν Συρίαν καὶ Κιλικίαν ἐπιστηρίζων τὰς ἐκκλησίας. Κατήνησεν δὲ καὶ εἰς Δέρβην καὶ εἰς Λύστραν (*Act.*, XV, 41-XVI, 1).

2. Διήλθον δὲ τὴν Φρυγίαν καὶ Γαλατικὴν χώραν. κωλυθέντες ὑπὸ τοῦ ἁγίου πνεύματος λαλῆσαι τὸν λόγον ἐν τῇ Ἀσίᾳ · ἐλθόντες δὲ κατὰ τὴν Μυσίαν ἐπείραζον εἰς τὴν Βιθυνίαν πόρευθῆναι καὶ οὐκ εἶασεν αὐτοὺς τὸ πνεῦμα Ἰησοῦ · παρελθόντες δὲ τὴν Μυσίαν κατέβησαν εἰς Τρωάδα (*Act.*, XVI, 6-8).

Amaniennes ; et, bien qu'il n'en soit pas parlé expressément dans le texte, où il est dit seulement que saint Paul sur son passage raffermît les églises dans la foi, il faut supposer qu'il a traversé sa ville natale de Tarse. De là, pour monter vers le plateau, la seule voie communément employée dans l'antiquité est le chemin des Portes Ciliciennes¹. Seule, en effet, autrefois, la vallée du Cydnus offrait une passe praticable à travers la haute barrière montagneuse du Taurus ; la vallée du Saros, qui traverse des gorges étroites, et dont le cours est même par endroits souterrain, n'a pu être utilisée par la voie ferrée moderne qu'au prix de nombreux ouvrages d'art et de plusieurs tunnels. Le tracé de la route romaine a pu être suivi sans difficulté sur le terrain par Ramsay : il est encore sensiblement celui de la route d'aujourd'hui et devait être également, à peu de choses près, celui du chemin bien plus ancien auquel la voie romaine a succédé. Car de tout temps la faible inclinaison des rampes et la basse altitude du col qui, de Tarse, conduit à Eregli (l'ancienne Cybistra), ont désigné la passe du Cydnus aux voyageurs et aux caravanes comme aussi aux armées d'envahisseurs.

Ayant franchi le Taurus, Paul et Silas se rendent à Derbé et à Lystra, puis, de là, continuent avec Timothée la visite des églises fondées lors du premier voyage, c'est-à-dire sans doute en premier lieu Iconion.

La Table de Peutinger² semble indiquer que la route antique Tarse-Cybistra-Iconion traversait tout droit entre ces deux dernières villes le plateau lycaonien. Elle donne bien une autre route que nous avons déjà étudiée à propos du premier voyage et qui de Laranda se rendait à Iconion en passant par Derbé et Lystra. Mais cette route vient de Séleucie dans la Cilicia Aspera et la liaison Cybistra-Laranda-Derbé

1. Cf. W. M. Ramsay, *Cilicia, Tarsus and the great Taurus Pass*, *Geogr. Journ.*, oct. 1903 ; et F. X. Schäffer, *Cilicia*, *Petermanns Mitt. Ergänz. h.*, 141, 1903. La route marquée sur la Table de Peutinger et qui, de Laranda, descendait sur Séleucie de Cilicie, où elle rejoignait le chemin de la côte, paraît n'avoir été construite que plus tardivement.

2. Miller, *op. cit.*, p. 691-693.

ne nous est pas indiquée. C'est là, semble-t-il, une lacune (parmi tant d'autres) d'un document dont il ne faut pas s'exagérer la valeur. De nos jours la voie ferrée ne coupe pas tout droit à travers le plateau d'Eregli à Konieh : elle fait un détour par Karaman en longeant les derniers contre-forts septentrionaux du Taurus ; et, quand on étudie les routes des siècles derniers, on trouve deux chemins différents employés successivement ou simultanément : le plus direct au Nord, et le moins rapide plus au Sud. Cicéron nous apprend de même que, de son temps déjà, il existait deux routes pour se rendre d'Iconion à Cybistra et nous le voyons fort embarrassé pour deviner laquelle des deux doit emprunter son prédécesseur App. Claudius Pulcher¹. L'une de ces deux routes est celle qui se retrouve sur la Table de Peutinger et qui a continué à être suivie plus tard : elle coupait en droite ligne à travers les steppes du plateau lycaonien et devait être la route empruntée surtout par les courriers. L'autre, qui faisait un détour par le Sud, traversait au pied du Taurus une région aujourd'hui assez pauvre et désolée, mais autrefois riche, riante et peuplée : c'était la route suivie par les voyageurs comme saint Paul, celle aussi, sans doute, que préféraient les caravanes et les commerçants. De Cybistra elle devait conduire à Iconion par Laranda, Derbé et Lystra.

C'est à partir d'Iconion que les grandes divergences commencent entre les biographes de l'Apôtre des Gentils, et que les itinéraires les plus divers sont proposés. Le texte des *Actes* n'est peut-être pas en effet très explicite : il est pourtant certainement moins obscur qu'on l'a souvent dit.

Si nous en reprenons les données, nous trouvons les indications suivantes :

1^o la visite des églises déjà fondées au cours de la première mission ;

2^o la traversée de la Phrygie et du territoire galatique en même temps que l'impossibilité de prêcher dans la province d'Asie ;

1. *Ep. ad Fam.* III, 7, 4.

3^o l'arrivée du côté de la Mysie en un point où saint Paul hésite et descend sur Troas en longeant la Mysie, après avoir voulu aller en Bithynie.

A cela, il faut ajouter, d'une part, la mention en un autre passage des *Actes*, lors du troisième voyage, du « territoire galatique » et de la « Phrygie »¹; et d'autre part, le fait que l'une des *Épîtres Pauliniennes* est adressée aux « Galates » et aux « Églises de Galatie ».

En partant de ces données, les exégètes ont construit les hypothèses les plus diverses. La théorie traditionnelle, qui, à quelques changements de détail près, reste encore aujourd'hui la plus répandue, identifie le territoire galatique avec la Galatie proprement dite. On commence par poser en principe que l'Épître aux Galates doit être adressée aux églises d'Ancyre et de la région environnante. Après quoi, comme un passage de l'Épître nous donne à entendre que ces églises fondées par saint Paul ont été visitées par lui à au moins deux reprises², on interprète en conséquence le texte des *Actes*, sans se soucier d'ailleurs de savoir si l'on arrive de la sorte à une solution cohérente. Comme il « faut » que saint Paul passe par Ancyre, on dessine sur la carte un itinéraire entièrement imaginaire à travers les steppes désertiques et salées du centre de l'Asie Mineure, ou bien on suppose qu'arrivé du côté de Dorylaion, saint Paul fait une pointe jusqu'à Ancyre, puis revient sur ses pas pour descendre sur Troas³.

Cette solution, qui pouvait encore se défendre tant que nous connaissions mal l'histoire et l'onomastique de la province de Galatie au I^{er} siècle, continue aujourd'hui à être soutenue avec ferveur, et, chose difficile à comprendre, est adoptée même par les exégètes qui reconnaissent que l'Épître aux Galates n'a pu être adressée qu'aux communau-

1. *Act.*, XVIII, 22.

2. Οἶδατε δὲ ὅτι δι' ἀσθένειαν τῆς σαρκὸς εὐαγγελισάμην ὑμῖν τὸ πρότερον (*Gal.*, IV, 13).

3. Ainsi A. Steinmann, *Die Welt des Paulus im Zeichen des Verkehrs*, Braunschweig, 1915, etc.

tes d'Antioche, d'Iconion, de Lystra et de Derbe¹. Nous savons pourtant que les États du roi Amyntas, qui formèrent le noyau de la province romaine de Galatie, comprenaient, outre la Galatie proprement dite, toute la Lycaonie, la Phrygie Paroreios et la Pisidie, ainsi qu'une partie de l'Isaurie. Si l'on y joint la Paphlagonie, annexée en 6 avant J.-C. et le Pont Galatique, annexé quatre ans après, nous avons la province telle qu'elle était constituée vers l'année 50, avant qu'elle s'agrandisse en 63 du Pont Polemoniaque et, quelques années plus tard, de l'Arménie Mineure, pour être enfin réunie, peu après 70, à la Cappadoce.

Une hypothèse devait dès lors, semble-t-il, se présenter naturellement à l'esprit pour expliquer cette expression en apparence bizarre de Γαλατικὴ χώρα, qui revient à deux reprises dans les *Actes*, mais en dehors de ce double cas y reste seule de son espèce (car on parle toujours de Ἀσία et non de Ἀσιατικὴ χώρα, de Μακεδονία et non de Μακεδονικὴ χώρα, etc.). Il y avait lieu de supposer que, si l'auteur des *Actes* avait employé ce terme, c'est qu'il voulait désigner par là l'ensemble de la province opposée au district de la Galatie propre, qui n'en était qu'une partie. Bien que cette hypothèse soit la première à se présenter à l'esprit, c'est la solution contraire qu'adopte Alfred Loisy dans son commentaire aux *Actes des Apôtres*, où il écrit : « L'expression de *pays galate* semble être employée tout exprès pour désigner la Galatie proprement dite, la région située au nord de la Lycaonie, qui avait été envahie en 278 avant notre ère par la migration celtique, pour différencier cette Galatie de la province romaine du même nom, qui aussi bien comprenait la Lycaonie, la Pisidie et l'Isaurie² ». C'est aussi l'opinion d'autres exégètes plus orthodoxes comme M. E. Jacquier.

L'examen des documents épigraphiques ne permet pourtant aucun doute à ce sujet et condamne formellement cette

1. Voir dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* de Dom Cabrol l'article *Galatie*.

2. P. 623. Cf. aussi son étude sur *L'Épître aux Galates*, Paris, 1916.

interprétation : lorsque dans une inscription nous trouvons le terme de Γαλατία ou de *Galatia*, c'est, à de très rares exemples près, de la Galatie propre seulement qu'il s'agit, le terme ne s'entendant qu'exceptionnellement de l'ensemble de la province. Dans les titulatures des légats, la province est d'ordinaire désignée, tant en grec qu'en latin, par la liste des différents districts qui la constituent, liste d'ailleurs plus ou moins longue selon les époques et plus ou moins complète aussi selon le soin du rédacteur. C'est ainsi qu'une inscription découverte à Yalowadj est dédiée à une certain Sospes « *leg(ato) Aug(usti) pro pr(aetore) prov(inciae) Gal(atiae) Pisid(iae) Phryg(iae) Luc(aoniae) Isaur(iae) Paphlag(oniae) Ponti Galat(ici) Ponti Polemoniani Armeniae*¹ ». De même Ti. Julius Celsus Polemaenus est appelé sur une autre pierre « *leg(atu)s Aug(ustoru)m Divoru)m Vespasiani et Titi provinciae Cappadociae et Galatiae Ponti Pisidiae Paphlagoniae Armeniae Minoris*² » ; et dans une inscription grecque on l'appelle « *πρεσβευτὴν Θεοῦ Οὐσεπασιανοῦ καὶ Θεοῦ Τίτου ἐπαρχείων Καππαδοκίας Γαλατίας Πισιδίας Παφλαγονίας Ἀρμενίας*³ ». Ce sont là deux exemples seulement, pris parmi cent autres⁴. La Galatie et la Cappadoce ne sont d'ailleurs pas les seules provinces « en nom commun » : il y avait encore en Asie les provinces de Lycie-Pamphylie, de Pont-Bithynie, et il y eut plus tard celle de Cilicie-Lycaonie-Isaurie.

Quand on voulait éviter de répéter la liste souvent longue des districts, il était une autre manière de désigner l'ensemble de la province par une expression unique, précisément au moyen de cet adjectif en -ικός, que nous retrouvons dans notre texte des *Actes*. C'est ainsi qu'une inscription

1. Dessau, 1.017.

2. Dessau, 8.971.

3. *Ö. J.*, N, p. 299.

4. Voir Dessau, 263, 268, 1039, 8819* ; *JRS.*, XIV, 1924, p. 180, etc., ainsi que Dessau, 8835 : lorsque nous trouvons un magistrat désigné sous le nom de *leg(atu)s pro pr(aetore) provinc(iae) Galatiae* (Dessau, 1196 et 1914, ainsi que 1135, 8978, etc.), c'est dans des inscriptions de la fin du II^e siècle ou du III^e siècle, datant d'une époque où la Galatie propre forme à elle seule une province.

grecque d'Iconion datée de 54 donne à un certain L. Pupius Praesens le titre de « ἐπίτροπος... [Γ]αλα[τ]ικῆς ἐ[π]αρχεί[α]ς ».¹ La même forme d'adjectif se retrouve pour la province de Cappadoce, qui est dans le même cas ; et l'exemple ici est plus probant encore : dans les inscriptions de Pergame en l'honneur de C. Julius Quadratus Bassus, nous trouvons alternativement sa légation de Cappadoce-Galatie désignée par la liste des districts de sa province, ou par l'expression unique de « Καππαδοκικὴ ἐπαρχεία ». Ainsi tantôt il porte le titre de « πρεσβευτῆς Σεβαστοῦ ἐπαρχείας Καππαδοκικῆς » et tantôt celui de « πρεσβευτῆς Σεβαστοῦ ἐπαρχείας Καππαδοκίας Γαλατίας Φρυγίας Λυκαονίας Παφλαγονίας Ἀρμενίας μικρᾶς ».

Étant donné le sens précis de ces adjectifs en -ικὸς à l'époque romaine, il ne reste donc pas de doute possible, je crois, sur le sens de notre expression Γαλατικὴ χώρα, qui se trouvant dans les *Actes* à deux reprises ne peut être un hasard. Elle doit désigner l'ensemble de la province de Galatie par opposition au district de la Galatie proprement dite. On peut même sans doute aller plus loin et affirmer qu'elle doit désigner les différents districts de la province de Galatie (Lycaonie, Pisidie, Phrygie, etc.), à l'exclusion de la Galatie propre, que l'auteur des *Actes* n'aurait certainement pas eu l'idée de désigner par cette périphrase bizarre, si c'était d'elle qu'il avait voulu parler.

Il ne faut pas se laisser arrêter par les arguments anciens tirés de l'*Épître aux Galates* pour combattre cette interprétation³. A notre avis, il n'est pas douteux que les églises dont

1. Dessau, 8.848 = *IGRR.*, III, 263.

2. Cf. Fränkel, *All. von Pergamon*, VIII², n° 440 ainsi que 436, 438, 443 ; et d'autre part Dessau, 8819 a, Fränkel, *op. cit.* n° 451 et Weber-Wiegand, *Abh. d. preuss. Akad.*, 1932 5 (à ce propos, *R. E. G.*, XLVII, 1934, p. 375).

3. Nous aurons à revenir plus loin sur l'emploi des mots de « Galates » et de « Galatie » dans l'*Épître*, et le sens qu'il convient de donner sans doute à ces deux termes. Outre l'allusion aux prédications de saint Paul en Galatie (Gal., IV, 13), dont nous avons parlé déjà, il est un autre passage (Gal., II, 5), qui paraît indiquer clairement que saint Paul avait déjà évangélisé la « Galatie » avant l'assemblée de Jérusalem et que par conséquent les églises « galates » ne peuvent être que les quatre communautés fondées lors de la première mission. L'argument tiré du début

il s'agit dans l'Épître, sont celles fondées par saint Paul en cette partie Sud de la province de Galatie, à Antioche de Pisi-
die, à Iconion, à Lystra et à Derbé, lors de sa première mission
et qu'il va visiter au cours du second voyage. On oublie en
effet trop souvent que, même si l'on admettait que le terme
de Γαλατική χώρα pût désigner la Galatie proprement dite, la
traversée de cette région d'après le récit des *Actes*, qui glisse
si rapidement les deux fois sur ce parcours en territoire gala-
tique, répondrait fort mal au rôle qu'on veut lui faire jouer.
On n'y trouve pas, en effet, un seul mot sur l'évangélisation
du pays, pas la moindre allusion à une fondation de commu-
nauté au cours de ce passage si rapide à travers la région.
Et comment supposer un oubli pour un épisode de cette
importance ? Une telle hypothèse pourrait s'admettre à la
rigueur, s'il s'agissait d'une simple passage sans arrêt et sans
fondation d'églises. Mais étant donné la valeur que l'au-
teur des *Actes* attache à tous les faits concernant la création
des premières communautés ou l'évangélisation des diverses
contrées, et le rôle que les églises de Galatie ont été appelées
à jouer, l'hypothèse paraît absolument inconcevable. Faut-il
alors supposer plusieurs grandes lacunes en cet endroit dans
le texte des *Actes* ? L'idée est loin d'être satisfaisante et paraît
pour le moins fort improbable.

Du point de vue terminologique d'autre part, il faut noter
que le terme de Γαλατίαι, bien que ce ne soit pas l'acception
la plus courante et la plus exacte, peut servir à désigner par
extension l'ensemble de la province : l'épigraphie nous en
fournit quelques exemples, assez rares il est vrai. Tacite donne

de l'*Épître* (I, 21) contre cette interprétation ne serait valable que si l'Apôtre des
Gentils prétendait faire la (ce qui ne semble pas le cas) le récit complet de sa car-
rière apostolique et de toutes ses missions. De même, si la lettre rédigée à l'assem-
blée de Jérusalem ne s'adresse qu'aux églises de Syrie et de Cilicie, et non égale-
ment à celles de Galatie, c'est sans doute que la lutte entre saint Paul et le parti
des judaïsants ne s'était engagée qu'à propos des églises syriennes et ciliciennes.

Ajoutons encore, contre la thèse nordiste, le fait que nous ne trouvons mention
de l'église d'Ancyre qu'à partir d'une date assez tardive, tandis que la tradition,
selon laquelle les églises galates n'étaient autres que les communautés de Lycaonie
et de Pisidie, s'est conservée, d'après Ramsay, jusqu'au iv^e siècle.

également ce sens général au mot latin *Galatia* et Ptolémée fait le même emploi du mot grec de Γαλατία¹. Doit-on penser que saint Paul — qui n'était pas un géographe — n'a pu donner le même sens à ce terme² ?

Ajoutons à cela que si, pour les Épitres aux Éphésiens, aux Corinthiens, aux Thessaloniciens, qui ne s'adressent qu'aux habitants d'une seule ville, il ne pouvait y avoir d'hésitation sur le nom à employer, pour les églises galates qui se trouvaient dans toute une région et devaient comprendre Antioche de Pisidie, Iconion, Lystra et Derbé, il était difficile de trouver un terme assez général pour les englober toutes à la fois. Aucune des expressions de Pisidiens, de Phrygiens, ou de Lycaoniens, outre ce qu'elles auraient pu avoir, dit Ramsay, de blessant, n'aurait convenu au groupe tout entier. L'appellation de « Galates » était la seule qui désignât par un seul mot les quatre communautés.

Pourtant si nous nous rallions entièrement à la thèse dite sud-galatique, dont Ramsay est l'un des plus fervents défenseurs, il ne nous semble pas possible de le suivre plus loin et de voir avec lui dans l'expression « τὴν Φρυγίαν καὶ Γαλατικὴν χώραν » des *Actes* la désignation d'une seule et même région nettement déterminée, la Phrygie Galatique. Un district phrygien a fait partie de la province romaine de Galatie ; la chose ne peut faire aucun doute. Il est même établi par Ramsay qu'il s'agit là de cette partie de la Phrygie Paroreios, située au sud du Sultan-Dagh, et que malgré la façon irrégulière dont cette mention apparaît dans les titulatures, ce district n'a pas cessé de faire partie de la province au I^{er} siècle. Mais il n'y a pas lieu pour cela d'en voir la désignation précise dans la double expression des *Actes*.

1. Cf. Tacite, *Hist.*, II, 9 et Ptolémée, V, 4 ; ainsi que *IGRR*, IV 1686.

2. Ramsay considère que partout l'auteur des *Actes* se montre d'une exactitude aussi rigoureuse que le plus scrupuleux des géographes, dans le choix des noms géographiques. Cette idée est un peu exagérée, nous semble-t-il, même pour l'auteur des *Actes*, et à plus forte raison pour saint Paul lui-même. Ce serait déjà là un motif pour ne pas voir dans la double expression des *Actes* la désignation précise du district de Phrygie Galatique.

Cette thèse, que Ramsay propose déjà dans son *Saint Paul*, et qui est reprise par Valentin Weber dans son étude sur les itinéraires de saint Paul, ne repose sur aucun argument valable. Ce n'est pas une raison qu'on donne, notamment, en remarquant que la ville appelée un peu inexactement Antioche de Pisidie, ou de façon plus rigoureuse Antioche du-côté-de-la-Pisidie¹, se trouvait précisément être le chef-lieu de ce district : il pourrait sembler au contraire assez paradoxal qu'on désignât sous cette expression sybilline de « territoire phrygien-galatique » une ville qui vient d'être qualifiée de « pisidienne ».

Du point de vue grammatical surtout, la thèse n'est pas soutenable. L'emploi de Φρυγίος comme adjectif, d'abord, est assez rare². D'autre part, l'absence d'article devant Γαλατικὴν χώραν au premier passage ne saurait en aucune façon servir de preuve : car non seulement l'emploi de l'article est trop capricieux dans le grec du Nouveau Testament pour que son absence puisse tirer à conséquence, mais encore cette absence, à voir la version des meilleurs manuscrits, semble être de règle dans les *Actes* devant un nom géographique qui en suit immédiatement un autre³. La construction enfin du second passage des *Actes*, où l'expression se trouve renversée sans que l'article soit répété devant Φρυγίαν rend cette hypothèse tout à fait inadmissible.

Il n'est pas nécessaire de torturer le texte de la sorte pour comprendre et reconstituer l'itinéraire de saint Paul en cette partie de son voyage. Il suffit de faire appel aux autres indications que nous donne le récit des *Actes*. Nous y trouvons en

1. Ἀντιόχεια ἡ πρὸς τὴν Πισιδίαν καλουμένη (Strabon, XII, VIII, 14); Ἀντιόχεια ἡ πρὸς τῇ Πισιδίᾳ (Strabon, XII, VI, 4). C'est pour cette raison que Ramsay préfère la leçon de certains manuscrits, qui portent Ἀντιόχειαν τὴν Πισιδίαν à la place de Ἀντιόχειαν τῆς Πισιδίης, qui est la leçon la meilleure (cf. Πέργη τῆς Παμφυλίας un peu plus haut).

2. On s'attendrait plutôt à voir Φρυγιακός comme dans Strabon.

3. Cf. διέρχεται τὴν Συρίαν καὶ Κιλικίαν (Act., XV, 41); διελθὼν τὴν Μακεδονίαν καὶ Ἀχαΐαν (Act., XIX, 21). Voir aussi pour l'absence d'article : Act., XX, 1 et 3. Par contre certains manuscrits portent à notre passage : τὴν Φρυγίαν καὶ τὴν Γαλατικὴν χώραν.

effet à côté des noms géographiques deux repères utiles. A deux reprises nous voyons que saint Paul hésite sur la route à prendre : une première fois il décide de se diriger du côté de la Mysie parce qu'il se trouve empêché par un avertissement du Saint-Esprit d'aller annoncer l'évangile en Asie ; une autre fois il veut faire route à travers la Bithynie mais, pour une raison que l'auteur des Actes ne précise pas plus, il prend le chemin de Troas. On peut présumer que dans l'un et l'autre cas, quel que soit le motif qui explique sa décision, saint Paul se trouvait à un carrefour de routes où plusieurs chemins s'offraient à lui.

Le premier de ces carrefours ne peut être trouvé à Antioche de Pisidie, que l'Apôtre et son compagnon doivent traverser, puisqu'ils visitent toutes les communautés fondées au cours de la première mission, mais qui, acculée à la haute muraille du Sultan-Dagh, n'est le point de départ d'aucune voie vers le Nord. C'est plus à l'Ouest qu'il faut chercher ce carrefour, à Apamée, à l'endroit où la grande route longitudinale qui, par la vallée du Lycos, descendait sur celle du Méandre et conduisait par là à Éphèse, croisait la route transversale qui s'en allait vers Dorylaion et Nicomédie¹.

Quant au second de ces carrefours, il n'y a guère moyen d'hésiter sur son compte : il ne peut s'agir que de Dorylaion (fig. 3), près de la ville actuelle d'Eski-Chehir, qui a toujours été un des centres routiers les plus importants de l'Asie Mineure et est encore aujourd'hui une des têtes d'embranchement de la voie ferrée². C'est de là que partait notamment la route romaine qui conduisait à la capitale de la Bithynie, Nico-

1. Il n'est pas dit en effet dans le texte que saint Paul n'entre pas en Asie (car nous l'y voyons pénétrer expressément par la suite, en Mysie et en Troade) : il est seulement empêché par l'inspiration divine d'y prêcher. Sans doute avait-il pensé dès ce moment à aller évangéliser Éphèse et a-t-il dû renoncer à cette idée.

2. Cotiaion (aujourd'hui Koutayeh), qui était aussi relié par une route à Apamée, répond moins bien à ces indications des Actes ; ce carrefour de routes ne semble d'autre part avoir pris de l'importance qu'assez tardivement et surtout, au Moyen âge. C'est pourquoi nous n'adoptons pas l'itinéraire proposé par Ramsay dans son *Saint Paul*. Nous n'avons au reste aucune trace précise par ailleurs, d'une route entre Cotiaion et Troas, sauf celle qui faisait un grand crochet par Thyatire.

médie, où saint Paul devait songer à se rendre avant d'en être détourné par une inspiration divine, tandis qu'une autre

LE CARREFOUR DE DORYLAION



Fig. 3.

voie descendait à l'Ouest sur la Propontide et l'Hellespont, vers Cyzique, Abydos et Troas.

Nous pouvons donc restituer de la manière suivante cette

partie de l'itinéraire : saint Paul traverse la province de Galatie (διῆλθον...Γαλατικὴν χώραν) dans sa partie Sud, il passe par Derbé, Lystra, Iconion, Antioche ; et de là il descend en Asie vers Apamée. Ne pouvant alors continuer son chemin vers Éphèse, il traverse la Phrygie pour remonter au Nord vers Dorylaion qui, nous apprend Strabon, est encore dans la Phrygie Épicète¹, mais, comme le suppose le texte des *Actes*, se trouve tout près de la Mysie et à la frontière de la Bithynie. La seule difficulté viendrait de l'ordre dans lequel se trouvent les deux termes de Γαλατικὴν χώραν et de τὴν Φρυγίαν dans les *Actes des Apôtres*, où celui-ci se trouve avant celui-là. Mais serait-ce la première fois qu'à propos d'un texte ancien un hysteron-proteron aurait mis les philologues dans l'embarras ? L'hypothèse se justifie d'autant mieux, si l'on compare les deux passages où se retrouve dans les *Actes* l'expression de territoire galatique accouplée à celle de Phrygie : la seconde fois l'auteur les indique dans l'ordre inverse et prend soin de nous dire qu'il les parcourt « à la suite », c'est-à-dire dans l'ordre même où il les indique. L'utilité de ce mot de καθεξῆς serait, autrement, difficile à comprendre.

De Dorylaion, saint Paul ne pouvant se diriger vers la Bithynie et prendre la route de Nicomédie, suit celle de Troas, il « longe » alors la Mysie² : c'est précisément ce que faisait la route de la Propontide qui, de Dorylaion, passait en bordure de la frontière des provinces d'Asie et de Bithynie et suivait ensuite le rivage de la Propontide et de l'Hellespont. Le début de cette route a été reconnu sur le terrain jusqu'à Brousse (l'ancienne Prusa) par G. Radet : au delà, elle nous est signalée par la Table de Peutinger et confirmée par plusieurs milliaires d'époques diverses, qui s'échelonnent le long de son par-

1. Strabon, XII, VIII, 12. Cette route est attestée tant par la Table de Peutinger (Miller, *op. cit.*, p. 720-721) que par divers milliaires. C'est d'ailleurs sensiblement le parcours suivi encore par la route et la voie ferrée modernes.

2. Les meilleurs manuscrits nous donnent tous en effet παρελθόντες et la leçon διελθόντες paraît une faute due à la fréquence de ce mot dans les autres indications d'itinéraires ; et il semble difficile de donner un autre sens à ce mot.

cours¹. Cette route conduit à Eski-Stamboul où se trouvent les ruines de la ville de Troas, terme du second voyage de l'Apôtre des Gentils en Asie Mineure et port où il s'embarque pour Neapolis et Philippes de Macédoine².

*
* *

LE TROISIÈME VOYAGE : LA ROUTE VERS ÉPHÈSE

Les indications qui concernent ce troisième voyage dans les *Actes* sont tellement plus sommaires encore, qu'en comparaison le récit des deux premiers pourrait paraître riche de détails. Il nous est dit seulement que parti d'Antioche de Syrie, où il est descendu de Jérusalem, saint Paul traverse successivement le territoire galatique et la Phrygie en fortifiant les disciples dans la foi ; et un peu plus loin l'auteur des *Actes* ajoute qu'après avoir traversé les parties supérieures du pays il arrive à Éphèse³.

Si l'on veut tenter de reconstituer aussi ce troisième itinéraire, il faut faire tout d'abord une remarque d'ordre général sur le caractère particulier de ce dernier voyage et sur les conditions dans lesquelles il s'effectue. Saint Paul, lorsqu'il est revenu par mer de Corinthe à Césarée, s'est arrêté quelque temps à Éphèse⁴ ; ayant à se rendre en Syrie pour la Pâque, il n'a pu demeurer tout le temps qu'il aurait désiré : mais en partant il y a laissé Priscille et Aquilas et a promis

1. Cf. Radet, *Nouvelles Archives des Missions*, t. VI, p. 491 sqq. et Miller, *op. cit.*, p. 692 ; ainsi que CIL III 7.178 = 14.201 ; 7.179 ; 7.180 ; 7.181.

2. Les vastes plaines de la Troade n'offrent plus aujourd'hui que des souvenirs. Mais au I^{er} siècle encore elles possédaient en Alexandreia Troas, appelée aussi plus simplement Troas tout court (par Plinie et l'Itinéraire d'Antonin, une ville d'une certaine importance, à laquelle par deux fois, au temps de César et de Constantin, on songea pour en faire la capitale orientale de l'Empire, et qui entretenait des relations très étroites avec la Macédoine (cf. notamment BCH., XXVIII, 1914, p. 38-62, et XLIV, 1920, p. 41-69, *ad finem*).

3. Κατέβη εἰς Ἀντιόχειαν καὶ ποιήσας χρόνον τινά ἐξῆλθεν διερχόμενος καθ' ἑξῆς τὴν Γαλατικὴν χώραν καὶ Φρυγίαν στήριζων πάντας τοὺς μαθητάς (Act., XVIII, 22-23). Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ τῶν Ἀπολλῶ εἶναι ἐν Κορίνθῳ Παῦλον διελθόντα τὰ ἀνωτερικὰ μέρη ἔλθειν εἰς Ἐφεσον (Act., XIX, 1).

4. Act., XVIII, 19-21.

de revenir lui-même bientôt. De fait, arrivé en Syrie, il ne s'y attarde pas et repart presque tout de suite pour Éphèse. Cette traversée de l'Asie Mineure diffère donc des deux premières missions en ce qu'il ne s'agit pas pour saint Paul de prêcher sur sa route l'évangile ou de fonder des communautés nouvelles, mais de se rendre le plus rapidement possible à Éphèse, qui est le but de son voyage. On peut donc supposer qu'il choisira la route la plus directe et ce fait donne l'explication de la rapidité avec laquelle le récit des *Actes des Apôtres* passe sur ce voyage.

On trouverait déjà là, sans doute, une raison suffisante pour rejeter la thèse selon laquelle saint Paul irait faire un grand détour par le Nord, gagnant à travers la Cappadoce dont il ne nous a d'ailleurs pas dit un seul mot dans les *Actes* la région d'Ancyre et de la Galatie proprement dite, pour redescendre après vers le Sud et aboutir finalement à Éphèse. Nous ne nous attarderons pas sur cet itinéraire entièrement chimérique, inventé pour le besoin de la cause et qui suppose bien des invraisemblances¹ : le sens précis que nous avons cru pouvoir donner à l'expression de Γαλατιζῶν, et sur lequel les inscriptions ne permettent guère de douter, condamne également cette dernière partie de la thèse nordiste.

Saint Paul traverse successivement le territoire galatique et la Phrygie, le mot de καὶ φρυγίᾳ nous indiquant que cette fois-ci, les deux pays sont nommés dans l'ordre où ils sont traversés : il faut donc supposer qu'à travers les districts méridionaux de la province de Galatie, il reprend la même route qu'au second voyage par les Portes Ciliciennes, Derbé, Lystra, Iconion et Antioche où il « raffermir tous les disciples dans la foi », puis, continuant encore vers l'Ouest, arrive en Phrygie proprement dite, dans le haut bassin du Méandre.

Descendant de cette partie méridionale de la Phrygie, la route la plus directe et la plus fréquentée dans l'antiquité empruntait d'Apamée à Éphèse la vallée du Lycos, puis celle

1. Il serait notamment fort improbable que saint Paul fût allé traverser les régions mal pacifiées encore et à peine romanisées de la Cappadoce.

du Méandre. C'est le chemin qu'il semblerait le plus naturel de supposer suivi par saint Paul. Telle n'est pas cependant l'opinion de Ramsay, dont l'hypothèse a été reprise par certain des biographes de l'Apôtre des Gentils.

Ramsay, dans sa démonstration, part du texte qui rapporte la descente sur Éphèse et où on nous dit qu'il traverse « les parties supérieures du pays » : Τὰ ἀνωτερικὰ μέρη, dit-il, est une indication géographique ; elle signifie qu'il prend la route de la montagne par opposition à la route de la plaine, qui était celle de la vallée du Méandre. Il suppose donc et trace sur la carte une « route de la montagne » reliant Apamée à la haute vallée du Caÿstre¹.

Cet itinéraire, il faut l'avouer, serait pour le moins étonnant. La vallée du Caÿstre n'est pas une voie d'accès vers l'intérieur : elle conduit à un cul-de-sac, et n'a jamais été, en conséquence, empruntée par les grandes routes antiques ou modernes. Pour rejoindre le haut bassin de Caÿstre depuis la région d'Apamée, il faut traverser un pays montagneux extrêmement accidenté, sans aucune voie naturelle dessinée et sans aucun chemin aménagé. Philippson, qui a parcouru et étudié toute la région, la dit à peu près impraticable². De fait, encore à l'heure actuelle, elle reste en dehors du trafic et des voies de communication. Elle a été évitée dans les six ou sept derniers siècles par les caravanes qui passaient soit au Nord par la vallée de l'Hermos, soit au Sud par celle du Méandre. Enfin, dans l'antiquité même, nous n'avons aucune référence tant soit peu précise sur un chemin direct traversant cette région³.

Il est difficile d'autre part de voir dans cette expression τὰ ἀνωτερικὰ μέρη l'indication d'une route haute, opposée à une route basse. Le terme conviendrait encore moins bien, il

1. Cf. *Saint Paul : the traveller...*, p. 265-266 ; et *Hist. of the Church*, p. 93-96. Voir aussi l'article *Roads and travel in N. T.*, dans le *Dictionary of the Bible* de Hastings.

2. Voir Philippson, *Ergänzungsh. zu Petermanns Mitt.*, 180, p. 48.

3. Cf. W. M. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, II, p. 579-580.

est vrai, au franchissement d'un col. D'ailleurs les routes qui descendent du plateau ne traversent pas de cols assez élevés ou assez malaisés pour valoir la peine d'une mention spéciale. En réalité, c'est dans une tout autre direction qu'il faut chercher l'interprétation de cette phrase.

Ramsay part du principe que ce détail de route s'applique au parcours Phrygie-Éphèse. Mais il suffit de regarder le texte pour être convaincu du contraire. Les deux phrases qui parlent de cette traversée de l'Asie Mineure dans les *Actes* ne viennent pas à la suite, l'une après l'autre. Elles sont séparées par tout un épisode : l'auteur des *Actes* nous raconte longuement la prédication du Juif Apollos à Éphèse et ses rapports avec Priscille et Aquilas. Puis revenant à Paul, il nous dit que pendant ce temps, après avoir traversé « les régions supérieures », l'Apôtre des Gentils descend sur Éphèse. Le *Codex* de Bèze, qui représente la recension occidentale, souligne ce sens en nous donnant une assez mauvaise glose : Θέλοντος δὲ τοῦ Παύλου κατὰ τὴν ἰδίαν βουλὴν πορεύεσθαι εἰς Ἱεροσόλυμα εἶπεν αὐτῷ τὸ πνεῦμα ὑποστρέφειν εἰς τὴν Ἀσίαν · διελθὼν δὲ τὰ ἀνωτερικὰ μέρη ἔρχεται εἰς Ἔφεσον¹. Si on se rappelle maintenant la configuration géographique générale de l'Asie Mineure, avec un haut plateau central qui descend sur la mer de façon abrupte au Nord et au Sud et par des pentes moins brusques du côté de l'Ouest, la signification de τὰ ἀνωτερικὰ μέρη avec l'article défini ne paraît pas douteuse. Cette expression désigne « les hauts-plateaux » du centre de l'Anatolie. Saint Paul, après avoir traversé la région des hauts plateaux — on nous a dit déjà plus précisément que c'est par la province de Galatie et par la Phrygie qu'il est passé, et nous avons vu son itinéraire — descend sur Éphèse. Il descend par la voie la plus directe et la plus naturelle à la fois, celle qui emprunte les vallées du Lycos et du Méandre ; et si l'auteur des *Actes* juge

1. Cette glose du *Codex* de Bèze semble destinée à expliquer les obscurités sans doute voulues de Act., XVIII, 22, où Loisy voit une raison pour rejeter en bloc tout ce troisième voyage. Il est probable en effet que le récit du séjour en Syrie et en Palestine a été remanié.

inutile de nous donner à ce sujet plus de détail, c'est sans doute qu'il pense que ce serait superflu.

Il n'est donc pas besoin de chercher à travers les montagnes du Haut-Caystre un itinéraire plus ou moins imaginaire, ni de supposer avec Ramsay, de façon tout à fait gratuite d'ailleurs, que la route basse avait été rendue impraticable par des inondations.

Un texte, il est vrai, pourrait paraître inconciliable avec l'interprétation que nous proposons : c'est un passage de l'Épître aux Colossiens, où saint Paul nous dit : Θέλω γάρ ὑμᾶς εἰδέναι ἡλίκον ἀγῶνα ἔχω ὑπὲρ ὑμῶν καὶ τῶν ἐν Λαοδικείᾳ καὶ ὅσοι οὐχ ἐόρακάν τὸ προσωπὸν μου ἐν σαρκί¹. L'Apôtre des Gentils ne serait donc connu ni des Colossiens, ni des Laodicéens qui, nous apprend par ailleurs l'Épître, ont été évangélisés par Épaphras. Ce n'est pourtant pas une raison pour croire que saint Paul n'a pas pu passer par la vallée du Méandre et du Lycos. Le texte des *Actes* ne parle, en effet, ni d'arrêt prolongé ou rapide sur cette route, et encore moins de prédication. Paul ne songeait alors qu'à se rendre sans retard à Éphèse, et non pas à fonder des communautés nouvelles. Il n'a donc pas dû se faire connaître des Laodicéens et des Colossiens, lors de son passage dans ces deux villes.

La route qui descend de Phrygie à Éphèse est l'une de celles qui nous sont le mieux connues en Asie Mineure. Sans parler de nombreux renseignements que nous donnent sur elle les auteurs anciens, elle se trouve reportée sur la Table de Peutinger et marquée par un certain nombre de milliaires². Elle est enfin clairement dessinée sur le terrain, où elle se laisse reconnaître sans peine : descendant d'Apamée par un passage naturel vers la haute vallée du Lycos, elle rejoignait la vallée du Méandre qu'elle suivait ensuite, en passant par Colosses (Cholas), Laodicée (Eski-hissar), Nysa (Sultan-hissar). Tralles (Aidīn), Magnésie (Inébazar), sur la

1. *Coloss.*, II 1. — Remarquons d'ailleurs que l'interprétation contraire, qu'il ne semble pas falloir admettre, a pu être proposée par certains philologues.

2. Miller, *op. cit.*, p. 724-725 ; et *CIL.* III 479, 1227, etc.

rive gauche, puis après Antioche de Carie, sur la rive droite du fleuve ; enfin, par un col facile emprunté aujourd'hui encore par la voie ferrée et la route modernes, elle se dirigeait au Nord-Ouest vers la basse vallée du Caÿstre et la grande métropole asiatique qu'était alors Éphèse.

Éphèse est le terme de ce troisième voyage de saint Paul en Asie Mineure, et les *Actes* nous disent que l'Apôtre des Gentils y séjourna deux années entières : de sorte que tous les habitants de l'Asie, Juifs et Grecs, entendirent la parole du Seigneur ». Telle était bien en effet alors l'importance de cette ville qui, sous la domination romaine, connut une prospérité sans égale et fut une des plus grandes cités de la Méditerranée orientale : ce n'était pas seulement la capitale administrative de la Province d'Asie ; c'était encore le grand port de la Mer Égée, qui concentrait tout le trafic de l'Anatolie avec l'Occident ; et c'était la tête de la grande route de commerce dont nous parle Strabon et qui, par la vallée du Méandre, conduisait à travers la Phrygie et la Lycaonie vers la Cappadoce et l'Arménie, tandis qu'un embranchement devait descendre par les Portes Ciliciennes vers Tarse et la Syrie. Dans le rôle que jouait à cette époque la grande métropole asiatique, il faut aussi chercher sans doute la raison de l'attirance qu'elle paraît avoir exercée sur saint Paul dès le second voyage.

*
* *

Il paraît donc possible de reconstituer avec une certaine précision les itinéraires de saint Paul à travers l'Asie Mineure et de retrouver, sous les indications des *Actes des Apôtres*, les routes romaines qu'il a dû être amené à emprunter au cours de ses voyages. Il y a lieu de remarquer encore que ces itinéraires, malgré les singularités qu'ils peuvent présenter à première vue, sont commandés dans une large mesure par la configuration géographique de l'Anatolie, à laquelle le réseau routier romain, comme ceux qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi, avait été forcé de s'adapter.

De fait, les grands chemins de l'Asie Mineure sont restés

sensiblement les mêmes au cours des âges. De tout temps les grandes voies de communication ont évité les vastes étendues désertiques du centre du plateau anatolien, longeant de préférence, l'une au Nord, l'autre au Sud, le versant intérieur des hautes montagnes qui le bordent, et reliées entre elles à l'Est et à l'Ouest par deux routes transversales¹.

Les principales modifications qui sont survenues dans le réseau routier de l'Anatolie au cours des siècles ont été dues principalement au déplacement des grands centres d'attraction sur le versant de la mer Égée. C'est ainsi que s'explique l'alternance de prospérité que connurent les deux routes de l'Hermos et du Méandre² : la première fut suivie par la route royale d'Hérodote qui aboutissait à Sardes, comme elle fut empruntée de nos jours par la voie ferrée qui conduit à l'échelle de Smyrne ; mais à l'époque romaine, c'était la route du Méandre et du Lycos partant d'Éphèse, qui était la grande voie d'accès vers l'Anatolie centrale.

Il est probable que, de même, l'importance prise par Antioche de Pisidie au 1^{er} siècle fit préférer alors la route qui longeait le versant méridional du Sultan Dagħ, à celle qui en suivait les pentes septentrionales et qui était encore la plus employée par les voyageurs à l'époque de Cicéron.

Il ne faut pas oublier enfin, si l'on veut comprendre les missions de l'Apôtre des Gentils en Asie Mineure, que de tout temps les rapports et les échanges, au long de ces grandes voies de communication et de commerce qui traversent l'Anatolie, ont été extrêmement actifs ; et, au 1^{er} siècle de notre ère, nous avons bien des indices que ces relations ont été particulièrement étroites et fréquentes³.

1. Voir Fr. Täschner, *Die Verkehrslage und das Wegenetz Anatoliens im Wandel der Zeiten*, Petermanns Mitt., 1926, p. 202-206.

2. Ce sont en effet les deux seuls fleuves de la mer Égée, dont les vallées s'élèvent jusqu'à l'orée des hauts-plateaux.

3. Voir M. P. Charlesworth, *Trade-routes and commerce in the Roman Empire*, Cambridge, 1926, chapitre sur l'Asie Mineure. Cf. également les itinéraires de Cicéron d'Éphèse à Tarse, tels qu'on les restitue d'après sa correspondance (*Ep. ad Att.*, V, 11 à 21, *Ep. ad Fam.*, III, 5 à 7 ; XV, 2 et XVI, 5).

On s'est plu longtemps à représenter un saint Paul errant un peu au hasard dans des régions plus ou moins chimériques. Pour autant que nous pouvons connaître la vie et l'histoire de l'Asie Mineure au 1^{er} siècle, il faut sans doute remonter complètement à cette idée perimée. En replaçant les missions dans leur milieu, on pourra mieux comprendre comment l'Apôtre des Gentils, lorsqu'il doit s'en aller prêcher l'évangile en dehors de la Syrie et de la Palestine, s'essaie d'abord sur un terrain assez médiocre, à Antioche, à Iconion, à Lystra et à Derbé, où, à défaut d'un vaste champ ouvert à son activité, il trouve des pays qui ne doivent pas lui être totalement étrangers ; comment ensuite, une fois que la conception de son apostolat s'élargit, il progresse vers l'Occident au long des grands axes de communication de la péninsule anatolienne, déviant une première fois sa route vers le Nord, pour descendre la seconde fois sur la grande métropole asiatique d'Éphèse, où la conception de son apostolat s'élargit encore, et où il forme le projet d'aller enfin porter l'évangile à Rome, au cœur même de l'Empire.

Jean BÉRARD.

LES INDUSTRIES CÉRAMIQUES DE LEZOUX

Lezoux fut, bien avant les Romains, le centre d'une importante station céramique (fig. 1). Les fours et ateliers gallo-romains que nous rencontrons ont tous été construits sur des fours et ateliers gaulois, comme le prouvent quelques ruines et surtout de nombreux vases ou tessons. Ces poteries, généralement à engobe blanc, se rencontrent assez souvent sans engobe et ont une couleur rose jaunâtre. Certaines, seulement engobées à la partie supérieure, sont ornées au milieu de la panse de bandes peintes, rouges ou brunes. Une décoration que l'on retrouve aussi à Lezoux à l'époque gauloise, se compose de motifs en reliefs ou de bandes faites à l'aide d'un tissu appliqué sur l'argile encore humide.

Cette fabrication des vases engobés en blanc, s'est continuée pendant tout le 1^{er} siècle. Cependant, les poteries gauloises se distinguent des gallo-romaines, en ce sens qu'elles sont moins cuites et moins lustrées ; l'engobe a bien moins de solidité.

Les fours et ateliers gaulois sont en si mauvais état de conservation et se trouvent si mélangés avec ceux des Romains qu'il est très difficile d'établir une classification si rigoureuse. Je me propose plus tard, de reprendre cette étude.

La fabrication des poteries gallo-romaines

L'atelier et le séchoir. — A Lezoux, dans la propriété de M. Rimbert, garagiste, nous avons retrouvé les sols à peu près intacts d'un atelier et d'un séchoir. Sur une superficie de 900 mètres carrés, s'étend un dallage fait de tuiles plates à rebord. Dans l'atelier, les rebords sont tournés vers la

terre de façon à former un sol uni ; dans le séchoir au contraire, les rebords sont apparents formant ainsi, une série de rigoles ou canaux.

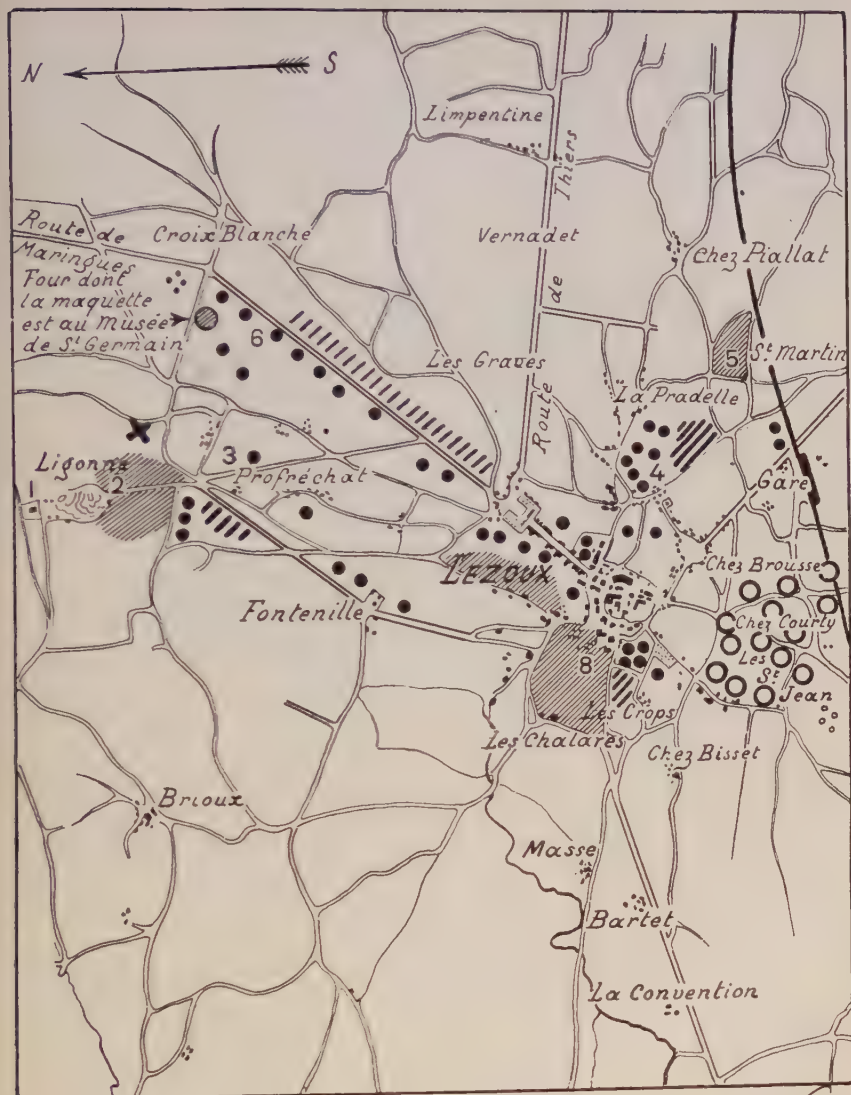
Sur l'un des côtés de l'atelier, existent deux fosses ; l'une de 16 mètres carrés contenant de l'argile commune, l'autre de 2 mètres carrés, remplie d'argile ocreuse jaune. Les mêmes dispositions existent dans tous les ateliers que j'ai pu voir à Lezoux ; argiles et fosses sont identiques à celles dont se servent actuellement les potiers du pays.

Les toitures des ateliers et séchoirs ont complètement disparu. Dans le sol, et environ chaque 3 mètres, on voit un trou de $0,15 \times 0,15$ qui, sans doute, correspond à l'emplacement des piquets ou poutres destinés à supporter une légère toiture, faite de paille ou de branchages, car je n'ai pu retrouver trace de tuiles ou de démolitions. Cela permet de supposer que la fabrication des vases gallo-romains ne durait pas toute l'année. En Auvergne, pays froid et pluvieux l'hiver, il était impossible de travailler et sécher les poteries : les gelées, très fortes pendant la mauvaise saison, auraient fait éclater les vases humides déposés dans le séchoir exposé, sinon aux pluies, du moins au froid.

Dans les ateliers, j'ai retrouvé de nombreux tessons, des meules en pierre et, il y a quelque temps des plateaux en argile (collection Duchasseint) destinés au tour ou à la roue du potier. Ici, se pose la question suivante : les Gaulois et plus tard les Romains, se servaient-ils, à Lezoux du tour employé de nos jours ? Il est permis d'en douter. La fabrication des poteries noires¹, très curieuse et très ancienne, qui date de l'époque de La Tène, s'est conservée intacte jusqu'au xix^e siècle. Or, pour tourner ces vases, les ouvriers se servaient de la roue² et non du tour. Il est certain que si le tour beaucoup plus pratique, avait été connu, on l'aurait employé de préférence. De l'époque gallo-romaine, on ne

1. Ch. Fabre, dans *Bulletin de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand*. XXXII, 1929-1934, p. 147.

2. Je possède une de ces roues, très ancienne elle aussi.



- X Ancien temple
 ••• Fours
 ///// Ateliers
 ○○○ (Les St Jean) ville antique
 [shaded area] Néropoles gauloises et gallo-romaines.

Fig. 1. — Les ruines antiques de Lezoux.

connaît que les plateaux en argile, mais ces plateaux sont si semblables à ceux de la roue que je connais, qu'ils ont certainement appartenu à une roue et non à un tour. Au reste, il est impossible, à cause de leur poids, de les faire tenir sur la tige d'un tour actuel.

La roue, avait seulement six rayons : montée sur un pivot



Fig. 2. — Roue de potier à Lezoux.

en fer ou en bois, elle pouvait être mise très facilement en rotation et tournait, une fois lancée, pendant un temps largement suffisant pour tournasser n'importe quelle poterie. A l'aide d'un bâton, tenu des deux mains, et dont l'une des extrémités s'appuyait sur l'un des rayons, l'ouvrier imprimait à la roue le mouvement de rotation, et, lorsqu'il estimait ce mouvement assez rapide, se mettait à façonner l'argile déposée sur le plateau. Si, le mouvement de la roue devenait trop lent il prenait à nouveau son bâton et donnait une nouvelle impulsion (fig. 2).

Les meules. — A Lezoux dans un atelier gallo-romain propriété Rimbert (fig. 3), nous avons retrouvé une meule absolument identique aux meules utilisées au Moyen-âge pour moudre l'albquifoux ou galène employée pour donner le vernis plombique. La seule différence est qu'à l'époque gallo-romaine, ces mêmes meules étaient destinées à moudre l'acide



- 1 Atelier, fosses à argile, puits
- 2 Fours Gallo-Romains.
- 3 Débris de poterie et fours gaulois (Propriété Rimbert.)
- 4 Four découvert par M. Matonnière
- 5 Les St Jean ancienne ville (presumée) marbres, bronzes, chenets
- 6 Grande Nécropole.

Fig. 3. — Emplacements récemment fouillés à Lezoux.

borique. D'un diamètre de 50 $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ au maximum, elles étaient actionnées de curieuse manière : la face supérieure de la meule était creusée au rebord de nombreuses petites ouvertures circulaires dans l'une desquelles, s'engageait la pointe ferrée d'un bâton, long de 1 m. 50 dont l'extrémité oppo-



Fig. 4. — Lezoux.
Moulin à broyer la galène.

sée passait dans la fente pratiquée sur une planche placée perpendiculairement au centre de la meule et fixée au mur de l'atelier (fig. 4). L'obliquité du bâton assurait une mise en marche facile du moulin dont la partie dormante était faite d'un auge avec déversoir. La découverte à Lezoux d'une pointe ferrée avec une meule gallo-romaine ne permet pas de douter de la similitude du moulin gallo-romain et de celui utilisé au Moyen-âge.

Les argiles. — A Lezoux, et surtout dans les communes environnantes (Bort, Ravel, Glaine, etc.), il existe de grands gisements d'argile. Les principales variétés sont les suivantes : Lezoux, argile figuline commune, à pâte gris bleuâtre

qui par calcination devient blanche ou légèrement rosée. C'est l'argile commune des poteries que l'on fabrique actuellement. J'ai reconnu les anciennes exploitations gallo-romaines, désignées aujourd'hui sous le nom « des Étangs ». A Bort au contraire et à Ravel, ces mêmes argiles, sont légèrement chargées d'oxyde de fer et par calcination, au lieu de rester blanches comme à Lezoux, prennent une coloration rouge brique.

Les Romains ont donc employé des argiles communes qui ne diffèrent en rien de celles dont on se sert encore aujour-

d'hui dans le pays pour la fabrication des poteries plus ou moins grossières. La brisure d'un tesson gallo-romain permet de reconnaître l'origine de la terre utilisée pour sa fabrication : blanche, terre de Lezoux ; rose ou rouge, argiles de Bort et de Ravel.

Cependant à Bort et surtout à Glaine, il existe de très petits gisements, il est vrai, mais qui furent exploités par les Gallo-Romains, d'argile ocreuse jaune. On trouve aussi sur la commune de Mauzun des argiles ocreuses rouges qui ne me paraissent pas avoir été utilisées.

Je ne m'occuperai donc que des argiles ocreuses jaunes (oxyde de fer hydraté), les argiles ocreuses rouges (oxyde anhydre) n'ayant pas été employées à Lezoux. Le contraire semble s'être produit à La Graufesenque, où je crois savoir que les argiles ocreuses sont rouges. Peut-être de là, la différence de couleur dans les poteries de ces deux stations, l'oxyde anhydre étant beaucoup plus colorant que l'oxyde hydraté.

On sait que l'oxyde de fer contenu dans les argiles ocreuses, prend une couleur rouge s'il est soumis à une température oxydante ; sous l'action d'une température réductrice, ce même oxyde de fer (ocre) devient noir. Tout le secret de la terre sigillée est dans cette formule ; et j'insiste particulièrement sur ce fait, car le procédé employé par les Gallo-Romains repose sur ce principe immuable : introduire, à un certain moment de la cuisson et dans le laboratoire, de l'oxygène, c'est-à-dire de l'air pour obtenir le rouge romain ; au contraire, maintenir dans le laboratoire une température réductrice, c'est-à-dire de l'oxyde de carbone, pour obtenir une belle couleur noire.

Les Romains employaient donc deux sortes d'argiles pour la fabrication des poteries sigillées. Ils prenaient d'abord une argile quelconque pourvu qu'elle soit ductile, grasse et onctueuse, ils la broyaient, pétrissaient au pied et peut-être même procédaient à une décantation. Le vase une fois formé était cuit en biscuit. C'est alors seulement qu'ils utilisaient l'argile ocreuse (ocre jaune) mélangée au vernis pour la seconde cuisson.

Il est inutile de décrire dans ces pages les procédés de l'engobage, du moulage des vases, tout cela a été dit maintes fois et mieux que je ne saurais le faire. Je ne m'occuperai donc que de l'étude du vernis et des modes de cuisson.

L'acide borique. — L'industrie des poteries sigillées est née en Toscane. C'est à Arezzo que se fabriquaient ces beaux vases de couleur coralline, protégés par un vernis inaltérable. C'est aussi en Toscane, à Sienne, que l'on rencontre les argiles ocreuses si semblables aux nôtres.

Ce vernis fut vraisemblablement découvert par hasard. Il existe dans cette province italienne, de nombreuses localités où l'on rencontre l'acide borique (Passo, Lardarello, Lervazano, Monte-Cerboli, Castel-Nuovo, etc., etc.). Dans ces localités, se trouvent des lacs, ou bassins appelés « lagoni », sous lesquels viennent déboucher des petits cratères, les « safoni » qui dégagent continuellement des vapeurs sortant du sein de la terre. Ces vapeurs entraînent avec elles, une certaine quantité d'acide borique qui se dissout dans l'eau des lacs. Lorsque cette disposition est arrivée à un certain degré de concentration, l'acide borique par l'évaporation des eaux se cristallise et se dépose sur les bords.

Il est fort probable qu'un potier de la région d'Arezzo, pour délayer ses argiles ocreuses, ait utilisé ces eaux saturées d'acide borique et ait obtenu, sans s'en douter, le vernis qui nous occupe.

Partant de ce principe et cherchant toujours à suivre le procédé employé à Lezoux par les Romains, j'ai pris de l'argile ocreuse des anciennes exploitations ; après l'avoir finement broyée, puis délayée, décantée et laissé sécher, j'ai obtenu une pâte très fine, sans gravier ni trace de sable ; puis ayant fait dissoudre du borax je mélangeai l'argile sèche avec cette dissolution boracique.

L'engobe ainsi préparé (par tâtonnement) doit être très fluide (100 grammes d'argile et 40 grammes de borax pour un litre d'eau). En augmentant la proportion de borax on obtient un lustre plus brillant ; mais, il faut se méfier car il peut se produire des boursofflures. Prenant ensuite un vase,

en argile quelconque, cuit en biscuit, j'ai, par immersion, fait déposer l'engobe sur le vase. Cette opération doit être très rapide ; quelques secondes seulement.

Vient maintenant, la partie la plus importante : la cuisson. L'oxyde de fer contenu dans les argiles ocreuses, prend une couleur rouge, s'il est soumis à l'action d'une température oxydante ; cette couleur devient noire, s'il est soumis à une température réductrice ; l'important est donc de maintenir toujours dans le laboratoire un courant d'air. Cet air n'est pas absolument indispensable au début de la cuisson ; mais, dès que le mélange de borax et d'argile est arrivé au degré de fusion ou de vitrification, c'est-à-dire lorsque les vases ont pris la couleur rouge cerise pâle et même rouge blanc, il faut de suite laisser tomber le feu et faire pénétrer dans le laboratoire le plus d'air possible pour obtenir un refroidissement rapide.

Je dois cependant ajouter que le résultat d'une analyse faite sur un tesson de poterie gallo-romaine, m'a révélé la présence de salpêtre. Cela n'a, du reste, rien de surprenant, le tesson ayant séjourné pendant des siècles dans la terre. J'ai cependant essayé d'incorporer à mon engobe une petite quantité de nitre et j'ai obtenu une belle coloration rouge, cire à cacheter. On connaît les propriétés oxydantes du salpêtre.

Les Romains ont-ils employé le salpêtre ? Cependant à Lezoux nous rencontrons des puits, sans eau, creusés dans le sable perméable, tous comblés de la même façon par des ossements d'animaux, des tuiles, de la chaux. Ces puits d'un grand diamètre, au moins 2 mètres et très peu profonds, au plus 4 mètres, ont attiré depuis longtemps l'attention des archéologues. On a cru à l'existence de dépotoirs ; je ne pense pas que les Romains pour se débarrasser des déblais qu'ils pouvaient déposer sur le sol aient creusé des puits. J'en ai exploré plusieurs et j'ai trouvé sur les tuiles, sur les plâtres, des efflorescences de salpêtre, j'ai même recueilli des briques soudées entre elles par de la chaux et qui semblaient provenir d'une coupole ; peut-être la coupole qui bouchait les puits.

Ne serions-nous pas en présence de nitrières construites par les Romains ? C'est là une hypothèse.

Ces ateliers n'ont pas seulement exécuté des céramiques rouges ou noires. On retrouve souvent à Lezoux des poteries argentées et dorées ; la fabrication en est très simple, il suffit de remplacer l'ocre par le mica ; c'est-à-dire d'incorporer au vernis une poudre ou mieux de très petites lamelles de mica ; suivant le degré de cuisson, le mica reste blanc argenté ou prend une couleur dorée. Enfin l'on rencontre encore des vases à reflets métalliques que l'on obtient par un grillage de l'engobe, en portant l'argile à une très haute température.

En résumé, les potiers de Lezoux n'ont jamais employé, pour la fabrication des vases, une argile spéciale et c'est une erreur que de vouloir parler de la composition *spéciale* des pâtes. On a cherché aussi à faire une classification entre les pâtes tendres et les pâtes dures ; on a même voulu leur assigner une époque. Mon avis est que, simultanément et à toutes les périodes, on a obtenu des pâtes tendres et des pâtes dures : on sait que dans les fours, la chaleur n'est pas égale sur tous les points ; les pièces situées au centre du four, reçoivent plus de chaleur que celles situées dans les angles et, par conséquent dans une même fournée il se trouve des pièces peu cuites qui n'ont pas la dureté des autres. Le degré de cuisson peut aussi varier d'une fournée à l'autre.

Enfin, il faut aussi considérer l'influence de l'humidité. Un vase enfoui dans un sol perméable et sec se conserve bien mieux qu'un vase enfoui dans un terrain humide et argileux. Je possède des débris de vases ayant le même relief, les mêmes dessins, la même marque de potier qui, en un mot, sont de la même époque et cependant, les uns sont en pâte dure, les autres en pâte dite tendre.

De là, résulte aussi la variété des couleurs et des différents rouges obtenus à diverses époques. Les poteries orangé pâle de Lezoux sont toujours engobées sur une pâte commune grise ; au contraire le rouge brillant, cire à cacheter, se rencontre généralement sur des vases à pâte ocreuse. Je m'empresse d'ajouter que le degré de cuisson a une grande influence

sur la couleur, comme aussi la qualité des ocre qui peuvent contenir plus ou moins d'oxyde de fer ou d'alumine ; le rouge orangé étant rendu plus fixe et plus brillant par l'addition d'alumine à l'oxyde de fer.

Les fours. — A Lezoux, nous trouvons deux sortes de fours gallo-romains : les fours à cuire, c'est-à-dire à porter les poteries à l'état de biscuit et les fours à vernir. Malheureusement, comme partout du reste, ils sont en si mauvais état de conservation que ce n'est qu'à force d'étude et par comparaison que l'on peut arriver à les reconstituer.

Autour des fours à cuire, on rencontre surtout de nombreux débris de cazettes dans lesquelles on cuisait les belles poteries, des tessons cuits mais non vernis. On y rencontre aussi assez fréquemment des déchets de vases vernis : presque tous avec un coup de feu : ce dernier point est assez intéressant, je dirai tout à l'heure pourquoi.

Dans les fours à vernir au contraire, les tessons sigillés fort abondants portent très rarement des coups de feu ; par contre, il est fréquent de trouver des débris engobés en ocre jaune, cuits une première fois, mais non vernis, appartenant, sans doute, à des vases qui, par suite d'un accident après l'engobage, n'avaient pas été mis au four à vernir ; ils sont une preuve palpable d'une première cuisson. Du reste, il ne pouvait en être autrement, l'engobe se posant par immersion, et les beaux vases, aux reliefs délicats, s'ils n'avaient subi une première cuisson, se seraient effrités ou déformés lors de l'immersion.

Les fours à cuire. — Les fours à cuire qui ne diffèrent en rien de ceux de nos jours, ont été confondus très souvent avec ceux du Moyen-âge. Ce sont les anciens fours gaulois et il est très difficile d'en faire une classification exacte. Seuls, les débris que l'on rencontre dans leurs ruines peuvent guider l'archéologue.

Le four (fig. 5) était divisé en deux étages. La partie supérieure ou laboratoire, formant une seule chambre, recevait les vases destinés à la cuisson : la partie inférieure, construite au-dessous du niveau du sol, était séparée de la première

par une cloison horizontale ajourée formant grille, soutenue par un mur qui divisait en deux la dite partie inférieure.

A l'arrière du four était ménagée une porte composée de

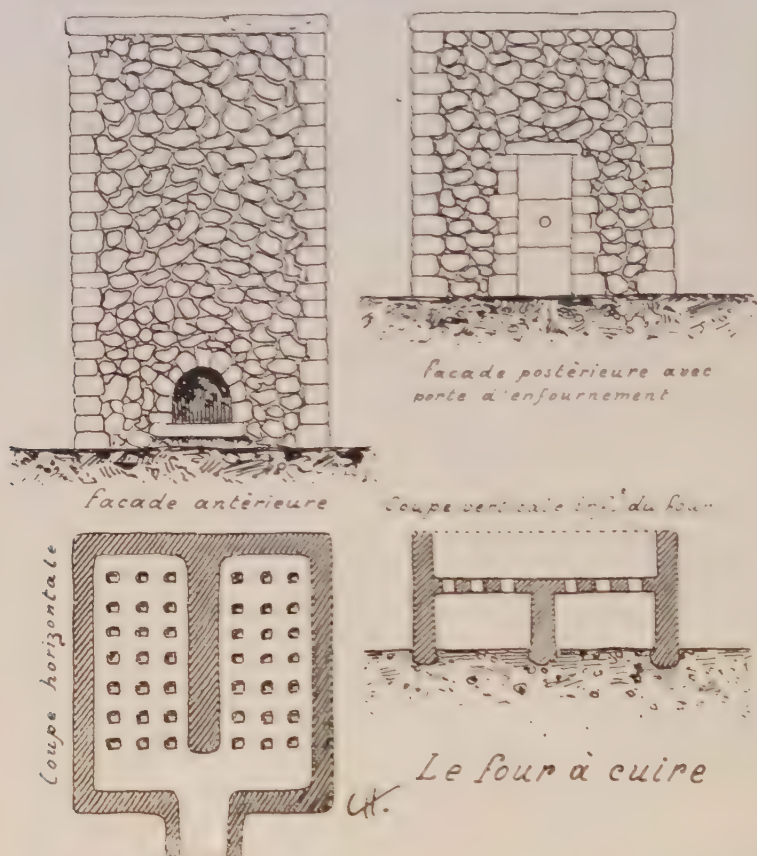


Fig. 5. — Lezoux. Le four à cuire.

trois dalles que l'on scellait au mur à mesure que montait l'enfournement. L'une d'elles, celle du milieu, était percée d'un regard pour surveiller l'état de la cuisson.

Un alandier assez court, puisque le feu pénétrait dans la partie inférieure et même dans le laboratoire, servait surtout à activer le tirage.

Ces fours, à ciel ouvert, étaient assez grands, 3 mètres de large sur 5 mètres de hauteur, de forme carrée, légèrement arrondis aux angles et intérieurement.

Une fois l'enfournement terminé et le feu déjà allumé, on recouvrait la bouche supérieure du four à ciel ouvert, avec des débris de vases déjà vernis le plus souvent, car dans les fours à vernir, il se produisait souvent des soudures, des malfaçons qui rendaient les dits vases impropres à la vente. J'insiste sur ces débris sigillés que l'on rencontre souvent, parce que beaucoup d'archéologues ont cru que ces malfaçons, avec coup de feu, provenaient des fours à cuire : mais c'est là une erreur. Ces débris de vases ne sont que les rebuts des fours à vernir dont on se servait pour couvrir les fours à cuire qui naturellement, lorsque la flamme et la fumée arrivaient au sommet du four à cuire se noircissaient sous l'influence du feu ou de la fumée. Je n'ai jamais rencontré dans ces fours des vases ou mieux des tessons, qui ne soient des malfaçons. Théoriquement, il est impossible qu'un coup de feu se produise dans un four à vernir.

Ce type de four est de modèle courant à Lezoux. Cependant, sans être trop affirmatif, je crois qu'il en existait d'autres qui ne différaient des premiers que par la façon dont le feu était réparti sous le laboratoire. J'ai retrouvé un four carré, en très mauvais état dont la partie inférieure, au lieu d'être divisée en deux par un mur soutenant la cloison horizontale ajourée (en briques) et faisant communiquer le foyer avec le laboratoire, était percée d'une galerie centrale qui communiquait avec de petites galeries transversales séparées par des murettes. Le principe reste le même et ces derniers fours étaient peut-être construits ainsi en vue d'une meilleure répartition de la flamme et de la chaleur. Dans tous les cas, ces derniers ont été copiés sur le système des fours à vernir et leur construction est postérieure à ceux dont nous venons de parler ; ils sont, du reste, très rares à Lezoux.

Les fours à vernir (fig. 6). — En général de très petite dimension (1 m. 20 de diamètre), de forme ronde ou légèrement ovale, ils comprenaient également deux éléments ; le labo-

ratoire étant toujours à l'abri de la flamme et de la fumée.

La partie inférieure, construite au-dessous du niveau du sol avait en son milieu un large couloir, en quelque sorte le prolongement de l'alandier. De chaque côté de ce couloir étaient disposées plusieurs loges, trois à droite, trois à gauche,

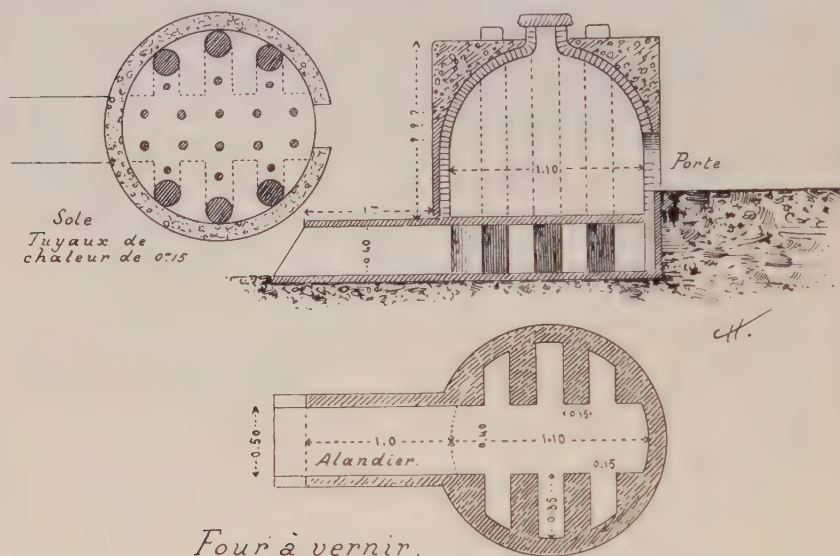


Fig. 6. — Lezoux. Le four à vernir.

(fig. 7). Du fond de chacune, partait un tuyau qui recevait la flamme et la fumée. Sur les murettes, sur les loges et sur le couloir central de grandes tuiles plates, percées de petites ouvertures et cimentées entre elles par un mélange d'argile et de chaux, isolaient la partie inférieure du four, du laboratoire.

L'alandier, très long (1 mètre) et très large par rapport au diamètre du four (0 m. 50 × 0 m. 50 à la bouche et 0 m. 40 × 0 m. 40 à sa jonction avec le four), était en plein cintre ou ogival.

Une coupole, car coupole il y avait, était surmontée d'un tuyau de 0 m. 25 de diamètre pris dans la maçonnerie ; long

de 0 m. 40, il devait dépasser de 0 m. 20 à 0 m. 25 le sommet de la coupole.

Les conduits de chaleur, très courts (0 m. 25 de long, sur 0 m. 15 de diamètre), s'emboîtaient les uns dans les autres et traversaient le laboratoire pour sortir au-dessus de la coupole.



Fig. 7. — Lezoux.
Four à vernir de la propriété Matonnière

C'était là une nécessité de technique, un conduit d'une seule pièce pouvant se briser beaucoup plus facilement, et comme pour vernir on devait obtenir au moins une température de 1.000°, la dilatation aurait rendu trop fragile un trop long tuyau ; enfin les réparations se faisaient beaucoup plus facilement. Une porte en pierre, sorte de dalle, était située à l'arrière du four.

Comment procédaient les Romains pour vernir les poteries ?

Une fois les vases engobés, ils enfournaient, puis avec une galette d'argile généralement percée d'un petit trou, ils obstruaient la cheminée du laboratoire. Il n'y avait donc pas d'appel d'air dans la chambre et les petites ouvertures pratiquées dans la sole ne permettaient pas à la flamme et à la fumée de les traverser. Le courant de flamme se produisait donc dans les tuyaux de chaleur, la fumée s'échappant par

l'orifice supérieur de ces tuyaux. Le four était à la fois chauffé sous les tuiles qui formaient le sol du laboratoire et par les conduits qui le traversaient.

Une fois la température portée au degré voulu (rouge blanc), l'ouvrier retirait le combustible de l'alandier, et de cela nous avons la preuve par les nombreux débris de charbon à peine calciné retrouvés à l'entrée de ces alandiers ; puis avec des galettes d'argile, nombreuses autour des fours, il bouchait l'orifice des conduits de chaleur et débouchait la cheminée du laboratoire.

L'air chaud du laboratoire s'échappant par cette cheminée faisait un appel d'air qui pénétrait par l'alandier et par les petites ouvertures de la sole. Les gros tuyaux de chaleur étant bouchés ne produisaient aucun courant et l'oxygène de l'air devait forcément circuler à travers les poteries. L'oxyde de fer contenu dans l'engobe, soumis à cette température oxydante se colorait en rouge et l'acide borique en fondant donnait ce beau vernis que nous connaissons.

Pour obtenir le noir, l'ouvrier opérait de la façon opposée. Au lieu de retirer le feu, il chargeait l'alandier le plus possible en combustible, du bois vert généralement ; puis à l'aide de galettes d'argile il obstruait très hermétiquement toutes les ouvertures.

L'alandier lui-même était fermé d'une façon assez curieuse. Une tuile portant une inscription, une dédicace (fig. 87, était scellée avec de l'argile devant l'entrée. D'autres fois l'ouvrier se servait d'un bouchon de pierre en forme de gland et de la grosseur du diamètre de l'alandier. A Lezoux, M. Duchasseint possède un de ces bouchons, trouvé en place, c'est-à-dire fermant la bouche d'un alandier et, il ne peut exister aucun doute sur sa destination.

L'oxyde de carbone produit par la combustion se trouvait enfermé dans le four et par les ouvertures de la sole pénétrait dans le laboratoire, y maintenant la température réductrice nécessaire à l'oxydation en noir.

Ce four constitue le four type, celui que l'on rencontre le plus fréquemment.

Il en existait d'autres, ils étaient basés sur le même principe, mais différant quant à leur construction. Dans la propriété Rimbert, nous avons trouvé un four, malheureusement en très mauvais état, possédant deux alandiers situés parallèlement et tangents à sa circonférence. Ces alandiers se

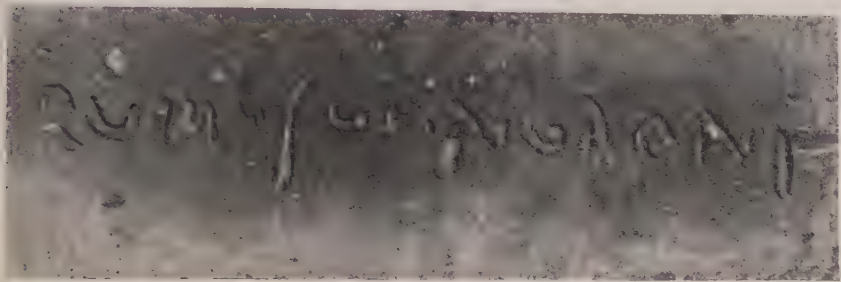


Fig. 8. — Lezoux. Inscription sur tuile trouvée à l'orifice de l'alandier d'un four à vernir.

prolongeaient tout autour de la construction par un conduit étanche sur lequel venaient prendre naissance de nombreuses ouvertures placées tout autour du laboratoire, sans doute surmontées de tuyaux de chaleur. L'état déplorable des ruines ne m'a pas permis de reconnaître la position exacte des conduits et des loges.

Plicque, qui malheureusement n'a rien publié sur ses découvertes, a écrit cependant dans un petit opuscule, *Étude de céramique arverno-romaine*, qu'il fit paraître en 1887 : « L'alandier est très long, de 3 à 6 mètres en forme de canal à voûte plate, supportant 4 à 8 petites cavités, contiguës, en lignes indépendantes traversées chacune par un conduit unique de chaleur. Dans ce cas le feu est continu. »

Je n'ai pas rencontré ce modèle de four ; mais quoi qu'il en soit le principe reste le même ; le laboratoire doit être toujours à l'abri de la flamme et de la fumée, et à un certain moment de la cuisson l'oxygène de l'air ou l'oxyde de carbone, selon que l'on veut obtenir le rouge ou le noir, doit pouvoir pénétrer dans le laboratoire.

Certains archéologues ont émis l'hypothèse que ces fours n'étaient pas couverts en coupole. Les découvertes récentes de Lezoux et les études techniques que j'ai entreprises montrent que de pareilles céramiques n'ont pu être obtenues dans un four ouvert. De plus :

1^o sur un four de 1 m. 20 de diamètre, on ne peut construire à une très haute élévation ; or pour arriver à la température nécessaire, c'est-à-dire très élevée (dans les fours nous trouvons des pierres vitrifiées) il faut forcément une coupole. Dans un four à ciel ouvert et de peu d'élévation il est impossible de porter les poteries au degré de chaleur voulue ;

2^o dans un four bas et à ciel ouvert, l'enfournement aurait dû se faire par le haut. Or j'ai trouvé une porte en pierre qui n'aurait pas existé si le four n'avait pas eu de coupole ;

3^o enfin, pour fabriquer les poteries noires, comme nous venons de le voir, il faut que le four soit hermétiquement bouché ; pas le moindre filet d'air ne doit y pénétrer ; cela est impossible avec un four à ciel ouvert. Dans la commune où j'habite, ce genre de poteries noires (non vernies, il est vrai ; mais le vernis n'a rien à voir avec l'oxydation) a été fabriqué jusqu'au siècle dernier avec des procédés presque identiques à ceux des Romains. Tous les fours que l'on peut voir encore, sont à coupole.

J'ai dit que théoriquement, il ne pouvait pas se produire de coups de feu dans les fours à vernir et qu'ils ne se rencontraient que sur des poteries de rebut et dans les fours à cuire. Cependant quelquefois, très rarement du reste, on peut trouver de belles poteries avec un petit coup de feu : en voici la raison. Par suite de la température très élevée des fours à vernir, les tuyaux, malgré leur petite dimension qui se prêtait moins à la dilatation, éclataient assez souvent. Je possède un de ces tuyaux trouvé près d'un four à Ligones et qui eut cet accident. Par la cassure, la fente, et sur la paroi extérieure on distingue parfaitement les traces de la fumée qui s'était répandue dans le laboratoire. L'ouvrier s'en était aussi aperçu et, sans doute pour ne pas compromettre toute la fournée, il avait coulé dans ce tuyau de l'argile de façon à le

remplir complètement. Sous l'action de la chaleur, cette argile avait durci et fait corps avec le tuyau. La flamme et la chaleur ne passaient plus, les autres tuyaux devaient suffire pour chauffer le laboratoire, et par ce moyen, on avait sauvé une partie de la fournée. Il est certain que quelques vases furent noircis et cela explique les rares coups de feu que l'on peut rencontrer sur les poteries et dans les fours à vernir.

A la lumière de ces découvertes qui marquent indiscutablement une double spécialisation — cuisson et vernissage — dans l'industrie céramique à Lezoux, on serait tenté d'émettre l'hypothèse que la seconde de ces opérations était exclusivement exécutée dans un petit nombre d'ateliers spécialisés. Le four à vernir était inconnu dans la Gaule indépendante et la technique nouvelle n'apparaît qu'avec les vases sigillés de la première époque de Lezoux (environ 40 après J.-C.)¹. Dans ces conditions on est amené à conclure à un apport étranger : le vernissage aurait été introduit à Lezoux, à la fin de la première moitié du 1^{er} siècle de notre ère par des potiers venus des officines rutènes.

Dans mon étude sur les poteries noires de Bort², j'écrivais : « Si chaque maison avait son atelier les fours étaient communs. Chaque potier à son tour venait cuire ses produits. » Cette coutume très ancienne nous est certainement venue des Romains qui ont gardé leur secret pour la conduite de ces fours et surtout sur la provenance du vernis employé.

Et la preuve de ce que j'avance, c'est que dans tous ces fours, on rencontre de nombreuses marques et signatures absolument identiques. Dans des fours à vernir, situés à une assez grande distance les uns des autres on retrouve les mêmes signatures ; si, un potier avait pu vernir lui-même, il n'aurait pas porté ses produits à plusieurs fours éloignés.

Il devait donc exister deux sortes d'ouvriers bien distincts : les potiers proprement dits, et les vernisseurs, ces derniers gardant leur secret. Du reste, pourquoi des signatures, des

1. J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, I, p. 178.

2. *Op. cit.*, p. 150.

marques incompréhensibles, comme des points, des lettres, des rosaces, etc., etc., si ce n'est pour permettre aux potiers de reconnaître leurs produits dans des fours communs.

Ces fours à vernir étaient presque permanents : dans les expériences auxquelles je me suis livré, j'arrive à vernir en trois heures et il faut defourner très vite pour arriver à un rouge plus brillant : un vernisseur devait faire plusieurs fournées par jour.

On a parlé de 3.000 noms de potiers à Lezoux ; il n'y a jamais eu 3.000 fours et les fours à vernir étaient en plus petit nombre que ceux à cuire. De la bouche d'un ancien du pays qui a assisté à de nombreuses fouilles je tiens le renseignement suivant : sur 20 fours découverts, 16 étaient carrés, c'est-à-dire à cuire et seulement 4 étaient ronds, c'est-à-dire à vernir.

Certainement, il se peut que de grands potiers, de grandes firmes, aient possédé des ouvriers spéciaux et des fours à eux ; mais la majorité des petits potiers, devaient en passer par les vernisseurs.

La Gagère, août 1934.

Charles FABRE.

VARIÉTÉ

Les débuts de l'agriculture.

Botanistes et archéologues admettent que la culture des céréales, en premier lieu du blé et de l'orge, a dû précéder celle des autres plantes alimentaires¹. C'était déjà l'avis de Diodore de Sicile rapportant la légende suivant laquelle « Osiris inventa la culture du froment et de l'orge, et par suite de ce bienfait, l'usage d'une nourriture nouvelle et agréable fit abandonner aux hommes leurs mœurs sauvages ». Tout porte à croire que l'agriculture, fille de la cueillette, naquit là où la terre produit d'elle-même des céréales. Or le froment sauvage est connu en Palestine, dans la région de Safed notamment, et c'est cette variété de froment qui aurait, d'après les botanistes, donné par croisement notre blé à pain, qui, lui, ne se rencontrerait jamais à l'état sauvage.

A ces données de la légende et de la botanique, M. René Neuville² ajoute maintenant celles de l'archéologie, ce qui l'amène à admettre l'hypothèse d'une origine palestinienne de l'agriculture. Le distingué préhistorien a été frappé de la quantité d'éléments de faucille en silex fournis par les stations archéologiques de Palestine. Ils s'y rencontrent parfaitement constitués déjà, et présentant sur le bord tranchant le lustre caractéristique, dans les gisements du début de l'époque mésolithique³. La culture des céréales aurait donc, en Pales-

1. Harold J. E. Peake, *The beginning of civilization*, dans *Journal of the Royal Anthropological Institute*, LVII, 1927, p. 23.

2. René Neuville, *Les débuts de l'agriculture et la faucille préhistorique en Palestine*, extrait du *Recueil de la Société hébraïque d'exploration et d'archéologie palestiniennes*, Jérusalem, 1934, 21 pages, VII planches.

3. Leurs découvreurs n'ont pu résister à la tentation de tirer du nom des stations explorées un terme pour désigner l'industrie correspondant, terme auquel ils attribuent en même temps une signification chronologique. Ainsi ils ont créé le Natoufien I à IV correspondant à trois phases successives du mésolithique et une phase postmésolithique (Neuville, *loc. cit.*, p. 12 à 14), le Tahounien équivaldrait à l'énéolithique si nous comprenons bien les auteurs (D. Buzy, *Une Industrie mésolithique en Palestine*, dans *Revue biblique*, 1928 et Neuville, *loc. cit.*, p. 14) et le Ghas-soulien serait une phase ancienne de l'âge du bronze. Est-il donc nécessaire de charger le vocabulaire archéologique de ces termes nouveaux, de consonnance assez barbare et peu intelligibles ? Nous prétendons que non, puisqu'il existe des termes de chronologie consacrés par l'usage et qui auraient parfaitement pu être employés. Mais il est peut-être vain de vouloir réagir contre cette fâcheuse

tine précédé l'art du potier et même la pratique du polissage de la pierre ; elle serait ainsi antérieure au stade « néolithique » caractérisé précisément, du moins en Europe, par ces deux progrès industriels.

Les éléments de faucille employés au mésolithique palestinien sont longs et étroits, à dos parfois abattu, mais le plus souvent retailés en dos d'âne par fines retouches. Cette technique reste la même pendant toute la longue durée du mésolithique. Elle subit d'importantes modifications dans la période suivante (Tahounien) : la lame aménagée par retouche abrupte devient large et courte. Nouvelle transformation au Ghassoulien (âge du bronze ancien) : les lames, très nombreuses redeviennent de nouveau de petite taille, se rapprochant de celles du mésolithique. Vers la fin de cette période, l'élément de faucille s'agrandit sensiblement et prend parfois la forme arquée, concave au bord tranchant, convexe au dos¹. Puis au Cananéen (âge du bronze II et III) il ne subsiste que les grandes lames de faucille.

M. Neuville insiste donc sur le fait que la faucille armée de silex a eu en Palestine une carrière particulièrement longue et y montre une évolution d'une remarquable continuité. Il n'hésite pas d'admettre que la Palestine a connu ce qu'il appelle « la véritable faucille », c'est-à-dire celle armée de dents de silex, bien avant tous les autres pays. Mais nous devons applaudir à sa prudence quand il ajoute qu'il n'est pas impossible que le développement des recherches préhistoriques dans les autres pays (il vise sans doute les pays voisins, notamment la Syrie) ne vienne un jour ravir à la faucille palestinienne la place privilégiée qu'elle occupe actuellement. Ce jour est sans doute encore éloigné, car il ne sera pas facile de battre le record d'ancienneté détenu par la faucille palestinienne. En effet d'après les premières évaluations de Miss Garrod le mésolithique natoufien remonterait vers 4000-5000 av. J.-C. ; M. Neuville pense, et il semble que Miss Garrod n'en disconvient pas, que les dernières découvertes obligent à reculer cette date jusqu'aux X^e et XII^e millénaires avant notre ère.

Il est cependant prouvé aujourd'hui que la faucille à armature en silex est bien plus ancienne dans la Syrie voisine qu'il ne le paraissait à l'heure où M. Neuville rédigeait son étude. A propos de la tendance que montre la faucille palestinienne à atteindre des dimensions plus considérables, à mesure qu'on la trouve dans des gisements plus récents, M. Neuville se réfère aux observations faites à Ras Shamra². La sixième

tendance des archéologues à multiplier les dénominations, quand on se souvient des efforts déployés déjà par Fénelon et Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, esprit pour limiter la création d'expressions nouvelles...

1. Neuville, *loc. cit.*, pl. VII.

2. G. Chenet, *Silex dentés pour faucilles préhistoriques de Ras Shamra* (*Bull. Soc. Préhist. franc.*, 1931, p. 72) et du même, *Faucilles préhistoriques de Ras Shamra* (*loc. cit.*, p. 469).

campagne sur ce même site (printemps 1934) nous a permis de découvrir au-dessous des niveaux I et II datant des xv^e au xii^e et des xx^e au $xvii^e$ siècles, deux niveaux plus anciens, un niveau III qui est certainement du iii^e millénaire et un niveau IV qui remonte probablement au iv^e millénaire. Or ces deux niveaux nous ont livré des éléments de faucille en silex très caractéristiques, dont ceux du niveau IV sont les plus petits.

Nous avons tenu à signaler ici ces nouvelles pièces qui confirment et complètent les observations morphologiques que M. Neuville a tirées de son étude des éléments de faucille en Palestine. Quant à ses déductions relatives à l'origine palestinienne de la culture du blé, elles ont beaucoup de chance de toucher justes, puisqu'elles sont en accord avec les données de la botanique qui, elles aussi, placent en Syrie, ou dans le voisinage immédiat de ce pays, le berceau de l'agriculture¹.

Claude-F.-A. SCHAEFFER.

1. Harold J. E. Peake, *loc. cit.*, p. 38.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

SOPHUS MÜLLER (1847-1934).

Sophus Müller, le dernier survivant de la grande équipe scandinave qui, avec J. J. A. Worsaae et Oscar Montelius, illustra l'archéologie



nordique, au siècle dernier, est mort le 24 février 1934, à l'âge de 87 ans. Par ses origines il appartenait à une famille où les études d'histoire et d'archéologie furent toujours en honneur. Son père, Ludwig Müller, l'un des meilleurs numismates de son temps, avait été directeur de la section des antiquités et conservateur du Cabinet des Médailles au Musée national de Copenhague. Son grand-père, l'évêque P. E. Müller, l'éditeur des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus, fut le pre-

mier à entreprendre l'étude des sagas islandaises sur des bases scientifiques.

Pendant plus d'un demi-siècle, Sophus Müller fut, avec Oscar Montelius, le chef du travail archéologique dans les pays scandinaves. Et cependant que de différences et de contrastes entre ces deux savants éminents : fort éloigné des synthèses et des vastes entreprises où se plaisait l'esprit généralisateur de Montelius, Müller était, avant tout, l'homme des enquêtes minutieuses, concentrant ses études et celles de ses collaborateurs sur des sujets nettement délimités. Ses deux grands ouvrages *Ordning af Danemarks Oldsager* et *Oldtidens Kunst Jernalderen*, dont le troisième volume consacré à l'art de l'âge du fer, parut peu de temps avant sa mort, avec leurs descriptions précises, leurs conclusions sobres et prudentes, sont caractéristiques

de sa manière. Ce n'est pas à dire qu'il était incapable de s'élever à des vues plus générales et ses *Nordische Altertumskunde*, l'une des œuvres qui contribuèrent le plus à le faire connaître en dehors du cercle restreint des spécialistes, témoignent de la connaissance approfondie qu'il avait des antiquités nordiques et de sens historique. L'histoire de la civilisation fut en effet l'une des préoccupations constantes de son esprit et dans quelques-uns de ses travaux (*Vej og Bygd*; *Vendsysselstudier*), il a ouvert des horizons nouveaux en étudiant pour la première fois, dans une région délimitée du Jutland, les rapports des tombeaux tumulaires avec les plus anciens chemins et montré comment à leur tour, les sépultures ont suivi les habitations. De pareilles conceptions restent étrangères à l'œuvre de Montelius et il n'est pas étonnant que leur doctrine archéologique ait été diamétralement opposée. Sophus Müller se refusa à admettre le dogme de la « méthode typologique » aussi bien que la simultanéité d'évolution des civilisations du bronze dans les pays du Nord de l'Europe et sur les bords de la Méditerranée. Son esprit combatif, servi par une tournure ironique de la pensée, une parole incisive et mordante à laquelle venait en aide l'élégance de l'écriture, l'amena encore à discuter maintes théories aventurées, telles que la localisation dans les pays danois de l'habitat primitif des Germains ou l'origine nordique des monuments mégalithiques. Dans l'un de ses derniers écrits (*Communautés stylistiques en Europe dans le récent âge de la pierre*), il exprima, de nouveau et avec force, cette thèse fondamentale de l'action éducatrice des pays méditerranéens sur l'Europe du Nord.

Le savant se doublait en Sophus Müller d'un organisateur de premier ordre. Dans la notice que lui consacra son successeur au Musée national de Copenhague¹, M. Mackeprang a tenu à rendre hommage à l'œuvre qu'il accomplit aussi bien au musée qu'au service des monuments historiques : « C'est à lui surtout qu'on doit le beau classement méthodique de la partie ancienne des collections qui fut appliqué pendant les décades intermédiaires entre le xix^e et le xx^e siècle, et qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, où il sera complètement remanié en rapport avec les constructions nouvelles et la grande extension du Musée national qui se prépare. Et si les cadres de ce classement finirent par être brisés, il faut dire que l'accroissement extraordinaire de la collection s'opéra sous sa direction énergique. L'enregistrement et les décrets de protection des monuments de la préhistoire danoise eurent lieu de son temps avec une rapidité qu'on

1. *Mindefesten for Dr Sophus Müller, 17 april 1934*, extrait de *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1934, p. 11.

n'avait jamais connue jusque-là, et la technique des fouilles atteignit à cette époque une perfection qui servit de modèle aux archéologues d'autres pays. »

R. L.

Principales publications : *Système préhistorique du Danemark. Age de la pierre. Age du bronze. Age du fer.* Leipzig, Brockhaus, et Paris, E. Leroux, 1885-1895 ; — *Nordische Allertumskunde, nach Funden und Denkmäler aus Dänemark und Schleswig.* T. I, *Steinzeit, Bronzezeit.* T. II, *Die Eisenzeit.* Strasbourg, K. J. Teubner, 1897-1898 ; — *Urgeschichte Europas. Grundzüge eines prähistorischen Archäologie.* Strasbourg, K. J. Teubner, 1905.

Dans les *Nordiske Fortidsminder* : *Colliers de la fin de l'âge du bronze et du premier âge du fer* (I, p. 18 sqq.) ; — *Le grand vase de Gundestrup, en Jutland* (I, p. 35 sqq.) ; — *Les poignards en silex de l'âge de pierre en Scandinavie* (I, p. 125 sqq.) ; — *Le Danemark. Enquête archéologique, description, interprétation* (en collaboration avec Carl Neergaard) (I, p. 197 sqq.) ; — *La représentation solaire de Trundholm* (I, p. 302 sqq.) ; — *La trouvaille de Juellinge* (II, p. 1 sqq.). — Dans *Aarbøger for Nordisk Oldkyndighed og Historie* : *Dyreornamentiken i Norden* (1880) ; — *De jydsk Enkeltgrave fra Stenalderen* (1898) ; — *Affaldsdynger fra Stenalderen i Danmark* (1900) ; — *Vendsysselstudier* (1911-1912) ; — *Sønder Jyllands Oldtid* (1913-1914) ; — *Bopladsfund fra Bronzealderen* (1919). — Dans *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord* : *Trouvailles danoises d'ex-voto des âges de la pierre et du bronze* (1884-1889, p. 225 sqq.) ; — *Nouveaux types d'objets de l'âge de la pierre* (1896, p. 85 sqq.) ; — *Notices sur les fouilles faites pour le Musée national de Copenhague, 1893-1896* (1899, p. 229 sqq.) ; — *Charrue, joug et mors* (1902, p. 120 sqq.) ; — *Trouvailles de stations habitées (époque romaine)* (1905-1906, p. 233 sqq.) ; — *Routes et lieux habités à l'âge du bronze* (1903, p. 60 sqq.) ; — *Débuts et première évolution de la civilisation du bronze au Danemark, d'après les trouvailles les plus récentes* (1908-1909, p. 1 sqq.) ; — *Communautés stylistiques en Europe dans le récent âge de la pierre* (1920-1924, p. 207 sqq.).

LOUIS SIRET (1860-1934).

Vers 1881, deux jeunes ingénieurs belges, les frères Henri et Louis Siret s'installaient en Algérie pour exploiter les gisements métallifères de la région d'Almeria-Carthagène. Ce travail, pour si absorbant qu'il fût, n'était cependant pas suffisant pour occuper entièrement leur juvénile activité et, peu de temps après leur arrivée, ils commençaient les explorations archéologiques qui, aussitôt, allaient faire connaître leur nom, en attirant l'attention des historiens sur l'importance du rôle joué par l'Espagne méridionale aux premiers temps de la civilisation des métaux. Cette collaboration féconde devait se



poursuivre pendant plusieurs années, puis Louis Siret resta seul à Cuevas del Almanzora, dans cette oasis de verdure qu'il avait su créer au sein d'un désert de pierres, de poussière et de lumière. Une aile de la demeure qui s'ouvrit tant de fois aux archéologues de tous les pays, abritait les collections d'antiquités, recueillies au cours de fouilles conduites avec un remarquable souci de précision et de méthode. Louis Siret avait plaisir à en faire les honneurs à ses visiteurs, à faciliter leurs recherches en mettant libéralement à leur disposition les trésors d'une expérience très sûre des choses aussi bien que des hommes de jadis et d'hier. Rien en lui ne rappelait le collectionneur jaloux ou avare de ses richesses. En 1919, lors de l'Exposition universelle de Barcelone, il accepta de concourir à l'organisation des salles ibériques, au Palacio nacional, en prêtant les plus belles pièces de sa collection. Il a voulu qu'après lui ces objets auxquels il devait les heures les meilleures de son existence ne quittent point la terre d'Espagne et il les a légués au Musée archéologique national de Madrid. La salle dite des Frères Siret, au musée du Cinquantenaire, à Bruxelles, témoigne encore de la libéralité d'Henri et Louis Siret.

Louis Siret, né à Saint-Nicolas, le 16 août 1860, fit ses études à l'Université de Louvain où il prit le titre d'ingénieur des Arts et Manufactures, du Génie civil et des Mines. Aussitôt en possession de son diplôme, il rejoignit son frère Henri en Espagne, où il devait mourir, à Cuevas del Almanzora, le 7 juin 1934. Pendant cinquante-trois ans son activité s'est poursuivie sans interruption dans cette province d'Almeria dont il a contribué, plus que tout autre à faire connaître l'importance historique. Seul, ou en collaboration avec son frère, Siret a fouillé les nombreuses stations de la région de Cuevas del Almanzora, près de Vera, dans la sierra Almagrera, où les populations des premiers âges du métal s'étaient établies, attirées par les gisements de galène argentifère. Dans cette zone côtière, sur 75 kilomètres de longueur et 35 de largeur, se pressent les ruines d'une quarantaine d'établissements, aujourd'hui célèbres dans les annales de la préhistoire : El Garcel, La Pernera, El Oficio, El Argar, La Almirazaque, Villaricos, Herrerias. Ce ne sont point seulement les villages des mineurs, leurs établissements industriels qui furent alors mis au jour. A Herrerias, au voisinage immédiat de sa demeure, Louis Siret a fouillé la grande nécropole de plus de 1.500 tombes dont les mobiliers funéraires sont riches en objets tyriens, celtibères, romains et visigoths. Avec les cratères grecs et les grandes amphores carthaginoises, il eut la bonne fortune de pouvoir réunir la plus belle collection d'œufs d'autruche peints et gravés que, peu de temps, avant sa brusque disparition, il se proposait de publier en collaboration avec Mlle Astruc. La richesse et la variété du décor, où les influences du vieux fonds indigène se mêlent au répertoire assez monotone de la

Méditerranée orientale, en font un document remarquable pour l'histoire de l'art.

A Los Millares, c'est une grande station fortifiée de l'Énéolithique que Siret a fait connaître, avec sa forteresse, ses maisons, son cimetière à tombes voûtées en coupoles soutenues par un pilier central.

De nombreux livres ou mémoires, ont, en leur temps, fait connaître les résultats de ses explorations. Si parfois, comme le remarquait Émile Cartailiac, dans sa préface aux *Questions de chronologie et d'Ethnographie ibériques* (p. XIII), Louis Siret s'est laissé « entraîner un peu trop loin du rivage par les sirènes dispersées sur les océans préhistoriques », ses ouvrages n'en restent pas moins, par la rigueur de leurs descriptions et la richesse de leur documentation, d'inestimables répertoires.

Le nom de Louis Siret restera attaché aux grandes découvertes qui ont entièrement renouvelé l'histoire primitive de la Péninsule ibérique et ont permis d'ajouter un chapitre entièrement nouveau à celle des débuts du métal en Europe occidentale.

R. L.

BIBLIOGRAPHIE. — Henri et Louis Siret, *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*. Paris, 1887 ; — Louis Siret, *Villaricos y Herrerias ; antigüedades punicas, romanas, visigóticas y arabes*. Madrid, 1908 ; — Louis Siret, *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques*. T. I, *De la fin du quaternaire à la fin du bronze*. Paris, 1913.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE : *Essai sur la chronologie protohistorique de l'Espagne*, 1907, 2, p. 373 sq. ; — *Prométhée*, 1921, I, p. 132 sq. ; — *Les Cyclopes*, 1922, 2 p. 119 sq. ; — *La double gestation de Dionysos*, 1923, I, p. 141 sq.

I. L'ANTHROPOLOGIE : *Nouvelle campagne de recherches archéologiques en Espagne. La fin de l'époque néolithique*, III, 1892, p. 385 sq. ; — *A propos de poteries pseudo-mycéniennes*, XVIII, 1907, p. 277 sq. ; — *Nouvelle note sur la céramique ibérique*, XIX, 1908, p. 88 sq. ; — *Les Cassitérides et l'empire colonial des Phéniciens*, XIX, 1908, p. 129 sq. ; XX, 1909, p. 129 sq., 283 sq. ; XXI, 1910, p. 281 sq. ; — *La Dame de l'Érable*, XXX, 1920, p. 235 sq. ; — *Le rôle des fossiles en mythologie*, XXXIII, 1923, p. 203 sq. ; — *Notes paléolithiques marocaines*, XXXV, 1925, p. 1 sq.

REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES : *L'Espagne préhistorique*, octobre 1893. — *Orientaux et Occidentaux en Espagne aux temps préhistoriques*, octobre 1906, janvier 1907.

REVUE PRÉHISTORIQUE : *Religions néolithiques de l'Ibérie*, n° 7-8.

CONGRÈS INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUES : *Origine de la civilisation néolithique (Turdétans et Égéens)*, XIII^e Session. Monaco, 1906, t. II, p. 5 sq. ; — *Étude comparative des signes symboliques représentés sur les monuments ou objets des temps préhistoriques*, XIV^e Session, Genève, t. II, 1912, p. 279 sq. ; — *Le fer*, *ibid.*, p. 311 sq.

XV^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUES, IV^e SESSION DE L'INSTITUT INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE. Paris, 1931 : *Les chevaux de Numance et les mythes grecs* ; — *Origine et signification du décor spiralé* ; — *Classification du paléolithique dans le Sud de la Péninsule ibérique* ; — *Caractères industriels du néolithique et de l'énéolithique dans le Sud-Est de l'Espagne*.

PROCEEDINGS OF THE FIRST INTERNATIONAL CONGRESS OF PREHISTORIC AND PROTOHISTORIC SCIENCES. London, August, 1-6, 1932, p. 250-253, *Le problème de l'énéolithique*.

EDMOND DE ROTHSCHILD (1845-1934).

Le baron Edmond de Rothschild, né le 19 août 1845, mort le 2 nov. 1934 — sans avoir jamais délaissé les affaires financières, ni les problèmes scientifiques — appréciait avant tout la société des artistes et des historiens de l'art. Sa collection de gravures, commencée dès le jeune âge, était célèbre ; il a été membre du Conseil des musées nationaux, et depuis 1906, de l'Académie des Beaux-Arts. Les archéologues n'oublient pas qu'on lui doit l'acquisition et l'entrée au Louvre du célèbre Trésor de Boscoreale (*Monum. Piot.*, V, 1899), qui n'a trouvé que récemment...des critiques, et un rival, depuis la découverte, à Pompéi, de la célèbre *Maison du Ménandre*. — En outre, le baron de Rothschild restait possesseur du Trésor dit de Tarente, dont M. P. Wulfeumier a publié en 1930 les pièces maîtresses (cf. *Rev. arch.*, mai-juin 1931, p. 356). C'en est, certes, assez, pour justifier à cette place — le monde scientifique devant, par ailleurs, marquer sa reconnaissance au disparu — la mention d'un grand financier, généreux et cultivé, chez qui le cœur valait l'esprit.

Ch. P.

Le XI^e Congrès préhistorique de France.

Le XI^e Congrès organisé par la Société préhistorique de France, avec l'aide efficace de son dévoué secrétaire général, M. Ch. Schleicher, s'est tenu à Périgueux du 16 au 22 septembre dernier. La plupart des communications se rapportaient à la préhistoire périgourdine et du Sud-Ouest, d'autres à diverses stations de notre sol, quelques-unes encore à des régions plus lointaines : au Laos avec M. Saurin, au Cameroun avec M. Buisson, en Afrique du Sud avec Mme Kelley, au Sahara avec le comte H. Begouen ou M. Reygasse, à Chypre avec M. Cl. Schaeffer. Plusieurs conférences ont été données au théâtre de Périgueux, où l'on entendit M. l'abbé Breuil sur l'état actuel du problème de l'évolution de l'art pariétal ; le Dr Bourdelle sur les dessins d'Équidés de la grotte du Portel ; le Dr Ch. Absolon sur l'aurignacien de Moravie ; M. Saint-Just-Péquart sur l'habitat-nécropole mésoli-

thique de Hœdic. M. Reygasse décrit son voyage dans le Sahara Central à la recherche des civilisations primitives.

Mais la véritable attraction du Congrès, leçon de choses essentielle à notre avis, fut l'étude *in situ* des gisements classiques de la Dordogne au cours de laquelle l'histoire des fouilles était exposée, avec présentation de coupes-témoins à l'appui : Chancelade, Le Moustier, La Madeleine, Limeuil, Sergeac, La Gravette, Combe-Capelle, Tabaterie, La Micoque, Laugerie-Haute, La Ferrassie. Les congressistes, par petits groupes, parcoururent encore trois célèbres grottes ornées : Font-de-Gaume, Les Combarelles et La Vache.

Une exposition d'objets provenant de recherches récentes et de photographies intéressant l'art et l'industrie préhistoriques avait été organisée près de la salle de travail à l'École professionnelle. N'oublions pas dans le trop bref compte rendu de ce Congrès très réussi de mentionner la visite du beau Musée de Périgueux, si riche en pièces intéressant la Préhistoire, et celle des collections installées dans le vieux château des Eyzies, dépendance du Musée des Antiquités nationales.

G. CHENET.

Pygmées danseurs en Égypte : ivoires de la XI^e dynastie.

L'art égyptien nous ménage des révélations successives, et qui paraissent inépuisables. Après les découvertes architecturales et sculpturales de Saqqarah, voici du nouveau à Lisht. — Le *Metropolitan Museum of art* de New-York publie, chaque année, le rapport provisoire sur les fouilles qu'il fait exécuter en Égypte. C'est l'objet d'un fascicule spécial. Celui de nov. 1934 a trait à l'expédition 1933-1934, qui a travaillé notamment à la pyramide de Senousrit I, à Lisht, et aux environs, avec le plus grand profit pour l'égyptologie. Parmi les découvertes, il en est une des plus inattendues : dans une masse d'argile emplissant le couloir d'accès du Mastaba de Hefy, voisin de la sépulture de Senousrit-Ankh, on a recueilli, avec d'autres objets, des figurines d'ivoire, sans analogie jusqu'ici en Égypte (fig. 1). « Si elles eussent apparu isolément sur le marché en Europe, dit le *Rapport* (p. 30), on eût été tenté d'y voir plutôt des objets chinois. » Ces pièces datent évidemment du milieu de la XII^e dynastie ; elles nous renseignent ainsi sur le « style 1900 » d'avant l'ère. Il s'agit de représentations de petits nains aux jambes pliées, au postérieur rejeté très en arrière. Le premier a les mains jointes sur la poitrine, les autres élèvent les paumes à hauteur des épaules. *Les figures expriment, dirait-on, une violente émotion.* Il semble que ces nains dansent, en claquant des mains pour marquer la mesure. Ils sont *complètement nus*, à l'exception d'une écharpe passant sur l'épaule gauche et sous le bras droit. Deux portent

des colliers. Leurs coiffures varient. La plus petite figurine (0 m. 055) était isolée en avant sur sa base, les *trois* autres fixées sur un même support long et étroit, qui pouvait recevoir une ficelle par où l'on faisait mouvoir les figurines. Or, des textes trouvés aux Pyramides indiquent que certains nains étaient chargés d'exécuter des danses sacrées. Une lettre de Pepi II montre déjà que les nains « du pays des Yam » étaient très recherchés à la cour d'Égypte, et qu'on en prenait le plus grand



Fig. 1. — Pygmées danseurs, ivoires de Lisht.

soin. Les nains qui habitaient la « Terre des Esprits », étaient probablement les Pygmées de l'Afrique Centrale. Les ivoires de Lisht seraient la première représentation de ces danseurs. Le personnage isolé *accompagnait* le chœur triple, sans danser lui-même. — Contrairement aux autres jouets mécaniques trouvés en Égypte, on a cette fois un ensemble très finement sculpté. Quant à l'expression des visages, si exceptionnelle jusqu'ici en Égypte, peut-être indique-t-elle, non l'émotion sacrée, mais les grimaces prophylactiques dont les danseurs accompagnaient leurs pas. Voilà certes des révélations curieuses, pour un pays et un art que nous ne connaissons pas encore intégralement. On songera qu'à l'époque ptolémaïque de nouveau, la chorégraphie des nains faisait partie des distractions *canopiques*, et que certains bronzes du Musée du Bardo, naufragés à Madhia, ont ainsi pour antécédents les ivoires de Lisht.

Ch. P.

Sur les origines du fer et le travail de l'acier.

Tout un groupe d'intéressantes publications scientifiques nous est offert par le *VI^e Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund*, 1933-

1934. Certes, on n'avait guère besoin d'attendre ce témoignage pour louer l'activité archéologique d'un pays qui a eu à son actif, depuis peu, en Grèce, les fouilles d'Asiné, de Midea; à Chypre, toutes celles de la Mission Einarud Gjerstad; en Asie Mineure, celles, encore, de Larissa d'Éolie. Mais par sa production, Lund donne un bon exemple de ce que peut une Université *regionale* où la recherche historique est considérée comme un devoir et où l'on n'astreint pas les professeurs à leurs seules besognes d'enseignement. *Et nunc, erudimini...*

M. A. W. Persson, passé de Lund à l'Université d'Upsala, l'heureux fouilleur d'Asiné et de Midea, a présenté dans le *Bulletin* de Lund une étude fort intéressante sur le fer et la préparation du fer aux époques primitives : recherche à la fois linguistique et technique. On sait que l'industrie du fer a eu sa première patrie dans le N.-E. de l'Anatolie ('Arménie et Sud du Caucase'). La manière dont ce métal a été nommé par divers langages (que M. A. W. Persson examine) prouve que c'est le fer météorique, métal *céleste*, qui a été d'abord connu; le mot *σίδηρος*, dont Boisacq déclarait l'origine inconnue, est apparenté à latin *sidus-eris*, ce qui indique une origine planétaire : les *météores* étaient déjà connus aux temps minoens en Crète, et en 1927, il en a été trouvé un morceau dans une tombe de M. M., près de Cnossos (environ 2.000); en Égypte, on en avait recueilli dès 1911 dans les sépultures prédynastiques de Gerzah. Le fer resta longtemps considéré comme objet très précieux; dans l'*Illiade*, XXIII, v. 826, le *σῆλος ἀπτοχόωνος* (certainement d'un météore) sert encore d'arme de jet, et de réserve pour la fabrication des charrues (on précise : pendant cinq ans), mais aussi de *prix* aux jeux (pour la mort de Patrocle). Le *σίδηρος οὐρανός* d'Homère a peut-être été ainsi appelé *pour sa production* d'éclats d'astres. Le fer d'origine terrestre s'est rencontré, par ailleurs, en Égypte, dès le temps de Chéops. La mention de l'acier habal-kin(nu) apparaît dans la correspondance du Mitannien Tushratta avec Aménophis III (1419-1375 av. J.-C.); et on a trouvé du fer ainsi transformé dans la tombe de Tout-ankh-Amon. Du nom des tablettes d'El-Armana, M. A. W. Persson n'hésite pas à rapprocher celui de Habal -- ou Tubal-caïn, « père des forgerons », et celui des Chalybes du Pont, qui ont fait nommer l'acier *χάλυψ* en Grèce, et qu'Eschyle (*Prométhée*, 714, définit essentiellement comme *σιδηροτέκτονες*.

Ch. P.

Sikelia, ou l'équivoque des oracles.

Les Anciens nous ont appris qu'une colline *τρισκελής* (Suidas) près d'Athènes, s'appelait *Sikelia* : mais les modernes ne l'ont pas, jusqu'ici, bien identifiée. Un texte de Dion Chrysostome, XVII (*περί πλεονεξίας*, II, 248), relevé par K. O. Müller, la localise près de la ville, puisque,

dit-on, un oracle de Dodone avait prescrit de l'y englober ; et Pausanias a rapporté même tradition. Leake reconnaissait la *Sikelia* attique près du Lycabette dans une colline « au musée de grenouille ». Mais Curtius la voyait plutôt au Mouseion. Il y a eu d'autres hypothèses. M. Giacomo Caputo qui a repris sur place la question (*R. Accad. Lincei, Rendiconti...*, *Scienze morali, etc.*, 10 mars 1933, *Sikelia presso Atene*, p. 91 sqq.), accorde sa préférence à la proposition de Lolling en faveur d'une colline *sans ruines* (*sic*, Pausanias), sur la rive gauche de l'Ilissos, dans le prolongement du Mouseion vers Phalère (Παλάτα Σφαγγεία). On y retrouve l'aspect triangulaire, en regardant du haut de la butte de Philopappos. L'histoire de *Sikelia* ajoute un épisode à ce qu'on pourrait écrire sur la duplicité des dieux. Quand Athènes alla perdre devant Syracuse son prestige et ses forces, l'oracle de Dodone avait conseillé l'expédition *et l'annexion* : puis on prétendit qu'il ne s'agissait que d'enclorre dans la cité la petite colline prochaine ! Ce que Dion Chrysostome n'a pas manqué de relever (ci-dessus).

Ch. P.

Ubi fuit Gela ?

Les cartes de Sicile et les traités de géographie placent Géla, traditionnellement, sur la côte Sud de l'île, à l'embouchure du « Gelas », vers Terranova-di-Sicilia. Mais Mlle Giuseppina Pagoto (*Sulla posizione di Gela*, Palerme, G. Mortilla, 1933) nous assure qu'il n'y avait là qu'une erreur consacrée par l'usage : ses recherches archéologiques permettraient de localiser désormais la grande colonie rhodienne sur la hauteur de *Licata*, où l'on mettait plutôt Phintias fondée vers 280 : donc sensiblement plus près d'Agrigente, dont Géla était métropole. — Il y a des ruines à Licata, et on y a trouvé des monnaies d'argent et de bronze au nom de la cité de Gélon (Schubring, *Berl. Blätter*, 1872, p. 134 sqq.), avec deux inscriptions grecques. Pour établir son identification nouvelle du site, l'auteur du mémoire a révisé diligemment les textes des historiens et des géographes. Ils lui semblent en faveur de sa démonstration, qu'il faudra conférer au moins avec les recherches de L. Pareti (*Röm. Mitt.*, XXV, 1910, p. 1-26). P. Orsi avait exploré récemment avec succès, une nécropole crue dépendante de Géla, aux *vie-vie* s. (*Not. scavi*, 1932, p. 137 sqq.) La cité, qui eut un Trésor à Olympie, édifia un temple célèbre d'Apollon sur place ; la statue de culte en fut emportée à Tyr par les Carthaginois et retrouvée par Alexandre (G. Radet, *Notes crit. sur l'hist. d'Alexandre*, V, p. 51-58, 1925). Il devient moins assuré que ce lieu-saint soit bien le temple dorique dont il reste une colonne et qui avait été relevé par Koldewey et Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 137).

Attendons la suite des discussions et des travaux pour savoir plus au juste où vint mourir Eschyle.

Ch. P.

Aspasie ou Elpinicé ?

En ses belles fouilles d'Hama (Syrie), dont notre savant collaborateur M. Cl.-F.-A. Schaeffer a rendu compte ici même précédemment (*Rev. arch.*, 1934, II, p. 185-187), M. Harald Ingholt a eu le bonheur de rencontrer et de recueillir une statuette de marbre, haute de 0 m. 395 (*Rapport prélimin.*, pl. VII, p. 25-27), qu'il daterait du II^e s. ap. J.-C.

C'est, dit-il justement, le premier exemplaire *complet* (mais réduit !) du type original : il ne lui manque au vrai que la main gauche, qui hélas ! fait défaut aussi sur les autres répliques connues¹. Telle quelle, la trouvaille est précieuse ; elle appelle quelques observations complémentaires, après celles du *Rapport*. Je ne tiens pas, pour ma part, comme assurée, la basse date suggérée par comparaison avec les statuettes analogues de New-York et de Venise, dont je n'ai pas eu les originaux sous les yeux. Ayant vu et manié en Syrie, grâce à la libéralité de M. Ingholt, la statuette même d'Hama — avant même son entrée au Musée de Damas, je ne crois pas impossible qu'elle ait appartenu à cette sculpture dite « d'appartement », demi-taille, ou taille « statuette », que l'on créait à Alexandrie aux deux premiers siècles de notre ère. Il n'y a aucun indice de travail postérieur, et même la coïncidence de la trouvaille avec celle de deux Sérapis, pl. III-IV (qui ont peut-être aussi été post-datés ?) : fin II^e s. d'après le motif de l'*Acanthe* sur un *bronze Fouquet*) ferait prévoir une provenance *alexandrine*. Il se pourrait que la faveur accordée aux premières Athéniennes *féministes* du V^e s. av. J.-C. ait été renouvelée chez les Lagides, où, comme l'a montré avec insistance Mme Gr. Macurdy, la royauté tomba souvent en quenouille². Ce qui me paraît plus important encore que cette question de date, c'est de faire écarter si possible, désormais, l'appellation d'*Aspasie*, à laquelle M. H. Ingholt se réfère encore, pour le prototype de cette statuette. Il ne pourrait être question, tout au plus — s'il ne s'agit pas d'une Déméter éginète (W. Amelung, Della Seta) — que d'Elpinicé, sœur de Cimon, pour cette statue divinement drapée du deuxième *quart* du V^e s. : l'original devait être un bronze, à en juger par le nombre des répliques identiques ; la draperie est conçue comme celle de l'Hestia Giustiniani, mais avec substitution de l'*himation* au *peplos*. Comme l'Hestia Giustiniani, le prototype de la statuette d'Hama avait la tête couverte d'un voile, et laisse apparaître sur le devant du front une chevelure arrangée sévèrement. M. H. Ingholt, qui connaît bien l'étudier econstitutive de W. Amelung, (*Röm. Mitt.*, XV, 1900, p. 185 sqq.), et qui ajoute à point la documentation nouvelle (*Rapp.*, p. 26, n. 1), a ignoré du moins ce qu'avait dit, du pro-

1. On a parfois restitué la main disparue avec une fleur : Cf. Mus. de Berlin, et A. Della Seta, *Monum. dell' antichità class.*, I, fig. 96, p. 38.

2. *Hellenistic Queens*, 1932.

totype, S. Reinach *Monum. nouv. de l'art antique*, I, p. 326 et fig. 186 : *Gaz. B. Arts*, 1902, I, p. 139 sqq. Il n'eût pas fallu non plus passer sous silence l'étude de Percy Gardner, *J. H. S.*, XXXIX, 1919, p. 1-26 : *New Chapters in Greek art* p. 46 sqq. cf. p. 72 sqq. qui revient à l'interprétation d'un portrait de mortelle, et a nommé *Elpinice*. Percy Gardner a discuté la question du rapport avec la Sosandra de Calamis. Si malgré l'absence du sourire « auguste et discret », on pouvait faire état de l'assimilation avec la célèbre féministe, épouse de Callias le Lakkoploutos, représentée en *Aphrodite*, la question de la statue de l'Acropole (Pausanias, I, 23, 2 ; Lucien, *Imagines*, 4, 6) au voisinage de celle de la courtisane *Léaina*, se trouverait utilement éclairée¹.

Ch. P.

Archéologie suédoise en Grèce.

Le VI^e Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund, 1933-1934, a publié deux études archéologiques de M. Natan Valmin ; l'une (p. 1-7) concerne la prétendue *Stoa* de Zeus Eleutherios dans l'agora d'Athènes ; l'auteur arrive, de son côté, aux conclusions signalées ici-même, à propos de la publication américaine *Rev. archéol.*, 1934, II, p. 96-97, et qui mettaient en doute l'existence de ladite *Stoa*, considérée comme distincte de la *Stoa Basileios*. (La carte de la p. 2, fig. 1, n'eût-elle pas gagné à être orientée, et orientée au Nord ?) Dans la littérature classique, on chercherait en vain une distinction entre la *Stoa Basileios* et une *Stoa* (?) de Zeus. Ce sont les premiers lexicographes qui ont créé la confusion. Mais les résultats des fouilles n'auraient pas dû l'entretenir, car le bâtiment qu'on propose comme *Stoa* de Zeus n'a guère l'apparence d'un portique. — Répétons donc que Pausanias donnait la clé de l'énigme, si on eût bien voulu l'écouter, car il n'avait parlé que d'une statue de Zeus près de la *Stoa Basileios*. — Dans le même recueil, paraît, de M. N. V. encore, *Le Rapport préliminaire sur l'Expédition en Messénie*, 1933, p. 9-24, pl. I-IV. L'auteur a complété ses recherches de 1927 et 1929 sur l'Acropole préhellénique de Malthi, près Vassiliko : il y avait un mur extérieur, et au centre une sorte de forteresse (réduit de la défense), avec un palais rustique environné de magasins et locaux de travail (filature, forge, etc.). Le site, où l'on trouve de la céramique sub-néolithique incisée, et des statuettes stéatopyges assises, en serpentine pl. II, 2, 4), a été peuplé au moins à partir de l'helladique ancien, et détruit aux temps sub-mycéniens. La céramique

1. On était habitué, jusqu'à la basse époque romaine, à reproduire ce type canonique de dame vertueuse, en changeant les têtes ; cf. pour des statues du II^e siècle de notre ère, *Rapport*, p. 26-27 et n. 2 de la p. 27 (provenance crétoise)

est riche surtout pour l'helladique moyen (cer. minyenne¹). Nombreux sont les tombeaux du type des *Hookergräber* : ce site messénien peuplé de centaines de maisons est appelé à une importance comparable à celle de Gourmades Crète. Un petit musée a été construit à Vassiliko. — Une autre exploration très importante a été faite à Haghios Phloros, où a été mis au jour, « près d'une source, dans un marais, — le petit temple du dieu fleuve Pamisos : dorique, *in antis*, avec *pronaos* et *cella*, il mesurait 7,41 × 5,72. On a une partie de l'entablement (triglyphe et metope), la corniche en terre-cuite décorée de palmettes ; il y avait une *raque* à l'Est. Le temple antérieur, plus minuscule, me semble présenter, comme à Éphèse, une *base de culte* : c'est là qu'on a trouvé les objets les plus anciens. L'une des deux dédicaces à Pamisos montre que le culte continuait au moins² jusqu'aux environs de notre ère (lampes d'époque chrétienne) : l'autre, du III^e s. av. J.-C., accompagne un relief représentant un *baureau* (Pamisos ?). Le dieu était presque inconnu, et la mention de Pausanias, IV, 3, 10, est la seule que relève encore, sans commentaire, la récente dissertation de Wolfgang Otto, *De sacris Messeniarum*, Halle, 1933, p. 68. L'Épytide Sybotas, descendant de la race qui fut rivale des Héraclides, avait institué la sacrifice fait chaque année par le roi de Messénie au fleuve (Pausanias, *l. l.*). Les sources ? d'Haghios Phloros (entre Thuria et la frontière d'Arcadie, au temps de la *Périégèse*, IV, 31, 4), passaient pour très favorables aux jeunes enfants. Il s'agit d'une médication liée au souvenir des Asclépiades messéniens, rivaux de ceux de Thessalie. L'un des dédicants porte un nom théophore (Asclépiodoros), l'autre nomme le Pamisos comme *ἐπιπορεύς*. On a retrouvé les offrandes apportées localement : des vases en miniature, des astragales naturels et un *de bronze*³, de petites couronnes dentelées en plomb, des statuettes votives de bronze et terre-cuite. Un groupe montre sûrement Héraclès en lutte contre l'*Hydre* paludeenne, « esprit » du marais (cf. Ivoire d'Orthia, Dawkins, *A. O.*, pl. CIII). Dans la *favissa*, des *phalloi*, et des types animaux (vaches, taureau, cheval), ont été trouvés, ainsi que des statuettes *incomplètes*, pour lesquelles M. N. V. fournit une explication plausible, sinon certaine. Il est très intéressant d'avoir ce Sanctuaire de fleuve, qui, pour le Peloponnèse permettra d'évoquer ceux du Céphise d'Argos (Pausanias, II, 21), et du dieu Eurotas en Laconie. — Le rapport publie la première reproduction de la mosaïque de Coron, trouvée en 1929. La partie centrale représente-t-elle, comme l'auteur le croit, « Dionysos guidé par Éros vers l'Ariadne » ? J'en

1. Cf. les traditions : Minyens d'Iolcos passés en Messénie (Pausanias, IV, 3).

2. Monnaie de Constantin II.

3. Ils « dénotent une clientèle juvénile », dit seulement M. N. Valmin. Je crois plutôt, comme à Éphèse et dans l'*agema*, à une *dramation* (par la source sacrée ?).

douterais¹. La scène me paraît moins pacifique : derrière Dionysos qui touche de sa dextre la vigne, et tient un curieux thyrsos (avec double-hache en bas), l'étrange génie agreste pourvu de la nèbride, armé du *pedum* et figuré ailé, n'est certainement pas Éros ; *il se dérobe*, menacé par la panthère qui l'attaque à la cuisse ; de son front naissent déjà d'étranges rameaux (ou racines). Il faut chercher plutôt dans les thèmes de métamorphoses racontés encore par les *Dionysiaques*, si riches, de Nonnos.

Ch. P.

Une exposition d'art attique archaïque à Paris.

Si la mort ne l'en eût empêché, le regretté Edm. Pottier aurait eu grand plaisir à signaler ici, lui-même, une initiative heureuse de M. L. Carré, organisateur. L'été dernier, — avec Mme Chevallier-Vérel — d'une exposition de moulages consacrée à l'art de l'Acropole d'Athènes. Pendant les mois d'avril à juin 1934, les Parisiens ont eu la joie de trouver rue de la Tour, au XVI^e, — dans une petite Villa privée, si bien aménagée qu'elle paraissait ...grande, — un lot de pièces maitresses, provenant des fouilles du rocher sacré de Pallas. Présentés sur un fond bleu soutenu, calculé avec un goût très sûr, ces chefs-d'œuvre des primitifs du VI^e s. ont rempli leur office, plus que jamais nécessaire, en venant notamment ici rappeler à l'« École de Paris », les conditions éternelles de la beauté et du style. Il n'était pas inutile que cette évocation *vînt à nous*, car le nombre des lettrés français et des curieux qui connaissent bien l'Acropole — autrement qu'à la suite des promenades hâtives de quelque croisière ! — reste infime ; il y avait donc à faire ici pour instruire. Paris a, certes, des musées de moulages d'art grec, mais dispersés, et, naturellement, mal dotés ; et le moulage — objet d'étude patiente — n'est pas à l'honneur dans notre pauvre temps, encyclopédique et prétentieux. Ce qui faisait le prix de l'Exposition de M. L. Carré, c'est que les pièces présentées par lui offraient toutes le rappel le plus exact de leur coloration originelle. Nos artistes ont pu ainsi comprendre le mieux le principe de la polychromie archaïque en Attique, sur pierre tendre, ou sur marbre, qu'il est si difficile d'expliquer ailleurs même qu'à l'Acropole. On aura saisi, notamment, le caractère à la fois *conventionnel*, et plus *savant que naïf*, d'un tel coloris : c'est une polychromie *de style*, réglée par des prescriptions d'art et de religion, et qui n'a jamais visé à l'observation facile, étroite, de la nature. Faut-il dire que les formes mêmes des statues exposées, par leur charme si pur, avaient de quoi délecter ? Les spécialistes mêmes n'auraient pas revu sans émotion

1. Le groupe de Copenhague invoqué, *Billedtavler*, XI, n° 155 a, représente Dionysos *seul*, et non en groupe.

tant de ces fragiles merveilles, que la dévastation de l'Acropole par les soldats de Xerxès, en 480, nous a involontairement conservées; quelle aubaine de les voir à notre tour! Certaines pièces n'avaient jamais été moulées en raison de leur délicatesse : notamment, le fronton de tuf figurant Zeus au milieu de sa cour d'Olympiens, trônant comme un souverain d'Asie. Grâce aux organisateurs, cette pièce instructive, et rare, va rester à Paris : on peut la voir désormais à l'Institut d'art et d'archéologie, où elle est exposée.

Ch. P.

La découverte de Capestrano.

Les photographies publiées par la presse illustrée (*The illustrated London News*, 12 janvier 1935, p. 64; *Beaux-Arts*, 8 février 1935; *L'Illustration*, 9, 13 février 1935, p. 223, 237; cf. M. Pernot, *Débats*, 3 mars 1935) ne donnent qu'une image incomplète de la curieuse statue découverte, en 1934, à Capestrano, prov. d'Aquila (Italie), représentant un guerrier, le chef sommé d'un large casque-bouclier, la poitrine protégée par un disque métallique et tenant dans les mains une épée courte et une hache.

Son inventeur, M. Giuseppe Moretti ayant bien voulu nous autoriser à publier une reproduction du monument après sa restauration, nous consacrerons une notice à cette curieuse statue dans un prochain fascicule, nous contentant, pour cette fois, de signaler la découverte de ce nouveau document, précieux pour l'histoire de la sculpture à la fin du premier âge du fer.

R. L.

Les fouilles de « La Combeaufol ».

Le lieu dit « La Combeaufol » est situé en terrain boisé, à 1.200 mètres environ au Nord de la commune de Mandrevillars, canton d'Héricourt, arrondissement de Lure (Haute-Saône). La route de Mandrevillars à Gënëchier le borde à l'Est, longeant une petite carrière ouverte avant 1914.

Des squelettes avaient, paraît-il, été exhumés au cours de l'exploitation : une lame d'épée et un couteau avaient été recueillis par M. Roy, agriculteur à Buc, commune du Haut-Rhin, limitrophe de Mandrevillars. M. Roy me fit très aimablement don de ces deux pièces, et m'accompagna vers « La Combeaufol ». M. l'Inspecteur des Eaux et Forêts de Belfort et le maire de Mandrevillars accordèrent sans difficulté les autorisations nécessaires, et le travail qui, avec quelques interruptions, dura jusqu'à la fin juin 1934, put commencer.

Aucun signe extérieur ne signale les sépultures, mais comme elles se trouvent à faible profondeur, la besogne s'en trouve facilitée. Les résultats en furent les suivants : 4 squelettes, plus ou moins incomplets ont été mis au jour à une profondeur uniforme de 0 m. 65 pour la tête, de 0 m. 75 pour la partie inférieure. Les corps étaient placés

au contact de la roche, la tête orientée 315° N.-O. et les pieds à 45° S.-E. Cette orientation est uniforme pour les squelettes 1, 2 et 3, qui paraissent avoir été couchés sur le côté gauche, le fait est certain pour le n° 3. Tous étaient recouverts de pierrailles particulièrement nombreuses à hauteur du bassin, et parfois percées d'un trou (amulettes ?).

Sous cette couche et formant une sorte de coffre très irrégulièrement fermé, se trouvent de gros blocs taillés en forme de tronc de pyramide grossier. Le bloc placé en dessus de la tête est particulièrement volumineux.

Le squelette n° 1 paraît être celui d'un jeune homme : la cage thoracique et la boîte crânienne ont été écrasées par le poids du terrain, mais la partie frontale est bien développée : il devait être brachycéphale ; le squelette n° 2 a le crâne allongé et mince de paroi, ses dents cariées semblent indiquer un sujet âgé. La taille devait être de 1 m. 69, c'est à peu près la moyenne dans la région.

Le squelette n° 3 est plus intéressant, son crâne très épais a pourtant été brisé en nombreux fragments. Il était brachycéphale et d'une taille de 1 m. 71 environ. Ses dents sont usées mais non cariées. Sous le bassin avaient été placés une petite pointe de flèche en calcaire, un couteau à soie et une épée brisée en trois fragments ainsi que la virole d'un fourreau, probablement en bois.

Le squelette n° 4 se trouvait à 50 % à droite du n° 3 et son orientation était de 270° N.-O. — 90 S.-E. : contrairement aux autres, il reposait sur le côté droit ; deux phalanges mélangés à la terre qui remplissait le crâne permettent de supposer que la main droite était placée sous la tête. Un grattoir en schiste dévonien, a été recueilli vers les pieds. La tête du squelette était recouverte d'un bloc beaucoup moins volumineux que celles des autres, ce qui en a permis la conservation. Les dents sont petites et bien rangées, et les os grêles. Il s'agit d'une femme jeune encore. Elle était placée obliquement par rapport au squelette n° 3, de sorte que ses jambes arrivaient aux pieds de celui-ci. Le crâne est brachycéphale ; il porte à la partie frontale, et en dessus de la région interoculaire la trace d'un coup violent qui a défoncé la paroi sur 30 $\frac{m}{m}$ de hauteur et 12 $\frac{m}{m}$ de largeur maximum. Toutefois le cerveau n'a pas été atteint, si elle n'a pas été achevée la victime a pu être ensevelie vivante.

L'intérêt de cette découverte est de faire connaître un nouveau cimetière du second âge du fer, probablement de La Tène II, dans le département de la Haute-Saône où, suivant l'inventaire établi par Déchelette (*Manuel*, IV, p. 627), deux épées de cette période avaient été seulement encore découvertes. Peut-être la double inhumation, correspondant aux squelettes 3 et 4, représente-t-elle une survivance de sacrifice funéraire.

E. COULON.

Palais et plaisirs de Capri.

M. M. Della Corte et P. Mingazzini (*Augustiana : Alli R. Accad. d'archeol. Napoli*, XIII, 1933-1934, p. 61, p. 69 sqq., p. 189) avaient traité des séjours que fit Auguste en Campanie vers la fin de sa vie : région où il venait entretenir son goût hellénique et alexandrin, qui n'avait pas été, certes, sans influence sur le développement de l'art romain. M. Maiuri s'est occupé à son tour plus récemment (*Atti, I. I., XIII*, 1933-1934, p. 211 sqq.) de la vie de l'empereur à Capri. Qu'est-ce que Suétone (*Vit. Aug.*, 98, 4) a voulu désigner par l'*insula Apragopolis* ? M. Della Corte avait pensé à un groupe d'habitations, équivalent par extension à *vicus*, ou *pagus*, et qui serait la ville actuelle de Capri, en face de la Villa impériale. Mais un sens si élargi paraît forcé. Le passage d'un scoliaste de Juvénal (*Sat. X*, v. 93) laisse entendre que c'est Capri même qu'Auguste appela *Apragopolis*, la voyant de son navire, quand il arrivait avec sa cour, fatigué de l'activité du siècle : cité au nom aristophanesque, ville du loisir rêvé : on lui donna — plaisamment, ce semble — un fondateur, un *κτίστης*, certain Masgaba(l) désigné ainsi par Auguste. Fut-il un mignon de l'empereur ? MM. Della Corte et Maiuri ont par respect, écarté cette hypothèse. M. Della Corte pensait à un architecte, qui aurait été, tout naturellement, *κτίστης* pour l'« *insula* » ! Mais on ne connaît pas dans l'entourage d'Auguste d'architecte africain. Ce fut plutôt un affranchi, intendant à Capri des plaisirs et des domaines. Car le *graffito* pompéien de la Basilique (CIL, IV, n° 1917, pl. XIII, 10) qui comparait les talents de Masgaba(l) avec ceux de l'architecte (?) *Theorius* (M. Artorius ?), constructeur du théâtre de Pompei, devra être révisé ; au vrai, les inscriptions voisines indiqueraient plutôt qu'il s'agissait d'autres *hommes de l'art* : les acteurs de mimes, si chers à la plèbe campanienne.

Juvénal a stigmatisé la vie corrompue de Tibère, en son Palatin de Capri : « *principis angusta Caprearum in rupe sedentis* ». (X, 93). La villa favorite de Tibère — Villa Jovis — est bien, sur une hauteur étroite et rocheuse, une orgueilleuse Acropole à pic. Les fouilles y avaient rendu le grand camée de Capri, les mosaïques du *triclinium*, d'autres objets passés aux Bourbons de Naples ou dans diverses collections princières. M. Maiuri a dégagé en juin les fondations, sur près de 50.000 mètres carrés. Les bâtiments — dont il n'a été présenté au siècle dernier que des restitutions romantiques et fantaisistes, — avaient plusieurs étages, peut-être quatre. Le projet de Tibère avait été précédé de celui, plus modeste ...et plus alexandrin, du temps d'Auguste. Du temps de Tibère, datent le *triclinium*, les bains, la *sala regia*, voisine d'une bibliothèque : il y avait aussi encore ...comme à Alexandrie, une tour-phare, où l'empereur allait avec le mage Thrasyllus, face au golfe de Salerne, tenter de déchiffrer l'énigme des astres.

Ch. P.

En Camargue.

Forges et vignobles auraient assuré à la Camargue une certaine prospérité sous l'Empire romain, telles sont les conclusions nouvelles de l'exploration entreprise par M. de Gérin-Ricard (*La Camargue dans l'antiquité ; remarques et fouilles récentes*, extrait des *C. R. du VII^e Congrès du Rhône*, Marseille, 1935). L'industrie métallurgique, qui remonterait même jusqu'à l'époque celtique, traitait le minerai exporté du Gard et peut-être également du Canigou, pays pauvres en combustible. Les fours et les amas de scories ne seraient pas les seuls témoins de cette activité : car M. de Gérin-Ricard croit avoir reconnu l'une des routes, empruntées par ce commerce, dans la voie appelée *Porte Ferrus* qui, abandonnant la voie Domitienne à Lunel, au Grand-Rhône atteint la *draïo marseillaise*. Chemins de terre, voies d'eau du Rhône et des marais sont les voies empruntées par le minerai et les lingots.

Dans le même temps, la vigne devait s'avancer jusqu'aux bords de l'étang de Vaccarès où, à Notre-Dame-d'Amour et au Carrelet, deux groupes de celliers ont été mis au jour.

R. L.

Les fouilles de Saint-Jean-de-Latran, à Rome.

On n'ignorait pas que la basilique constantinienne de Saint-Jean-de-Latran avait été construite sur l'emplacement des *Castra nova Severiana*. Or des fouilles récentes ont amené la découverte, sous la nef centrale, des ruines de la *schola* des *equites singulares*. Une inscription gravée sur un chapiteau ionique retourné, et utilisé comme base de la statue de Minerve dressée dans le local, fournit la date de l'inauguration, le 1^{er} janvier 197, sous le consulat de Rufinus et de Lateranus. Au-dessous de la construction, on vient de mettre au jour les pièces de service d'une riche demeure du 1^{er} siècle après J.-C., dont les appartements de réception doivent se trouver sous l'emplacement du maître autel. Deux des salles étaient pavées de mosaïques où, sur un fond blanc, se détache en noir un décor de boucliers d'amazones et de cordiformes. Les murs étaient recouverts de stucs peints sur lesquels apparaissent, disposés dans des panneaux, un cervidé, des oiseaux exotiques, des fleurs, des feuillages et des fruits. D'importants vestiges de la basilique de Constantin ont été également retrouvés, ainsi que des restes des revêtements en marbre jaune décorant les murs.

(*The Illustrated London News*, 24 septembre 1934, p. 483.)

R. L.

Découvertes archéologiques en pays trévire.

Dans le dernier rapport annuel publié par le Musée provincial de Trèves (*Trierer Zeitschrift*, 8, 1933, p. 131-152) sont brièvement exposées les découvertes archéologiques faites en pays trévire du 1^{er} avril 1932 au 31 mars 1933 : nécropole tumulaire du Hallstattien final de Horath (cercle de Bernkastell) ; cimetière à incinération de Rückweiller, dont les tombes, entaillées dans le roc et riches en céramiques de La Tène III, voisinent avec de petits lieux de culte installés dans des huttes à palissades ; sanctuaire de *Silvanus-Sucellus*, au Burgkopf de Fell (cercle de Trèves-campagne) ; maisons romaines à l'est d'Hermeskeill et à Wasserbilligerbrück, près de l'embouchure de la Sauer ; cimetières romains à incinération près de Ferschweiler et à Neidenbach (cercle de Bitburg), où les cendres et le mobilier funéraire (fibules émaillées) avaient été déposés dans des caissons rectangulaires en pierre. On signalera encore la découverte d'un petit établissement agricole du moyen-âge (xiv^e siècle), au Tempelherrenkloster, en forêt d'Euren, comprenant, à l'intérieur d'un mur d'enceinte, un four et deux grands bâtiments rectangulaires. Parmi les objets, entrés au musée, la pièce la plus importante est une statuette de dieu Lare, recueillie dans la Moselle, à Trèves, semblable à celles de Mandeure et de Reims.

R. L.

Rembrandt et l'antique.

Quand les 25-26 juillet 1656, on dispersa en Hollande divers cartons de dessins de Rembrandt, il y avait là un lot de compositions du maître sur des sujets légendaires et historiques gréco-romains ; et aussi, à part, d'après le registre de vente, des copies directes de documents d'art ancien : cinquante-six feuillets, semble-t-il. Or, on sait que le peintre avait chez lui trente-deux antiques : principalement des bustes d'empereurs romains, originaux pour la plupart, avec aussi quelques moulages. Il est assez fâcheux que les dessins magistraux exécutés d'après ces documents nous soient si peu connus. Un seul, de Turin, avait été révélé et commenté par C. Ricci et J. Six. Le Cabinet des estampes de Berlin pense être entré depuis peu en possession d'un autre : croquis à la plume (14,2 × 9) daté de 1650, timbré dans la Collection T. Hudson, venu plus récemment de la Collection V. Koch à Londres en Allemagne, par l'entremise de la Fondation Max J. Friedländer. M. W. R. Valentiner, qui commente l'œuvre¹ (*Berliner Mus.*, LV, 1934, p. 76-77, et frontispice du fasc. 4), a déjà fait remarquer que le Romain imberbe au profil si expressif esquissé

1. Cf. déjà du même spécialiste, l'étude sur les dessins de R., de la Coll. Havemeyer, *Metrop. Mus. Studies*, vol. III, part. II.

par le peintre devait être appelé *Galba*, l'inscription reproduite sur le socle par l'artiste se lisant *Alba* (même nom orthographié *Halba* sur un portrait en relief de l'École de Donatello au Louvre). Or, au Musée de Stockholm, un « *Galba* » entré dans les collections royales depuis 1680 semble, vu par côté, identique au dessin ; donc ce serait là l'un des bustes d'empereur collectionnés par Rembrandt, vendu peu après 1656. Notons que le socle diffère (addition, nous dit-on, du XVIII^e s. ?), et que le personnage de Rembrandt *est drapé*, plus que l'antique de Stockholm, dont on ne voit le buste qu'à peine... à la naissance. En tout cas, ce n'est plus là *Galba*, l'iconographie moderne l'ayant fait changer de nom, mais un « célèbre inconnu », comme écrirait M. Fr. Poulsen. — Rembrandt utilisait certainement pour ses figures les pièces de ses collections : dans son grand tableau de 1653 où figurait Aristote, il avait pris le portrait barbu attribué au philosophe parmi sa galerie, d'après les plaquettes de bronze de la Renaissance : *tête* elle aussi récemment débaptisée ! M. W. R. Valentiner aurait pu ajouter que l'Homère du Mauritshuis de La Haye a été peint par Rembrandt d'après un buste antique, nettement reconnaissable (cf. le n° 110 de la Glyptothèque Ny Carlsberg, et les monnaies d'Amastris). Rembrandt, partant d'une draperie à l'antique, a imaginé de *vêtir* Homère d'un caftan hollandais, même de le montrer *dictant* avec cadence, à un scribe, dont on ne voit plus que le reste de la main, et la plume : à dr. et en bas. Les *Cabinets* d'amateurs hollandais étaient riches en pièces iconographiques grecques et romaines : que l'on regarde seulement, au Mauritshuis encore, le tableau de G. Coques (1614-1684), n° 238 : y figure, parmi d'autres objets d'art collectionnés, une *simple tête* qui pourrait être encore d'un Homère.

Ch. P.

Navires de type scandinave, découverts à Dantzig-Ohro.

Les *Forschungen und Fortschritte* du 1^{er} octobre 1934 ont publié (p. 353-355) un article de M. Otto Lienau sur la découverte de trois navires en bois, de type scandinave, enfouis sous la tourbe au voisinage d'Oliva, non loin de Dantzig, sur l'emplacement d'un ancien lit du Radaunefluss. Deux de ces bateaux appartiennent à la catégorie des navires rapides, à dix-huit ou vingt rameurs ; le troisième est un navire de charge. Destinés à naviguer dans les fleuves et les petites rivières, ils ont peu de profondeur et possèdent une quille de 30 % ; les ais sont assemblés avec des chevilles de bois et le gouvernail est placé latéralement. Un pareil mode d'assemblage est particulier à la construction des bateaux de pêche finlandais et se retrouve sur les autres navires découverts dans la région de l'Ostsee qui au premier millénaire de notre ère fut un centre de navigation très active, principalement sur les rivières Radaune et Rheda.

R. L.

BIBLIOGRAPHIE

M. Louis, *Le néolithique*. Nîmes, A. Larguier, 1933, in-8° de 231 p. avec 21 pl. et fig. — Les études d'ensemble sur le néolithique sont à l'ordre du jour. Après les travaux d'O. Menghin et de G. Goury, M. Louis publie plus une suite de remarques sur cette période qu'un ouvrage d'ensemble. Le titre, trop général, ne correspond pas au contenu du volume qui traite seulement de certains aspects du néolithique français. C'est en vain qu'on chercherait dans ces pages les rapports qui existent entre nos civilisations néolithiques et celles du reste de l'Europe. La bibliographie d'ailleurs est caractérisée — à l'exception de la mention des travaux de P. Vouga, d'O. Menghin et d'H. Sheteling — par l'absence de tout renvoi à des ouvrages étrangers. Il n'eût pas été inutile cependant de consulter les articles récents d'Hilzheimer sur la domestication des animaux, par exemple, ou le livre d'A. Maurizio sur l'alimentation végétale. Même remarque à propos des subdivisions proposées pour le néolithique : M. Louis ignore la division en épipaléolithique et protonéolithique suggérée par M. H. Obermaier, dans *El hombre fósil*. A la page 23, l'auteur très justement attire l'attention sur la nécessité de tenir compte « des facteurs capitaux de la géographie géologique, botanique et humaine ». Mais aucun chapitre n'est consacré à la mise au point des renseignements nouveaux fournis par ces disciplines.

Une définition du néolithique n'eût pas été inutile. M. Louis remarque qu'il ne faut pas chercher d'unité dans la civilisation de cette époque dont les aspects sont multiples et varient suivant les régions, qu'il est inexact de parler de périodes, là où il n'y a que des industries, des cultures juxtaposées. Tout cela est très juste, mais insuffisant. Il eût fallu montrer comment, à la suite des découvertes de ces trente dernières années, la notion de néolithique s'est transformée, que d'une part cette période est en partie absorbée par les industries qui comblent maintenant le fameux *hiatus*, de l'autre par les cultures du début du métal. Notre conception du néolithique se ramène en somme à celle d'une période caractérisée par la domestication des animaux, les débuts de l'agriculture et l'usage généralisé de la poterie. Dans la revue des industries, on s'étonnera de voir conservées des

dénominations qui, à de rares exceptions près, se rapportent à un gisement déterminé plutôt qu'à un type de civilisation. C'est ainsi qu'il est plus logique de parler du groupe de la céramique rubannée que de l'industrie omalienne, puisque le groupe belge représente l'extrême avancée des agriculteurs porteurs de la civilisation que représente ce type céramique. Les classifications nouvelles de M. Breuil, pour le paléolithique inférieur, montrent combien il faut être prudent dans l'application à une industrie d'une dénomination tirée du nom d'une localité le chelléen qui en réalité n'est que l'acheuléen).

Il y a peu de renseignements à retirer des chapitres sur les établissements et les nécropoles, l'auteur n'ayant pas jugé utile d'appuyer ses assertions d'exemples concrets. Pas une fois on ne trouve mention d'une station aussi importante que le Fort-Harrouard, et si on discute les théories sans intérêt scientifique du Dr Baudouin ou de M. de Panigau sur les mégalithes, on chercherait en vain mention du célèbre travail de Montelius sur les dolmens et les allées couvertes.

En bref, malgré de judicieuses remarques et surtout les études de détail consacrées aux établissements du midi de la France que M. Louis connaît fort bien (Saint-Bauzille-de-Montmel, Hérault ; La Rouvière de Salinelle, Gard), cet ouvrage, où sont rassemblées, sans les critiques sévères auxquelles elles prêtent trop souvent, de vastes lectures, n'est pas encore le livre de synthèse qu'on attend sur le néolithique.

R. L.

V. Gordon Childe, *New light on the Most Ancient East. The Oriental prelude to European prehistory*, Kegan Paul, 68-74, London, 1934 : un vol. in-4°, 327 p., XXXII pl., 102 fig. Prix 15 sh. — Le volume, bien présenté, est une réimpression partielle de l'excellente étude de l'auteur publiée en 1928 sous le titre de *The Most Ancient East* (2^e édition en 1929). L'illustration est également améliorée et augmentée de nombreuses planches et de figures. Le volume nous apporte les données nouvelles dues aux actives recherches archéologiques exécutées pendant les cinq dernières années dans le Proche-Orient et qui ont non seulement considérablement enrichi nos connaissances des civilisations pendant les hautes époques, mais les ont, dans certains cas, complètement renouvelées. La suite des fouilles dans les tombes royales d'Oùr, les recherches dans la Rhodésie et le Kenia, dans les gisements paléolithiques du désert lybique (oasis d'El Khargeh), de la Palestine, du Kurdistan et des Indes, la révélation des civilisations tendancieusement appelées « prédiluviennes » et immédiatement « postdiluviennes » à la base des tells en Mésopotamie, la découverte des vestiges préhistoriques de l'Assyrie et du Bélou-

chistan ont fourni à M. Childe la matière de plusieurs nouveaux chapitres. Nous ne pouvons du reste qu'applaudir à sa prudence quand il met le lecteur en garde contre les rapprochements parfois trop irréflechis que l'on a faits dans le premier mouvement d'enthousiasme entre les civilisations préhistoriques et protohistoriques mises récemment au jour dans la vallée de l'Indus et celles déjà connues dans la vallée de l'Euphrate. Tous les méfaits causés par les théories sur les Indo-Européens et les hypothétiques Aryens ont porté ici leurs mauvais fruits. Dans le cas particulier des relations entre les Indes et le pays de Sumer, aucune certitude ne peut être acquise avant que les vastes régions intermédiaires du plateau iranien ne soient mieux fouillées. Or, il est certain qu'à ce sujet notre patience ne sera pas mise à une trop longue épreuve, puisque des missions françaises et étrangères sont en train d'explorer là les sites anciens. Avant de conclure, attendons leurs premiers résultats.

Mais c'est sur l'important chapitre IX, entièrement nouveau, intitulé *Iran and Syria*, que nous désirons insister particulièrement. C'est une mise au point très claire des connaissances actuelles pour cette multitude de civilisations anciennes que les fouilles récentes ont révélées dans les vallées de l'Euphrate, du Tigre et en Haute-Syrie. Et, dès le début, l'auteur dénonce en des termes très nets une de ces erreurs qui ont la vie dure et qui ont entravé les études archéologiques dans le Proche-Orient, particulièrement en Mésopotamie : la prétendue antériorité de la civilisation susienne (*the seniority of Susian culture that may well be deceptive*). Les découvertes à Suse dues à des explorateurs réputés, et leur publication par des savants éminents à une époque où l'on commençait à peine à se rendre compte de l'importance du rôle de la Mésopotamie aux hautes époques, ont donné à ce site un lustre tel que toutes les civilisations des pays environnants paraissaient devoir être ses tributaires. De gré ou de force, on a fait entrer les étapes de leur évolution dans le système de Suse. L'admirable céramique de Suse a longtemps relégué dans l'ombre les productions céramiques extraites des couches anciennes des sites voisins. L'auteur réagit vigoureusement et, tout en réservant à la civilisation susienne sa place d'honneur de *primus inter pares*, il lui oppose les civilisations non moins anciennes, parfois plus anciennes, et non moins importantes, que les récentes recherches archéologiques ont permis de découvrir en Iraq, notamment à El-Obéid, Ourouk, Tello-Larsa, Jemdet-Nasr, Kish, Samarra, Ninive (quoiqu'il faille sans doute rabattre considérablement les chiffres très élevés donnés par les fouilleurs aux couches inférieures de ce dernier site) ; puis, dans la Syrie septentrionale, au Tell Halaf, à Sakjé-Geuzi, au Tell Hariri et à Ras Shamra. L'auteur aurait peut-être insisté plus encore sur l'importance de ces centres de civilisation des pays entre la haute

vallée de l'Euphrate et la côte de la Syrie du Nord, s'il avait pu utiliser les toutes dernières découvertes de M. Parrot dans l'ancienne capitale du royaume de Mari, et celles faites dans les strates inférieures de Ras Shamra-Ugarit. Mais il aperçoit déjà le rôle considérable que ces pays jugés jusqu'alors retardataires par rapport aux centres mésopotamiens et à Suse, ont joué pendant les hautes époques.

Peut-être faut-il bien se garder de verser dans l'excès contraire. En déplaçant trop vers le Nord, sur les plateaux anatoliens ou même jusque sur les bords de la mer Caspienne les sources et origines de ces civilisations anciennes, on accorderait trop de crédit à des spéculations qui reposent sur trop peu de données réelles.

Dans un tableau brossé à grand coups et pour lequel il convient de ne pas se livrer à une critique trop sévère, l'auteur tente, en manière de conclusion, de donner une vue générale des développements des divers grands centres de civilisations depuis l'Égypte jusqu'aux Indes, des migrations et des relations de commerce qui les mettaient en communications réciproques, des grands progrès industriels dus aux innombrables générations humaines de l'Orient antique, auxquelles, tout compte fait, l'Occident reste redevable d'une partie de sa civilisation.

C. F. A. S.

R. J. Forbes, *Notes on the history of ancient roads and their construction*. Allard Pierson Stichting, Universitèit van Amsterdam, archaeologisch-historische Bydragen, III, Amsterdam. N. V. Noord-hollandsche Uitgeversmij, 1934, 26 × 18,5 ; xi + 182 p. — A la suite des deux précédents essais, celui de Mme Zadoks-Jitta sur le portrait romain (1932) et celui de M. L. J. Elferink, *Lekythos* (1934), voici déjà le troisième volume de cette nouvelle collection, dont le rythme d'enrichissement est juvénile ! M. G. A. S. Snijder, directeur, ne nous habitue pas seulement à la régularité, mais, en cette période de crise, à l'abondance ; l'étude sur les *Routes antiques* est, matériellement, la plus importante dans la série. — L'auteur, spécialiste de l'histoire du bitume, est, nous dit-on, chimiste au Laboratoire de la N. V. De Bataafsche Petroleum Maatschappij à Amsterdam, et il a été aidé pour sa publication, par la direction de cette puissante Société : Sir H. W. A. Deterding, grand administrateur de la Royal Dutch, reçoit en tête du livre les remerciements qui lui sont dus ; on ne pourrait que souhaiter voir apparaître, même en France, cette bonne entente généreuse entre l'industrie et les sciences du passé...

M. R. J. Forbes doit à ses fonctions, et à la forme naturelle de sa curiosité d'homme d'action pratique, d'avoir posé le problème des routes antiques sous une forme originale et actuelle. Après avoir

enquêté sur les voies de transport comme « phénomènes géographiques » et « élément représentatif de tendances humaines », il donne d'abord ici un rapide aperçu des conditions de développement et de construction des routes modernes : introduction à une étude rétrospective, où la documentation reste surtout archéologique et directe, les témoignages littéraires comptant bien moins, comme on le voit vite, que les résultats des fouilles, et les graphiques d'ingénieurs. L'information historique est hélas ! souvent par trop rapide, car l'auteur ne paraît pas familiarisé, certes, avec toute la bibliographie qu'il aurait pu atteindre, même sur les voies préhistoriques : alignements, routes de terre, pistes de rondins (log roads), etc.

Les travaux français sont souvent négligés, notamment pour la Gaule, où les études de C. Jullian, de A. Grenier, etc., etc., n'auraient pas dû être perdues de vue. Le IV^e chapitre traite des anciennes routes de Malte et de Crète ; mais, pour la Crète, on découvre avec stupéfaction que l'auteur s'en est tenu exclusivement aux travaux de Sir Arthur Evans ; il néglige ainsi, à côté de la grande route Nord-Sud (Kômó, bouche de l'Amnisos), même la *route orientale* (côte Nord), maintenant jalonnée (rien sur les belles routes de Mallia, autour du Palais, pourtant connues et étudiées !). Pour l'époque mycénienne, les aperçus sont non moins cursifs. De l'Égypte à la Palestine et à la Syrie, de l'Inde par la Mésopotamie à l'Iran et à la côte anatolienne, c'est assez vertigineusement, certes, que le livre nous mène : le système des routes perses n'ayant droit, ainsi, qu'à 4 pages (80-83), et les études de G. Radet (Route royale) étant passées toutes sous silence. Sur le réseau grec, 17 pages n'apportent qu'une information à mon gré fort maigre, et qui n'est pas toujours sûre : l'auteur pense-t-il pouvoir s'en tenir aux renseignements de Lenormant (1864) et Bötticher (1879) sur la Voie sacrée éleusinienne, entre autres ; ainsi que, pour la vie privée, le trafic, à des compilations souvent sans critique¹ ?

C'est sur la route romaine, au chapitre XI, que l'enquête insiste le plus, par comparaison avec la technique moderne (des Romains à Mac Adam, 1830). Là, les sources écrites et les inscriptions jouent leur rôle (mais en Grèce aussi, ces témoignages eussent dû être invoqués, notamment pour l'Egnatia — ici bien insuffisamment connue). Au reste, la toponymie intervient trop peu çà et là, recherche dont l'auteur n'a pas retiré, tant s'en faut, grand bénéfice. — On avançait lentement, malaisément, sur les routes antiques. Disons-le : un tel sujet, *immense*, ne gagne pas à être ainsi *survolé*. L'auteur rend hommage à l'exploration aérienne : mais en Angleterre, en Syrie, où elle a été si

1. La citation de Langlois, p. 114, fort incomplète, se rapporte à l'Asie (Cilicie), et n'eût pas dû dispenser du recours, pour ces régions, à des *Reise* singulièrement plus instructifs, et récents.

méthodiquement organisée, où elle est déjà si fructueuse, lui a-t-elle fourni beaucoup (deux pages seulement, 67-68 pour Palestine et Syrie, pays des *pipe-lines* et rien sur des travaux du P. Poidebard) ? Le travail rendra des services pour la technique constructive ; il apporte quelques aperçus financiers non négligeables, une bibliographie (par chapitres, à classer, à compléter souvent), et en appendices, des *tables chronologiques* (à réviser parfois) : d'abord sur les anciennes routes de 3.000 à notre ère ; puis sur le réseau romain en général jusqu'en 125 ap. J.-C. ; spécialement sur le réseau dans l'Espagne romaine, d'après Van Sickle, 1929. — Les théories hardies du Commandant Lefebvre des Noettes sont citées (p. 166), mais non discutées¹.

Ch. P.

J. G. Milne, *The first stages in the development of Greek coinage*, Basil Blackwell, Oxford, in-8°, 19 p. — Exposé sur les rapports, toujours actuels, du « politique » et de l' « économique » ; cette fois, dans le monde grec antique. Malgré l'incertitude des témoignages historiques, anciens ou modernes, il semble à l'auteur que l'usage de marquer des lingots de métal (*electrum*) fut inventé dans les cités grecques de la côte asiatique ; mais cette pratique a pu commencer à Mycènes, où des lingots *non marqués*, ont la forme, déjà, des plus anciens d'Ionie. On peut suivre les progrès de la fabrication : les lingots, d'abord, résultèrent de la chute du métal fondu sur une surface plate refroidissante ; puis vint l'impression du poinçon (avec ou sans devise) ; plus tard, la marque a été faite sur l'autre face du lingot, selon le *coin*, où le lingot était enfoncé à l'aide d'un coup de poinçon : technique de toutes les monnaies grecques archaïques. Enfin, on verrait le poinçon remplacé par un second *coin*.

La valeur des premières monnaies, en Grèce, variait avec le cours local du métal, et la multiplicité des unités de poids nuisait à leur diffusion. Les rois de Lydie adoptèrent la monnaie grecque, *mais ils n'inventèrent rien* : aucune pièce, des plus anciennes, ne provient de chez eux). Ils ont pu innover, seulement, en fixant des cours aux valeurs variables, car ils étaient maîtres de la production de l'électrum et plus libres, à ce sujet, que les villes grecques. Le bimétallisme (or et argent) daterait de Crésus. En Grèce, l'or est resté rare ; mais les lingots d'argent circulèrent de bonne heure, peut-être d'abord par la décision d'Égine, riche et commerçante, et au VII^e s. dans les places qui étaient en rapports suivis avec l'île. Avant la monnaie d'argent,

1. Cf. *Illustrated London News*, 8 sept. 1934, p. 364 sqq. : *How the Romans made roads* (graphiques en relief du Ministère de l'Agriculture, Bureau des routes publiques, U. S. A. : construction de la Via Appia : Vitruve, VIII, ch. 6).

la Grèce connaissait une monnaie de fer, dorieenne, formée de barres (*oboles*). Les deux systèmes auraient été fondus par Pheidon d'Argos (650), qui retira le fer de la circulation, et introduisit, comme unité de poids, la *drachme* appartenant au système de la monnaie de fer. Le statère éginétique reçut alors une valeur de 2 dr. Il y eut, semble-t-il, entente entre Pheidon et Égine, pour cette réforme, car ce système fixait le prix de la monnaie à un cours inférieur à celui du métal, déterminant ainsi un bénéfice pour les Éginètes, détenteurs du monopole de la frappe. Selon M. J. G. Milne, cette surestimation aurait porté atteinte aux intérêts des Corinthiens : ceux-ci, peu après 650, utilisèrent l'argent illyrien pour frapper une monnaie propre. Le système éginétique disparut alors de l'Occident. La réforme monétaire avait provoqué une grave crise économique en Attique, ce qui força peut-être Solon à dévaluer la *drachme*. La mise en exploitation du Laurium donna à point l'indépendance aux Cécropides, — et l'exemple de l'Attique entraînant les autres cités, — la réforme de Pheidon tourna finalement à la ruine d'Égine.

Gilbert Ch. PICARD.

Gholam-Reza Kian, *Introduction à l'histoire de la monnaie et histoire monétaire de la Perse, des origines à la fin de la période parthe*. Paris, Geuthner, 1934, gr. in-8°, 251 p., avec 10 fig. — Il faut distinguer dans ce volume deux parties dont le lien n'est peut-être pas satisfaisant. Les 94 premières pages, bien que contenant des notions utiles, auraient pu être résumées, d'autant plus que l'auteur n'a pas assez insisté sur certains anneaux, de bronze, recueillis au Caucase et dans l'Arménie, dont le poids est toujours un multiple exact d'un poids de 8 gr. 417, qui est à peu près celui de la darique, évidemment postérieure.

L'auteur paraît croire que le fait de la monnaie frappée par une autorité légale a supprimé l'usage de la balance, moyen de contrôle. Des textes antiques et l'existence de petites balances, depuis l'époque romaine jusqu'au XVIII^e siècle au moins, prouvent que les changeurs, les marchands et le public même, n'ont jamais cessé de s'assurer que les espèces rencontrées dans la circulation avaient le poids voulu ; opération nécessaire, car les fraudeurs ont toujours cherché à diminuer le poids légal, d'une manière ou d'une autre.

C'est avec raison que l'auteur s'élève contre l'opinion d'Ernest Babelon, qui trompé par le mot « darique », croyait que la monnaie de ce nom ne pouvait remonter au delà du règne de Darius, fils d'Hystaspe (521-486). Mais le terme *dariku* (pl. *darikānu*) existe dans des contrats antérieurs à ce prince. Il est donc possible — probable même — que Cyrus et Cambyse aient frappé déjà monnaie, ce qui est très rationnel, puisque Crésus en avait frappé en Lydie. On peut

donc penser que le classement chronologique de Babelon est à revoir. M. Gholam-Reza Kian s'est arrêté au seuil de cette voie qu'il avait cependant bien entrevue ; une étude serrée des monnaies elles-mêmes lui eût peut-être fourni des résultats intéressants.

C'est avec raison aussi que l'auteur a combattu la singulière théorie de Jacques de Morgan, qui renouait à attribuer des monnaies aux premiers rois Arsacides avant Mithridate I^{er} (174-136) ; c'est-à-dire que de 250 à 174 av. J.-C., la dynastie arsacide aurait donné cours aux espèces monétaires de ses voisins. Pour qui connaît l'économie politique des États de l'Antiquité, cette hypothèse est en effet inacceptable.

Dans bien des cas, M. G.-R. K. choisit les meilleures solutions et il connaît son sujet. Son travail rendra des services.

L'illustration est insuffisante et il y a trop de fautes d'impression (p. ex., *Firdansi* et *Ferdaussi*, pour Firdôûsi ; *Durdoonjee* pour Furdooonjee ; *Bacas*, pour Blacas, etc.).

Adrien BLANCHET.

P. Cloché, *La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338 av. J.-C.*, Paris, Alcan, 1934, in-8° de 343 p. — Nul n'était plus qualifié que M. P. Cloché pour écrire ce livre qui comble une lacune évidente. En de solides articles, il avait déjà approfondi, l'une après l'autre, toutes les questions prêtant à discussion dans la politique étrangère d'Athènes, depuis la fin de la guerre du Péloponnèse jusqu'à Chéronée. Il a ainsi le mérite assez rare d'avoir osé tenter lui-même la synthèse de ses analyses.

Il a bien d'autres mérites encore. C'était déjà faire preuve de dévouement que de s'atteler à semblable sujet. On sait que les 3/4 de siècle étudiés ici comptent parmi les périodes les plus obscures de l'histoire grecque. Telle est l'ardeur de M. C. qu'il y introduit de la clarté ; malgré ses réticences (p. 1), on pourrait même dire qu'il en met trop (cf. p. 2.). Il donne ainsi à ses lecteurs une impression de continuité dans l'action extérieure que l'extrême morcellement des chapitres de son ouvrage, et l'habileté toute littéraire de certaines de ses transitions, suffiraient à ébranler. Louons encore, comme il convient, le souci d'objectivité, la prudence critique, la remarquable conscience de l'auteur. M. C. s'efforce de laisser parler les faits ; il pèse le pour et le contre ; il n'a négligé ni une inscription ni un texte. Enfin, il n'est que juste de rendre hommage à la résolution qu'il a prise de ne jamais sortir des frontières qu'il s'était tracées. Il nous donne vraiment, non une tranche d'histoire grecque, mais une histoire de la politique extérieure d'Athènes entre deux dates déterminées : Sparte, Thèbes, la Thrace, la Macédoine, la Perse, bien que sans cesse présentes, demeurent toujours à l'arrière-plan.

Grèce, éprouve, du fait d'un concours malheureux de « circonstances », de véritables désastres. Mais, pour le moins, il faudrait ne pas représenter constamment cette cité comme ayant une politique étrangère, alors qu'on peut l'accuser de n'en avoir aucune. Il est vrai que M. C. pousse l'indulgence jusqu'à lui trouver des excuses pleines d'ingéniosité pour sa véritable carence dans l'affaire d'Amphipolis (cf. p. 150 ss.). Que notre auteur réagisse avec vigueur contre une certaine école allemande qui ne trouve pas assez de mots pour marquer son mépris pour Demosthène, c'est la logique même. Mais tombant dans l'excès contraire (p. 171 ss.), il n'a plus que des éloges pour l'orateur. Ses fautes, même les plus grossières, son incompréhension totale de la situation, lors des premiers conflits entre Athènes et Philippe et Demosthène, en effet, avait de bonnes raisons, même *personnelles* pour connaître à fond « la question du Nord-Ouest », M. C. ne tient pas à s'y attarder. Enfin quand il aborde le récit de l'avant-dernière phase des hostilités de 346 à 340, on devine son souci constant de la présenter comme « un redressement partiel de la politique athénienne » (p. 243) alors qu'on aimerait à voir marquer avec vigueur, au contraire toutes les occasions manquées par la diplomatie athénienne, les innombrables « défaillances » de sa politique étrangère. Certes, on est pleinement d'accord avec M. C., quand, dans sa conclusion, il affirme que tous les malheurs de la cité de Périclès proviennent d'un « fléchissement profond de l'énergie nationale » (p. 318). On ne peut que lui reprocher de nous en avoir dissimulé les prodromes, et de ne pas avoir mis suffisamment en lumière — quitte à en souligner les temps d'arrêt — la décadence continue de la politique extérieure d'une cité rongée à l'intérieur par tous les maux dont peut souffrir une démocratie qui tourne à la démagogie.

Je ne voudrais pas terminer ce compte rendu, sans dire à M. C. que son livre m'apparaît comme un instrument de travail désormais indispensable. On est confondu par la masse de faits qui y a été rassemblée, et discutée avec une incomparable érudition. Ce volume, d'une lecture difficile, dont la présentation elle-même n'est pas agréable — le système des références, dans le texte, n'est vraiment pas à recommander — où les idées générales sont volontairement laissées dans l'ombre, n'en est pas moins le meilleur commentaire historique des textes des orateurs attiques. Il marque une importante étape dans notre connaissance de l'obscur iv^e siècle athénien¹.

Robert COHEN.

1. On est un peu confus d'aborder la question bibliographique avec l'excellent rédacteur des *Bulletins d'Histoire grecque de la Revue Historique*. Il ne me tiendra pas rigueur, j'en suis sûr, de lui signaler que peut-être il pourrait ajouter à sa liste des p. 318 ss., l'indication de l'intéressante étude de PARKE,

Metropolitan Museum studies, vol. V, part one; édit. par The Metropolitan Museum of art, 1934, gd. in-8°, 145 p. — Cet important fascicule semestriel débute (p. 1-19) — est-ce précaution prophylactique ? — par une intéressante étude de M. Hans Tietze sur *La Psychologie et l'esthétique du faux en art*. On y trouvera curieusement à s'instruire, même après l'étude récente de M. Vayson de Pradenne, *Les fraudes en archéologie préhistorique*, sur les motifs divers — appât du gain ou joie de la mystification — qui peuvent pousser à la fabrication moderne d'objets d'art attribués fictivement à tous les âges, depuis celui de la pierre, jusqu'à celui du ciment armé ! L'illustration montre copieusement à tous les historiens et conservateurs de musée les occasions, si favorables, qu'ils ont de s'égarer dans l'exercice de leur difficile profession... L'étude forme ainsi un nouveau *bréviaire* indispensable, notamment, aux débutants. Ce *bréviaire* est-il complet ? Est-il impartial ? A part quelques bronzes de Sardaigne, et un médiocre relief de Vienne, l'antiquité gréco-latine n'est guère représentée que par la célèbre Tiare de Saitaphernès, qui fit trébucher l'érudition française, et le rapprochement est cruellement montré avec les vignettes du *Bilderatlas zur Weltgeschichte* de Weisser (fig. 17), où le « naïf » juif d'Odessa — hélas ! il y a eu plus naïf encore¹ ! — a pu se documenter. J'aurais aimé, pour ma part, qu'on voulût bien nous parler aussi un peu de la *Coré debout à la grenade* de Berlin, voire du « Trône » de Boston, sur lequel l'étude la plus décisive me paraît toujours celle de M. A. von Gercken. Il est bon, par ailleurs, qu'en trouvant aux pages 20 et suivantes — juste après l'article ! — la description et les vues du nouveau Couros de New-York, le lecteur ne soit pas distrait, et sache bien qu'il est passé delà la limite du premier article... Le faux a sévi sur toute époque, depuis qu'il y a des experts, et des marchands d'antiquité. Il n'a épargné aucune religion. Le Baphomet du *Kunsthist. Mus.* de Vienne voisine ainsi avec les Madones à l'enfant qu'a faites Alceo Dossena, tour à tour selon les styles de Giovanni Pisano, de Simone Martini, de Vecchietta². M. Fr. Poulsen

sur le développement de l'Empire spartiate de 405 à 371 (*J. H. S.*, L, 1930, p. 37 ss.), de l'excellent article de ROBERTSON, sur l'organisation judiciaire dans la seconde confédération athénienne (*Class. Philol.*, XXIII, 1928, p. 30 ss.), des remarques d'EHRENBERG sur cette même confédération (*Hermes*, t. LXIV, 1929, p. 322 ss.), enfin du très vivant petit livre de TREVES, sur Démosthène et la liberté grecque (Bari, 1933).

1. Le faussaire a doublé le nombre des chevaux qu'il empruntait à l'*Ermordung des Rhesos* ; mais un de ses quatre chevaux est *apode* : ce qui eût pu, tout de même, retenir l'attention...

2. Pour les faux de la Renaissance italienne, A. Dossena a eu un prédécesseur : Giovanni Bastranini de Florence (1830-1868). Dossena lui-même fabriquait du *classique* aussi : le Musée de Stockholm lui doit une *Coré*, dont on ne parle pas ici ; non plus que du fameux groupe de fronton qui valut à Fr. Studniczka de se tromper avec tant d'éclat et de colère, sur la fin de sa vie !

a récemment attiré l'attention sur l'usage des Romains de changer les têtes des statues pour en transporter le bénéfice à d'autres vivants ; or, on verrait ici (fig. 5) une statuette du Baron Sina, par Ant. Ritter von Fernkorn, métamorphosée... en un portrait de Goethe ! Mais on ne peut citer, et c'est dommage¹. Il y a aussi des « restaurations » qui sont presque véritablement des faux en art : on nous montre « réparé » le Fondaco dei Turchi, à Venise. N'aurait-on pas pu faire une place au Trophée de la Turbie ? *Quisque suas patimur... tias.*

Le plaidoyer (p. 20-56) que Miss G. M. A. Richter a consacré, à la suite, au « nouveau » Couros de New-York, est le plus habile qui soit. On sait, et voit à nouveau, que cette pièce est d'une intégrité redoutable, à faire rougir toute l'archéologie officielle, trop habituée à ne découvrir des *Couroi* que par menus morceaux. Comment les fouilleurs clandestins mettent-ils seuls, si bien, leur main scélérate sur des pièces si nettes et vendables, du type de la *Coré debout à la grenade* de Berlin, ou de ce jeune conscrit solonien aux si vilaines proportions ? Miss G. M. A. Richter n'a pas de peine à triompher — je l'avais prévu (*Rev. archéol.*, 1933, II, p. 331-332) — de certains raisonnements de M. Wegner, qui avait condamné le Couros américain avec une juvénilité trop impatiente. — Le fera-t-elle acquitter devant l'opinion impartiale ? J'espère que non, pour notre bonne connaissance de l'art grec, et pour notre reconnaissance envers la Grèce : celle-ci ne devant être tenue pour responsable de l'art « attique » (?) exposé maintenant à Berlin et à New-York, qu'à la dernière extrémité, et s'il le faut, le visage voilé en signe de deuil ! Les photographies ont beau être excellentes, et même être prises pour diminuer autant que possible les ressemblances avec la tête dipylonienne, authentique, qui a servi de modèle (fig. 20-22), elles ne peuvent rien détruire (p. ex. : nœud de tête, fig. 2 et 21 ; oreille, fig. 8 et 22), de ce qui est suspect. — Composant sa statue, à mon avis, au milieu même des originaux du Musée d'Athènes, et bénéficiant aussi de ses voyages, l'auteur (qui n'est pas, certes, un maladroite !) a procédé — en mieux — un peu comme le « naïf » Juif d'Odessa, dont il est question dans l'article de M. H. Tietze. Il s'est soigneusement gardé d'y apporter du nouveau, mais il y a mis bien des *remembrances* prises *ça ou là*. Ce n'est pas moi, dans ces conditions, qui admirerai que la forme des genoux évoque Dermys et Kitylos, sculptés à *Tanagra jadis*, mais maintenant conservés à Athènes (dans la même salle que le grand Couros du Sounion). On ne l'attendait pas, j'en conviens ; mais on se l'explique très bien, comme ci-dessus ; pas du tout, ...autrement, si le « nouveau »

1. J'ai suggéré que le catalogue n'était pas complet. On n'y verra rien non plus sur le buste de cire du Musée de Berlin, acquis en 1909, comme un chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, et qui avait été exécuté en 1846 en Angleterre, par Richard Cockle Lucas.

Couros est *attique* ; quant à faire de cette rencontre une preuve d'authenticité, ce n'est pas dans mes moyens. J'y verrais tout juste le contraire. Je répéterai même observation pour ce qui est dit, p. 43 sqq. des ressemblances constatées (cf. fig. 26 sqq.) entre les fragments de la jambe gauche d'un Couros du Sounion, dont on n'avait que le torse : l'existence de ces fragments était tout de même connue aux réserves, et Miss G. M. A. Richter n'est peut-être pas la première à les avoir dessinés. — Impossible ici de tout reprendre point par point. Sans multiplier ce qu'on regrette d'avoir à dire de cette façon, il est, je crois, du devoir des sceptiques de *persévérer* : je rends pour ma part hommage à l'étude, très compétente, et si magnifiquement minutieuse, du savant conservateur du Musée de New-York ; qu'elle me pardonne de lui dire que sur aucun point, elle ne m'a encore convaincu. Bien des observations de détail, excellentes, resteront d'ailleurs à retenir, pour tout ce qui n'est pas l'objet principal de l'article. La fig. 39 reproduit parmi d'autres le Couros de la Glyptothèque de Munich ; faut-il répéter qu'elle en *démontre, de visu*, l'inauthenticité ? Je n'utiliserai jamais, jusqu'à nouvel ordre, dans mon enseignement, ni cette œuvre, ni le Couros de New-York, ni la Coré de Berlin, tous les trois si bien conservés, mais qui ne relèvent pas, je crois, de l'art grec.

M. W. S. Lewis a consacré (p. 57-92) un article très documenté à la Genèse de Strawberry Hill, la construction « gothique » d'Horace Walpole, commencée en 1748 (cf. la *Description*). Il est peut-être excessif de dire qu'elle fut *à l'origine*, en pays anglo-saxon, du snobisme des cathédrales, et d'un entraînement romantique pour ce qu'on appelait *more barbarorum* le style « moyenâgeux » ; mais elle a exercé une influence aussi fâcheuse qu'évidente. — De M. J. D. Beazley, p. 93-115, une belle notice sur la Coupe de Troilos (New-York, G. R. 521), décorée à l'intérieur d'une gorgone barbue courant, *ailée*, et au pourtour du thème de la célèbre Surprise (Troilos y est bien *à cheval*, et la fontaine y est sans arbres environnants : ce qui n'augmente pas les chances de l'hypothèse de M. E. Buschor, sur le Fronton de l'olivier à l'Acropole d'Athènes). — M. W. M. Ivins Jr. publie, p. 116, une courte notice — avec une magnifique reproduction — sur l'important bois gravé de Peter Breughel le Vieux : le *Mariage de Mopsus et de Nisa*, de l'ancienne collection Figdor, acquis par le Musée de New-York : amusante page satirique. De M. P. Jacobsthal, l'éminent archéologue allemand, une étude excellente de tous points, sur le cratère de la *Nekyia*, récemment entré au Metropolitan Museum : il est décoré de personnages dont les noms sont généralement inscrits (figures de marionnettes, dit P. J. ?), et sur deux registres : en bas, Zeus, au foudre Hermès lithobole et un géant ; sur l'autre face Tityos en « *vulneratus deficiens* » : saint Sébastien du paganisme, sur lequel Apollon et Artémis tirent à la cible devant Lété leur mère.

Au-dessus, la *Nekyia* même, avec les noms Θεσευς, Περιθος, Ηερακλες, inscrits ; Thésée est cuirassé, Héraclès armé de la massue et de l'arc, de la dépouille léonine ; curieuse silhouette d'Hermès avec les *chrysa pedila*, et le casque ailé ; Hadès est près de lui. Le revers figure le δῶμα Περσεφόνας, avec deux simples colonnes. La déesse y est assise. Devant elle, un Palamède très mouvementé, curieusement appuyé à une colonne, et deux hommes en conversation, Ajax et Elpénor. Vient ensuite un groupe avec une porteuse d'aryballe, faisant la *deriosis*, et Méléagre. Le vase n'est pas beau ; mais c'est un document très important pour la religion populaire dans l'Athènes de Périclès. En appendice, une liste des « calyx-craters », avec mention de ceux qui sont décorés de deux frises.

Ch. P.

Homenagem a Martins Sarmento, *Miscelânea de estudos em honra do investigador vimaranense no centenario do seu nascimento* (1833-1933). Guimarães, Sociedade Martins Sarmento, 1933 ; gr. in-4° de 477 p. avec fig. — Malgré la diversité des sujets traités dans les mémoires qui composent ce recueil, l'ensemble se rattache à l'archéologie de la Péninsule ibérique depuis les origines jusqu'à l'époque des invasions. La plupart d'entre eux devant être analysés dans notre *Chronique ibéro-romaine*, nous nous contenterons de signaler les plus importants d'entre eux : P. Bosch Gimpera, *Los Celtas en Portugal y sus caminos* ; — B. Taracena Aguirre, *Tribus celtibericas « Peldonones »* ; — J. Martinez Santa-Olalla, *Monumentos cellicos funerários. As « pedras formosas » e as estelas em forma de casa* ; — Fr. Alvez Pereira, *Os vestibulos das habitacões cilanienses* ; — J. Fontes, *Figuras rupestres astrais no santuário prè-histórico do Gíáo* ; — L. de Pina, *Notas para a prè-historia vimaranense* ; — J. de Pinho, *Consideracões sobre a religiosidade dos cilanienses de Briteiros e Sabroso* ; — A. Grenier, *La voie régordienne et Mercure* ; — L. Wickert, *De nonnullis miliariis Bracaraensibus* ; — J. Perez de Barradas, *Necrópolis visigótica de Daganzo de Arriba (Madrid)* ; — H. Zeiss, *Spätrömische stempelverzierte Keramik aus Portugal und Spanien* ; etc. Parmi les autres travaux contenus dans le *Recueil*, trois sont consacrés à la bibliographie et à l'œuvre archéologique et littéraire de Martins Sarmento ; un certain nombre traitent de littérature : d'autres d'ethnographie : masques galiciens d'origine préhistorique (F. Bouza Brey) ou d'anthropologie : ossements préhistoriques de la grotte dos Refugidos (A. Athayde) ; Valétiens et Portugais (A. A. Mendez Correa) ; étude sur la grandeur du trou occipital en fonction de la capacité crânienne (P. Pittard). Il faut encore signaler les travaux de recherches archéologiques ayant pour objet des pays autres que la Péninsule ibérique : description

d'un four à minerai du 1^{er} siècle avant J.-C. découvert à Mechlin en Grande-Pologne (J. Kostrezewski); le sud-ouest de la Grande-Bretagne pendant le premier âge du fer (C. A. Raleigh Radford); observations sur le siège des Senons cisalpins (E. Linckenheld); la hache gardienne des tombeaux néolithiques en Champagne, (P. M. Favret); les Celtes en Olténie (C. S. N. Plopsor); un ex-voto délien : la pivoine (W. Deonna); etc.

R. L.

J. Carcopino, *Points de vue sur l'impérialisme romain*. Paris, Le Divan, 1934, in-16 de 273 p. — Aucun des mémoires qui composent ce recueil n'est inédit, mais c'est avec plaisir et profit qu'on les retrouve groupés sous ce titre significatif — et le livre arrive à son heure. Ce caractère d'actualité apparaît nettement dans la dernière étude, *Empire romain et Europe*, où l'auteur rappelle au vieux monde européen son rôle de successeur de Rome et l'engage à ramener dans l'univers la « Paix romaine ». Souhait auquel on souscrit volontiers, mais sans trop d'illusions, car la fameuse *Pax romana*, belle surtout dans l'œuvre des historiens, n'est pas dans la réalité sans graves fêlures, et sans dissimuler bien des misères. L'impérialisme, lui aussi, est rarement conforme à la noble définition virgilienne (*En.*, VI, 852-854), et l'histoire enregistre plus souvent la volonté de puissance que le souci de dicter une juste paix, la protection des faibles et l'écrasement des superbes. Au reste, J. Carcopino, avec un sens aigu des réalités, a mis parfaitement en lumière les aspects mouvants de l'impérialisme romain : visées de conquête qui, dès la chute de Carthage, marquent la politique de Rome en Orient comme en Occident (*Les débuts de l'impérialisme romain*); opportunisme de Trajan qui, pour remplir les caisses laissées vides par Domitien, redore pour un temps l'Empire avec les « réserves » de Décébale (*Un retour à l'impérialisme de conquête : l'or des Daces*). La royauté de César et l'empire universel enregistre, en fin de compte, l'échec de la tentative du dictateur victorieux, *cautior an audentior*, s'élevant « pas à pas à la monarchie, par les degrés de sa divinisation ». Mais, si l'assassinat de César a sauvé la Perse, il n'a pu retarder l'orientalisation de l'Empire, pas plus que la renaissance de l'absolutisme césarien dans le régime impérial. L'habileté d'Auguste a fait le reste. Avec Claude qui « au moins une fois dans sa vie » (août 48) apparaît sous les traits d'un politique avisé, l'impérialisme se masque d'égalité en ouvrant à l'élite de la *Gallia comata* l'accès aux magistratures (*La Table claudienne de Lyon et l'impérialisme égalitaire*). Des deux thèses en présence, celle de Ph. Fabia et de J. Carcopino, la seconde est bien séduisante. Choc en retour, suivant l'heureuse formule : *L'impérialisme renversé*, Carcopino dresse

le juste compte de ce que Rome et l'Empire doivent à la Gaule dans le domaine moral et matériel. Cette action très profonde serait inexplicable si on ne rappelait la vitalité du sentiment national, qui, un siècle et demi après la conquête, se manifeste encore dans l'art des sculpteurs et les productions sorties des officines des potiers gallo-romains.

R. L.

Léon Homo, *Le Haut-Empire. Histoire romaine*, publiée sous la direction de Gustave Glotz. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1933 ; in-8° de 668 p. avec 12 cartes h.-t. — Cette histoire du Haut-Empire qui s'inscrit entre deux drames, l'assassinat de César et le meurtre de Caligula, ce « superbe garçon boucher », vient d'être exposée par M. Homo, en un récit à la fois sobre et vivant, qui repose sur une information très sûre et un sens critique avisé. L'intrêtet de ce volume est de mettre en lumière les ressorts d'une politique qui varie suivant les qualités, les défauts ou les tendances des maîtres de l'heure : bons sens d'Auguste, cabotinage de Caligula, stupidité féroce de Domitien ; ambitions de Trajan dans sa marche au Danube et à l'Euphrate ; modernisme d'Hadrien s'efforçant d'assurer la protection de l'Empire par un réseau d'alliances et une muraille de Chine ; réaction de Marc-Aurèle contre cette politique de facilité et ses dangers et reprise de la politique des annexions défensives. Le récit s'arrête au déclin qui commence avec le règne de Commode.

R. L.

Silvio Ferri, *Arte romana sul Danubio*. Biblioteca della Rivista storica. Milan, Popolo d'Italia, 1933 ; gr. in-8° de 11-423 p. avec 594 fig. — Ce nouveau livre de M. S. Ferri reste d'une lecture difficile et sa composition ressemble trop souvent à l'assemblage hâtif de notes extraites au petit bonheur de ses carnets. Ce qui importe dans un ouvrage de ce genre, c'est de mettre en lumière la part qui revient à l'esthétique nationale et aux apports étrangers. Il y aurait beaucoup à dire sur la persistance des techniques et du caractère particulariste de la sculpture dans les provinces romaines. Mais c'est un travail lent et minutieux et on ne peut se contenter des explications faciles de l'auteur qui s'en tient aux comparaisons avec l'imagerie étrusque (?), en passant par l'art chypriote et l'art grec archaïque. A des remarques de ce genre, fréquentes sous la plume de l'auteur, « *universalità del tipo* », « *una forma mentis generale* », on eût préféré un simple répertoire, accompagné de descriptions sobres et précises — je pense à l'inestimable *Recueil* d'E. Espérandieu — des 4.000 photographies prises par M. S. Ferri dans les 48 musées qu'il visita. Un tel répertoire eût

empêché l'auteur de s'étonner de trouver à Carnuntum un monument funéraire orné d'un buste de caractère celtique (fig. 156 et p. 131-132) ; celui de Q. Veratius n'est pas le seul que conserve le musée de Carnuntum. La clé de l'énigme — si tant est qu'il y a énigme — est fournie par les deux noms gaulois, Atepomarus et Brogimarus gravés sur la stèle où, au-dessus d'une scène de chasse, Atepomarus est représenté suivant les traditions de la sculpture des Celtes (*Germania romana*, III, pl. XXXI, 2).

R. L.

S. Ferri, *Studi novi e sviluppi della critica intorno alla questione dell'arte romana*. Copitelli e Palazzotti, Rome, 1934 ; in-8°, 29 p., 15 lires. — Après deux premières études, qui n'ont pas été accueillies sans réserves ni contradictions — sur les Trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges, et le « Numen Augusti » d'Avallon — M. Silvio Ferri avait donné sans désespérer, dans la même série, un 3^e opuscule : *Motivi ornamentali nell'arte romana nel medio e basso Danubio*. M. Fr. Poulsen a jugé sans faveur la méthode employée pour ces recherches régionales, à propos d'*Arte romana sul Danubio* ; cf. *REA*, XXXVI, 1934, p. 236 sqq. — M. Silvio Ferri, que l'icônographe expert de la Glyptothèque Ny Carsberg renvoyait assez ironiquement à l'école, ne s'est pas découragé, à en juger par le titre très général de son 4^e fascicule. Lue sans parti pris, cette enquête méthodologique n'apporte rien de bien nouveau, avouons-le, sur les vicissitudes de la critique appliquée à l'art latin. On nous définit les positions anciennes et nouvelles connues, les débats de doctrine qu'ont pu faire naître Wickhoff, Furtwängler, Strzygowski, à qui M. S. Ferri, sévère à son tour, reproche « d'avoir manqué d'une base historique sûre ». Il jette dédaigneusement à ce premier stade critique, et aux gémonies d'un passé funeste, les études de Courbaud, celles de Gardner, coupables dit-il, d'avoir méconnu diversement l'originalité latine. Mais Riegl aurait préparé le « secondo nodo » par ses enquêtes : *Spätromische Kunstindustrie*, 1901 ; son rare mérite étant d'avoir vu qu'il n'y a pas eu décadence au Bas-Empire, mais substitution de la « comprensione ottica », à la « taktische Auffassung ». (Je redouterais de traduire.) Malheureusement, après Riegl, ce précurseur, il a fallu attendre jusqu'en 1923... le « secondo nodo », et que l'on comprît comment l'artiste classique, ce malheureux, n'ayant su voir l'espace que peuplé de figures, l'époque hellénistique, seule, a commencé « à briser le fond ». Cette rupture est-elle grecque ou italienne ? Après avoir exposé les points de vue de MM. Schober, Kaschnitz-Weinberg, Weickert, Sieveking, Snijder, l'auteur ne nous cache pas sa joie de découvrir, selon tant de maîtres, que l'art grec ayant été *linéaire*, il a fallu l'ère

romaine pour former un art *plastique*. Découverte étonnante, je le crains ! *Credat Judaeus Apella...* Mais résumons : l'élément linéaire se trouvait aussi chez les Étrusques, et dans l'art italique (on voit bien qu'il ne lui a rien manqué, hélas, que la beauté !) A l'époque de Trajan, l'art linéaire, jusque-là populaire, deviendrait officiel. — En dehors des savants du *secondo nodo*, qui ont, nous dit-on, trouvé et prouvé (?) tout cela, reste M. Rodenwaldt : à lui les plus grands éloges, car il a conçu une doctrine exacte sur la formation de l'art médiéval par l'art de la basse latinité : art autonome, qui dériverait de l'art provincial et italique brimé jusqu'au *ii^e s.* de notre ère par l'art officiel. Il y aurait lieu aussi d'attribuer grande importance à un courant qui ne s'est manifesté qu'au Congrès étrusque de Florence en 1928 : pour l'étude historique de l'art étrusque, considéré comme la forme originale de l'art italique, que continuèrent l'art romain et l'art italien moderne. Les caractères essentiels de l'art ainsi révélé seraient « l'illusionisme, l'individualisme, l'ingénuité d'idées et de formes »... Ainsi, conclut M. S. Ferri, qui est un bon patriote, « la science moderne reconstitue sur le terrain archéologique l'Empire romain, avec son unité multiple et variée ». Et l'art romain a fait beaucoup pour nous, modernes. — Je le crains. — Cela n'empêchera peut-être pas l'art grec d'avoir pour certains quelque prix.

Ch. P.

Giovanni Brusin, *Gli scavi di Aquileia. Un quadriennio di attività dell' associazione nazionale per Aquileia* (1929-1932). Udine, La Panarie, 1934 ; in-4° de 253 p., avec 17 fig. et 6 pl. — La comparaison de la *Fundkarte von Aquileia*, dressée en 1893 par Enrico Maionica, avec le plan établi en 1931, montre l'importance des résultats obtenus par les récentes campagnes de fouilles. Le livre que M. Brusin consacre à la description des monuments et des objets de toute nature recueillis pendant les travaux n'est pas un simple rapport. On y trouve, en plus d'un résumé sur les explorations du dernier siècle, un certain nombre de chapitres dans lesquels l'histoire urbaine d'Aquilée est entièrement renouvelée.

La découverte la plus marquante a été de rétablir, sur le front oriental, dans la région du port, les traces des diverses enceintes défendant la cité. La muraille en briques d'époque républicaine, volontairement détruite lors de l'extension de la ville au *i^{er} siècle* de notre ère, et que renforce au sud-est une tour carrée, était dressée en bordure du Natissa dont le lit était alors beaucoup plus large. A l'époque de Marc-Aurèle, une seconde enceinte reposant sur la bordure en pierre délimitant le tracé du port, fut élevée en avant de la précédente. L'histoire de cette seconde muraille est complexe : elle subit

de nombreux et importants remaniements ou adjonctions : constructions sur le mur de quai ou dans le lit de la rivière de bastions triangulaires, sans doute lors des événements de 253 ; réfections à l'époque de Théodose. De l'autre côté de la rivière, on mit au jour les ruines d'un mur de quai et, au Nord-Est, les restes d'un pont en pierre à une seule arche. Entre les murailles républicaine et impériale, étaient situés les entrepôts du port, vastes magasins à portiques divisés intérieurement par des cloisons.

Entre la via Julia Augusta et les magasins s'étend un quartier desservi par trois rues qui, se coupant à angle droit, déterminent des îlots rectangulaires occupés par des constructions, portiques et maisons. L'étude des pavements en mosaïques, ornant l'une de ces demeures permet de suivre son histoire depuis la fin de l'époque républicaine jusqu'au ^v^e siècle de notre ère.

L'emplacement occupé par la basilique et la forteresse-palais de l'évêque était, à l'époque romaine, recouvert par un quartier d'habitations ayant, elles aussi, fourni des mosaïques, et immédiatement au sud, sous le palais, on a rencontré les restes d'un grand édifice public. Sous le campanile de la basilique et dans le cimetière voisin s'étendent les ruines d'une église à 3 nefs dont le sol était entièrement recouvert de mosaïques, pour la plupart géométriques. La construction, qui a souffert des invasions successives qui désolèrent Aquilée, ne peut être postérieure à l'assaut des Lombards en 568. La différence entre le style des mosaïques, la disparité des colonnes et des bases témoignent d'une réfection en des temps particulièrement durs de l'histoire d'Aquilée.

Le dernier chantier décrit est celui du cimetière oriental. La partie explorée était occupée par les tombes de familles de condition plutôt modeste. Quelques grands monuments funéraires font cependant exception : tombeau de Postumius Hilarus, cippe orné de bustes et reliefs que termine un pyramidon à écailles imbriquées (première moitié du ⁱ^{er} siècle ap. J.-C.).

Parmi les céramiques recueillies quelques-unes proviennent des fabriques gauloises de poterie sigillée, mais la plupart paraissent bien n'être que des imitations locales de ces mêmes modèles.

R. L.

Gabriel Hejzlar, *La maison d'habitation et de commerce à Ostie* (en tchèque ; résumé en français). Prague, 1933, 190 p. in-8°. — Les 80 premières pages sont employées à décrire, maison par maison, avec accompagnement de plans et de figures, 20 *insulae* déblayées au cours des fouilles d'Ostie. Le reste du mémoire appuie sur ces descriptions une étude d'ensemble sur les maisons d'Ostie, étude qui

heureusement est résumée en français à la fin du livre. M. Hejzlar insiste, après M. Calza, sur l'originalité de ces grandes maisons sans atrium, à plusieurs étages, à façades largement percées de fenêtres et ornées de balcons ; il souligne la différence profonde qui existe entre ces constructions et les maisons basses de Pompéi ; les maisons d'Ostie nous renseignent sur les maisons de Rome, auxquelles elles devaient ressembler, et beaucoup de traits de leur architecture ont survécu dans les maisons médiévales et modernes. M. Hejzlar évite cependant, il me semble, d'aller trop loin et trop fort dans l'affirmation du caractère « moderne » des maisons d'Ostie, et je pense que cette prudence est raisonnable : certaines reconstitutions d'architecte sont trop belles pour être acceptées sans réserve.

Eugène ALBERTINI.

Mario Lopes Pegna, *Una colonia romana della Liguria occidentale*. Florence, 1933, 214 p. in-8°. — Recherches de topographie et d'histoire locale sur un canton de la côte ligure, la région d'Arma di Taggia, un peu à l'est de San Remo. L'auteur a manifestement plus de bonne volonté que d'expérience et de méthode, comme le prouvent ses chapitres sur les Ligures en général et sur la conquête romaine. Il donne (p. 142 et suivantes) des photographies de quelques murs d'époque impériale, près de la mer, sur la rive gauche du torrent Armea ; mais l'*Armea colonia* à laquelle il identifie ces ruines n'est mentionnée par aucun texte. On voudrait une carte lisible de la région étudiée.

E. A.

E.-H. Duprat, *Essai sur la topographie de Marseille antique et médiévale*. Extrait du t. XIV de l'*Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône*. Marseille, Le Sémaphore, 1933 ; in-4° de 117 p., avec II pl., 5 fig. et 2 pl. — Rien de ce qui touche à l'histoire de Marseille n'est simple. Alors qu'on pensait avoir, dans le *Massilia* de Clerc un honnête tableau des établissements antiques groupés autour du Vieux-Port, voilà de nouveau la topographie grecque et romaine remise en question. Le ton de polémique qu'emploie la critique destructive de l'auteur, s'il ne convient pas à la « sérénité » de l'historien, n'est cependant pour déplaire ici dans une histoire marseillaise. M. Duprat s'attaque à « deux mystiques » locales : celles des bateaux et celle des murs grecs. Toute l'affaire du bateau grec, découvert dans les fouilles des Nouvelles-Galeries est remise sur le tapis. Retenons-en que la barque serait « un bateau », mais qu'il y avait sous les magasins une vallée aujourd'hui comblée. Quant aux murs grecs

ce ne seraient à tout prendre que des fondations du ^{xvii}^e ou du ^{xviii}^e siècle. Par contre, l'auteur s'accorde avec Clerc sur l'histoire du Vieux-Port : même niveau que de nos jours ; même superficie si ce n'est que le Lacydon s'étendait un peu plus au Nord-Est, et que la ville romaine était plus grande que la ville grecque. Une muraille entourait le port, dont les arsenaux, chantiers, entrepôts sont à chercher entre la rue Mayouse et la place Viveaux. Par contre, l'Agora n'était pas située place du Lenche (Clerc), mais sur la presqu'île Saint-Jean ; quant au forum romain, il occuperait les terrains placés entre la mairie et la place Daviel et les expressions *forum*, *inferius* et *forum superius*, citées dans la *Vie de saint Victor*, correspondraient simplement aux expressions basse et haute qui, dès le ^{xii}^e siècle, distinguent la ville vicomtale de la ville épiscopale.

Ravagée par les épidémies et les invasions aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, Marseille est impuissante à se défendre contre les Sarrasins et sur la butte Saint-Laurent, Bavon dresse un castrum, tandis que le bourg dépeuplé continue à exister derrière l'enceinte trop vaste de Crinias. Avec les agrandissements de 1040, on entre dans l'histoire de la Marseille médiévale que M. E.-H. Duprat connaît fort bien. L'avenir dira si ces critiques sont justifiées et souhaitons, comme nous le fait espérer l'auteur, que bon nombre des problèmes exposés rapidement dans ses pages, soient un jour repris et discutés plus longuement.

R. I.

E. Espérandieu, *Répertoire archéologique du département du Gard. Période gallo-romaine*. Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Montpellier, Imprimerie de la manufacture de la Charité, 1934 ; in-4° carré de xii-81 p. avec fig., plans et 1 carte. — A l'époque romaine, le département du Gard apparaît comme un pays agricole, tirant ses ressources du sol, vignes, céréales, plantes tinctoriales dans la plaine, de l'élevage dans la montagne. A ces richesses naturelles s'ajoutent les appréciables revenus que procure la mer toute voisine. Il ne semble pas y avoir eu — remarque le commandant Expérandieu — de différences profondes entre la vie antique, dans ces régions, et la nôtre jusqu'en ces derniers siècles. Les habitations rappelaient celles de notre époque, mais l'emploi du bois était peut-être plus considérable, dans les campagnes, que de nos jours. Pays de vieille civilisation, qui, au second âge du fer, possédait ses lieux d'assemblées, sanctuaires et marchés, en rapport avec le monde ibérique (statue de Grézan, bustes de saint Chaptès), ses oppida (Nages, camp de César à Loudun). Sous la domination romaine, la région s'organise autour de Nîmes, la ville la plus considérable de toute la Gaule. Près de petits centres urbains (Les Claparèdes,

près de Baron), se groupent les exploitations agricoles, les établissements industriels (potiers de Saint-Quentin-la-Poterie), les stations thermales (bains sulfureux des Fumades, à Allègre). Dans cet inventaire, Nîmes occupe une place prépondérante (p. 32-64) et c'est toute l'histoire archéologique de la cité qui est retracée avec tout le soin de précision qui caractérise les travaux du commandant Espérandieu, qui, une fois de plus, a droit à la reconnaissance de tous ceux s'intéressant à nos antiquités nationales.

R. L.

Elizabeth Hazelton Haight, *Romance in the Latin elegiac poets*. New-York, Longmans, 1932, 243 p. in-8°. — Série d'études sur les élégiaques latins (Catulle, Gallus, Tibulle, Propertius, Ovide), et en particulier sur les éléments de leurs œuvres qui sont des romans ou des ébauches de romans en vers. Le chapitre sur Gallus est moins sur Gallus que sur Parthénios de Nicée. Mme Haight commente avec goût ces poètes, qu'elle regrette de voir « à demi oubliés », et dont elle signale « la modernité ». Il y a beaucoup de citations, avec traductions en vers. Le dernier chapitre constate qu'à la différence de ce qui s'est passé dans la littérature grecque, le roman d'amour en prose n'est pas sorti à Rome de la poésie élégiaque ; seul s'est développé le roman réaliste et satirique.

La bibliographie pourrait être améliorée. On ne voit pas pourquoi, dans la bibliographie du chapitre sur Gallus, figure le *Gallus* de Becker, ni à quoi peut servir cette indication : *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berolini, 1863-1931.

Eugène ALBERTINI.

Jurgis Baltrušaitis, *Art sumérien, art roman*. Paris, E. Leroux, 1934 ; in-4° de 94 p. avec 40 fig. — Un certain nombre de motifs utilisés par l'art roman remontent à une antiquité reculée et leurs origines sont multiples. Mais était-il bien nécessaire de parler ici d'art sumérien, l'une des plus récentes acquisitions de l'archéologie contemporaine ? Les rapprochements — pour aussi significatifs qu'ils soient — entre ces deux groupes de décor n'autorisent pas un titre aussi précis. M. Baltrušaitis semble bien lui-même s'en être rendu compte dans le chapitre intitulé : De l'art sumérien à l'art roman. Il eût été fort utile de consacrer quelques pages aux antécédents pré-romains du décor roman. Cette adoption d'un répertoire qui resta étranger à l'art classique proprement dit s'explique par une longue tradition que représentent, en Gaule, les œuvres laissées par les sculpteurs, les orfèvres et les ornemanistes d'Hallstatt et de La Tène. Malgré les siècles de domination romaine, ces techniques et cette esthétique ont

survécu et l'art roman marque le dernier stade de leur évolution. A ces réserves près, on s'accordera à reconnaître que le nouveau livre de M. J. Baltrušaitis apporte une importante contribution à l'étude des origines des motifs chers aux artistes du moyen âge, en précisant quelques-uns des points de contact entre l'Orient et l'Occident. Certains thèmes, comme le Daniel dans la fosse aux lions, Adam et Ève encadrant l'arbre de la science du bien et du mal, le Bon Pasteur, l'Ane musicien, les scènes de chasse ou de combats d'animaux n'ont pu connaître semblable fortune qu'à l'intérieur de sociétés qui, depuis de longs siècles, avaient perdu le goût de reproduire la forme vivante, esclaves d'une esthétique qui fait prévaloir l'ornementation symétrique sur la plastique.

R. L.

Comte du Mesnil du Buisson, *La technique des fouilles archéologiques. Les principes généraux.* Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1934 ; in-8° de 256 p., avec 17 fig. et VIII pl. Prix 60 fr. — Ce volume agréablement présenté contient de très utiles conseils techniques pour les explorateurs et fouilleurs de gisements archéologiques. L'auteur qui a conduit lui-même plusieurs recherches importantes en Syrie, notamment à Mishrifé, aux environs de Homs, parle en connaissance de cause. Son exposé très complet et méthodique en ce qui concerne les généralités (Introduction, chap. I à II et IX) devient plus personnel dans les chapitres suivant III à VIII. L'auteur y montre à l'aide de nombreux exemples comment il procède pour l'installation matérielle d'une mission, comment il utilise les indices de surface et autres pour la détermination du gisement, quelle méthode il préfère pour les sondages, comment il résout la difficile question des déblais, quel diagnostic il tire de ses recherches après le déblaiement et comment il entend la conservation des objets et des monuments mis au jour. Ses propres observations, il les complète par celles dues à d'autres chefs de missions et il n'hésite pas à rappeler d'excellents conseils donnés jadis par des fouilleurs expérimentés, comme De Morgan et d'autres.

Il est à peine besoin de répéter qu'en cette matière il faut se contenter de principes généraux, comme l'auteur le dit lui-même dans le sous-titre de son livre. Rien ne peut remplacer ici l'expérience personnelle. Mais il était utile de montrer à ceux qui ont le goût des recherches archéologiques, qu'il y a un certain nombre de principes essentiels dont l'application est, non pas souhaitable, mais absolument nécessaire.

Le volume se termine par une bibliographie très complète des publications du même auteur qui a étendu ses recherches jusque sur

le terrain des sciences financières ; nous aurions préféré y trouver une liste des comptes rendus des principales fouilles auxquelles l'auteur fait allusion au cours de son exposé, ainsi qu'un index général : utiles aux lecteurs désireux de compléter leur documentation en une matière si complexe et dont il leur est présenté un aperçu très vivant et substantiel.

C. F. A. S.

Le gérant : E. SCHNEIDER.



Aphrodite Anadyomène
du Palais Łazienki. Varsovie.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

LES FOUILLES EN ASIE OCCIDENTALE¹

1933-1934

MÉSOPOTAMIE

Pays de Sumer

La mission anglo-américaine d'*Ur* a effectué, en 1934, sa dernière campagne sur ce site maintenant célèbre. Ce n'est pas que l'intérêt en soit épuisé, mais, par ces temps difficiles, les crédits deviennent rares et le directeur de la mission, M. C. L. Woolley, mettra ce repos à profit pour classer la multitude de documents provenant de ses nombreuses campagnes. D'ailleurs, le Gouvernement de l'Iraq, qui accordait jusqu'ici une partie des objets découverts aux fouilleurs, prétend se montrer désormais beaucoup moins libéral; il devient difficile aux missions européennes de trouver, dans ces conditions, les concours pécuniaires nécessaires. Cette attitude, adoptée déjà par la Turquie, a raréfié le nombre des savants qui travaillent sur son sol, et c'est la raison pour laquelle la France n'a été représentée en 1934, ni en Iraq, ni en Anatolie.

Le compte rendu provisoire des fouilles de cette année²

1. Voir *Revue archéologique*, janvier-avril 1934, p. 3-25. Nous ne mentionnons que les fouilles dont les résultats sont parvenus à notre connaissance et ne prétendons pas que la liste en soit complète. Cet article s'attache surtout à établir ce que ces recherches ont apporté de nouveau à l'archéologie. Parmi les journaux qui consacrent des comptes rendus réguliers aux fouilles, mentionnons la *Revue biblique* (abréviation *R. B.*), l'*American Journal of Archaeology* (*A. J. A.*) et le *Bulletin of American Schools of Oriental Research* (*B. A. S. O. R.*)

2. C. L. Woolley, *The Excavations at Ur, 1933-1934* : *Antiquaries Journal* (Londres), octobre 1934, p. 355-378.

passé en revue les travaux des divers chantiers. Les recherches ont porté :

1^o Sur la période des tombes de l'époque agadéenne (profondeur 5-7 mètres) ; les inhumations y ont été faites soit dans des nattes, soit dans des paniers d'osier, soit dans des cercueils d'argile ; peu de cercueils en bois et seulement une tombe voûtée ont été rencontrés. Plusieurs tombes contenaient des éléments de colliers en cornaline, gravés de dessins colorés en blanc, qui sont à rapprocher de produits similaires de la civilisation de l'Indus ;

2^o Immédiatement au-dessous de ce dernier chantier, vient une partie du Cimetière royal qui a été en activité jusqu'à l'époque d'Agadé ; ailleurs une couche stérile séparait les deux nécropoles. M. Woolley y a recueilli de nombreux cylindres-sceaux en coquille représentant des combats d'animaux ; comme ces cylindres proviennent de tombes de soldats (abondance d'armes semblables), M. Woolley se demande si ces sceaux ne sont pas une sorte d'insigne, attaché à la fonction que remplissait le défunt ;

3^o Plus bas, après une couche stérile d'épaisseur variable selon les points explorés, vient la couche représentant la dernière étape de la civilisation de Jemdet-Nasr avec ses empreintes de sceaux sur argile et ses tablettes à écriture plus ancienne que l'écriture du cimetière royal et vraisemblablement plus ancienne aussi que celle de Fara. Par contre, cette écriture est plus évoluée que celle qui se rencontre dans la couche de Jemdet-Nasr à céramique polychrome. L'épaisseur de ce troisième strate est d'environ 3 mètres. Les corps ont été couchés sur le côté, en « chien de fusil » ; les mains, près de la face, tiennent souvent un vase. (Cette position fléchie est inconnue à l'époque des tombes royales où les morts sont allongés sur le côté, droit ou gauche, indifféremment.) Souvent le corps a été enveloppé dans des nattes, ou bien la tombe en a été tapissée. A la partie supérieure de la couche, prédominance des vases de pierre (calcaire, stéatite, diorite, albâtre). Puis, en descendant, les vases d'argile deviennent plus nombreux avec décor en « reserved slip ware », obtenu

en trempant la pièce à décorer dans un engobe liquide et en essuyant cet engobe avant qu'il soit sec, selon les lignes horizontales ou verticales du dessin. Puis viennent les vases de couleur noire ou gris fumée et les vases à engobe rouge d'hématite, parfois poli au brunissoir, et enfin quelques vases polychromes. Il ne s'agit donc pas ici d'une couche représentant toute la période de Jemdet-Nasr, mais de la période terminale qui appartient à celle des « briquettes » (Riemchen), précède la couche 4-5 des cylindres d'Ur (classification de M. Woolley), et aussi l'époque II de Fara.

La seconde partie du rapport décrit les objets trouvés au cours des recherches.

Ce sont des vases de pierre le plus souvent sans décor, de types limités et semblables (donc travail sur place de matières importées). Lorsqu'ils portent un décor, il se compose de représentations de bétail en relief, mais à tête de profil (et non en ronde-bosse et de face comme à la période qui est postérieure à Jemdet-Nasr). Le métal est représenté surtout dans la moitié la plus profonde de la couche, par des vases de cuivre, à fond plat, de profil caréné, souvent très larges, et par des bols à versoir. On n'y a trouvé ni armes, ni outils.

Nombreux grains de colliers en cornaline, coquille, lapis, certains très allongés. Les vases d'argile (relativement moins nombreux que ceux de pierre), portent le décor suivant, en allant du haut en bas de la couche : le « reserved slip », puis les vases à base en anneau, à épaule plate reliée au corps par un angle aigu, à col court à petites oreillettes, dont la couverte est d'hématite rouge ; puis les vases à formes imitées des vases de pierre, dont la surface est noire ou grise. Enfin les vases polychromes à peinture rouge mate ou brunie laissant des réserves rectangulaires de la couleur chamois de l'argile ; dans ces réserves, un géométrique noir ; parfois l'artiste a employé en plus le rouge prune.

Les fouilles d'Ur (et leur annexe El-Obeid), ont eu une importance capitale pour l'archéologie mésopotamienne ; par elles, toute une époque nous a été révélée, qu'on ne soupçon-

nait pas il y a quinze ans, celle qui précède la période des vieux dynastes de Lagash.

Grâce à ces fouilles, les archéologues de notre époque ont assisté à une résurrection aussi étonnante que celle dont les contemporains de Botta ou de Layard ont été les témoins. Les recherches sur le champ de fouilles d'Ur n'ont pas nui à la mise en ordre et à la publication rapide des résultats ; deux splendides volumes ont paru il y a quelques mois, compte rendu définitif des fouilles au Cimetière royal¹ ; l'*Antiquaries Journal* en avait donné chaque année un résumé.

A Warka, la mission allemande, qui a entamé une œuvre d'aussi grande envergure que celle d'Ur, a fait des découvertes sensationnelles dans la couche de Jemdet-Nasr² ; c'est le fait nouveau de cette année, d'avoir retrouvé *in situ* des sculptures dans un niveau qui n'avait donné jusqu'ici que des cylindres-sceaux ou leurs empreintes. Cette découverte permet dès maintenant de dater certains monuments entrés dans les collections sans qu'on en connût la date exacte. La trouvaille capitale est celle d'un vase de pierre grise en cornet à pied, d'environ un mètre de haut, dont le décor réparti en quatre registres, représente d'abord une offrande à la déesse, au deuxième registre une suite de fidèles apportant des présents, au troisième le bétail sacré ; tout en bas un décor végétal, plantes aux tiges dressées rappelant les roseaux ou une graminée.

Ce vase provient de la couche d'Uruk III, c'est-à-dire de celle où l'on a rencontré la civilisation de Jemdet-Nasr. Il est remarquable par sa sculpture nette et précise ; on y retrouve tous les caractères de l'art des cylindres et des empreintes de sceaux que l'on rencontre déjà dans la couche IV qui précède celle de Jemdet-Nasr. A cette couche III appartient également une stèle, conservée comme le vase précédent au musée de

1. C. L. Woolley, *Ur Excavations*, Volume II. *The Royal Cemetery*. Londres, 1934 ; 1 volume texte, 1 volume planches, gr. in-4°.

2. A. Nöldeke, E. Heinrich, E. Schott, *Fünfter Vorläufiger Bericht über die von der Nöldeke-Gesellschaft der Deutschen Wissenschaft in Uruk unternommenen Ausgrabungen*. Berlin, 1934.

Bagdad. Elle est taillée dans le basalte et représente deux personnages combattant chacun un lion, le premier à l'épieu, le second en lui décochant une flèche à bout portant. Nous retrouvons sur cette stèle nombre de particularités rencontrées sur des monuments voisins et qui achèvent de fixer leur date ; les lions trapus, dessinés largement, dont la peau semble flotter sur le corps, connus par les empreintes proto-élamites, ainsi que la façon de planter les flèches, représentées en forme de coin, dans le cou des animaux ; la flèche à pointe en triangle à base concave des palettes égyptiennes ; enfin le costume des personnages qui est franchement celui du héros accosté de fauves du couteau de Djebel-el-Arak. Ce costume n'avait jusqu'ici pas de répondant, pour cette époque, en Mésopotamie ; celui des personnages en coquille ou en nacre trouvés à Kish s'en rapprochait beaucoup ; maintenant nous retrouvons la même robe, le même port de barbe, aussi la même coiffure, car je tiens la coiffure à bourrelet du personnage du couteau pour l'interprétation d'une chevelure maintenue par un ruban saillant en bourrelet, comme est rendue celle des personnages de la stèle de Warka. Les liens qui unissent la civilisation de l'Égypte protohistorique à celle de la Mésopotamie ont été depuis longtemps reconnus ; on pouvait même en préjuger la date¹ ; il est possible maintenant, de préciser comme époque des contacts la période d'Uruk et de Jemdet-Nasr.

Les fouilles de *Tello*, terminées depuis deux ans, redeviennent d'actualité par la publication définitive des trois campagnes 1928-29, 29-30, 30-31 dues à M. de Genouillac². *Tello* qui fut depuis 1877, le premier site sumérien fouillé soit régulièrement, soit par les clandestins, a porté le poids de ces recherches anticipées. Lors des premières fouilles, les méthodes stratigraphiques actuelles n'étaient pas encore connues et la mission, malgré le soin qu'elle y apporta ne put donner, sur la

1. G. Bénédite, *Le couteau de Gébel-el-Arak : Monuments Piot*, XXII (1916). G. Contenau, *La chronologie en Asie Occidentale ancienne et le couteau de Gébel-el-Arak*, dans *Revue d'Assyriologie*, 1932, p. 31-38.

2. H. de Genouillac, *Fouilles de Tello. I. Époque présargonique*. Paris, Geuthner, 1934.

situation des pièces exhumées, toutes les précisions qui nous paraissent aujourd'hui souhaitables. Le grand mérite de M. de Genouillac a été de retrouver dans un sol bouleversé et privé de ses monuments capitaux au profit des musées, la suite logique des civilisations que nous révèlent aujourd'hui les autres chantiers mésopotamiens. Ses fouilles ont restitué la stratigraphie du site, fait connaître des périodes jusqu'ici non reconnues à Tello, et permettent de donner une attribution chronologique plus précise à certains monuments depuis longtemps découverts. Les périodes si caractéristiques d'Obeid et d'Uruk sont richement représentées à Tello et l'erreur se trouve rachetée, qui consista jadis à ne pas tenir compte de la céramique peinte dispersée pourtant, par endroits, à fleur de sol.

Notons que les vases polychromes de Jemdet-Nasr sont assez rares à Tello, comme d'ailleurs en de nombreux sites mésopotamiens.

Pays d'Akkad

A *Hafajé* (Opis), la mission du Dr Frankfort¹ a reconnu que le temple à enceinte ovale, découvert dans les campagnes précédentes était environné de maisons, et a mis au jour des monuments de haute époque parmi lesquels nous citerons une sorte de coupe à encens en terre cuite, flanquée de deux vases, le tout formant un ensemble mobile, supporté par de petites roues. Le socle, qui supporte la coupe à encens et auquel s'appuient les deux vases, est cubique, avec des ouvertures, simulant une maison. Des petits oiseaux de terre cuite sont collés en haut de la paroi, au niveau où seraient les extrémités des poutres du toit. Cet objet cultuel date de la période sumérienne archaïque, ainsi qu'un beau vase à libations en cuivre, à bec oblique, de la forme qu'affectent ces récipients sur les anciens monuments. De même époque, des fragments de vase

1. H. Frankfort, *Iraq Excavations of the Oriental Institute, 1932-1933, Third preliminary report of the Iraq Expedition*. (*The Oriental Institute of the University of Chicago, Communication n° 17.*) Chicago, 1934. *Illustrated London News*, 9 juin 1934, p. 910-913 et 919.

en stéatite où sont figurés des animaux et des personnages sculptés pêle-mêle, au-dessus d'une plinthe composée d'un motif qui s'inspire de la représentation de la porte des maisons, sur les vases en stéatite contemporains, et dont la mission a d'ailleurs trouvé un exemplaire

Une plaque de pierre que M. Frankfort croit représenter la fête du Nouvel-An est composée de trois registres où se voient des personnages assis, buvant, des serviteurs qui apportent un grand vase de boisson, un chevreau et des vases, et en bas un musicien et un chanteur (?). Le style de cette plaque, dont l'angle inférieur droit fait défaut, l'apparente à la plaque archaïque trouvée à Ur où se voyait l'image d'un char. Ces plaques sont percées au centre d'un trou carré, soit qu'elles aient servi de base à des objets votifs qu'on y fichait, soit qu'elles aient été fixées par un clou central, comme ex-voto, dans la muraille des temples. Certains petits objets sont d'un art exquis : cachets représentant des animaux couchés, taillés dans des pierres de diverses couleurs; fragment de vase à serpents sinueux en relief dont le corps était garni d'incrustations de couleur (rouge et jaune), petit lion au galop « ventre à terre », taillé dans la columelle d'une coquille marine, comme le Louvre et le British Museum en possèdent une collection.

De très intéressantes statuettes, dont l'une, par son inscription dédiée au dieu-lune, identifie Hafajé à Opis, ont été découvertes. Elles nous ont conservé plusieurs types de vêtements qui existaient à la même époque : l'étoffe lisse bordée de franges à côté de l'étoffe à volants composés de languettes et de l'étoffe à larges languettes imbriquées, qui procèdent de la peau de bête, le vêtement primitif. Les coiffures féminines, en écharpes drapées ou en tresses diversement ordonnées sont très originales, et l'une de ces petites têtes est d'un modelé charmant.

L'intérêt de cette découverte est encore dépassé par les trouvailles faites à *Tell-Asmar*¹ où M. Frankfort continue le dégagement du palais akkadien et du temple en partie déblayés

1. H. Frankfort, *Iraq Expedition, Third preliminary report, etc.* — *Illustrated London News*, 19 mai 1934, p. 761, 774-778 et 802.

dans les campagnes précédentes. On découvrit dans un mur en briques plan-convexes une cachette contenant des armes et ustensiles de cuivre, un chalumeau, une passoire, des lampes analogues à celles des tombes royales d'Ur et des poignards parmi lesquels se trouvait un manche en bronze ayant supporté une lame de fer. Le fait est, pour l'époque (environ 2600), inattendu ; ce manche de poignard, ajouré, attesté à l'époque du cimetière royal d'Ur, se retrouve fréquemment dans les bronzes du Luristan. Parmi les sceaux de Tell-Asmar, nous mentionnerons un cylindre en verre blanc, transparent, que M. Frankfort date de la période des Guti et peut-être de celle d'Agadé, trouvaille aussi insolite que celle du poignard à lame de fer.

En continuant à dégager le temple du dieu Abbu reconnu précédemment, M. Frankfort, sous le pavement qu'il date de l'époque agadéenne, a découvert des bronzes de l'époque des tombes royales d'Ur et au-dessous un temple primitif qui contenait de multiples statues de divinités et de fidèles.

Ces statuettes qui mesurent de 0 m. 30 à 0 m. 75 sont d'une fort bonne technique ; deux d'entre elles représentent le dieu de végétation Abbu et sa parèdre. Les personnages portent la chevelure et la barbe (mais il en est aussi d'imberbes, à tête rasée) ; la barbe a été noircie au bitume ; les yeux sont incrustés de coquille et de lapis-lazuli ; ceux des personnages que M. Frankfort croit des divinités sont démesurément larges. Ces statues précèdent l'époque du Cimetière royal et sont de peu moins anciennes que la période de Jemdet-Nasr, pourtant elles sont d'une qualité artistique bien supérieure à ce que donnera le plus souvent la fin de la période présargonique. On remarque dans les statues les plus anciennes de la période présargonique, une certaine tendance à inscrire le corps dans des volumes géométriques, un penchant pour un véritable « cubisme ». Ce procédé fait place ensuite (déjà à Tell-Asmar, mais surtout à Hafajé), à un traitement plus naturaliste. M. Frankfort étudiant ces statues¹, soit par comparaison

1. *Revue d'assyriologie*, XXXI, 1934, p. 173-179.

de l'épaisseur des couches stratigraphiques, soit par la critique même des monuments, les places vers 2700 à 2750 avant notre ère (car il situe Sargon l'Ancien vers 2550). Pour ceux qui croient cette dernière date trop basse et placent Sargon vers 2750, les statues seraient de 2950 environ ; l'important est l'estimation à 200 ans. de l'intervalle de temps séparant ces statues de la dynastie d'Agadé.

ASSYRIE

A *Ninive*, dont nous avons analysé l'an dernier les fouilles¹, un fait semble se préciser, c'est que les différentes couches dites Ninivite I à V. ne correspondent pas tout à fait à ce qu'on trouve en Mésopotamie ; c'est ainsi que le Ninivite V est donné comme contemporain de Suse II et de Tépé-Moussian polychrome avec, pour date, la 1^{re} moitié du III^e millénaire ; or, avec le Ninivite V nous touchons à la fin de la poterie peinte.

Le Ninivite IV, où l'on retrouve la céramique de l'époque de Jemdet-Nasr et le début de l'écriture, est contemporain de la période allant d'Uruk V au début des Tombes royales d'Ur.

Le Ninivite III, où la poterie peinte décline, où se voient une céramique grise et une autre de couleur cuir et où apparaissent le métal et les sceaux, serait synchrone avec les couches Obeid, Uruk V.

La correspondance est donc beaucoup moins rigoureuse que pour les autres sites entre eux et l'Assyrie fait un peu exception dans le tableau général. Mais le Ninivite II a donné un résultat encore plus surprenant par ses ressemblances avec la poterie de Samarra, de Sakjé-Geuzi et de Tell-Halaf, ainsi que le Ninivite I avec sa céramique noire, unie ou incisée et quelques poteries peintes en rouge et en noir, et la présence de l'obsidienne. Ces fouilles seront sans doute reprises par d'autres tranchées de contrôle, car ces premiers résultats ont été fournis seulement par une tranchée de 20 mètres sur 15,

1. *Revue archéologique*, 1934, I, p. 8 et suiv.

dont l'aire a dû aller en diminuant à mesure que l'on gagnait en profondeur. Un décapage méthodique sur une large surface, confirmant pour Ninive cette dissemblance entre le Sud et le Nord, déjà reconnue sur d'autres sites, serait du plus haut intérêt.

Il préciserait peut-être plus exactement quelles sont les correspondances des couches supérieures du Ninivite, car les fouilles d'*Arpachiyah*¹, à peu de distance de Mossoul, dirigées par M. Mallowan, ont assuré les synchronismes profonds. Le directeur de la mission y a reconnu dix niveaux différents. Au septième, constructions rondes d'environ 6 mètres de diamètre, à murs épais d'un mètre, faisant suite à une galerie ; les fondations étaient faites en pierre (peut-être à comparer à des tombes de Crète). Les quatre premiers niveaux contenaient la poterie des couches profondes d'Ur et de Kish ; au sixième niveau, restes d'une ville brûlée ; en dessous, présence d'une céramique comparable à celle de Samarra et de Tell-Halaf, donc antérieure à celle d'Obeid. A côté de poteries grises à dessin noir, ou « abricot » à dessin noir, se voient des plats décorés de façon à délimiter un centre orné soit d'une étoile, soit d'une rosace ; le décor du marli sera fait de petits traits juxtaposés imitant les briques d'un mur, de croix soit en noir si le fond est assez clair, soit en blanc s'il est foncé ; parfois la rosace s'enlèvera en couleur vive (rouge par exemple) sur fond noir. Cette céramique représente donc un atelier très personnel ; mais la céramique fauve à décor noir, comparable à celle de Tell-Halaf, me semble pouvoir être comparée à la céramique couleur cuir de Tépé-Giyan, de Réï et de Kashan (voir ci-dessous), où elle a été également rencontrée sous la céramique d'Obeid. Le lien entre la céramique primitive d'Assyrie et celle du plateau de l'Iran semble donc beaucoup plus fort qu'entre l'Assyrie et le pays de Sumer-Akkad.

Les fouilles italiennes de *Kakzu* (Qasr Shemamok²), entre-

1. *Illustrated London News*, 16 sept. 1933, p. 436.

2. G. Furlani, *Gli Scavi italiani in Assiria (Campagna del 1933)* : *Giornale della Società Asiatica Italiana*, N. S. II, 1934, p. 265-277.

prises sous la direction de M. G. Furlani de Florence en 1933, ont pour site un tell de ruines à l'est du grand Zab à 28 kilomètres d'Erbil. Les premiers travaux de reconnaissance ont porté sur diverses parties du tell. Le premier niveau au nord-ouest et à l'ouest, s'est révélé parthe et a fourni de nombreux petits objets de cette époque ; au sud, les fouilles ont rencontré le mur de la ville, bâti par Sennachérib, et des restes de bâtiments assyriens. Parmi les objets recueillis signalons un manchon de terre cuite au nom d'Assur-dân II (x^e siècle), fils de Tukulti-apil-êsharra.

A *Tépé-Gaura*¹ à l'est du Tigre (au nord-est de Bagdad), un temple fut découvert ; il appartient au strate qui a été numéroté IX, au cours des fouilles exécutées depuis 1927 par le Musée de l'Université de Philadelphie en collaboration avec l'École américaine d'Archéologie de Bagdad. Ce temple situé sous un sanctuaire de la couche VIII, et recouvrant lui-même un édifice plus ancien de la couche X, présentait un foyer de terre battue au milieu d'une chambre faisant face à l'entrée. Tandis que le temple de la couche IX était fait de briques séchées mais moulées, celui de la couche X avait ses murs bâtis simplement d'argile accumulée et façonnée en cloisons au cours de la construction. Dans le stratum IX et X (qui appartient à la même culture générale que le stratum VIII), on a recueilli une poterie sans peinture faite tantôt à la main, tantôt tournée ; peu de métal, surtout des outils en silex et en obsidienne ; notons la présence au stratum IX d'un petit morceau de fer qui fut sans doute un pendentif. Dans le même strate, plusieurs tombes en briques furent découvertes. Les squelettes sont toujours en position contractée, sur le côté, parfois deux dans une tombe, en vis-à-vis, genoux contre genoux. Parfois les corps ont été enveloppés d'une natte. Dans une de ces tombes, une plaquette d'os qui représentait Enkidu luttant contre le taureau, dont le corps est surmonté d'une étoile.

1. B. A. S. O. R., 1934, n° 54, p. 13.

A *Tell-Billa*¹ à quelques kilomètres au sud-est de Tépé-Gaura, la mission du Musée de l'Université de Philadelphie et de l'École américaine d'Archéologie de Bagdad, a, dans sa troisième campagne, attaqué l'angle sud-ouest du tell. Les couches supérieures appartiennent à la période perse et surtout à la période assyrienne (*Billa I* correspond d'après un bâtiment dédié à Salmanasar III roi d'Assyrie, au IX^e siècle avant notre ère, et *Billa II* au XIII^e siècle). Plusieurs documents donnent le nom de Shibbaniba qui paraît être celui du site à l'époque assyrienne.

A *Khorsabad*² dont on connaît la richesse, le Dr H. Frankfort a continué l'exhumation des bas-reliefs des portes : taureaux ailés et génies semblables à ceux du Louvre. Il a poursuivi le dégagement du temple de Nabu, dont les parois sont ornées de niches et de colonnes semi-engagées, en briques crues recouvertes de plâtre, décoration déjà décrite par les premiers explorateurs. Une sorte de viaduc de grandes pierres bien appareillées joignait le temple à la terrasse du palais. Parmi les petits objets découverts, signalons des fragments de plaques de bronze repoussé et ciselé qui rappellent les revêtements des portes de Balawat, et des ivoires assez abimés mais accusant l'influence égyptienne et à rapprocher de ceux d'Arslan-Tash et de Samarie.

Le Dr Speiser, en mai 1927, avait remarqué une sorte de digue, près du village de *Jerwan* (à environ 50 kilomètres au nord-est de Ninive), dont certains blocs portaient le nom de Sennachérib³. Le Dr Th. Jacobsen, de l'Institut oriental de Chicago signala le monument en 1933⁴.

M. Frankfort en a repris l'étude⁵ ; ayant reconnu que la rivière Gomel à 50 kilomètres au nord-est, était doublée par un canal destiné à suppléer aux intermittences de son cours, il explora le parcours de ce canal, large de 20 mètres, dallé et

1. *B. A. S. O. R.*, 1934, n° 54, et *A. J. A.*, 1934, p. 286.

2. *Illustrated London News*, 14 juillet 1934.

3. *B. A. S. O. R.*, 1927, n° 28, p. 16.

4. *Illustrated London News*, 5 août 1933, p. 226.

5. *Ibid.*, 25 août 1934, p. 294-296.

garni de parapets en pierre de trois mètres de large. A l'entrée du canal, Sennachérib, son constructeur, fit sculpter un bas-relief représentant des génies et des taureaux à tête humaine qui en seraient les gardiens, et, sur la paroi du rocher, une énorme stèle où il était représenté derrière deux divinités se faisant face, montées sur leurs animaux attributs. Une inscription glorifie le roi et donne d'intéressants détails sur la construction du canal.

IRAN

Les fouilles de Perse ont continué à mettre en lumière l'importance d'une civilisation primitive, caractérisée par la présence d'une céramique peinte, comparable à celle d'Obeid ; cette céramique, qui paraît répandue partout en Iran est en général bien supérieure à celle de la Mésopotamie. Cette supériorité se remarque dans la variété des formes et dans celle du décor où la représentation des animaux tient une grande place. Cette céramique, considérée dans son ensemble, est homogène ; elle forme un véritable tout, mais chaque atelier garde cependant sa personnalité et, soit par ses types de vases, soit par la façon de les orner, reste facilement reconnaissable.

Les fouilles de *Suse*, en plus d'un appréciable contingent de tablettes (syllabaires, liste royale)¹ cylindres-sceaux et vases à décor incrusté de matière blanche qui datent d'environ la moitié du III^e millénaire avant notre ère, ont obtenu en 1933, dans le petit tépé dit Aly-Abad, voisin de 5 kilomètres de Suse, confirmation des résultats obtenus en 1931 et 1932 au Tépé-Giyan près Néhavend, sur la succession des différents types de céramique. Au Tépé-Aly-Abad, comme au Tépé-Giyan, les couches de céramique du style I et I *bis* sont représentées ; or, au Tépé-Aly-Abad, de même qu'à Tépé-Giyan, la couche la plus profonde est le I *bis* ; au-dessus d'elle vient le style I. Le style I de Suse, loin d'avoir donné naissance au I *bis*, n'est donc que l'aboutissant du style I *bis*. A l'hypothèse d'un

1. V. Scheil, *Revue d'assyriologie*, XXXI, 1934, p. 149-166.

style parfait de céramique, représenté seulement à Suse, dont on ne connaissait pas l'origine, mais dans lequel on voyait l'origine de la céramique dite du style I *bis* répandue partout en Iran et en Mésopotamie, se substitue la notion d'une large civilisation à céramique peinte s'étendant de la Perse à la Méditerranée et constituant quand à présent la plus ancienne civilisation de cette vaste région. Le résultat est d'importance.

A l'Acropole, un chantier a donné jusqu'à 4 mètres, de menus objets, des tablettes proto-élamites ; de 4 à 5 m. 80 des tombes renfermant quelques bijoux ; de 5 m. 80 à 9 m. 80 des vestiges très anciens tels que faucilles en terre cuite, restes de bâtiment en briques plates ; de 9 m. 80 à 11 m. 80 des fragments de céramique du style dit Suse I. — A la Ville royale, de 5 m. 80 à 12 m. 50 des tombes à sarcophages de la III^e dynastie d'Ur et, dans les fondations d'un temple ruiné à l'époque élamite, des fragments de six lions représentés assis au repos, en terre cuite avivée autrefois de couleur noire (crinière) et rouge (gueule). — Au Donjon, de 3 m. 30 à 5 m. 60, restes de bâtiments ; de 5 m. 60 à 7 m. 70, tombes de la III^e dynastie d'Ur ; au-dessous, vers 9 m. 60, tombes de l'époque du style II. L'exploration du site, qui a porté aussi sur la Ville des Artisans se poursuit ainsi méthodiquement chaque saison. M. de Mecquenem directeur des travaux, vient de donner le compte rendu détaillé des campagnes de ces dernières années¹.

A Réï, aux portes de Téhéran, le Dr E. Schmidt, qui fouillait auparavant à Tépé-Hissar près de Damghan, a recueilli dans les divers tépés qui constituent le site, de la céramique musulmane et quelques stucs sassanides d'un joli décor, mais surtout de la céramique peinte monochrome qui classe Réï parmi les ateliers de la première civilisation proto-iranienne. Il est possible de délimiter dans cette céramique quelques sous-divisions ; c'est ainsi que la céramique de pâte jaune verdâtre est précédée d'une céramique rougeâtre ou couleur cuir, à décor monochrome.

1. R. de Mecquenem, *Fouilles de Suse (1929-1933) : Mémoires de la Mission archéologique de Perse*, t. XXV, 1934, p. 177-237.

M. Ghirshman, qui fouillait il y a deux ans au Tépé-Giyan, a exécuté l'an dernier des sondages à *Bad-Hora* près de Djénat-Abad sur la route de Hamadan, et au *Tépé-Djamshidi* au sud de Néhavend, en Luristan.

Les deux sites lui ont donné les mêmes types généraux (mais différents dans le détail), de céramique qu'au Tépé-Giyan. Djamshidi a fourni, comme il était naturel, quelques vases plus spécifiquement du genre Luristan ; certaines tombes étaient limitées par des pierres et recouvertes de dalles, ce qui est à peu près la règle lorsqu'il s'agit des tombes contenant les bronzes dits du Luristan, tandis qu'au Tépé-Giyan la fosse, ovale et simplement creusée dans la terre, est remplie de terre après l'inhumation.

La seconde partie de la campagne a été consacrée au site de *Kashan*, entre Téhéran et Ispahan, où les fouilles ont été reprises cette année¹. Là, M. Ghirshman a retrouvé un site à céramique préhistorique, monochrome, originale quoique certains spécimens soient à rapprocher les uns de la céramique de Tépé-Giyan, les autres de celle de Tépé-Hissar ou de Tureng-Tépé. A Kashan, comme à Réi et au Tépé-Giyan, une céramique couleur cuir précède la céramique jaune-verdâtre qui correspond à celle d'Obeid.

Notons qu'à Kashan les fouilles ont fait découvrir, l'an dernier et cette année, une tablette de la variété proto-élamite ; dans le voisinage se trouvaient des cylindres comme on en rencontre dans la couche Uruk III, ce qui confirme la date de ces tablettes. C'est la première fois qu'en dehors de Suse, on rencontre cette sorte de document.

Une mission suédoise² dirigée par le P^r T. J. Arne du Musée historique de Stockholm, s'est donnée comme but d'exploration les sites préhistoriques du Nord-Est de la Perse et a relevé les tépés d'Astrabad à la frontière russe, pour

1. R. Ghirshman, *Une tablette proto-élamite du plateau Iranien : Revue d'Assyriologie*, XXXI (1934), p. 115-119. — *Illustrated London News*, 16 mars 1935, p. 416-417.

2. *The Oriental Institute Archaeological Report on the Near East : The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, L, 1934, p. 199.

relier les investigations poursuivies à Astrabad à celles qui ont été conduites autrefois par Pumpelly à Anau dans la région de Merv.

A *Shah-tépé-bouזורg*, la fouille¹ a rencontré une couche préhistorique dont le sommet contient une céramique gris-noir et au-dessous une céramique gris noir associée à une céramique peinte en rouge et en noir. Ces résultats semblent concorder assez avec ceux des fouilles d'Astrabad et de Tépé-Hissar.

L'expédition anglaise de Sir Aurel Stein a accompli une campagne en 1933 et une autre en 1934 ; la première a été consacrée à l'exploration de la partie du Sud-Est de la Perse, notamment la région de Mehi et de Shahi-Tump.

Sir Aurel Stein a donné les résultats de ce premier voyage² ; c'est, dit-il, la région où a passé le grand mouvement ethnique qui a conduit les tribus parlant le sanscrit védique dans la vallée de l'Indus et au Pendjab, d'où elles se sont répandues sur l'Inde. Sur cette époque, nous n'avons pour nous éclairer que les textes védiques qui ont conservé le détail des mœurs et les traditions des tribus aryennes après leur arrivée dans le Nord-Ouest (par exemple les hymnes du Rig-Véda). Que ce soit la vraie route de ces tribus (par le Nord-Ouest), est prouvé par le fait que tout près sont des populations dont la langue dérive de la langue iranienne de l'Est ; cette langue, dans sa plus vieille forme, préservée par l'Avesta, les textes sacrés zoroastriens, est si proche du sanscrit védique qu'elle semble en être un dialecte.

Cependant au ^{xviii}^e siècle avant notre ère, un peuple parlant la langue védique et adorant les divinités des hymnes du Rig-Véda vécut dans ce qu'on nomme aujourd'hui le Kurdistan, et les découvertes de Mohenjo-Daro et de Harappa ont montré que mille ans auparavant, il y avait là une population à

1. T. J. Arne, *La steppe turkomane et ses antiquités* : *Geografiska Annaler* 1935 *Sven Hedin*.

2. Aurel Stein, *The Indo-Iranian Borderlands ; their Prehistory in the Light of Geography and of recent Explorations* : *Journal of the Royal Anthropological Institute*, LXIV, 1934, p. 179-202.

religion, croyances, et arts ayant influé sur le développement de la civilisation indo-aryenne de l'Inde. Les Aryens envahisseurs n'ont donc pas conquis un territoire barbare. Le peuple conquis, qui avait la peau noire, nous dit le Rig-Véda, a montré une grande facilité d'absorption des envahisseurs ; ainsi les croyances révélées par Mohenjo-Daro ont continué à prédominer dans la religion hindoue.

Pour passer par l'Iran, deux routes sont possibles : 1° au Nord du désert, par l'Azerbaïdjan, le long de l'Elbourz, route qui a été utilisée par les migrations des Scythes, Parthes, Turcs ; 2° au Sud du Kurdistan, par le Luristan, le territoire des Bakhtiari, l'Arabistan, vers les vallées du Fars et de Kerman.

Dans le Baluchistan persan, l'aridité du Makrân (dont Alexandre fit l'expérience), n'est pas un obstacle pour les nomades (et elle a pu être moins considérable). Exemple : la migration médiévale des Baluchi qui sont installés au Sud et au Sud-Ouest du Penjab.

Reprenons, dit Sir Aurel Stein, les rapports qui ont existé entre la langue de l'Avesta, surtout dans sa forme la plus ancienne préservée dans les Gathas et celle des hymnes védiques. Il faut que ceux qui parlaient l'iranien de l'Est aient été en contact avec les Aryens qui ont composé les hymnes, et ce doit être dans le bassin de l'Elmand. En somme, le peu que nous disent les textes est en accord avec les sondages pratiqués sur de multiples tépés où a été révélée, par des tessons, l'existence de cette civilisation proto-iranienne ; il a existé de véritables routes fréquentées, dans cette partie de la Perse, bien avant l'aurore de l'histoire.

A *Persépolis*, signalons une abondante récolte épigraphique : plaques d'or et d'argent d'époque achéménide, commémorant la fondation du palais, et des milliers de tablettes ou fragments, pour la plupart en langue anzanite, de la classe des documents de comptabilité.

ASIE MINEURE

Boghaz-Keui. — Les 900 tablettes ou fragments dont nous signalions la découverte l'an dernier, ont été recueillis dans un bâtiment découvert en 1931, qui était situé sur l'éminence dite *Buyuk-Kaleh*, dans les ruines de *Boghaz-Keui*¹. Ce bâtiment, dont la destination est peu claire, se compose de trois grandes salles parallèles de 20 mètres sur 5 m. 75. Sur chaque côté, se voit une salle plus petite divisée en deux ou trois parties. Les murs étaient faits de briques crues reposant sur des assises de pierre. Après un incendie, lors de la reconstruction, on plaça deux rangs de sept piliers dans chacune des trois grandes salles. Ces piliers étaient constitués par des fûts en briques crues sur bases de pierre. Une conduite d'eau alimentait le bâtiment. Les tablettes trouvées par M. K. Bittel faisaient partie des terres rapportées après la destruction du bâtiment vers 1200, pour égaliser les ruines et permettre une reconstruction ultérieure. (Mêmes conditions pour les tablettes trouvées en 1907 et 1911 par Macridy-Bey.) La connaissance de la céramique a bénéficié de ces fouilles ; on peut nettement différencier la plus ancienne céramique, avec motifs monochromes, qui suit la période hittite, de la céramique qui vient ensuite et porte des motifs peints en rouge et en noir.

SYRIE

En août 1933, le lieutenant Cabane vit, au cours d'une inspection, des indigènes en train de dégager du sol une statue, au *Tell-Hariri*, à 12 kilomètres au Nord-Ouest d'Abu-Kemal. Sur son rapport, et par les soins de M. Ploix de Rotrou, conservateur du Musée d'Alep, la statue, qui pesait 300 kilogrammes, fut transportée dans cette ville. Elle représente un dieu barbu, la poitrine nue et assez saillante, vêtu d'une jupe sur laquelle l'artiste a sculpté un revêtement d'écailles imbriquées ; c'est sans doute la figuration de la montagne de l'Orient

1. A. J. A., XXXVIII, 1934, p. 291.

d'où surgit Shamash, le matin. Le Musée du Louvre et le ministère de l'Éducation nationale confièrent au Pasteur Parrot le soin d'explorer le site. Le tell, abandonné de bonne heure et de faible hauteur, renferme des monuments très anciens, presque à fleur de sol. M. Parrot, avant de donner son rapport définitif a fait connaître le résultat de sa campagne dans des communications résumées¹ et quelques conférences. Les découvertes comprennent des tombes où l'on a pratiqué l'inhumation à deux degrés et où l'on a déposé, à côté des ossements, une céramique analogue à celles d'Ashara et de Kish, composée principalement de jarres à décor incisé, et des grands plateaux à offrandes montés sur pied qu'on appelle à l'étranger des « encensoirs ». Ces tombes appartiennent à la période présargonique.

La principale découverte consiste en statues qui se trouvaient dans une favissa d'un temple à Ishtar dont la disposition est analogue à celle du temple d'Ishtar à Assur. Trois de ces statues portent des inscriptions traduites par M. Thureau-Dangin². Il en résulte que Tell-Hariri est le site de Mâri (littéralement Ma'eri), ville connue par les listes royales pour avoir été capitale et siège d'une dynastie. Les statues, d'une pierre au grain fin, sont d'un fini excellent, pour certaines ; elles se joignent aux statues trouvées par M. Frankfort, à la même saison de fouilles, à Hafajé et à Tell-Asmar, pour constituer un ensemble exceptionnel de sculptures présargoniques.

Une de ces statues représente un personnage nommé Ebih-il, assis sur un siège de roseaux tressés comme on en fait encore en Iraq et comme les artistes en ont à plusieurs reprises figuré sur les cylindres³. Il est couvert d'un vêtement à longues mèches qui paraît être une peau d'animal avec sa toison ou

1. A. Parrot, *Illustrated London News*, 13 octobre 1934. *La civilisation mésopotamienne : Revue d'Assyriologie*, XXXI, 1934, p. 180-189.

2. *Inscriptions votives sur des statuettes de Ma'eri : Revue d'assyriologie*, XXXI (1934), p. 143.

3. C. L. Woolley, *Ur Excavations. II. The Royal Cemetery*, Londres, 1934, pl. 214, n° 355, où le marchepied devant le siège paraît exclure la représentation d'une divinité de la végétation qui serait simplement assise sur une botte de paille.

son imitation, pas encore le kaunakès, et que nous connaissons par une statue du British Museum¹.

Il est nu-tête, les yeux incrustés d'une capsule de stéatite ou de pierre bitumineuse garnie de coquille marine, et de lapis pour la prunelle. La moustache est rasée mais la barbe traitée par ondes souples tombe sur la poitrine. Pour donner à la barbe plus de légèreté, pour en dégager les boucles, l'artiste l'a régulièrement taraudée de place en place avec le trépan. Par une rencontre curieuse, les artistes de l'époque romane emploieront le même procédé, par exemple au portail royal de Chartres.) Le cou est épais, la saillie occipitale peu accentuée, le front bas et fuyant ; les coudes sont effilés et la poitrine délimitée par deux demi-cercles, tous caractères qui se retrouvent dans les œuvres d'art sumérien archaïque.

Une autre découverte faite au Tell-Hariri consiste en plaques de nacre destinées à être incrustées sur fond sombre (lapis et bitume) analogues à celles de l'« étendard » d'Ur, qui est de technique un peu plus rude, mais surtout aux plaques de Kish dont elles se rapprochent par le style et le fini. Telle qu'on a reconstitué la scène, on y voit des guerriers amenant des prisonniers nus, les mains liées derrière le dos, devant des personnages vêtus d'une courte tunique et coiffés comme certaines figures de Kish ; plus loin sont disposés les restes d'un char et de son attelage. Les bêtes attelées portent un anneau dans les narines (comme les squelettes d'ânes trouvés à Ur et les animaux de trait de l'« étendard » ; ce ne sont pas des chevaux. Leur corps manque, mais la queue, conservée, est celle de l'hémione ou de l'onagre, en un mot de l'âne sauvage. La reconstitution qui a été tentée, du panneau mutilé et trouvé en fragments, n'est peut-être pas tout à fait exacte ; au centre, un personnage porte une sorte d'enseigne, dont la hampe est terminée par l'image d'un taureau. Il semble plutôt que ce taureau soit un passe-guides (on aperçoit d'ailleurs les rênes, dans les deux anneaux qui figurent sous l'animal).

1. H. R. Hall, *La sculpture babylonienne et assyrienne au British Museum*, 1928, pl. IV.

et la hampe de l'enseigne, striée comme le petit fragment qui se voit dans les anneaux du passe-guides, et comme la corde qui lie les bras du prisonnier, est en réalité la représentation des rênes (horizontales) aboutissant au passe-guides. Mais les représentations que nous avons de ces passe-guides sur les monuments, montrent la tête de la figurine tournée vers les bêtes de l'attelage ; ici le sens serait inverse, à moins que le panneau étant beaucoup plus mutilé qu'il n'en a l'air, le passe-guides appartienne à un autre char représenté allant de droite à gauche. Les visiteurs du Louvre pourront étudier dans les salles Dieulafoy du premier étage, les objets provenant de cette découverte qui sont la part de la France ; le reste est conservé au Musée d'Alep.

L'examen d'ensemble de tous les monuments exhumés dans ces dernières années, a permis de fixer leur chronologie relative ; pour MM. Frankfort et Parrot, les statues de Tell-Asmar sont du début, celles de Mari du milieu, de la période présargonique. Mais quelle est la durée de cette période ? Si l'on en connaît la date terminale (pour nous, environ 2750), la date du début est moins assurée. Fréquemment, sur l'un ou l'autre de ces divers monuments, on retrouve un détail tellement semblable qu'il prouve, s'il y a succession dans le temps, un temps assez court pour qu'il y ait eu survivance de motifs. A cela, M. Woolley objecte que l'art mésopotamien est essentiellement « statique », et que des motifs peuvent avoir persisté pendant des laps de temps considérables. La fixité de l'art oriental ne peut être niée ; des scènes, des thèmes se transmettent très longtemps, mais rarement identiques ; ils se renouvellent par quelque point et se datent par une légère transformation. La persistance de détails tout à fait semblables oblige à soupçonner un tassement des événements. Il paraît vraisemblable, en raison de l'homogénéité des monuments de la période présargonique, que les découvertes à venir auront pour conséquence de resserrer la durée de cette période dont beaucoup de manifestations ont pu être synchrones ou se dérouler sur un petit nombre d'années ; mais à condition, nous le verrons, de prendre comme point de départ une date qui ne peut être

indéfiniment abaissée, en raison des synchronismes du début avec l'Égypte. La même remarque s'applique aux périodes antérieures, Obeïd-Jemdet-Nasr ; il est bien difficile d'évaluer leur durée d'après l'épaisseur des débris qu'elles ont laissés. Un bâtiment de briques crues sur fondations de pierre, aura fait plus d'usage et produit moins de ruines que des installations précaires en roseaux mêlés à de la boue séchée qu'il aura fallu refaire chaque année.

Sur l'interprétation des découvertes de Tell-Hariri, je ne partage pas l'opinion de M. Parrot. Il revendique pour cet art le nom de « mésopotamien », à la suite des PP. Lagrange et Vincent ; la désignation est entrée dans l'usage ; E. Potier s'en servait dans ses cours et je l'ai employée¹. Mais il ne faudrait pas qu'en disant mésopotamien, terme géographique, on cessât de penser « sumérien », qui indique l'origine de cet art. C'est la première fois, dit M. Parrot, qu'on rencontre des monuments aussi parfaits et aussi anciens de ce style, aussi loin vers l'Ouest ; le type des statues est sémitique, leur inscription sémitique, et il conclut que le vieux problème : « Sémites et Sumériens », va sans doute rebondir.

Ce n'est pas très certain. La statue du Louvre qui est au centre de la discussion, est d'une excellente conservation. Je reconnais qu'on n'y retrouve guère la vigueur et l'accent habituels aux œuvres sumériennes, mais la matière, l'albâtre, en est la cause et non l'influence sémitique (qui agit pourtant en ce sens sur la sculpture sumérienne aux périodes de primauté sémitique, par exemple à l'époque de la I^{re} Dynastie babylonienne). Le style est celui que l'on qualifie jusqu'ici de sumérien ; le type physique également. Un nez exagérément aquilin n'est pas forcément sémitique (nez arménien). Celui de la statue d'Ebih-il est le nez des autres statues sumériennes ; le front bas et fuyant est le front sumérien et non le front haut des Sémites.

Si l'art et le type ethnique sont sumériens, les noms propres de l'inscription d'Ebih-il ainsi que celle de deux autres

1. *L'art de l'Asie occidentale ancienne* (Van Oest), 1928, p. 5 et 51.

statues sont sémitiques ; mais les inscriptions sont écrites uniquement en idéogrammes, sauf, une fois, la préposition *a-na* (sémitique). Sur deux dédicaces, le scribe, modelant son langage sur le sumérien, a supprimé cette préposition. Nous sommes bien près du moment où, dans la région, les Sémites, venus de l'Ouest, ont adopté l'écriture des Sumériens pour rendre leur propre langue et ils n'en connaissent pas encore toutes les ressources.

Quelle est la date de la statue d'Ebih-il ? Les signes de l'inscription sont comparables à ceux de la Stèle des Vautours, sauf le signe *il* qui n'est pas archaïque, mais archaïsant, et qui, sous des formes à peu près semblables est attesté sous Sargon et même Manishtusu¹. D'autre part, la barbe, avec son traitement si particulier, rappelle celle du dieu Nin-Girsu de la Stèle des Vautours, et surtout celle du buste de Lugal-kisalsi du Louvre². Or, Lugal-kisalsi n'est, selon l'opinion de Thureau-Dangin³, « pas postérieur à Lugal-zaggisi (contemporain de Sargon), et ne saurait lui être de beaucoup antérieur ». La statue d'Ebih-il est, à mon avis, d'après son style et d'après l'inscription, tout au plus de la première moitié du ^{xxix}e siècle avant notre ère.

S'il en est ainsi, il devient impossible de tirer argument de son antiquité. Les fouilles d'Ashara ont d'ailleurs attesté la présence de l'art sumérien, pour une époque plus haute, un peu plus à l'Ouest.

Les découvertes de 1934 à *Doura-Europos* ont offert un intérêt aussi grand que dans les campagnes précédentes. La mission a mis au jour un sanctuaire consacré au dieu Mithra, le soleil invincible⁴. C'est le premier monument de ce genre reconstruit, soit en Syrie, soit en Asie Mineure, et le fait est d'autant plus curieux que le culte du dieu, propagé par

1. G. A. Barton, *Babylonian Writing*. Leipzig (1913), signe 206, p. 50.

2. G. Contenau, *Statuette de Lugal-kisalsi*, dans : *Monuments Mésopotamiens nouvellement acquis ou peu connus (Musée du Louvre)*. P. 1934, p. 5, pl. 1.

3. *Statue d'un petit-fils de Lugal-kisalsi, roi d'Uruk* ; *Revue d'Assyriologie* XX, p. 5.

4. *Illustrated London News*, 8 décembre 1934, p. 963-965.

les légions romaines en Orient, devint un rival du culte chrétien au III^e siècle de notre ère. Le temple est un petit bâtiment garni de bancs en maçonnerie, creusé d'une niche sur la paroi tournée vers l'est. La décoration consiste en deux bas-reliefs, placés l'un au-dessus de l'autre dans la niche, à laquelle on accède par des degrés ; datant de la fin du II^e siècle de notre ère, ils représentent l'un : Mithra assiste d'un chien et d'un corbeau, tuant le taureau devant les donateurs du bas-relief ; l'autre figure Mithra avec les mêmes acolytes dans sa lutte contre le taureau. La niche est ornée de peintures représentant les signes du zodiaque, de petites scènes ayant trait à la légende de Mithra, sa naissance, sa vie et ses exploits jusqu'à sa conquête du soleil. Tout ceci forme un ensemble sans parallèle qui restitue l'histoire complète du dieu. De chaque côté de la niche, l'artiste a représenté deux personnages qui sont, sans doute, Zoroastre et Ostanès, disciples de Mithra ; le caractère de ces peintures fait prévoir la peinture byzantine. Parmi les scènes les plus intéressantes, nous citerons la chasse où Mithra est représenté à cheval tirant de l'arc contre les bêtes sauvages qui s'enfuient, fresque qui, au contraire, annonce la peinture persane. L'importance de Doura-Europos, comme étape d'art oriental, s'apprécie mieux à chaque fouille, en même temps que le site apporte une contribution inappréciable à l'histoire des religions.

Les travaux de *Palmyre*, sous la direction de M. Seyrig, ont achevé le dégagement du temple ; au cours du déblaiement, on a découvert des monuments et surtout de nombreuses inscriptions dont la publication sera bientôt entreprise¹.

A *Baalbek*, les derniers travaux ont changé complètement l'aspect des ruines ; la « basilique de Théodose » a disparu et le grand temple se trouve maintenant entièrement dégagé.

A *Tshatal-Hüyük*², sous la direction du Dr Calvin Mc. Ewan, les recherches ont continué. La couche n° II s'est révélée

1. N. C. Debevoise, *Amer. Journ. Semitic Languages, etc.*, avril 1934 p. 190.

2. Cf. déjà, *Syria*, XV, 1934, p. 155-186, pl. XVIII-XXIV.

hellénistique, du II^e siècle environ avant J.-C., mais les vestiges de construction rencontrés là étaient fort peu de chose. Sous les restes des pavements, à la couche III, se trouvaient les murs en briques crues de maisons particulières du VIII^e ou IX^e siècle avant notre ère ; on n'y a pas rencontré de fondations en pierre. Les objets recueillis ont été fort nombreux, poterie grossière et épaisse dans la couche III ; les vases, à demi brunis par polissage ont un pied en anneau ; la forme la plus commune est une large écuelle. Beaucoup de cachets dont la plupart en forme de scaraboïde. En somme résultats encourageants.

M. H. Ingholt qui dirige la mission danoise de *Hama*¹ a reconnu que l'installation romaine sur le site, avait eu pour conséquence de faire disparaître au centre de la colline, les couches correspondant à l'Age du Fer. Des sondages conduits jusqu'au roc (25 mètres de profondeur depuis le niveau arabe, et 30 mètres depuis le sommet du tell), ont amené la découverte d'une suite de périodes qui fait de Hama un site précieux pour la connaissance de l'ancienne céramique de Syrie. Les deux couches les plus profondes sont, l'une de poterie peinte, l'autre de poterie brunie noire ou grise à comparer à la céramique correspondante de Mégiddo et de Beïsan. A noter aussi la présence de figurines et de supports de plateaux à offrandes du moyen bronze.

Dans la dernière campagne², les travaux de la mission ont fait reconnaître, au Sud du tell, un édifice de l'époque hittite garni de ces plaques de pierres posées en plinthes que l'on appelle des orthostates ; mais ces pierres ne portent aucune décoration. On a trouvé les restes d'un escalier qui devait permettre jadis l'accès à ce palais depuis la plaine.

PHÉNICIE

Parmi les découvertes les plus remarquables de *Byblos*, où M. Dunand, ayant exproprié les entours de l'enceinte

1. *A. J. A.*, XXXVIII, 1934, p. 198.

2. *Revue archéologique syrienne*, octobre 1934, p. 13.

du temple, étend considérablement ses travaux, signalons deux tablettes de bronze à inscription pseudo-hiéroglyphique ; ces tablettes sont à rapprocher d'une inscription sur pierre trouvée par M. Dunand il y a quelques années et où les signes pseudo-hiéroglyphiques, peu nombreux, semblent exclure l'hypothèse d'un syllabaire. Elles sont peut-être le témoin d'une période de tâtonnements où, le principe de l'alphabet étant découvert, les divers peuples de la côte avaient choisi, les uns indépendamment des autres, différents systèmes de signes. En outre, M. Dunand dans le voisinage du *temenos* du temple a procédé à une grande fouille destinée à fixer la séquence stratigraphique du site¹.

La publication de la cinquième campagne de *Ras-Shamra*² m'est une occasion de revenir sur l'importance de ses résultats. M. Cl. Schaeffer et G. Chenet y découvrirent, il y a deux ans, une coupe et une patère en or, la première reproduisant les motifs de l'imagerie locale dans ce qu'ils ont de composite, la seconde une chasse d'un mouvement admirable dont le sujet rappelle en meilleure exécution le coffret d'ivoire d'Enkomi. Ces monuments, dont l'un est au Louvre, appartiennent au premier niveau, c'est-à-dire à la première moitié du *xiv*^e siècle. M. Schaeffer fait remarquer que ces vases « se classent comme les plus anciens des vases métalliques historiés connus de provenance phénicienne ou dite phénicienne ».

L'an dernier, M. Schaeffer avait rencontré au *III*^e niveau une poterie comparable à celle d'Obeid ; il nous apporte cette année plus de précision sur cette céramique archaïque de *Ras-Shamra*. Sous les *I*^{er} et *II*^e niveaux, dont la couche la plus basse est datée par des monuments égyptiens du Moyen Empire, du début du *III*^e millénaire, se trouve le *III*^e niveau attribuable au *III*^e millénaire, dont la limite inférieure est à 8 m. 50. Ce niveau est caractérisé par une céramique à peinture géométrique monochrome, puis par une poterie à engobe

1. A. J. A., XXXVIII, 1934, p. 198.

2. C. F. A. Schaeffer, *Les fouilles de Ras-Shamra, cinquième campagne (printemps 1933). Rapport sommaire : Syria*, XV, 1934, p. 105-131.

rouge uni. Le IV^e niveau dont la limite inférieure est à 12 m. 35 et correspond au début du III^e, peut-être même du IV^e millénaire, renferme une céramique polychrome rouge et noire sur pâte chamois, mince, fine, accompagnée d'outillage en silex, pierre polie et os, M. Schaeffer comparerait volontiers cette céramique à celle des couches profondes de Ninive, à celles de Samarra, Moussian, Suse I. Le V^e niveau possède une céramique sans peinture, ornée de stries par brunissage ou à décor piqué ; l'anse évidée est remplacée par un rebord de préhension plein, allongé horizontalement sur la panse.

Cette couche finit à 16 m. 50 ; elle correspond au IV^e millénaire et M. Schaeffer y verrait quelques ressemblances avec la céramique prédynastique égyptienne. Ces résultats sont de grosse importance ; voici, si l'on y joint la découverte faite à Hama, une nouvelle aire qui s'ouvre à la céramique monochrome préhistorique. Sa présence avait été constatée il y a déjà de longues années à Sakjé-Geuzi.

Dans la campagne de cette année, M. Schaeffer a mis au jour des sépultures qui sont, les unes des charniers dont la céramique fait la transition entre celle qui caractérise le I^{er} niveau et celle du II^e niveau, donc du xvi^e-xv^e siècle, les autres des tombes dallées datant de la fin du xv^e siècle et du début du xvi^e siècle. Elles ont un dispositif de tables d'offrandes percées d'un trou pour que les libations parviennent jusqu'au mort enterré au-dessous, qui fait pressentir les conduits plus compliqués des tombes mycéniennes d'un siècle plus tardives, conduits qui permettent aussi au mort de recevoir ses offrandes. Ce genre de tombes prend fin au xiii^e siècle, sans doute par suite de l'arrivée des peuples de la mer. Au ix^e siècle les tombes, au même endroit, sont de petites chambres dont le mobilier, (fibules, armes de fer) et les coutumes (quelques incinérations), sont à rapprocher de ce qu'on a trouvé dans des sépultures de Karkémish, Gézer, Tell-Yahoudiyeh et donnent à penser qu'on est en présence d'une population étrangère.

A l'Est de la « bibliothèque », on a reconnu la présence d'un temple à deux larges cours, dont le plan et l'époque (xv^e et xiv^e siècles) sont ceux d'un temple à Baal découvert en 1929,

sur la partie Nord-Ouest du tell. Deux stèles en pierre, à inscription cunéiforme alphabétique trouvées dans le nouveau temple, apprennent qu'il était dédié à Dagon, père de Baal.

Parmi les tablettes découvertes dans cette dernière campagne, signalons une lettre en akkadien au roi Il-Shar de Ras-Shamra, venant d'un certain roi Belubu-Ur. Le signataire de la lettre souhaite au roi Il-Shar que les dieux d'Ugarit le protègent. Ras-Shamra est donc bien Ugarit, comme on le supposait.

Ces tablettes de Ras-Shamra, dont M. Virolleaud poursuit le déchiffrement, sont de grande valeur non seulement du point de vue linguistique, mais pour la critique biblique, par suite de leurs données sur les origines israélites.

CHYPRE

M. P. Dikaïos dans ses fouilles de Chypre avait découvert à *Érimi*, à peu de distance de Curium, une installation néolithique¹. Quatre strates y ont été reconnus, caractérisés chacun par la présence d'un bâtiment circulaire. Leur architecture est de plus en plus en progrès à mesure qu'on se rapproche de la surface, et le dernier en date se compose de murs de pierres irrégulières surmontés jadis de briques crues, et sans doute d'un toit de branchages et de boue séchée.

M. Schaeffer, après sa campagne de Ras-Shamra, s'est transporté à Chypre, à *Enkomi*, où il a obtenu, en plus d'une abondante récolte de très belle céramique archaïque à lustre rouge ou rouge à décor incisé, des résultats archéologiques intéressants. Près des tombes se trouvaient des constructions byzantines auxquelles on avait prêté jusqu'ici peu d'attention; au-dessous, deux couches de constructions étaient superposées. La seconde est d'époque mycénienne. On avait longtemps douté de l'existence du mycénien à Chypre, cette découverte tranche la question; elle montre aussi qu'on enterrait dans les villes, parmi les habitations.

1. A. J. A., 1934, p. 290-291.

PALESTINE

A *Beth-Shemesh*¹, où travaille l'« Haverford Expedition », la mission a découvert un scarabée de mariage d'Aménophis III (vers 1400) ; il avait servi de pièce de dépôt de fondation à l'époque salomonienne. Des silos, des pressoirs à vin, des forges, des fours, témoignent de l'activité agricole et industrielle de la ville au début de l'Âge du Fer. La découverte la plus intéressante consiste en une tablette allongée portant une ligne circulaire de signes cunéiformes, qui appartiennent à l'alphabet de Ras-Shamra ; mais ces signes sont écrits à l'envers et ne peuvent être lus que si on examine leur image dans un miroir.

Sir Flinders Petrie a continué le déblaiement du site du palais primitif de *Tell-el Ajjul* (ancienne Gaza), datant d'environ 3200 avant notre ère². On a retrouvé dans la nécropole la tombe du gouverneur égyptien de l'époque de Toutankhamon, et on a recueilli de nombreux spécimens de céramique égéenne et chypriote ainsi que des vases d'albâtre et de bronze.

A *Tell-el-Fûl*, la Gibeah du dernier chapitre des Juges, un tremblement de terre renversa les bâtiments qui avaient été précédemment découverts. M. Albright a repris les travaux à l'intérieur et à l'extérieur de la forteresse³. On n'a pas trouvé de poterie caractéristique de l'Âge du Fer plus ancienne que le milieu du VIII^e siècle. On a pu se convaincre que la première période de Gibeah forme la transition entre le Récent Bronze et le début de l'Âge du Fer (XI^e siècle). Un incendie mit fin à la ville. La deuxième période correspond à l'époque de Saül (dernière phase du début de l'Âge du Fer). L'installation la plus importante date de la troisième période de l'Âge du Fer et de l'époque hellénistique. La mission a mis au jour les restes de deux forteresses bâties successivement au même endroit et datant du début de l'Âge du Fer, auxquelles on

1. Elihu Grant, *Beth-Shemesh in 1933* : *B. A. S. O. R.*, 52, décembre 1933, p. 3.

2. *Amer. Journ. Semitic Languages, etc.*, avril 1934, p. 185.

3. *Ibid.*, p. 187. — *B. A. S. O. R.*, 52, 1933, p. 6.

peut comparer les forteresses du pays de Moab, celle de Aïn-el-Qudeirat (Kadesh-Barnea) et celle de Tell-Zakariya, rectangulaires à doubles murs avec casemates, et tours aux angles.

A *Tell-Duweir* (Lachis), les fouilles ont été dirigées par M. J. L. Starkey¹ ; elles ont mis au jour, sur le sommet du tell, la résidence d'un gouverneur de l'époque perse et ont permis d'étudier le système de défense de la ville.

Des tombes taillées dans le roc ont été découvertes ; elles s'échelonnent du second Age du Fer jusqu'à la fin du royaume juif : certaines sont du milieu de l'Age du Bronze. On a également trouvé de la céramique qui accuse l'influence hurrite.

Sur le site de *Teleilat-Ghassil*², au Nord-Est de la mer Morte MM. A. Mallon, R. Koepfel, R. Neuville ont constaté qu'il existait une civilisation de valeur à la fin du III^e millénaire. A l'époque de l'Ancien et du Moyen Bronze, la ville était entourée d'autres cités participant à la même culture. Les membres de la mission donnent, dans un premier volume, les résultats des trois premières campagnes entre 1929 et 1932 ; ils n'oublient pas d'y décrire des points de vue géographique et géologique, la zone des fouilles et ses environs. Cet exposé montre l'importance du site dans l'archéologie palestinienne et insiste sur les peintures murales qui ont été découvertes dans cinq maisons et dont certaines sont d'une interprétation difficile. A *Wady-Tarafa*, dans une nécropole, la mission a découvert de la céramique et des objets de bronze datés de la deuxième période de l'Age du Bronze (2000-1800), et une sorte de sanctuaire en plein air délimité par de grandes pierres. Ainsi les divers tells de ce district à l'Est du Jourdain restituent une période de la civilisation mégalithique qui s'étend du mont Nébo aux frontières de Syrie, « peut-être même jusqu'à la Caspienne. »

Tell-Mutesellim correspond au site de l'ancienne Mégiddo ;

1. *Amer. Journ. Semitic Languages*, etc., avril 1934, p. 185.

2. *Teleilat Ghassil*, I, *Comptes rendus des fouilles de l'Institut biblique pontifical*, 1929-1932, Rome, 1934. — *A. J. A.*, 1934, p. 288.

M. P. L. O. Guy y conduit des fouilles pour l'Institut oriental de Chicago. Les découvertes les plus marquantes des campagnes qui y ont été exécutées, consistent dans les restes d'un temple orné de piliers dont on a retrouvé les chapiteaux. Ils sont du type dit proto-ionique, simple, et datent sans doute de l'époque salomonienne (x^e siècle avant J.-C.). Les fouilleurs ont également retrouvé des autels à encens en calcaire, munis à leurs quatre angles de protubérances en forme de cornes, des petits sanctuaires en terre cuite utilisés pour y brûler l'encens, et des représentations de divinités également en terre cuite. Tout ceci trouve son parallèle dans d'autres sites explorés en Canaan. A noter également un vase du type dit *kernos* ; anneau creux de terre cuite sur lequel sont soudés de petits récipients communiquant avec la cavité principale, et orné de figurines animales¹.

Parmi les objets précieux recueillis, mentionnons des bijoux d'or consistant en colliers, épingles, boucles d'oreilles, pendentifs et amulettes représentant, d'une façon très simplifiée, la grande déesse de fécondité de Syrie. Mais il s'agit là d'une fabrication assez rudimentaire ; la plupart de ces bijoux ne sont composés que d'une feuille d'or estampée. Nous aurons l'occasion dans notre conclusion à cet article, de citer les résultats stratigraphiques de la mission.

Les fouilles de *Samarie* ont obtenu en 1933 deux résultats d'importance² : 1^o au sommet du plateau, la mission a recueilli, sous les vestiges de l'époque israélite, des tessons de céramique de l'Age du Bronze I ainsi que des débris d'installations ; donc, avant la fondation de la ville d'Omri, il y avait une population fixée sur le site ; 2^o on a dégagé à l'angle Nord-Est de la cité une tour ronde à murs de plus de 2 mètres d'épaisseur et de 13 mètres de diamètre, conservée sur une hauteur de 7 mètres qui peut dater de Jéroboam III (782-742) ; elle fait pendant à celle dont l'ancienne mission de Harvard avait dégagé des vestiges dans l'angle Sud-Ouest. La tour récemment

1. A. J. A., XXXVIII (1934), p. 192. — *Illustrated London News*, 26 mai 1934.

2. R. B., 1934, p. 158.

découverte est « la plus belle maçonnerie d'époque israélite actuellement visible en Palestine ».

Les ivoires datant du ix^e siècle que je signalais l'an dernier, sont maintenant mieux connus ; ils peuvent se diviser en deux classes : les uns recouverts jadis par endroits de couleur ou d'une feuille d'or, sont uniquement d'influence égyptienne ; les autres révèlent la même influence pour les thèmes traités, mais les costumes des personnages en font des Asiatiques. Ces ivoires sont à rapprocher de ceux qui, trouvés par M. Thureau-Dangin à Arslan-Tash, sont conservés au Musée d'Alep et au Louvre ; ceux de Samarie ont été répartis entre le Musée de Jérusalem et le Fogg Museum (Harvard).

Le tell de *Ain Hawan*¹ s'élève aux environs de Haïfa ; aujourd'hui à 1 kilomètre et demi de la côte, le site fut sans doute un port pour les villes de la plaine d'Esdreïlon. La durée d'occupation du site va de la dernière période de l'Âge du Bronze (environ xiv^e siècle avant J.-C.), jusqu'à l'époque romaine. Le caractère des objets trouvés accuse une influence chypriote marquée, et notamment des ressemblances avec les antiquités de Ras-Shamra. La céramique du strate II qui peut dater de la période perse (v-iv^e siècles), se rapproche des trouvailles effectuées à Tell-el-Fari'a et Tell-Jamma (XXIII^e et XXVI^e dynasties égyptiennes), à Atlit (v^e siècle, Samarie [période perse]), et Gezer (période hellénistique). Un point particulier de l'architecture de cette période est l'usage de piliers, comme on en retrouve dans le IV^e strate de Mégiddo, que les fouilleurs datent de l'époque de Salomon.

A *Jerash*², à l'Est du Jourdain, une expédition conjuguée de l'École américaine de Jérusalem et de l'Université de Yale, sous la conduite de M. N. Glueck entreprit le déblaiement de la partie Sud des ruines, face à l'arc triomphal. Cet arc, d'époque romaine, est prolongé à droite et à gauche, par une façade creusée d'une niche destinée à recevoir une statue. La mission s'est également attachée à relever le plan de l'hippo-

1. *A. J. A.*, XXXVIII, 1934, p. 288.

2. *B. A. S. O. R.*, 1934, n^o 53, p. 2 ; 54, p. 5. — *A. J. A.*, XXXVIII, 1934, p. 197.

drome ; elle en reconnut les entrées, dont la principale était flanquée de deux portes plus petites, et releva des traces de l'incendie qui dut détruire le monument. Toute cette région des ruines fut habitée à l'époque byzantine et à l'époque arabe. A la porte Sud, on exhuma de beaux chapiteaux composites du ⁱⁱ^e siècle de notre ère ayant appartenu à des pilastres. Au delà de la porte Nord (ou de Damas), s'étend la voie Aelia qui fut aussi dégagée ; elle raccordait deux parties de terrain obliques l'une part rapport à l'autre. A l'intersection d'une rue et de la voie Aelia fut créée une spacieuse place carrée où s'élevèrent les quatre piliers de ce que l'on a appelé le Trétrapyle. Chacun devait supporter un groupe de quatre colonnes au milieu desquelles se trouvait un trépied ou un autel. Plus tard la place reçut une forme circulaire. Une tombe d'environ 150 de notre ère, fournit en grande quantité des fragments de figurines de terre-cuite et de lampes.

L'École américaine d'Archéologie a commencé en 1933 son exploration de l'Est de la *Palestine*¹ et M. Nelson Glueck nous décrit la première campagne, partie de Kerak à travers l'Arabah pour atteindre Aqabah. La mission recueillit sur sa route beaucoup de cette poterie brun rouge gardant quelquefois dans son épaisseur une teinte grisâtre, fréquente en Nabatène, et des tessons peints de décor géométrique, lignes horizontales, échelles, damiers, ou traits obliques s'entre-croisant en losanges. Parmi les types caractéristiques, signalons un décor fait alternativement de bandes mates et de bandes soigneusement polies et une céramique de pâte brun foncé, recouverte d'engobe blanc-gris. On observa de nombreuses ruines de forteresses nabatéennes. Dans la région de Khibert-en-Nahâs se rencontra une poterie datable de 1100 à 800 environ avant notre ère. C'est un centre d'anciennes mines de cuivre et de fonderies. Dans un autre voyage qui explora la région du mont Nébo, de nombreuses installations datant du début de l'Age du Fer furent décou-

1. *B. A. S. O. R.*, septembre 1934, p. 3. — *A. J. A.*, XXXVIII, 1934, p. 196-197.

vertes, ainsi que des gisements de minerai de cuivre et de minerai de fer. Une troisième expédition vers la frontière Nord du pays d'Edom, reconnu la route commerciale à travers la Transjordanie en usage aux hautes époques, jalonnée de sites datables d'environ 2200 à 1800 avant notre ère.

Selon M. Glueck, l'importance des forteresses du pays d'Edom explique pourquoi les Israélites sortis d'Egypte ne purent traverser la région mais durent la contourner et traverser Moab ; la date de ces forteresses prouve aussi, dit M. Glueck, que l'Exode n'eut pas lieu avant le XIII^e siècle.

CONCLUSION

Le bénéfice archéologique des fouilles de ces dernières années apparaît considérable et l'on peut, grâce à elles, ébaucher un croquis de ce qu'a été la civilisation en Asie Occidentale avant la période historique.

Tout d'abord, il apparaît que, si la Mésopotamie proprement dite, au moins dans ses deux tiers inférieurs (le pays de Sumer-Akkad), a son autonomie propre, la Haute-Syrie, l'Assyrie et le plateau d'Iran, malgré leurs rapports étroits avec la Mésopotamie, ont eu aussi une civilisation homogène qui diffère par quelques points de celle du Sud. C'est ainsi que le Sud connaît les périodes dites d'Obeid (céramique peinte monochrome) d'Uruk (absence de céramique peinte), de Jemdet-Nasr (céramique polychrome) ; le Nord connaît les mêmes périodes, mais moins tranchées et, avant elles, une période de céramique peinte retrouvée à Ninive, Arpachiyah, Tell-Halaf, Samarra, en Perse à Reï, Giyan et Kashan et, très probablement, à Ras-Shamra, au nord de la Phénicie.

Quels sont les créateurs de ces civilisations primitives ? Les Sumériens ou un autre peuple ? Il est actuellement difficile de donner une réponse à cette question.

Pour M. Frankfort, les Sumériens sont là dès la période d'Obeid, pour M. Jordan dès la VI^e couche de Warka, pour MM. Christian et Mackay seulement dès la I^{re} dynastie d'Ur.

L'anthropologie, qui dispose d'ailleurs d'un nombre infime

de crânes pour étayer une hypothèse, ne peut non plus donner de solution au problème. Les plus anciens crânes recueillis dans les nécropoles d'Asie Occidentale, représentent les deux grandes variétés de forme, brachycéphalie et dolichocéphalie; le mélange est donc effectué.

Y a-t-il certaines particularités de la civilisation sumérienne qui puissent être attribuées aux Sémites et qui, d'après leur époque d'apparition, puissent donner une date probable de la fusion des deux races ? M. Frankfort est enclin à attribuer aux Sémites la poterie polychrome ; M. Thureau-Dangin a montré que le système de numération des Sumériens est sexagésimal, tandis que le système décimal est vraisemblablement l'apport des Sémites ; j'ai proposé de voir dans le cylindre-sceau, par opposition au cachet, un apport sémitique (et les dernières fouilles ne me semblent apporter rien qui infirme cette hypothèse). Or ces particularités se trouvent réunies à l'époque d'Uruk et de Jemdet-Nasr ; les contacts qui ont existé avant l'histoire entre l'Asie et l'Égypte, et qu'on peut maintenant attribuer à ces deux périodes d'Uruk et de Jemdet-Nasr, ont eu vraisemblablement pour intermédiaires les habitants de Canaan et de la Haute-Syrie, Sémites ayant reçu la culture sumérienne. Ces intermédiaires ont exercé leur propre influence sur la langue égyptienne où les sémitismes se révèlent nombreux et ont transmis à l'Égypte certaines particularités de la civilisation de Sumer à laquelle ils ont fait quelques apports. D'autre part les tablettes de Ras-Shamra nous ont conservé des traditions qui font bien du pays de Canaan une partie du centre de dispersion des Sémites. Tout concourt donc à nous assurer que dès Uruk et Jemdet-Nasr, les Sémites sont en Canaan. Ils se révèlent dès les tablettes de Jemdet-Nasr (les deux numérations sont employées côte à côte), mais leur influence, prouvée par les sémitismes du langage sumérien, ne s'étendra que lentement vers la Mésopotamie. En tout cas, lorsque les Sumériens fondent leur civilisation près du golfe Persique, elle est pure de tout sémitisme ; ils n'ont donc pas été en contact avec les Sémites. L'état précaire de la Basse Mésopotamie à cette

quelques monuments semés d'écus grossis par le limon du Tigre et de l'Euphrate et qui commencent à peine, sans doute, à être habitables, pourrait rendre compte de la tradition présargonne par forme d'une civilisation née de la mer.

Un autre gain des fouilles récentes est d'avoir reporté la date de l'histoire monumentale de la Mésopotamie à la période de Jemdet-Nasr. Les cylindres-sceaux de cette époque, d'une extrême perfection dans leur naturalisme, faisaient passer de plus importants monuments. Les fouilles de Warka nous les ont restitués et, dans les thèmes, dans le décor de ces monuments, on retrouve ce qui sera l'art sumérien ultérieur. Quelque chose plus, que par une rencontre curieuse, si le grand vase de Warka représente les Sumériens habituels, la scène dépeinte aussi l'an dernier, figure des personnages avec le profil armenide qu'on retrouvera plus tard sur les sculptures de Tell-Hadad. Avec la couche de Jemdet-Nasr, nous sommes donc en présence d'un art raffiné aussi évolué (et bien plus vigoureux), qu'à la période présargonique; nous n'avons jusqu'à présent, pour l'expliquer, que les empreintes de sceaux sumériens dans la couche d'Uruk; on peut attendre avec confiance de plus importants monuments de cette période.

Après la période de Jemdet-Nasr s'ouvre la période présargonique ou pré-sargonique, dont beaucoup nous était connu, mais que des découvertes comme celle de Hafaje, Ur, Tell-Fahar et Mari ont considérablement enrichie. Un des problèmes de cette période est celui de sa chronologie. Pour résoudre sa durée a été de nombreux siècles; en présence des ressemblances directes qui relient les monuments de cette période les uns aux autres, je suis tenté de lui assigner la même durée qu'il sera possible d'admettre. Deux sortes de monuments nous doivent nous guider dans l'établissement de cette chronologie. La première, c'est que les Mésopotamiens, qui n'ont jamais fait d'histoire objective, nous ont laissé pour ces périodes des documents qui sont un reflet des événements, mais non de l'histoire véritable. Le fait à retenir des listes royales est qu'il y a eu de nombreuses dynasties pendant cette période; leur durée, le nombre de leurs rois, leurs

noms, manquent d'exactitude et les contradictions relevées dans ces documents doivent nous inciter à la prudence ; les synchronismes ont dû être, vraisemblablement, très nombreux.]

La seconde considération est la nécessité de ne pas étudier la civilisation de la Mésopotamie isolément. Elle est solidaire de celle de l'Égée et de celle de l'Égypte ; une date aussi abaissée que possible pour le début de la civilisation mésopotamienne est en soi acceptable, pourvu que les égyptologues l'adoptent aussi pour la civilisation qu'ils étudient. Comme ils assurent, en général, ne pouvoir descendre la période thinite plus bas que 3200, j'y vois une impossibilité d'abaisser par trop nos dates. Nous obtenons ainsi le terminus de la période de Jemdet-Nasr pendant la période thinite, après quoi s'ouvre la période pré-agadéenne. Cette supputation nous ramène une fois de plus au xxviii^e siècle, au plus bas, pour l'avènement de Sargon l'Ancien.

Le gain n'a pas été moindre pour le pays de Canaan. Nous avons vu que les fouilles récentes permettaient d'englober le Nord du pays dans l'immense région ayant connu une civilisation à céramique peinte avant la période historique. Les résultats ne sont pas moins marquants pour le Sud, la Palestine, et le bilan de ces acquisitions vient justement d'être dressé par un maître en archéologie palestinienne, le P. H. Vincent¹. Dans un récent article où il fait état d'une mise au point des derniers travaux de Mégiddo², il insiste sur ce fait que l'archéologie palestinienne qui ne remontait guère au plus haut, qu'au dernier tiers du III^e millénaire (III^e dynastie d'Ur), peut maintenant, comme celle de Mésopotamie, être étudiée jusque dans la période paléolithique. Comme l'a montré M. R. Neuville³, la Palestine connaît pendant le paléolithique inférieur deux sortes d'industries synchrones de la pierre : à

1. *Vers l'aube de l'histoire en Palestine* : R. B., 1934, p. 403-431.

2. R. M. Engberg et G. M. Shipton, *Notes on the Chalcolithic and early Bronze Age Pottery of Megiddo* : Oriental Institute, Chicago, n° 10^e, 1934.

3. *Le préhistorique de Palestine* : R. B., 1934, p. 237 et suiv.

édats de Tayaron et le Levalloisien), à bifaces, le Chelléen et l'Aurignacien; le Munsterien suit. Pendant le Paléolithique supérieur l'industrie en Palestine est principalement capsienne. Après quoi vient le Natufien (subdivisé en quatre périodes), qui correspond au Mésolithique; enfin l'Énéolithique a pour correspondance le Tahunien et le Ghassulien. Ce dernier est considéré parfois comme contemporain du Tahunien, plutôt comme lui faisant suite, et son début peut être fixé à la fin du IV^e millénaire ou début du III^e. Puis le Cananéen, qui appartient au premier Age du Bronze, apparaît. Or à Mégiddo, 7 niveaux ont été déterminés dont le 1^{er} correspond environ à l'an 2000, soit le début de la XII^e dynastie égyptienne; le VII^e niveau est superposé à une couche archéologiquement stérile mais qui n'est pas le sol vierge; ceci dénote une civilisation qui n'en est pas à ses essais. On remarque à la couche IV des caractères qui marquent une époque de transition: apparition du tour et de la peinture sur vases, céramique à décor fait au pinceau et maisons dont le plan, dit « absidal » comporte un des petits côtés de la construction en forme arrondie. Cette couche, qui est suivie de civilisations en possession du cuivre, peut être considérée comme le début théorique de l'Age du Métal. Sous la couche IV, la couche V où se rencontrent des impressions de cylindres sur argile, comparables à celles de la couche III d'Uruk et à celles des tablettes proto-élamites et des bouchons de jarre de Suse, peut être rapprochée de l'époque de Jamdet-Nasr (ici la date est peut-être 3000, à cause du retard dû à l'excentricité du site). A partir de cette couche jusqu'à la VII^e les ressemblances abondent avec la période prédynastique en Égypte. Il n'est donc point téméraire pense M. Neuville, d'assigner à cette couche VII environ le milieu du IV^e millénaire et peut-être le début de ce millénaire pour celui de l'Énéolithique en Palestine.

Les sept niveaux de Mégiddo comparés aux huit ou neuf niveaux de Beth-Shan (Beisan) antérieurs au Moyen Bronze, aux résultats de MM. Dunand à Byblos et Ingholt à Hama, et aux quatre strates du P. Mallon à Ghassul, nous donnent, pour Canaan, la séquence complète des civilisations

depuis le début du IV^e millénaire jusqu'à la fin du III^e avant notre ère.

Ces conclusions auxquelles sont arrivés par différents procédés les auteurs de ces travaux, s'accordent avec celles qu'on peut tirer des recherches effectuées en Mésopotamie.

15 février 1935.

G. CONTENAU.

En lisant sur épreuves un article de M. L. Legrain qui paraîtra dans la *Revue d'Assyriologie*, t. XXXII (1935), je vois que l'auteur, en note, p. 124, suggère, lui aussi, une restitution différente du porte-étendard de la mosaïque de Mari. Dans la hampe que tient le personnage, il reconnaît également « une portion des doubles rênes du chariot ».

THE WOMAN AT THE WELL IN MILAN

Mr. H. Philippart in a recent number of this periodical¹ published a very interesting cup of Brygans style in the Castello Sforzesco in Milan. I saw this cup several years ago and, like Mr. Philippart, was puzzled by the building at the left of the picture. He describes it as a « construction en quelque sorte chevelue » and interprets it, tentatively, as an oven on which the woman is going to place her metal bucket. This explanation, though ingenious, does not appear to me convincing, for the hatching along the top of the masonry is too regular to be intended for flames. Some years ago Wiegand², who knew the cup from a bad and incorrect drawing³, described the structure as a « Mauerstück anscheinend mit Rasen oder elastischem Reisig abgedeckt, auf welchem das volle Gefäss abgestellt wurde ». This explanation also does not seem wholly satisfactory, for why thatch a wall on which a bucket is to be placed? No better solution, however, occurred to me, until last summer, in driving about Greece, I came upon what I think is the right explanation.

Before advancing it I want to discuss a second instance of the mysterious structure, on a kylix in Florence (fig. 1'⁴). The scene was described by von Mercklin⁵ several years ago, but is

1. *Rev. arch.*, 1933, I, p. 154 ff., fig. 1 [Prière de se référer à la figure. L. R.].

2. *Milet*, I, 5, p. 82, fig. 14.

3. Taken from Brizio, *Marzabotto*, pl. IX, 19.

4. N° 76103; Milani, *Museo Archeologico*, I, p. 152.

5. *Röm. Mitt.*, XXXVIII-XXXIX (1923-1924), p. 85, note 1.

here illustrated, I believe, for the first time¹. The subject is the same as on the Milan picture — a woman drawing water from a well or cistern². She has let down the pail into the well



Fig. 1. — Coupe de Florence.

and grasps the rope with both hands; the upper end of the rope is knotted (for Greek ropes and strings were loosely twisted

1. With the kind permission of the authorities of the Museo Archeologico in Florence (M. Antonio Minto).

2. « On tops of pithoi used as well heads and on pithoi used as cisterns cf. Saglio, *s. v. Puteus*; Wiegand, *Milet*, I, 5, p. 81 f.; Wiegand-Schrader, *Priene*, p. 78. 80, fig. 49; Sudhoff, *Aus dem antiken Badewesen*, II, p. 38, fig. 28. »

and tended to unravel¹⁾; the knot, evidently double, is indicated by three little arcs, the loose ends by three short strokes. In the background of the scene are a fruit tree and the structure in question, here rather higher than in the Milan picture, and with vertical as well as horizontal lines on the facing.



Fig. 2. — Mur moderne en Grèce
avec sa couverture (cf. fig. 1).

Von Mercklin explained the structure as Wiegand did — « ein mit Rasen abgedeckter Ziegel(?)bau, der vielleicht zum Abstellen des vollen Gefässes diente ». We learn from this representation two facts important for our problem. First the presence of the tree indicates that the scene is out of doors; second, the knotted end of the rope must be the upper one, for the lower one is down the well.

1. Cf. on this point, Haspels, *B. S. A.*, XXIX (1927-1928), p. 219.

Probably all of us have at one time seen walls in modern Greece like that shown in fig. 2. They are used for any roofless enclosures — courts, gardens, outhouses — and are made of sundried bricks covered with wild thyme, or other dry branches, to keep off the rain. Seeing such walls in the Argolid last summer when I was fresh from the puzzle of the Milan water drawer, I naturally recalled Mr. Philippart's « construction en quelque sorte *chevelue* ». They are surely identical. The problematical structure in the Milan and Florence pictures is simply a wall of sun-dried brick with protective thatching, and indicates the locality¹, like the fruit tree on the Florence cup. In other words the scene is in the court of the woman's house where her well is located². She holds up the empty bucket in her left hand. In her right she grasps one end of the rope. It is the lower end, for the upper one is on the ground, knotted in the same way as that in the Florence scene (note the three arcs and the three strokes). Below her hand are drawn three little arcs, evidently to indicate another knot. Something, therefore, must have been tied to the upper end of the rope. What is it? Of course the metal hook to which the pail was attached for letting it down the well. Its pointed end is clearly visible above the woman's hand, drawn in somewhat curious pers-

1. Whether the wall served also a practical purpose — that of anchoring the upper end of the rope to it — is uncertain. In the Milan and Florence pictures the knot at the upper end of the rope may conceivably be attached to the wall, though no such fastening is actually represented; in the scene on the kylix in the Museo Artistico Industriale (von Mercklin, *Röm. Mitt.*, XXXVIII-XXXIX (1923-1924), pl. II, 1), the rope may possibly be fastened to the ground; likewise in the Louvre fragment (cf. Hartwig, *Meisterschalen*, p. 259). But that such anchoring was not necessary is conclusively shown by the picture on the kylix in Vienna (cf. Philippart, *op. cit.*, p. 158, fig. 3) where the woman holds the end of the rope in her hand (the three arcs of the knot are clear in the drawing of the scene in Benndorf, *Herón von Gjölbaschi, Jahrbuch der Kunsthistor. Samml.*, IX, Vienna 1889, p. 113, fig. 117). Evidently, therefore the double knot was sufficient protection against the rope's slipping through the hands down the well.

2. Wells were regularly in the courts of private houses, cf. Saglio, s. v. *Puteus*, p. 780.

pective. Hooks belonged to the regular outfit for the drawing of water from a well, as we learn from Aristophanes :

Why buy we hooks to raise our buckets then,
 When an old hag like this, let deftly down
 Could claw up all the buckets from our wells¹ ?
 τί δῆτα κρεάγρας τοῖς κάδοις ὠνοίμεθ' ἄν,
 ἐξὸν καθέντα γράδιον τοιουτονί
 ἐκ τῶν φρεάτων τοὺς κάδους ζυλλαμβάνειν :

The Milan picture is thus a singularly vivid rendering of a familiar scene, with all details clearly indicated.

Gisela M. A. RICHTER.

1. *Ecclesiazusæ*, 1002-1004 (tr. Rogers) ; cf. *Pollux*, X, 31.

SUR LA LOI AMPHICTIONIQUE DE 380 AV. J.-C.

Pl. I

« Περὶ ὄνου σκιᾶς. »

En étudiant ce texte célèbre¹, il m'a semblé qu'un passage — dont la lecture n'offre aucune difficulté —, ligne 38, appelait une légère correction.

Parmi les tâches qui incombent aux hiéromnés, un paragraphe définit celle qui concerne l'entretien des lieux saints ; je le cite tel qu'il est restitué dans les *Inscriptiones graecae*, II. 35 sqq. :

- I. 35 τὸν ναὸν τοῦ Ἀπόλλωνος τῷ Πυθίῳ καὶ τὰν αὐλάν καὶ τὸν τᾶς
Ἄ[θήνας τᾶς Προναίας ναὸν καὶ τὸν]
- I. 36 δρόμον καὶ τὰν κρήναν τὰν ἐμ πεδίῳ τοὶ ἱερομνάμονες τοὶ
Ἀμφικτυονικοὶ κατὰ τὰν Πυθιάδα ἐκά[-
- I. 37 σταν ἐρακείσθων πρὸ Πυθ[ί]ων ὅτινός κα δέωνται · αἱ κα μή
τοὶ ἱερομ[νά]μονες τοὶ Ἀμφικτυονικοὶ]
- I. 38 ἐν ταῖ <τῷ> Πυθιάδι τῷ ἱερῷ ἐπικοσμήσωντι, ὅτινός κα
δέωνται, ἀπο[τεισάτω] ἕκαστος c. 9 l.]
- I. 39 στατῆρας Αἰγινάιος.

1. Böckh, *CIG*, 1688 (1828) ; Ahrens, *de gr. ling. dialectis*, II, p. 484 (1843) ; Froehner, *Musée national du Louvre, les inscriptions grecques*, n° 32 (1865) ; Köhler, *CIA* (= *IG*), II, 545 (1877) ; Baunack, *GDI*, 2501 (1899) ; Michel, *Recueil d'inscr. gr.*, 702 (1900) ; Ziehen, *Leges Graecorum sacrae*, 75 (1906) ; Kirchner, *IG*, II³, 1126 (1916) et *SIG*³, 145 (1915) ; Schwyzler, *Dialect. graec. exempla epigr. poliora*, 325 (1923). Signalons en outre que la pierre a été revue par Fr. Blass (à l'intention de Baunack) et par M. Laurent (à l'intention de Michel). Sur la dernière revision de la pierre, par E. Bourguet, cf. ci-après p. 214 et suiv. — A L. Ziehen revient le mérite d'avoir déterminé, de façon à peu près sûre, la longueur moyenne des lignes, *Rhein. Mus.*, LVII, 1902, p. 173-176.

L'hypothèse d'une défaillance est envisagée et la sanction consécutive énoncée, ll. 37-39, aussitôt après l'impératif des lignes 34 à 37. Ce rythme, habituel dans les textes juridiques, revient à plusieurs reprises dans la loi amphictionique. Je note seulement, sans prétendre résoudre la difficulté, que l'on ne s'est pas servi du même verbe dans les deux propositions : à ἐφακείσθων répond ἐπιχοσμήσωντι. Le sens des deux mots est assez voisin pour que la substitution ne choque pas¹. Toutefois cette variante dans l'expression rend à peu près indispensable la présence d'un complément d'objet ; si l'on reprenait dans la proposition conditionnelle le verbe de l'impératif qui précède, il serait inutile d'exprimer une seconde fois le complément ; dans le cas présent, au contraire, un rappel des objets sur lesquels doit porter l'action du verbe nouveau ἐπιχοσμεῖν s'impose. Or la pierre porte, avant ἐπιχοσμήσωντι, **TAIAPAI**². Paléographiquement la correction τῶι (ἰ)αρῶι, adoptée par tous les éditeurs, est insignifiante³ ; mais elle ne donne pas un sens satisfaisant : il n'y a aucune raison particulière de qualifier ainsi la « Pythiade » c'est-à-dire, selon l'interprétation reçue, l'intervalle qui sépare deux

1. On pourrait songer à introduire le verbe ἐπιχοσμεῖν à la fin des lignes 35 ou 36, mais une restitution ἐπιχοσμεόντων n'y trouverait place qu'au prix de difficultés qui la rendent invraisemblable. Ἐφακέομαι (= ἐπακέομαι) c'est « réparer, remettre en état » ; ἐπιχοσμεῖν c'est, disent les lexiques, « ajouter un ornement à » (cf. les exemples cités ci-après, p. 207) ; les deux idées sont tout à fait voisines : les hiéromnémons ont à entretenir les sanctuaires en bon état, à les préparer, à les orner pour la célébration des fêtes panhelléniques. D'ailleurs le mot κόσμος recouvre une notion beaucoup plus large que celle d'« ornement » ; l'idée d'« ordre », de « mise en état » peut être présente dans ἐπιχοσμεῖν (comme elle l'est dans κοσμεῖν) et ἐπί n'avoir qu'une valeur intensive ; dans un texte delphique du III^e siècle av. J.-C. (SIG³, 671 B, l. 3), je traduis εὐχοσυλα τοῦ ἱεροῦ par l'« entretien du sanctuaire ». Tout à fait analogue la θερχπεία τῶν ἀνθημάτων pour laquelle précisément un décret amphictionique du III^e siècle loue un hiéromnémon (BCH, 1896, p. 622 = SIG³, 545). — Au reste cette question de la nuance exprimée par ἐπιχοσμεῖν est indépendante des remarques qui suivent et de la correction que je propose.

2. La *Sylloge*³ donne, ligne 38, τῶι ἰαρῶι ; ce n'est qu'une faute d'impression comme δ[ι]καιστότα[ι], l. 3, et κατ' τ[ὸ], l. 17.

3. A la ligne précédente, l. 37, le graveur avait écrit **TOIAPOM** et s'est corrigé lui-même en ajoutant un second iota contre le premier.

Pythia). Surtout cette lecture a le tort de priver ἐπικοσμήσωντι de son complément. Il est vrai qu'à mon tour je dois corriger et lire τὰ ἱερά<ι>; on reconnaîtra que ce *iota* superflu peut être sans invraisemblance mis au compte du lapicide qui venait d'écrire au début de la même ligne : ἐν ταῖς <ταῖς> Πυθιάδι. Je lis donc : αἱ καὶ μὴ τοῖς ἱερομ[νέμονες τοῖς Ἀμφικτυονικοῖς] ἐν ταῖς <ταῖς> Πυθιάδι τὰ ἱερά<ι> ἐπικοσμήσωντι ὅτινος καὶ δέωνται, ἀπο[τει-σάτω ἕκαστος κ. τ. λ. « si les hiéromnémens amphictioniques pendant la Pythiade ne (re)mettent pas en état les lieux saints partout où il sera nécessaire, chacun d'eux payera... ». Cette lecture n'assure pas seulement un complément à ἐπικοσμήσωντι, elle donne un sujet à δέωνται; on n'objectera pas que ce sujet, τὰ ἱερά, est un neutre et que le verbe devrait être au singulier (donc δέηται); τὰ ἱερά représente tous les lieux et les monuments sacrés énumérés dans la proposition précédente; c'est un exemple-type de ces cas où le sentiment de la multiplicité et de la diversité exprimées par le collectif l'emporte sur la règle ordinaire¹.

Pour l'expression τὰ ἱερά ἐπικοσμεῖν je citerai un passage d'Hérodote. I. 184 : « τῆς δὲ Βαβυλῶνος τούτης πολλοὶ μὲν καὶ ἄλλοι ἐγένοντο βασιλεῖς, τῶν ἐν τοῖσι Ἀσσυρίοισι λόγοισι, μνήμην ποιήσονται. οἱ τὰ τεύχεά τε ἐπεκόσμησαν καὶ τὰ ἱερά, ἐν δὲ δὴ καὶ γυναικες δύο ». Voici d'autre part un exemple épigraphique, tiré du décret par lequel Cos institue un sacrifice à l'occasion de la victoire remportée par les Grecs, avec l'aide des dieux, sur les barbares Galates (CRAI, 1904, p. 164 = SIG³, 398) : « ἐπειδὴ ...ἀναγγέλλεται τὸς μὲν ἐλθόντας ἐπὶ τὸ ἱερόν τιμωρίας τετεύχεν..., τὸ δὲ ἱερόν διαπεφυλάχθαι τε καὶ ἐπικεκοσμήσθαι τοῖς ὑπὸ τῶν ἐπιστρατευσάντων ἥπλοισι... ». J'ai déjà indiqué ci-dessus, p. 206, n. 1, et par la traduction « remettre en état », que je donnais à ἐπικοσμεῖν un sens plus large que celui qu'il a dans ce dernier texte : « les armes des envahisseurs ornent maintenant le sanctuaire »; chez Hérodote², si l'on rend

1. Les grammaires fournissent en abondance des exemples semblables, cf. par exemple Kühner et Gerth, *Satzlehre*, I, p. 65.

2. La plupart des manuscrits donnent ἐπεκόσμησαν; S et V (cf. éd. Hude et éd. Legrand) donnent ἔκοσμήσαν.

ἐπικοσμεῖν (τὰ τεύχεα καὶ τὰ ἱρά) par « embellir », il faut entendre le terme français au sens fort : ces rois sont de grands bâtisseurs. L'exemple d'Hérodote et le texte de la loi amphictionique, rapprochés, montrent qu'ἐπικοσμεῖν est susceptible d'exprimer des nuances diverses qui dépassent le sens étroit donné par les lexiques. Quoi qu'il en soit, la correction τὰ ἱερά<ι> me paraît assurée.

*
* *

En l'absence de tout fac-similé et de reproduction photographique — la planche I comblera cette lacune — j'avais tenu à vérifier sur la pierre la lecture, indiscutable, ΤΑΙΑΠΑΙ. Je me suis trouvé ainsi amené à revoir l'ensemble du texte ; une surprise m'attendait à la ligne 14.

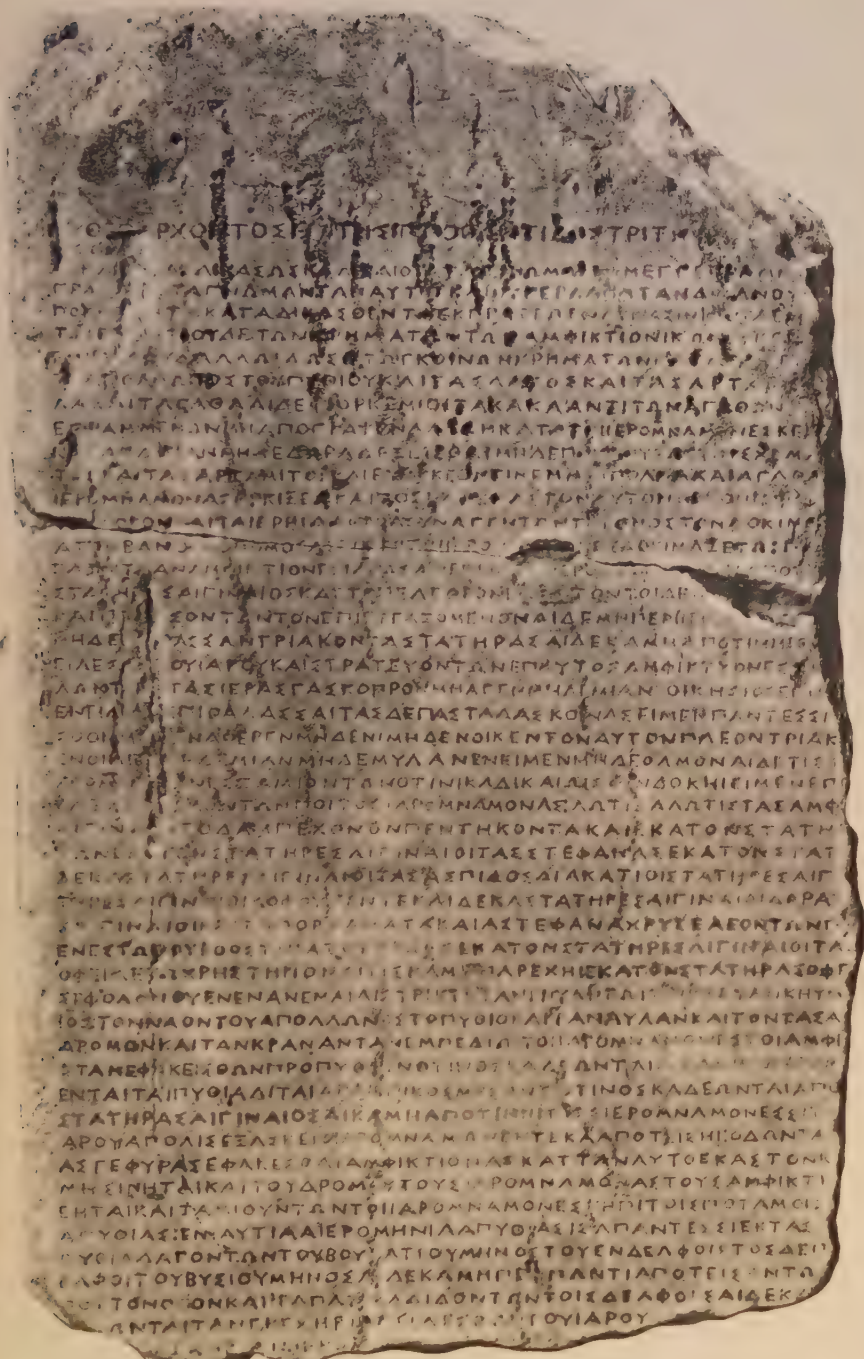
Il y est question du tribut et des victimes que doivent fournir les membres de l'Amphictionie :

- l. 13 ἐκπρασόντων (?)]
 l. 14 τὸμ φόρον καὶ τὰ ἱερήϊα ἄθρόα συναγόντων τοὺς ὄνους τὸν
 δοκιμ [----- ἐκ]-
 l. 15 ἀτόμβαν ὄρκον ὑμῶσας εἴπερ τοὶ ἱερομνάμονες δοκιμαζέτω

Ces ânes, τοὺς ὄνους, font difficulté. Il n'existe aucun témoignage selon lequel les Grecs auraient procédé à des sacrifices d'ânes ; pour Delphes en particulier il n'y en a pas, dans toute la tradition antique, d'autre trace.

La loi amphictionique cependant a fait autorité et l'on a, depuis longtemps, cherché à expliquer, à justifier cette mention insolite¹. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la plupart des éditeurs de Pindare n'ont pas manqué de faire le rapprochement entre la loi et un passage célèbre de la X^e *Pythique* ; à la fin de la seconde strophe, le poète amorce une longue digression sur les Hyperboréens : « Jadis Persée,

1. Cf. par exemple August Mommsen, *Delphika* (1878), p. 92, n. 3 : « Apoll [war] vielleicht ursprünglich Bel (Apellon ; der Esel, ägypt. Symbol des Baal, ... auch apollinisch Gerhard, § 306, 7 und C. I. Gr. n. 1688 lin. 14 καὶ τὰ ἱερήϊα ἄθρόα συναγόντων, τοὺς ὄνους... »



« LA LOI AMPHICTIONIQUE

DE 380 AV. J.-C. : MUSÉE DU LOUVRE »

chef des peuples, s'assit à leur table et entra dans leurs demeures ; il les trouva sacrifiant au Dieu de magnifiques hécatombes d'ânes ; leurs banquets et leurs hommages ne cessent pas d'être pour Apollon la joie la plus vive et Apollon sourit, en voyant s'ériger la lubricité des brutes qu'ils immolent ! » (traduction A. Puech, éd. Budé)¹.

D'autre part Callimaque mentionne à deux reprises des sacrifices d'ânes, et une fois au moins à propos d'Apollon chez les Hyperboréens : fr. 187 « Φοῖβος Ὑπερβορέοισιν ὄνων ἐπαγγάλλεται ἱροῖς »². D'ailleurs toutes les indications susceptibles d'établir un rapport entre Apollon et l'âne ont été groupées par W. Vollgraff, dans son étude sur la loi des *μολποί* de Milet³ ; on sait que l'une des catégories de citoyens dont il est question dans ce texte s'appelle Ὀνιτάδαι (singulier : ὁ Ὀνιτάδης) ; W. Vollgraff écrit à leur propos (*l. l.*, p. 425) : « Nomen Onitadarum derivatum esse videtur a nomine herois, qui Ὀνίτης vocabatur quique apud Hesychium breviter memoratur. Huius autem nomen manifesto a voce quæ est ὄνως ductum est. Asinus, sicuti apud Ægyptios deo Seth, ita apud Græcos Apollini sacer erat. Cuius rei argumenta afferre possumus hæcce :

« 1^o In inscriptione attica a. 380 a. C. n., qua de rebus

1. 31 παρ' οἷς ποτε Περσεὺς ἐδάισατο λαγέτας,
δῶματ' ἐσελθὼν.

κλειπὴς ὄνων ἐκκτόμ-

βας ἐπιτόσσας θεῶ

ῥέζοντας · ὄν θαλίαις ἔμπεδον

35 εὐφραμίαις τε μέλιστα Ἀπόλλων

χαίρει, γελᾷ θ' ὄρων ὕβριν ὀρθίαν κνωδάλων.

2. Ἐπαγγάλλεται est une correction suggérée par T. Hemsterhuis pour ἐπιτέλλεται que donne Clément d'Alexandrie, *Protrepticus*, II, 29,4. C'est aussi à Clément que l'on doit dans le même passage cette autre citation de Callimaque (fr. 188) : « Τέρπουσιν λιπαραὶ Φοῖβον ὀνοσπαγίαι ». Sur l'interprétation de ces deux fragments, cf. Wilamowitz, *Pindaros* (1922), p. 127 ; en ce qui concerne le fr. 187, Wilamowitz, sans nommer Hemsterhuis, se prononce pour ἐπαγγάλλεται.

3. *De lege collegii cantorum Milesii, Mnemosyne*, 46, 1918, p. 415-427. Le texte de la loi est publié *S.-B. Akad. Berl.*, 1904, p. 619 (Wilamowitz), *GDI*, 5495, Milet, III, 133 = *SIG*³ 57 = Schwyzer, 726.

Amphictyonum Delphicorum agitur, sermo est de asinis, qui Apollini tamquam victimæ aluntur ;

« 2^o Pindarus (*Pyth.* X, 33) Hyperboreos Apollini hecatombas asinorum mactare fingit ;

« 3^o Antoninus Liberalis (*Ant. Lib.* 20) idem affirmat narratque fabulam in qua item de asinis Apollini sacrificatis agitur. Similia Boeus et Simmias Rhodius narraverant ;

« 4^o Callimachi (fr. 187 ; cf. sq.) fragmentum servatum est hoc : *τέρπουσιν λιπαράι Φοῖβον ὄνοσφαγίαι* ;

« 5^o Pausania auctore, Delphis in fano Apollinis erat asinus æneus ab Ambraciotis Apollini consecratus. Cuius rei αἴτιον cum postea ignoraretur, insulsam fabellam excogitaverant, quam apud Pausaniam relegas, si tanti est. Vera causa erat, quod deo suum animal, tamquam perpetuum sacrificium, conflandum curaverant ;

« 6^o Midas ab Apolline auribus asininis dotatus est. »

En ce qui concerne les Ὀνιτάδαι, une autre interprétation reste possible ; c'est celle que Wilamowitz a proposée dès le premier moment et selon laquelle les personnes ainsi désignées constituent une classe inférieure¹. En définitive, si nous laissons de côté la loi amphictionique, ce sont les paragraphes 2, 3 et 4 qui, seuls, dans le faisceau groupé par Vollgraff, apportent un argument positif en faveur de sa thèse : « l'âne est consacré à Apollon ». La tradition attestée à la fois par Callimaque, par Simmias, par Boeus, par Antoninus Liberalis peut d'ailleurs avoir pour source commune² le texte de Pindare — qui, il faut bien l'avouer, constitue une véritable

1. *S.-B. Akad. Berl.*, I. I., p. 626 : « der Esel [ist] bezeichnend für die Pflichten derer, die genug zu schleppen hatten... ». Sur cette interprétation, cf. S. Luria, *Ein milesischer Männerbund im Lichte ethnologischer Parallelen*, *Philologus*, 83, NF, 37, 1927, p. 113-136.

2. Wilamowitz, *Pindaros*, écrit à ce sujet sur le ton catégorique qui lui est habituel, p. 127-128 : « Dass [die hellenistischen Dichter] von Pindar abhingen, ist eine weder beweisbare noch wahrscheinliche Vermutung. » Que cette hypothèse ne soit ni démontrée, ni démontrable, c'est certain ; mais la dépendance de Callimaque en particulier par rapport à Pindare reste vraisemblable et la correction ἐπαγγάλλεται, adoptée par Wilamowitz lui-même, la rend plus apparente encore. Au reste la question importe peu ici.

énigme. Les Grecs n'ont jamais sacrifié d'ânes (ils tiennent la chair de ces animaux pour inesthétique) et les peuples du Nord n'ont connu l'âne qu'assez tard et par importation¹ : qu'on se rappelle l'effet de terreur produit sur les Scythes par les ânes perses et leurs braiements (Hérodote, IV, 129).

Mais que sont les Hyperboréens de Pindare, que signifie la légende du séjour hivernal fait chez eux par Apollon ? Il y a lieu de rappeler à ce sujet l'ingénieuse théorie formulée par R. Vallois, *REA*, 1926, p. 308-9 : « [La] légende d'un olivier hyperboréen [Pindare, *Olymp.*, III, 24 sq.] paraît absurde : l'olivier n'est pas un arbre du Nord, mais un arbre méditerranéen, disons mieux, un arbre crétois. Mais justement on constate ce fait étrange, qui n'a pas encore été expliqué. Dans plusieurs légendes, le pays des Hyperboréens est un doublet de la Crète ou des régions situées au sud-est de la Grèce. Quand Apollon part de Delphes, il va en Hyperborée ou en Lycie ; l'Eileithyia crétoise est aussi une déesse hyperboréenne, et l'on a des raisons de penser que le culte des Vierges hyperboréennes de Délos et de leur olivier se rattache plutôt à la Crète qu'aux pays du Nord. » Ch. Picard a, dans le même sens, groupé un certain nombre de textes relatifs à « divers animaux [qui] ne sont peut-être devenus nordiques que pour avoir été d'abord assurément méditerranéens »² et n'a pas

1. Sur les animaux du vieux monde (Europe, Asie, Afrique), on peut consulter Ernst Feige, *die Haustierzonen der alten Welt*, 1928 (Ergänzungsheft nr. 198 zu *Petermanns Mitteilungen*), avec une carte : la partie historique est très sommaire. — Apollodore (cité par Clément, *I. I.*) attribue aux Scythes des sacrifices d'ânes : « Σκύθαι δὲ τοὺς ὄνους ἱερεύοντες μὴ πυνέσθων, ὡς Ἀπολλόδωρος φησι » (cf. *FGH*, I, p. 431, 13 = *FGH*, 244, 126). Le *mythographe* rejoint ici la *mythologie* des poètes. C'est peut-être contre ces légendes absurdes que s'élève Hérodote, IV, 129 : « οὐτε γὰρ ὄνον οὔτε ἡμίονον γῆ ἢ Σκυθικῇ φέρει, ὡς καὶ πρότερόν μοι δεδήλωται »; cf. 28 : « ἵπποι δὲ ἀνερχόμενοι φέρουσι τὴν χειμῶνα τοῦτον » de Scythie... ἡμίονοι δὲ οὐδὲ ὄνοι οὐκ ἀνέχονται ἀρχήν ». Aristote, de son côté, déclare, *De generatione animalium*, II, 8, 748 a 25, que l'âne ne peut pas se reproduire dans des pays froids comme la Scythie. Cette assertion n'a évidemment aucune valeur scientifique, mais il reste vrai que l'âne est un animal des pays chauds ou très tempérés. Si les Scythes — ou les Hyperboréens — ont jamais sacrifié des ânes, il faudrait admettre que ce fut à titre d'animaux exotiques.

2. *RA*, 1927, I, *La Crète et les légendes hyperboréennes*, p. 355.

manqué de signaler le passage de la X^e *Pythique* relatif aux ânes des Hyperboréens¹.

Si la tradition rapportée par Pindare et, à sa suite, par Callimaque, etc., est susceptible de recevoir une justification archéologique, si la transposition *Hyperboréens* = *Crète* est valable pour les ânes d'Apollon, la leçon τὸς ὄνος dans la loi amphictionique risque de séduire : il devient possible et tentant d'y voir une trace nouvelle de cette influence crétoise dont on s'efforce depuis quelques années de retrouver l'empreinte en Grèce et à Delphes en particulier². Le hasard a voulu que triomphât dans les éditions récentes une autre leçon et W. Vollgraff est, à ma connaissance, le dernier exégète qui ait admis (dans l'article, cité plus haut, de *Mnemosyne*, 1918) la lecture τὸς ὄνος = les ânes. Aussi bien dans la *Sammlung der griech. Dialekt-Insehr.* que dans les *Leges Graecorum sacrae*, dans la seconde édition des *Inscriptiones graecae*, dans la *Sylloge* et dans le *Cauer-Schwyzer*, on a admis une autre interprétation qui remonte à Ahrens (c'est-à-dire à l'année 1843) : τὸς ὄνος³ = τὸς ὄνου⁴. Le mot ὄνος, prix d'achat, est homérique et n'appartient pas à la langue

1. P. 356 : « Un passage de Pindare (*Pyth.*, X, 33) atteste que les Hyperboréens offraient à Apollon des sacrifices d'ânes, victimes très rares, et partout, semble-t-il, inconnues ou négligées en Grèce. Je crois, pour ma part, qu'on a dû toutefois faire probablement des sacrifices d'ânes du côté de la Crète ; ou que, tout au moins, il s'était établi jadis, quant à la réalité de tels sacrifices, une tradition issue, semble-t-il, de l'île des Minos. Là, non seulement on a connu l'âne de bonne heure (Glotz, *Civil. égéenne*, p. 194 ; la tête d'âne figure comme idéogramme à Mallia, à Cnossos ; on a trouvé en Crète des ossements d'âne, avec des objets du M. R.), mais il existait, analogue au Minotaure, un démon à tête d'âne, dont une fresque de Mycènes, voire des cachets, par ailleurs, certifient l'existence... »

2. Cf. par ex., G. Glotz, *La civilisation égéenne* (1923), *passim* et p. 448-9 ; L. R. Farnell, *Cretan influence in greek religion* (dans *Essays in Aegean Archaeology presented to sir Arthur Evans*, Oxford, 1927, p. 8-26), p. 8-9 ; M. P. Nilsson, *The Minoan-Mycenaean religion and its survival in Greek religion* (1927), etc.

3. J. Baunack, *GDI*, 2501, imprime deux fois τὸς ὄνος.

4. Cette leçon a été acceptée notamment par O. Schröder dans un mémoire de 1905, où sont mentionnés tous les textes relatifs aux Hyperboréens, à Apollon, et aux ânes (*Archiv für Religionswissenschaft*, VIII, *Hyperboreer*, p. 69-84) : « Die delphischen Eselopfer in dem Amphiktyonendekret für 380 haben sich als ein Irrtum erwiesen, die [ἔ]νοι sich in [ἔ]νοι verwandelt » (p. 78).

classique ; il est en tout cas impossible de l'introduire dans notre texte où l'o long ouvert est toujours noté ω¹.

D'ailleurs la pierre ne porte pas

mais

ΤΟΣΟΝΟΣ
ΤΟΕΟΝΟΣ

c'est-à-dire τὸ ἔθνος ; l'épiderme du marbre est arraché à l'intérieur de la 4^e lettre ; la haste verticale de la 3^e est nette et suffit à ruiner la lecture ΤΟΣ ; une éraflure minuscule dessine au bas de la lettre une ombre, visible sur la photographie, qui a pu faire croire à la branche inférieure d'un Σ ouvert ; mais l'E est assuré.

Le mot ἔθνος est à sa place dans une loi amphictionique ; c'est le terme propre pour désigner les douze *peuples* participant à l'amphictionie : « καὶ ἡριθμησάμην ἔθνη δώδεκα τὰ μετέχοντα τοῦ ἱεροῦ » (Eschine, II, 116) ; et on le retrouve dans des décrets amphictioniques du II^e siècle av. J.-C. où il est associé à πόλις². Ἐθνος est le terme primitif, πόλις le terme récent, conséquence du développement de la *cité* à l'intérieur et aux dépens du groupe « ethnique » dont elle a brisé le cadre. D'ailleurs à la ligne 40 de la loi amphictionique, le mot πόλις est attesté³ ; il est intéressant de constater dans ce texte du IV^e siècle commençant un dualisme d'expression — ἔθνος et πόλις — qui persiste deux siècles plus tard et qui est à l'image d'une institution archaïque où des ἔθνη continuent de tenir, en face d'Athènes par exemple, une place disproportionnée à leur influence. On dit ἔθνος, l. 14, on dit πόλις, l. 40, mais je suppose que c'est dans le même sens et

1. Par contre d'une ligne à l'autre, sans aucune règle, l'o long fermé est noté tantôt par o tantôt par ou.

2. Décret de 184 av. J.-C. (BCH, 1914, p. 26 = SIG³, 613) ; vers la même époque décret relatif aux Ptoia (BCH, 1890, p. 19 = IG, VII, 4135 = SIG³, 635 A : τὰς πόλεις καὶ τὰ ἔθνη) ; décret relatif aux technites (FD, III, 1, 69).

3. Dans le décret de 339 av. J.-C. qui institue le collège des trésoriers, on se sert du terme πόλις (E. Bourguet, *L'admin. financ. du sanct. pythique...*, 1905, p. 146 et FD, III, 5, 47).

pour ne pas employer l'expression complète : ἔθνη καὶ πόλεις, ἔθνος ἢ πόλις¹.

Malheureusement la ligne 14 reste difficile à restituer, même après que la vraie lecture a été ainsi rétablie. Il faut probablement couper après συνχρόνων dont le sujet se trouvait à la fin de l. 13 ; avec τὸ ἔθνος² commence une nouvelle proposition à l'impératif ; τὸν δοκιμ- doit représenter le début d'un participe (une forme de δοκιμάζω) ou d'un substantif (tel que δοκιμάστης) ; l'idée serait celle-ci : « que chaque peuple désigne un contrôleur des victimes (τὸ ἔθνος ... [c. g. ἐλέσθω]) », puis : [ὁ δὲ τὰν ἐκ]ατομῶάν, ὅρκον ὁμόσας εἶπερ τοὶ ἱερονύμονες, δοκιμάζέτω.

* * *

Il y a longtemps³ que E. Bourguet a indiqué pour plusieurs passages de la loi amphictionique un certain nombre de lectures nouvelles : il s'est à juste titre étonné (*RA*, 1918, VII, p. 227-228) que Kirchner, tout en citant (*IG*, II² et *SIG*³, l. l.) la page 142 de l'*Administration financière* ait ignoré les corrections proposées à quelques pages de là. On est plus surpris encore de constater que Ed. Schwyzer, qui a connu tout au moins et cité l'article de la *Rev. arch.*, a maintenu dans le texte les vieilles leçons, se contentant de mentionner à la fin du commentaire deux des lectures du dernier reviseur. Il n'est pas habituel de récuser ainsi les résultats d'un contrôle opéré sur la pierre par un spécialiste. Dans une grammaire dont les hellénistes ont salué l'apparition (1^{re} livraison, 1934)

1. Tout en laissant sa valeur générale à cette hypothèse, on peut penser aussi que le choix du terme πόλις a été déterminé, dans certains cas particuliers, par une raison positive ; si, à la l. 40, la sanction est prise contre la πόλις et non contre l'ἔθνος du hiéronnémon défaillant, c'est peut-être qu'il eût été à la fois injuste et inopérant d'engager la responsabilité de tout l'ἔθνος : si l'Argien, par exemple, était en faute, on ne pouvait pas mettre en cause tous les « Doriens », ni même tous les « Doriens du Péloponnèse », etc.

2. Le génitif τοῦ ἔθνους n'est pas possible ; l'inscription n'est pas en dialecte attique et n'admettrait pas la contraction de ἔθνεος.

3. *L'administration financière du sanctuaire pythique au IV^e siècle av. J.-C.* (1905), p. 158-159.

avec reconnaissance, Ed. Schwyzer signale les lacunes inévitables de la réédition du *Greek-English lexicon* de Liddell et Scott¹; mais à l'inverse, si le savant suisse n'avait pas accordé au barbarisme *εγγερα ou *εγγερα l'hospitalité de son recueil d'inscriptions dialectales², peut-être ce *ghost-word*, condamné il y a trente ans par E. Bourguet, n'aurait-il pas trouvé place dans le dictionnaire en question.

A la ligne 2, en effet, de la loi, au lieu de καὶ ἐγγερα ἀ[νὰ] τὰν δ[ι]κ[α]ν, etc., E. Bourguet avait lu et proposé : κα[ὶ] ἐγγεραδανῶ τῶν δ[ι]κ[α]ν οὐδεμίαν φιλίας καὶ ἐχθρας ἕνεκα οὐδέ]ποκα. Le composé *ἐγγεραδίνω, nouveau, serait aisé à justifier. Toutefois si les lettres ΚΕΡΔΑΝΩ sont sûres³, si *εγγερα doit en tout cas rentrer au néant, je ne puis lire entre καὶ et κεραδανῶ ni un Ε ni un Γ. Pour la première lettre, donnée par Blass comme lecture, Ε est impossible; de la seconde, il reste le bas d'une haste verticale, et à droite en haut l'extrémité d'une barre, à peu près 1°; mais cette extrémité (qui se réduit à un point) est trop près de la haste verticale pour appartenir à un Γ (comparer les autres Γ du texte); c'est comme un Υ qu'il faut interpréter ces restes; on lira : καὶ [οὐ] κεραδανῶ, etc.⁴.

A la ligne 11, au début, la pierre porte κ[α]τὰν δίκαν, comme l'avait indiqué E. Bourguet, et non κ[α]τὰν ἀξίαν que tout le monde a continué d'imprimer.

1. Ed. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, erste Lieferung, p. 35, n. 1 : « dass weder der alte Passow noch das neue Greek-english lexicon der Wortforschung voll genügen, zeigt beispielsweise das Fehlen von ἀποροαί in einer durch das Gelände bedingten Bedeutung... aus den längst bekannten tabulae Heracleenses ».

2. P. 165 et, au lexique, p. 425.

3. La reproduction photographique me dispense d'insister et de montrer comment le Δ a pu être pris pour un Α (l'Α a en effet, dans ce texte, la barre transversale placée très bas), etc.

4. Je m'avoue d'ailleurs fort embarrassé pour proposer une restitution. L'idée de profit, exprimée par κεραδίνω, me paraît exclure la notion d'amitié et d'inimitié que E. Bourguet introduisait à la fin de la phrase : ce sont deux aspects différents de la question. D'autre part, les δίκαι dont il est question après κεραδανῶ doivent être un complément de moyen, non d'objet. Une restitution [οὐ] κεραδανῶ τῶν δ[ι]κ[α]ν οὐδεμίαν οὔτε μικρά οὔτε μεγάλα οὐδέ]ποκα donne le nombre de lettres nécessaire, mais reste des plus incertaines.

* * *

Autant je crois pouvoir me montrer affirmatif en ce qui concerne τὸ ἔθνος (l. 14), [ο]ὐ κερδανῶ (l. 4), κ[α]τὰν δίκαν (l. 11), autant je fais de réserves sur la lecture que je vais proposer pour la fin de la ligne 6 et le début de la ligne 7¹.

Je vois, l. 6, après ἀμφικτιονικῶν les lettres OYK, suivies d'une lettre ronde et d'un départ de haste verticale, soit OYK^o (?), ce qui exclut la lecture et la restitution généralement adoptées : ὑπο[βαλέομαι κτλ.]. Au début de l. 7, un examen répété de la pierre m'a convaincu qu'il fallait lire EMI. ΓΑ; quant à la quatrième lettre, je crois que c'est un Γ (N et K me paraissent également impossibles). Comme il n'existe aucune forme verbale ou nominale (d'un mot en -μιγξ par exemple) qui satisfasse à cette lecture, je l'interprète comme ἐμίνγα, c'est-à-dire le datif du pronom personnel singulier de la première personne, connu par le dorien littéraire (ἐμίνγα), mais avec assimilation de la nasale au γ suivant. Le rapprochement et l'opposition ...ἐμίνγα οὐδ' ἄλλωι... sont d'ailleurs satisfaisants².

1. Voici, pour ce passage, le texte des *IG*² : « οὐδὲ τῶν χρημάτων τῶν Ἀμφικτιονικῶν ὑπο[βαλέομαι οὐδὲν — c. 23 l. —] ἐμίνγα οὐδ' ἄλλωι δωσ[ῶ] τῶγ κοινῶν χρημάτων etc. » De son côté, E. Bourguet écrit, *l. l.* : « Dans l'impossibilité de garantir ce que j'ai cru voir [après ἀμφικτιονικῶν] j'accepte provisoirement la restitution ὑποθαλέομαι, bien que l'Y seul soit certain, bien que la lettre précédente m'ait paru réellement être un O [entre le N et l'Y les éditeurs signalent un vide où Baunack songeait à restituer un H] et que la suivante soit plutôt un K qu'un Γ. Au début de la ligne 7, on voit très distinctement EMIKI, A, il faudra donc lire [οὐτ]ε μικρά... Je restitue donc pour le moment les l. 6-7 : οὐδὲ τῶν χρημάτων τῶν ἀμφικτιονικῶν ὑποθαλέομαι οὐδὲ δῶρα δεξέομαι οὔτε μεγάλα οὐτ[ε] μικρά. »

2. E. Bourguet a exprimé à plusieurs reprises sa répugnance à admettre dans un texte juridique la forme du dorien littéraire ἐμίνγα (*REG*, 1913, p. 104 ; *RA*, *l. l.*) ; mais les exemples de pronoms personnels (particulièrement au singulier) sont rares dans les inscriptions et l'aspect « littéraire » de ἐμίνγα n'est sans doute dû qu'à la carence des documents épigraphiques. A la l. 6, où je lis, comme E. Bourguet, non pas : ΥΓ, mais : OYK, je ne puis même pas conjecturer quel était le mouvement de la phrase.

*
* *

Voici encore quelques remarques dont la plupart sont, comme les précédentes, aisément ou partiellement contrôlables sur la photographie.

A la ligne 2, les seules lettres visibles, ΚΟ, sont plus espacées que les lettres de la ligne 1 et des lignes 3 et suivantes. A gauche, il y a une cassure, puis, sur une très courte largeur, l'épiderme de la pierre est intact avant l'épaufrure qui borde toute la pierre à gauche ; je crois qu'il faut placer l'O initial restitué de [ὅρ]χο[ς] dans cette épaufrure et le P dans la cassure intermédiaire, c'est-à-dire que l'O est en ἔκθεσις :

L. 1 [Π]ύθεο etc. (date : lettres plus grandes qu'aux lignes suivantes).

L. 2 [ἽΟρ]χο[ς] (titre : ἔκθεσις et lettres plus écartées, puis vide).

L. 3 Δικα[ξῶ τ]ῆς etc.

A la ligne 3 il n'y a pas place¹ pour δικα[ξέω] ; il faut restituer δικα[ξῶ] avec la contraction réalisée comme à la l. 4 dans κερδανῶ, à la l. 7 dans δωσ[ῶ], en face de ἐκπραξέω, l. 5.

L. 6 la pierre ne donne aucune indication sur la cinquième lettre. — L. 7, après γρημάτων, restes d'un Γ ou d'un Π, puis : . . Λ . Λ . Ε Ι ; la lettre qui se trouvait entre les deux lettres triangulaires était étroite à la base ; une restitution telle que π[αρ]ά [τ]ῶν Ε Ι tient compte de toutes ces données.

L. 19, après ἀποσίνη, le Θ lu par E. Bourguet me paraît indiscutable, circonférence et point. Peut-être faut-il restituer une forme du verbe θωέω, attesté à Delphes par le cippe des Labyades (face D, 19, ; le passif θοῖεστω se rencontre sur la

1. De même à la l. 4 où l'on restitue [γέ]γρα[πται κ]ατά etc., [πταικ] me paraît trop long pour la lacune. On peut tourner par l'actif ; j'hésite seulement sur le temps à employer : [πεικ], 4 lettres, me paraît préférable à [πει], 3 lettres. On aurait : Δικα[ξῶ τ]ῆς δικας ὡς καὶ δι' ἐκπράττει γνώμαι, τὰ μὲν γεγραμμένα κατὸν (ou κατὰ τὸν) νόμον, περὶ ὧν δ' ὁ νόμος μὴ] γρά[φει κ]ατά γνώμαν τὰν αὐτοῦ...

tablette d'Ocanthée, *IG*, IX, 1,333. On peut songer à : l. 19 αἱ δὲ κα μὴ ἀποτίνῃ, θ[ωέσθω ἃ πόλις ἐξ ἄς κ' εἴ ὁ ἱερομνάμων καὶ] l. 20 εἰλέσθω τοῦ ἱάρου, etc.

L. 22 **ENEIDIA** . **ΕΠΙ** ; après l'**A** la place, fort étroite, et ce qui subsiste de l'épiderme du marbre ne permettent de restituer qu'un *iola*. Pour couper ces lettres de façon intelligible, il faut lire **EN** (= fin de mot) *Ἐνιδία*[ι] ἐπὶ θαλάσσαι, le mot *ἰδία* s'opposant à *κοινάς* (qui suit (τὰς δὲ παστάδας κοινὰς εἶμεν πάντεσσι). Pour la graphie **E** = **F** on rapprochera à Delphes même l'inscription archaïque du stade où je continue de croire¹ qu'il faut interpréter les lettres **TONEOINON**, attestées par la pierre, comme τὸν *Φοῖνον* et non comme τὸ(ν) *νέοινον* (conjecture de P. Fournier). Au besoin on pourrait admettre — mais cela ne paraît pas nécessaire — que le lapicide athénien n'a pas compris le signe **F** ou **Ϛ** qu'il avait à transcrire².

L. 34, les dernières lettres sont **KHYM**.

L. 40, après ὀδῶν, on a : **TAL** ; la haste verticale qui suit l'**A** est libre à droite sur les deux tiers de sa hauteur à partir du bas ; ce ne peut donc pas être un **K**, comme l'affirment Fröhner et Blass ; un **N** est possible ; je propose, à titre d'indication : ὀδῶν τᾶν [ἐν Πύλας καὶ ἐν Δελφοὺς ἀγουσῶν τ] | ἄς γεφύρας ἐφακῆσ(θ)αι, Ἀμφικτιόνας, etc. Dans le mot ἐρχκῆσθαι, le θ, fort petit, n'est pas pointé.

L. 45 après Πυθαῖδα, l'**E** de ἐόντων est sûr ; les lettres ont été, à différentes reprises depuis la découverte de la pierre, accusées au moyen de couleur rouge ou à la mine de plomb ;

1. Malgré P. Fournier, *REA*, 24, 1922, p. 5 sqq. — Le texte, publié par Th. Homolle, *BCH*, 1899, p. 611, se trouve notamment dans Schwyzer, n° 321, et dans Buck², n° 50 (cf. Buck, *Class. Phil.*, 7, p. 78-81). Photographie dans l'article de P. Fournier.

2. S'il y a confusion, elle peut remonter à la copie mise à la disposition du lapicide. La forme **E** pour le digamma, fautive ou non, se rencontre aussi sur des vases béotiens (cf. Kretschmer, *Vaseninschriften*, p. 97) ; sur les confusions auxquelles a donné lieu la graphie du **F** en laconien, cf. E. Bourguet, *Le dialecte laconien*, *passim*. A Delphes (**Ϛ**) et en Étolie (**F**) on trouve encore des exemples du digamma au III^e siècle av. J.-C. dans des noms propres.

c'est le cas de l'E qui a été ainsi déguisé en Γ ; l'examen direct ne laisse aucun doute.

La reproduction photographique, planche I, permettra d'autres observations de détail¹.

Georges DAUX.

1. C'est pour moi un agréable devoir de remercier MM. Michon, Merlin et Charbonneaux, conservateur et conservateurs adjoints du Musée du Louvre, qui ont grandement facilité ma tâche. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

FOUILLES A GERGOVIE

Depuis quelques années, les sondages effectués sur le plateau de Gergovie se sont développés progressivement pour arriver à une véritable campagne de fouilles au mois de septembre 1934¹. L'organisateur et l'animateur des recherches est un archéologue clermontois, M. Émile Desforges. Un comité « Pro Gergovia », créé sous les auspices de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, soutient son entreprise et se propose de mener à bien l'étude scientifique de l'oppidum ; il a à sa tête, pour président, M. Michel Tardit, président honoraire au Conseil d'État. Les fouilles ont été grandement facilitées par la bonne grâce avec laquelle M. Fernand Chirent, ingénieur et propriétaire de nombreuses terres sur le plateau, en a autorisé l'exploration. La campagne de 1934 a bénéficié de la collaboration d'une équipe de fouilleurs britanniques : M. et Mme Brogan, M. Christopher Hawkes, conservateur-adjoint au Musée Britannique, et Mme Hawkes, M. N. L. Shadwell (ce dernier établi en France).

Les auteurs des fouilles rendront compte de leurs découvertes de manière complète et détaillée, quand elles seront assez avancées. En attendant, les notes provisoires qui suivent ont seulement pour objet de signaler succinctement ces travaux à l'attention du monde savant.

P.-F. FOURNIER.

1. Les objets mobiliers découverts sont exposés à « La Hutte », l'hôtel récemment installé auprès du monument commémoratif de la bataille de 52 av. J.-C., dans une salle louée à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont. Ce musée gergovien en est encore à ses débuts. Mais il contient déjà des séries de documents d'un réel intérêt pour l'archéologue.

I. — LE SYSTÈME DÉFENSIF

Le plateau basaltique, d'environ 1.400 sur 500 mètres, qui porte l'oppidum, est entouré par un escarpement raide, s'élevant à une hauteur de plusieurs mètres au-dessus de la plus haute des étroites terrasses qui bossellent les pentes. Au bord de cet escarpement, un tertre de pierres allongé, jadis sans doute plus étendu, apparaît encore en plusieurs endroits. Il semble représenter les restes de l'ancien rempart, en particulier sur quelques centaines de mètres au Sud-Est, où il atteint une hauteur de moins de 2 mètres sur à peu près 10 mètres de large. Une coupe y fut pratiquée en 1933. Au-dessous de l'amas de pierres, l'ancienne couche végétale apparaît sous la forme d'une masse de terre très noire, de 0 m. 30 de profondeur (au-dessus du niveau géologique du basalte), riche en ossements d'animaux, débris de charbon, fragments de poteries préhistoriques, mêlés à quelques petites lames de silex. Non loin de la coupe, l'enlèvement d'une grande partie du tertre, sur une quarantaine de mètres, il y a quelques années, par les Ponts et Chaussées, laissa facilement entamer la couche. Là aussi le matériel était abondant : aux lames de silex s'ajoutaient trois pointes de flèche en silex et une en bronze, soigneusement taillées avec ailerons et pédoncule. Parmi les tessons de poterie, faite à la main, mais d'une pâte parfois assez fine, se distinguaient des profils de bols carénés ornés de cannelures, d'autres lisses et sans ornement, des vases plus grands décorés de bandeaux appliqués et d'impressions digitales, des anses, des mamelons, des rebords aplatis, des fonds de vases, etc. Les objets recueillis sur ces emplacements offrent un faciès d'ensemble « hallstattien »¹, avec traditions de l'âge du Bronze et même plus anciennes, attestées aussi par les pointes de flèche.

Il y avait donc sur cet emplacement une population au

1. Opinion de M. R. Lantier, qui a bien voulu examiner les trouvailles de 1933, suivi de M. Hawkes.

premier âge du Fer, dont les habitations ont été couvertes par le tertre de pierres. Ce dernier représente-t-il vraiment le rempart gaulois contemporain de César ? Les fouilles n'ont donné encore aucune trace de construction en pierres et poutres : l'amoncellement sans ordre de pierres et de terre



Fig. 1. — Gergovie : emplacement muré dans le rempart.

ne prête jusqu'à présent à aucune hypothèse. Mais la continuation de la coupe sur l'escarpement externe a dégagé un élément défensif non moins remarquable. C'est un à-pic taillé dans le basalte, au pied duquel s'étend l'étroite terrasse déjà signalée, à un niveau de 4 mètres environ au-dessous de celui du plateau. Cet à-pic est comblé par un grand éboulis de grosses pierres, tombées (par suite surtout de l'érosion de la partie supérieure de la face verticale du basalte) du tertre placé immédiatement au-dessus. Dans la couche inférieure, couverte par l'éboulis, furent trouvés de nombreux

fragments de poterie gauloise et plusieurs tessons d'une amphore italique (ensemble incontestable de La Tène III). L'à-pic servait donc de fossé au rempart gaulois, dont l'éboulis représente la face antérieure et le tertre, en partie au moins, ce qui en reste en place. En partie au moins, car on ne peut pas écarter la possibilité qu'il ait été augmenté par l'épierrage, relativement moderne, des champs situés à l'intérieur. En effet, non loin du même endroit, les pierres de la paroi interne du tertre se trouvaient mélangées avec des fragments de tuiles gallo-romaines, dont le sol du plateau est jonché.

L'exploration a aussi révélé certaines constructions rectangulaires, énigmatiques, bâties en pierres sèches dans l'épaisseur du tertre (fig. 1). Aucun niveau archéologique ne correspond aux couches inférieures de ces constructions, qui étaient séparées par 20-30 ^c_m stériles du niveau à terre noire « hallstattien » qu'on retrouve encore au-dessous. Mais l'authenticité du noyau du rempart demeure certaine, démontrée par sa relation intégrale avec l'à-pic. Il reste à ajouter que dans le niveau inférieur de ce dernier, stratifiés avec les poteries de La Tène déjà signalées, on retrouva environ 350 galets ronds de rivière, incontestablement de ces balles de fronde, dont l'emploi est bien connu à cette époque. Il y en avait davantage à l'endroit où la partie postérieure du tertre a été enlevée par les Ponts et Chaussées.

En somme, on constate : 1^o une occupation « hallstattienne » (silex, bronze, poteries décorées) antérieure à la construction du rempart ; 2^o la construction d'un rempart et l'aménagement de l'à-pic, défenses en état à La Tène III, donc aux temps de Vereingétorix et de César (poterie gauloise, amphore italique, balles de fronde). A remarquer que la poterie gauloise est assez grossière et sans décor : le seul profil reconnu (bol caréné) rappelle encore le hallstattien.

Christopher HAWKES.

II. — LES « VILLAS »

Édifice de la parcelle 731. — Cette parcelle avait été fouillée déjà par Aucler en 1861¹. C'est là qu'il avait découvert la ruine C. Le nouveau déblaiement, qui a porté sur une surface moins étendue que le sien, a permis de retrouver une partie des murs portés sur son plan, dont on a pu ainsi vérifier l'exactitude. Des fragments de la mosaïque blanche avec ornements noirs, déjà mentionnée par Aucler, ont été mis au jour, ainsi que des enduits muraux de couleurs diverses : rouge, vert, bleu, noir, violet, blanc. Un petit canal formé de tuiles à rebords assemblées bout à bout, traversant l'édifice, paraît dû à une reprise. Il devait conduire des eaux à une sorte de puits perdu, creusé à l'Ouest du monument, peut-être un dépotoir, dont la fouille n'est pas encore achevée.

Cet emplacement a fourni nombre de tessons de poterie, les uns lisses, d'autres ornés de décors imprimés en creux, des débris d'amphores, des tuiles à rebords et demi-cylindriques, des briques en quart de cylindre, plusieurs monnaies très frustes, une de Vercassivellaunus, des débris d'objets en bronze et en fer, des clous de fer, des fibules, des ossements d'animaux, une valve de coquillage marin (*pectunculus*), extrêmement usée par un frottement prolongé.

Le développement des fouilles apportera sans doute des renseignements qui permettront de préciser la chronologie de cet édifice. Autant qu'on en puisse juger dès maintenant, on inclinerait volontiers à y voir une demeure privée des premiers temps de la romanisation du pays.

Les constructions des parcelles 698, 699, 700, 701 et 702. — Sur cet emplacement les couches situées au-dessous de la terre arable étaient encore vierges. Plusieurs murs appartenant peut-être à deux édifices, dont l'un aurait été assez important, ont été mis au jour dès les premiers coups de pioche. Ils ont été suivis et repérés assez loin.

1. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand*, 1862, t. IV, p. 191.

On a dégagé les vestiges d'un portique à une rangée de colonnes, pavé de larges dalles non taillées et s'étendant sur plus de 50 mètres de longueur (fig. 2). Quatorze colonnes, de 4 en



Fig. 2. — Gergovie : portique sur la parcelle 700.

4 mètres, supportaient la couverture : elles étaient faites de briques en quart de cylindre, dont plusieurs ont été retrouvées à leur place primitive ou tout auprès. Elles reposaient soit directement sur le dallage, soit sur des bases en calcaire.

A quelques mètres en avant du portique on a rencontré

deux murs très rapprochés, mais non exactement parallèles, qui, peut-être, appartiennent à un second édifice élevé en face du premier. Dans une excavation, creusée à leur pied, puis remblayée, on recueillit un mobilier abondant : sous



Fig. 3. — Gergovie :
Cruche, décorée au col d'impressions à la roulette.
(Dépotoir de la parcelle 700.)

les fondations mêmes de l'un des murs, des tessons ont été exhumés, appartenant, du moins en partie, aux types les plus récents de la Tène. Certains fragments, recollés, ont permis de reconstituer un grand vase gris à une anse, orné d'une bande de hachures disposées en feuilles de fougère et qui porte un graffite (fig. 3).

Dans les couches supérieures, la fouille a fourni des fragments de poterie sigillée. Les uns proviennent d'ateliers italiens : tel le fond de vase rouge estampillé ACAS(*tus*) (CIL, XIII-3, n° 10009-3). D'autres, plus récents, sont sortis d'ateliers gallo-romains : MAXMOS (*Maximus*, potier arverne), sur un fond de vase noir ; ASIATICI (*Asiaticus*, potier également arverne), sur un fond de vase rouge ; ...CATI (peut-être *Carucatus*, potier ruthène), sur un fond de vase rouge.

Comme monnaies, la fouille a donné une pièce gauloise en bronze, appartenant au monnayage arverne (tête à dextre au droit, et cheval à dextre surmonté d'un S couché au revers)¹, deux pièces de Trajan.

Dès maintenant les vestiges repérés suggèrent assez fortement l'idée qu'on aurait affaire ici à une habitation du type bien connu à portique-façade. Mais il paraît y avoir eu sur cet emplacement une succession de constructions. L'une d'elles a dû servir au moins jusqu'au II^e siècle de notre ère. Il y aura lieu de chercher à préciser leurs relations et leurs dates lors des travaux ultérieurs.

O. BROGAN et E. DESFORGES.

III. — CHRONOLOGIE ET COMPARAISONS

On manque encore de travaux suffisants pour établir la chronologie protohistorique du Massif Central. A Gergovie, les découvertes faites sous le rempart font connaître un ensemble qui n'est « hallstattien » que si l'on admet la survivance, au premier âge du Fer, d'éléments ayant leur origine dans l'âge du Bronze ou même le Néolithique de la région. Il ne saurait s'agir ici d'un hallstattien typique, semblable à celui de la Côte-d'Or ou de la France orientale. En résumé, bien qu'on ignore la date exacte de l'introduction du fer en Auvergne, il n'est pas interdit de supposer, à Gergovie, l'existence d'une civilisation, directement antérieure à celle de la

1. Cf. Muret et Chabouillet, *Catal. de la B. N.*, nos 3879, 3880, 3882.

Tène et qui serait encore fortement imprégnée d'éléments empruntés aux cultures régionales néolithiques et du Bronze.

L'édifice de la parcelle 781, bien qu'encore non entièrement dégagé, présente un plan à angles droits et régulier. Il ne saurait être rapproché des constructions de type celtique, découvertes par Bulliot au Mont-Beuvray, simples cabanes « étrangères à l'architecture ». On pourrait le rapprocher des grandes maisons du Parc-aux-Chevaux, contemporaines des dernières années de la cité éduenne et dans lesquelles apparaît nettement l'empreinte de l'architecture domestique italienne.

Mais à Gergovie la construction est plus savante : emploi du béton de chaux, alors qu'à Bibracte les murs sont encore liés à la terre glaise ; malgré son caractère assez ancien, la mosaïque est d'un emploi peu courant au Mont Beuvray, où on ne la rencontre que dans la grande maison (n° 1) du Parc-aux-Chevaux. Il en est de même pour les enduits peints décorant les murailles. Quant aux colonnes, faites de secteurs de cercle en briques, si elles apparaissent au Beuvray dans les habitations les plus récentes, elles semblent plutôt caractéristiques des *atria* de l'Autun gallo-romain. Il en est de même pour les tuiles à rebords, si abondantes à Gergovie et qui, à Bibracte, ne sont utilisées qu'à l'époque relativement tardive du forum en maçonnerie et des maisons romanisées. Jamais elles ne sont employées, à Bibracte, dans la construction des canalisations.

Les poteries recueillies dans les fouilles du dépotoir, à Gergovie, offrent des exemplaires de type celtique : vases à col courbe du style de la Tène III, à pâte grossière, comme les tessons découverts sous l'à-pic du rempart, ou plus soignée ; assiettes et bols semblables aux séries du Beuvray ou de Vertault (Côte-d'Or) (vases en terre jaune à enduit rouge). Les fragments de cruches blanchâtres ont une allure déjà gallo-romaine et les vases ornés à la roulette correspondent à une étape assez avancée de la céramique de Bibracte. La grosse vaisselle est représentée par les grands dolia celtiques à rebord éverti, les écuelles hémisphériques, et par des tessons d'amphores romaines.

Les tasses, assiettes unies et le cratère à décor en relief, sortis des officines d'Arezzo, fournissent un indice chronologique important et, rapprochés des renseignements fournis par les rapports avec l'architecture et les mobiliers du Beuvray, permettent de dater l'établissement de Gergovie des derniers temps de Bibracte, date qui ne saurait dépasser les environs de 25 après J.-C. et qui pourrait cependant être reportée au delà de l'abandon de Bibracte sous le principat de Tibère. La maison serait donc contemporaine des premiers temps de l'Empire.

Les constructions des parcelles 698 à 701 donnent à peu près la même impression, avec indication d'une occupation quelque peu plus longue. La construction à mortier de chaux, le portique aux colonnes de briques rappellent les constructions les plus romanisées du Beuvray, mais avec plus de perfection. Dans l'excavation, découverte au pied de la muraille, les tessons de La Tène III sont moins nombreux, les assiettes grises du Mont Beuvray ou de type gallo-romain plus nombreuses, de même que les cruches décorées à la roulette. La grosse vaisselle est identique à celle recueillie dans l'autre dépotoir. Plus heureusement qu'à Bibracte, où nulle forme céramique n'avait pu être reconstituée, les fouilles de Gergovie ont rendu au jour des vases gris à une seule anse, à panse renflée et col tronconique décoré, par estampage, de feuilles de fougère (fig. 3). Enfin, sur ce même chantier, à côté des poteries d'Arezzo, apparaissent des tessons de *sigillata*, provenant des officines ruthènes ou arvernes; séries qui s'étendent sur tout le 1^{er} siècle de notre ère. Certains tessons peuvent être classés dans la seconde moitié, date confirmée par une monnaie de Trajan.

Il semble donc que, sur cet emplacement, plusieurs constructions aient été établies à des époques différentes; mais on ignore encore quels sont leurs rapports entre elles. Toutefois, les découvertes faites en ce même endroit autorisent à préciser les dates extrêmes de l'occupation, contemporaine des premiers temps de la romanisation.

A Bibracte, comme à Gergovie, on se trouve en présence

d'une civilisation mêlée d'éléments celtiques et romains ; et ce double caractère se comprend chez un peuple arrivé à un état intermédiaire entre ses traditions locales et une civilisation dont il sent la supériorité ¹. A Gergovie l'influence romaine est prépondérante.

Les fouilles récentes de Lezoux² ont éclairé le problème de l'origine des céramiques du Beuvray, car on a retrouvé quelques-uns des fours qui avaient fourni les poteries de ce type découvertes à Gergovie. La date de ces productions est, d'autre part, confirmée par les trouvailles de Suisse où ces mêmes vases apparaissent à Bâle et à Windisch, aux temps d'Auguste et de Tibère. Dès leur début, les fouilles de Gergovie apportent une fort importante contribution à l'étude des premières étapes de la romanisation sur le sol gaulois.

Christopher HAWKES.

1. Bulliot, *Fouilles du Mont-Beuvray*, p. 345.

2. Ch. Fabre, *Rev. Arch.*, 1935, I, p. 91-110 ; R. Lantier, *Germania*, 1935, (sous presse).

VARIÉTÉS

La façade ancienne de Saint-Jean de Latran à Rome.

La Bibliothèque royale de Windsor¹ possède dans ses riches collections un volume (inv., n° 193), intitulé *Survey of St. John's in*

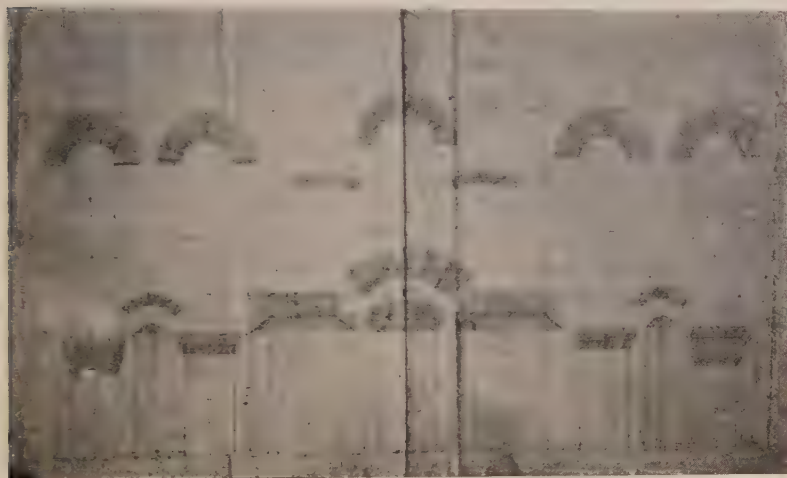


Fig. 1. — Saint-Jean-de-Latran.
Elévation de la façade ancienne de Saint-Jean-de-Latran.
Relevé de Borromini. Vienne, Bibliothèque Albertina.

the Latran. Il contient un grand nombre de dessins, probablement de la main de G. Marchetti, tous représentant des plans et des coupes de l'ancienne basilique de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, vers 1700, c'est-à-dire après la restauration, exécutée en 1650, par Borromini (fig. 1), mais avant la construction de la nouvelle façade, en 1734, par Alessandro Galilei. Le plus intéressant de ces dessins est peut-être un

1. Je désire remercier cordialement M. Morthhead, directeur de la Bibliothèque royale de Windsor, qui a pris soin de faire photographier le dessin.

croquis, portant le n° 11006 et donnant le plan du portique qui s'étendait en avant de l'ancienne façade de la basilique avant l'édification du nouveau portique en 1737. Évidemment il a été relevé sur place et bien à la hâte, mais coté si soigneusement qu'il est possible de le réduire à l'échelle et de le rapporter à la façade existante (fig. 2-3).

Le portique lui-même n'est pas à considérer dans cette note : on sait par une inscription qu'il fut ajouté au corps de la basilique vers l'an 1180 par l'architecte Nicolò di Angelo. Ce qui nous intéresse c'est la façade ancienne dont le plan apparaît au fond du portique, c'est-à-dire au milieu de notre dessin. On en reconnaît facilement les dispositions générales : elle était percée de cinq portes, la plus grande au milieu, donnant accès à la nef principale, était flanquée de chaque côté de deux plus petites ; l'ouverture placée à l'extrémité droite de la façade était plus profonde que les autres. Quatre niches sont pratiquées dans les intervalles, les plus larges encadrant la grande porte, les plus étroites les ouvertures latérales. Chacune d'elle présente la même disposition, deux épaules courbées accompagnant le fond de la niche et deux pilastres la flanquant en dehors. Tout cela est assez curieux ; mais ne justifierait pas une note spéciale si cette décoration de cinq portes et de quatre niches se limitait à la simple ornementation d'une façade de basilique. Mais on reconnaît bientôt que ce n'est pas le cas : en effet, aux extrémités de la façade, on rencontre une cinquième et une sixième niche coupées postérieurement par les murs du portique et du palais de Latran, par conséquent antérieures, comme la façade, aux constructions médiévales. Mais il y a plus : les murs du portique correspondent en ligne droite à ceux des nefs latérales de la basilique ; ils viennent donc s'appuyer justement au dos des niches extérieures de la façade. Celle-ci, avec sa décoration de niches, devait nécessairement se continuer encore au delà des murs latéraux de la basilique même. Elle était donc originairement plus large que celle-ci. Une seule explication est possible : la façade n'était pas contemporaine de la basilique, mais bien au contraire antérieure. Et comme, d'autre part, on ne peut se refuser à admettre le caractère constantinien de la construction et du dispositif général de la basilique (et s'il y avait encore des doutes, les fouilles actuelles dirigées par M. E. Josi les ont dissipés¹), cette façade à niches plus large de la basilique, dont le croquis nous a été conservé à Windsor, doit appartenir à un monument important précédant au même endroit l'église de Constantin, dont certaines parties ont été utilisées dans la construction de l'édifice au iv^e siècle.

1. E. Josi, *Scoperte nella Basilica Costantiniana al Laterano*, dans *Rivista di Arch. Crist.*, 1934, p. 335 sq. *Cl. Rev. Arch.*, 1935, I, p. 131.

Pour se rendre compte de l'élévation de cette façade, on se tiendra à la gravure qu'en a donné Ciampini en 1693¹, ou mieux encore au dessin de l'Albertina à Vienne, exécuté par Borromini pendant les travaux de restauration de 1650 et publié par H. Egger² (fig. 1.) On y retrouve dans la partie inférieure la suite de portes et de niches, étroites et larges, dont le croquis de Windsor nous a donné le plan et les mesures exactes ; on reconnaît sur ces niches des arcs de décharge et des architraves faites de doubles et triples rangées de briques extrêmement longues ; et au-dessus de toute cette partie inférieure, un étage supérieur à cinq fenêtres hautes et larges, correspondant à la disposition des portes à l'étage inférieur, alors qu'elles n'ont pas le moindre rapport avec la basilique même : elles donnent sur le vide, les nefs latérales se cachent au-dessous d'elles, tandis

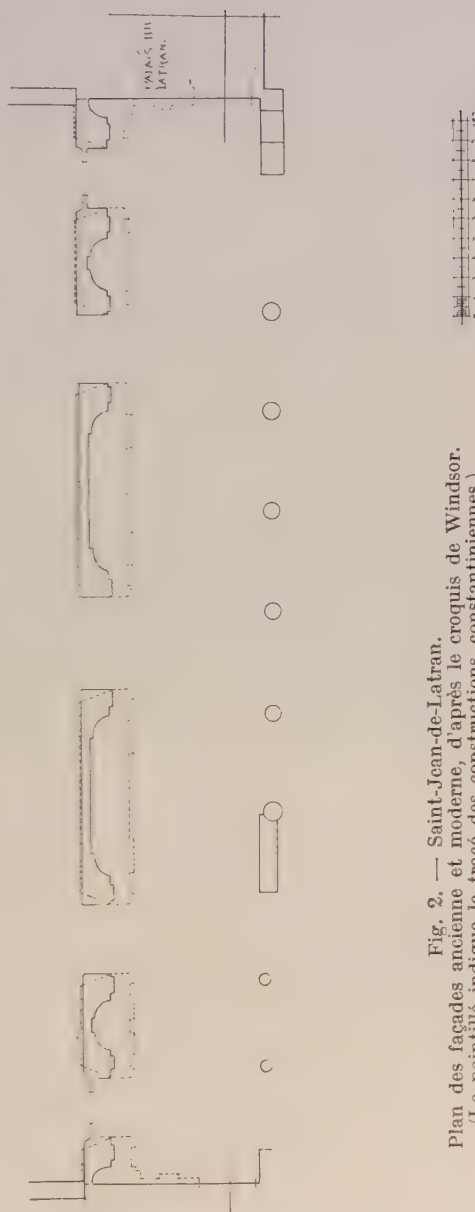


Fig. 2. — Saint-Jean-de-Latran.
Plan des façades ancienne et moderne, d'après le croquis de Windsor.
(Le pointillé indique le tracé des constructions constantiniennes.)

1. Ciampini, *De Sacris Aedificiis*, 1693, pl. I.

2. H. Egger, dans *Beitrag zur Kunstgeschichte Franz Wickhoff gewidmet* (1903, p. 154 sq.) attribue la façade à la construction constantinienne.

que la travée centrale s'élève un peu au-dessus du milieu de la façade en se séparant très nettement d'elle. Et en regardant le dessin de Vienne (fig. 1), on reconnaîtra que Borromini n'a pas manqué d'indiquer lui aussi, dans la partie inférieure de la façade, les niches coupées par les murs du portique et du palais voisin. En outre, il a marqué, par des lignes en zig-zag, que les murailles de la partie supérieure devaient se continuer, elles aussi, à droite et à gauche.

Il est donc hors de doute que la façade représentée sur les dessins

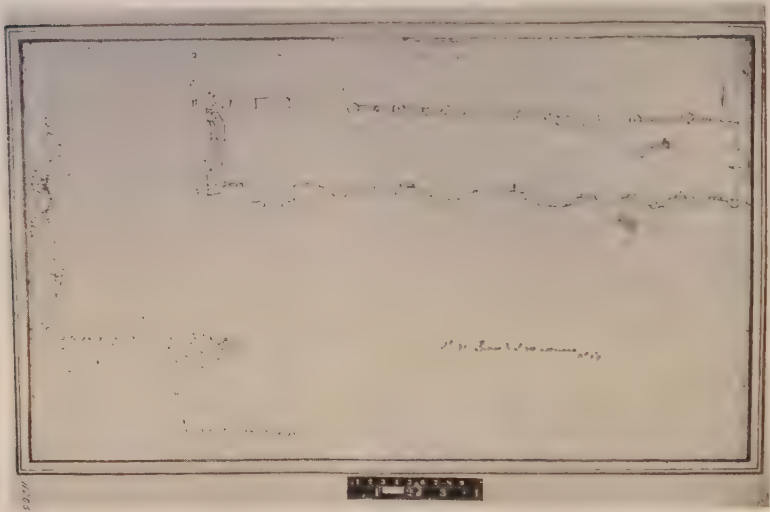


Fig. 3. — Saint-Jean-de-Latran.
Plan du portique et de la façade, état ancien.
D'après le relevé de Marchetti (?). Windsor, Bibliothèque royale.

de Windsor et de Vienne, et qui se trouvait au front de la basilique constantinienne était antérieure et qu'elle devait appartenir à un édifice plus vaste que cette basilique. L'étendue de cette façade aussi bien que celle de l'édifice auquel elle appartenait reste encore inconnue. Une seule constatation est évidente : dès les origines, cette façade était accentuée au moins par *un* motif central, la porte médiane et la fenêtre placée au-dessus étant de beaucoup plus larges et plus hautes que les autres ; c'est-à-dire qu'au moins l'un des axes de l'édifice pré-constantinien auquel appartenait la façade, devait correspondre à l'axe actuel de la basilique. En reconstituant cette façade avec ce motif central et avec les rangées de fenêtres et de niches

continué dans toute sa longueur, on verra bientôt que la disposition générale n'est pas sans analogies avec la disposition de la façade du Palais de Spalato (Split).

Deux questions se posent quant à l'ancienne façade de Saint-Jean-de-Latran : à quel édifice appartenait-elle ? quand a-t-elle disparu complètement ? A l'égard de la première question, les fouilles actuelles de M. Josi ont démontré clairement qu'immédiatement au-dessous du pavé de la basilique s'étend un complexe d'édifices, extrêmement vaste, que M. Josi a pu dater, d'après des inscriptions, du temps de Septime Sévère (197-203), et identifier avec les *Castra Equitum Singularium*. Comme ces constructions se trouvent au niveau même de la façade (il ne faut pas oublier qu'encore aujourd'hui il faut monter trois marches pour passer du portique à la nef) et que d'ailleurs ses axes correspondent exactement à ceux de la façade dont nous avons ici traité, on est autorisé à attribuer cette façade — dont nous ignorons encore l'étendue latérale, — aux *Castra Equitum Singularium* de Septime Sévère. Quant à la seconde question, il semble que la façade n'ait point entièrement disparu. Probablement elle existe toujours, dans la partie postérieure du portique actuel. En tout cas, sa disposition a été complètement conservée : en rapportant le plan de Windsor au plan de la façade actuelle (fig. 2), on verra que les cinq portes et leurs distances correspondent parfaitement et que, même les niches de l'étage supérieur actuel, se retrouvent exactement sur l'emplacement des fenêtres supérieures de l'ancienne façade. La disposition générale et même les dimensions de la façade des *Castra Equitum Singularium*, utilisée plus tard dans la basilique constantinienne, ont donc été conservées jusqu'à nos jours dans l'arrière-front du portique actuel. Il se pourrait même que les fenêtres de l'ancienne façade aient été utilisées dans la construction des niches de l'étage supérieur actuel : des traces en forme de fenêtres sont encore visibles sous le crépi du mur arrière du portique.

Richard KRAUTHEIMER.

Les peintures cappadociennes, de l'époque pré-iconoclaste au XIV^e siècle.

La publication successive des deux derniers albums et d'un nouveau volume de texte du grand ouvrage entrepris par le R. P. de Jerphanion sur les églises rupestres de Cappadoce et leurs peintures¹ donnera quelque apaisement à l'impatience des historiens de l'art, désireux de connaître dans leur ensemble les résultats de magnifiques explorations, vieilles déjà de plus de vingt-deux ans. En 1926 et 1927 d'ailleurs, le R. P. de Jerphanion a pu faire un nouveau voyage en Cappadoce. S'il a trouvé beaucoup de peintures entièrement détruites, il a pu du moins visiter de nouveaux sanctuaires, auxquels il n'avait pu avoir accès jusque-là, et relever un grand nombre d'inscriptions. Des circonstances indépendantes de sa volonté expliquent la lenteur avec laquelle son ouvrage a été publié.

Du moins, si le texte explicatif n'est pas encore complet (il comporte un deuxième volume en deux parties, dont la dernière sera réservée aux conclusions), on possède aujourd'hui l'illustration dans sa totalité et on peut avoir une vue d'ensemble de l'intérêt que présentent les documents publiés pour l'histoire de l'art byzantin. Le premier album et le texte qui l'accompagnait, étudiés par nous ici même², portaient exclusivement sur les chapelles archaïques des environs de Gueurémé. La reproduction de leurs peintures était d'ailleurs une véritable révélation sur le développement en Asie Mineure, au lendemain de la querelle des images, de cycles narratifs, empruntés à des rouleaux évangéliques, où les détails tirés des apocryphes tenaient une large place, et conformes par leur interprétation de l'histoire sacrée à tout ce que nous connaissons de l'iconographie religieuse de la Syrie chrétienne. Entre cet art brutalement réaliste, à tendances populaires et celui de Byzance, les contrastes étaient saisissants.

Mais ce n'était là qu'un des aspects de la peinture cappadocienne. Et d'abord Gueurémé n'est pas le seul centre des peintures archaïques, car on en trouve d'autres plus au Sud, à Sinassos et à Soghanlé. De plus, il existe d'autres modes d'ornementation que ceux des chapelles archaïques. Les uns sont plus anciens et remontent à l'époque iconoclaste, parfois même aux siècles antérieurs. Les autres, plus

1. Guillaume DE JERPHANION, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*. Texte. Tome premier (II^e Partie), viii et p. 297-615, fig. 35-65, 1 vol. in-4^e (1932). — Deuxième album, pl. 70-144 ; Troisième album, pl. 145-208. Paris, Paul Geuthner (1928 et 1934), 2 atlas in-f^o. (Haut-Commissariat de la République Française en Syrie et au Liban. Bibliothèque historique et archéologique, t. V et VI.)

2. L. BRÉHIER, *Les églises rupestres de Cappadoce et leur témoignage* (Revue archéologique, V^e série, t. XXV (1927), I, p. 1-47.)

récents, échelonnés du ^xe au ^{xiv}e siècle, révèlent nettement l'action de l'art de Constantinople. Tels sont les caractères des monuments publiés dans les deux derniers albums. Ce qui ajoute encore à leur intérêt, c'est que plusieurs sont datés exactement par des inscriptions, et qu'il devient dès lors possible d'établir de ces peintures une chronologie dont le R. P. de Jerphanion a donné un premier aperçu¹. Nous verrons d'ailleurs que, si authentiques et si précieuses que soient ces dates, elles ne correspondent pas toujours à un moment précis du développement de la peinture cappadoïcienne : il faut compter en effet avec les œuvres retardataires, restées fidèles à une antique tradition, alors qu'au même instant d'autres monastères acceptaient les innovations venues de Byzance.

Ces réserves faites, on distingue dans l'histoire de l'art monastique de Cappadoce quatre périodes : époque pré-iconoclaste et iconoclaste (^{vi}e-^{ix}e siècles) ; période archaïque (fin ^{ix}e-fin ^xe siècle), qui correspond à celle de la domination arabe ; première période byzantine (fin ^xe-^{xiv}e siècle), contemporaine du rétablissement de la domination byzantine en Asie Mineure jusqu'à la fin du ^{xv}e siècle ; deuxième période byzantine, qui commence avec la libération temporaire de la Cappadoce par Théodore Lascaris au début du ^{xiii}e siècle et s'étend jusqu'au ^{xv}e siècle. Sans tenir compte de l'ordre dans lequel les deux derniers albums présentent les monuments, nous voudrions indiquer simplement les résultats nouveaux qu'ils apportent à la connaissance de chacune de ces périodes.

Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de reconnaître que les nouveaux albums sont dignes du premier par la beauté et la qualité de leurs reproductions photographiques, par la valeur artistique des dessins et des aquarelles de T. Ridolfi, par les aquarelles de Mamboury, dont les reproductions en couleur permettent de se représenter les procédés techniques employés par les vieux peintres pour obtenir le coloris et le modelé. Le même soin a été apporté à l'illustration du texte (II^e Partie du premier volume), où sont reproduits les principaux thèmes ornementaux et les nombreuses inscriptions, dont les renseignements paléographiques, linguistiques, chronologiques, etc., sont si précieux. Elles intéressent à la fois l'histoire de la langue vulgaire et celle de la prononciation du grec au moyen âge.

I

Deux décors ont paru au R. P. de Jerphanion antérieurs à la querelle des images. La chapelle Saint-Jean-Baptiste de Tchaouch-in,

1. G. DE JERPHANION, *La chronologie des peintures de Cappadoce* (*Echos d'Orient*, XXX (1931), p. 5-27) et (*Actes du III^e Congrès International des Etudes Byzantines* de 1930, Athènes, 1932, p. 242-246.)

composée de trois nefs parallèles couvertes de plafonds et séparées par des colonnes offre une ornementation très ancienne qui peut remonter au ^{vi}^e siècle, avec un cycle de la vie de saint Jean-Baptiste ; mais ses peintures sont très endommagées et datent en grande partie d'une époque plus récente. A Mavroudjan, près d'Ortakeuy, une *Remise des clefs à saint Pierre* évoque l'art des sarcophages chrétiens du ^v^e siècle et une *Crucifixion*, qui montre le Christ vêtu du long colobium entre les deux larrons, est conforme au modèle syrien répandu au ^{vi}^e et au ^{vii}^e siècle (évangélaire du moine Rabula de Zagba en Mésopotamie, daté de 586 ; colonne du ciborium de Saint-Marc de Venise, etc.).

Mais le principal intérêt des nouveaux albums est dû à la reproduction de décors complets exécutés par des iconoclastes. C'est la première fois que l'on saisit cet art autrement que par des textes ou des attributions hypothétiques. Un premier groupe de chapelles ainsi ornées se trouve aux environs de Sinassos et de Djemil. On y constate l'absence complète de représentations figurées, remplacées par des ornements linéaires (tiges ondulées sur les archivoltes, damiers, roses à huit pétales) et surtout par de nombreuses croix de toutes formes (croix pattée, croix de Malte, croix latine gemmée, croix grecque inscrite), parfois sculptées au plafond et peintes sur les murs. Tel est le décor de Hagios Vasilios (fig. 1), où une grande croix pattée se détache au plafond entre des compartiments ornés de cabochons carrés et de roses à quatre pétales. Le même ornement reparait avec des variantes à Hagios Stephanos et dans le second groupe de chapelles, situé au Nord de Zilvé, où les croix ne sont pas seulement peintes, mais sculptées au plafond ou sur des murailles.

Or c'est un fait bien établi par des textes qu'il y eut des moines iconoclastes en Asie Mineure, dans certains couvents de l'Olympe comme Aglauron, et même à Nicée où, ce qui paraît étrange, un monastère aurait été fondé par un iconoclaste¹. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la doctrine se soit propagée dans les monastères cappadociens. D'autre part, comme l'a montré G. Millet par des preuves abondantes², les iconoclastes avaient une vénération particulière pour la croix et en ornaient leurs églises. De là les curieuses figurations de Sinassos et de Zilve. A la chapelle II de Zilve une longue inscription en forme de litanies énumère tous les titres d'honneur de la croix, « signe de Dieu, marque de la paix, porte du Paradis, etc. ». A Hagios Stephanos une croix pattée, dite d'après l'inscription croix de sainte Euphémie, sort

1. DVORNIK, *Les légendes de Constantin et Méthode vues de Byzance*, Prague (1933), p. 119-121.

2. G. MILLET, *Les Iconoclastes et la croix* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, XXXIV, 1910, p. 96-109.)

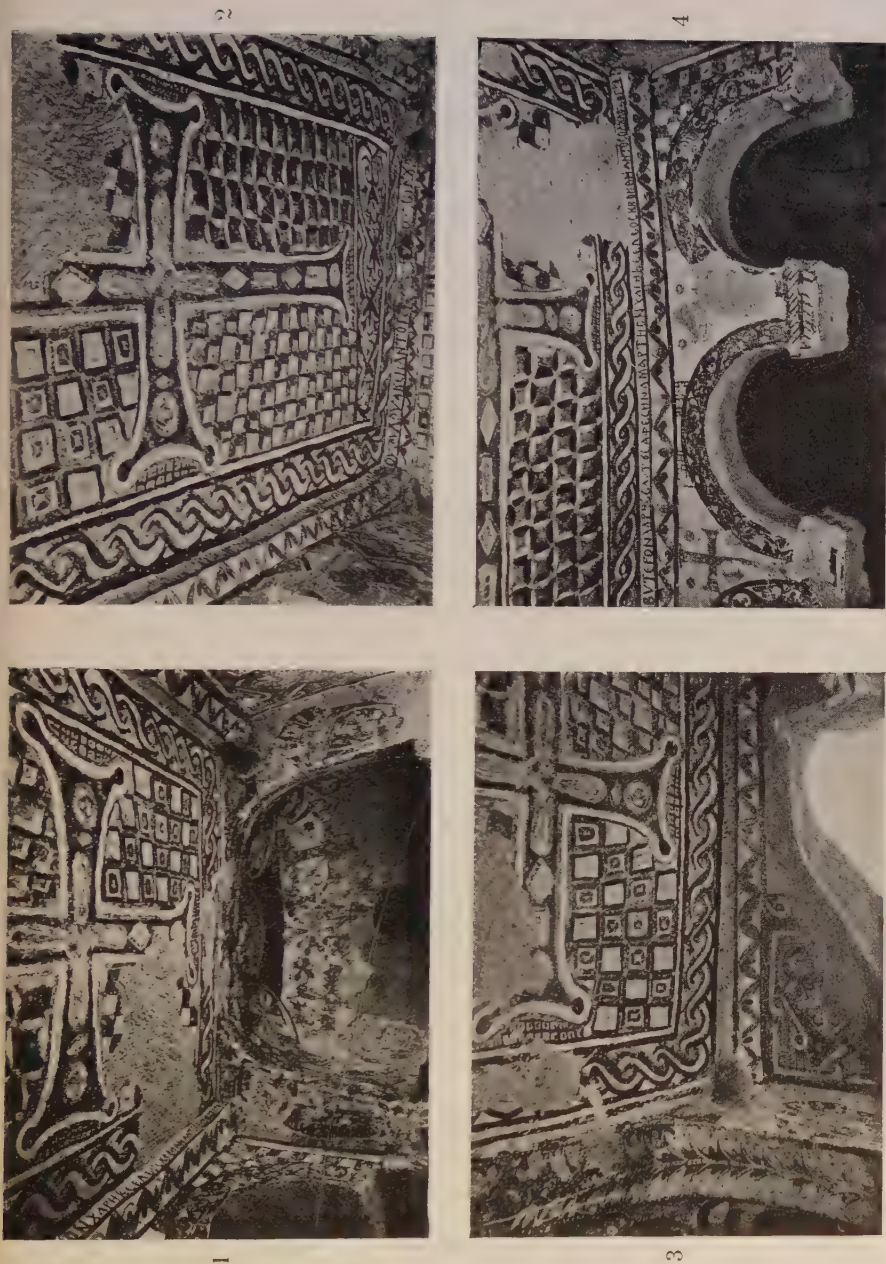


Fig. 1. — Hagios Vasilios (pl. 154).

1. Nef principale et sanctuaire ; 2. Plafond de la nef principale ;
3. Côté droit de la nef principale ; 4. Côté gauche de la nef principale.

de deux touffes de feuillage. Or, c'était sous cette forme que les iconoclastes aimaient à figurer la croix¹.

Dans d'autres chapelles des représentations animées se montrent en même temps que les croix ornementales. La chapelle III de Zilve a un plafond décoré d'une grande croix en relief; une croix pattée et gemmée, accostée d'un cerf et d'un poisson est peinte au-dessus de sa porte, mais sur ses murs de grandes figures de saints ont laissé des traces. Il en est de même à la chapelle IV, où une Madone assise, tenant l'Enfant, est entourée de médaillons crucigères, où la croix est sculptée sur les devants d'autels des deux nefs et apparaît au plafond du vestibule entre les archanges. A la chapelle III de Gulli-Déré (environs de Tchaouch-in) le plafond présente un des plus beaux décors sculptés de Cappadoce, une grande rosace ornée d'une croix et accostée de croix latines et de palmes stylisées, mais l'église est décorée d'un cycle de peintures. Une décoration mixte du même genre se voit à l'église Saint-Théodore à Sousam. Il est permis de supposer que dans toutes ces chapelles, les décors iconographiques ont pu être ajoutés au lendemain de la victoire des images. Ce qu'il est intéressant de constater, c'est que les moines imbus des doctrines iconoclastes n'ont nullement adopté pour orner leurs églises la peinture de genre de tradition hellénistique mise en honneur par les Constantin V et les Théophile. Les croix géantes sculptées aux plafonds avaient pour eux une valeur symbolique et ce genre de décor se rattachait à un usage ancien, car il est curieux de constater que le décor du narthex de Sainte-Sophie, datant de Justinien, tel qu'il a été remis au jour par Th. Whittemore, consiste aussi en monogrammes, en rosaces et en croix ornementales.

II

Des renseignements nouveaux sont apportés par les deux derniers albums sur l'époque archaïque, mais les chapelles qui la représentent sont loin d'offrir la même richesse ornementale que celles de Gueurémé. Elles forment un groupe important autour de Soghanlé; c'est l'église double de Balleq-Kilissé, dont les compositions monotones et le style très barbare révèlent quelques influences arméniennes, dues à l'immigration des Arméniens en Anatolie au ^xe siècle; dans la même région se trouvent Queik-Kilissé, Munchil-Kilissé, Belli-Kilissé. A la région de Sinassos appartiennent l'église des Saints-Apôtres et, entre Sinassos et Babayan, Tavechanlé-Kilissé. Cette dernière église est particulièrement importante, parce qu'on y lit une inscription dédicatoire, indiquant qu'elle fut construite sous l'évêque Léon et l'empereur Cons-

1. MILLET, *op. laud.*, p. 103-105.

tantin Porphyrogénète. Comme cet empereur n'a gouverné seul qu'entre 913 et 919, puis, après la chute de Romain Lécapène, entre 945 et 949, c'est au début ou au milieu du x^e siècle que l'église a été construite et c'est là une date importante pour l'histoire de la peinture archaïque.

Le décor de ces églises ne diffère en rien de celui des chapelles de Gueurémé : vision apocalyptique dans les absides, frises à deux registres sur les voûtes et les murs sans aucune séparation entre les cycles évangéliques, importance donnée au cycle de l'enfance du Christ, emploi constant des sources apocryphes (eau de l'Épreuve, bain de l'Enfant, Elisabeth cachée dans la montagne pendant le massacre des Innocents, etc.), enfin maladresse et monotonie des compositions et du dessin, teintes plates, couleurs ternes. On y trouve quelques tableaux nouveaux ou rares, comme la série de la vie et des miracles de saint Siméon Stylite dans une chapelle de Zilvé. Malgré le mauvais état des peintures, on y distingue le buste du saint juché sur sa colonne et il est intéressant de noter que cette image est la même que celle des « eulogies » de métal rapportées par les pèlerins du monastère de Saint-Siméon¹. Le R. P. de Jerphanion a observé que les détails des miracles correspondent moins au texte grec qu'aux recensions latines de la biographie du saint.

III

C'est surtout à la première période byzantine, connue jusqu'ici par quelques fragments, que se rapportent les renseignements nouveaux contenus dans ces albums. L'art de Constantinople paraît avoir exercé son influence en Cappadoce dès la seconde moitié du x^e siècle, sans qu'elle ait été d'ailleurs exclusive. Le plan même et l'ornementation de l'église de Qeledjar, que le R. P. de Jerphanion a placée parmi les monuments archaïques², semblent bien être les premiers témoignages de cette influence, et il y aurait peut-être lieu de reprendre la question de la date à laquelle il faut placer cette belle église ; tout au plus peut-on admettre qu'elle reproduit un modèle de croix grecque d'une certaine lourdeur et que ses thèmes iconographiques ont conservé le plan narratif.

L'influence byzantine s'est exercée en effet sur le plan même des églises (imitation du plan en croix grecque avec coupole centrale et calottes dans les autres parties de l'église), sur les compositions iconographiques (disparition des frises narratives remplacées par le décor

1. Voir JEAN LASSUS, *Images de stylites* (*Bulletin d'Etudes Orientales de l'Institut français de Damas*, t. II, p. 67-82, pl. XVIII-XXI.)

2. T. I, 1, p. 199-242 et album I.

liturgique et théologique), sur le style (figures plus élégantes, modelé plus savant, coloris plus riche et plus harmonieux). Les chapelles rupestres de cette époque sont contemporaines des grandes églises ornées de mosaïques, Saint-Luc, Daphni, Sainte-Sophie de Kiev, Nea Moni de Chio, etc. Si l'on réfléchit que l'on possède très peu d'églises contemporaines ornées de peintures, on saisira toute l'importance du témoignage des chapelles cappadociennes.

Après Qeledjar, le plus ancien monument orné ainsi serait la Nouvelle Église de Toqalé (région de Gueurémé), dont le plan en berceau transversal, avec entrée sur le long côté et colonnade devant les absides est plus syrien que byzantin, mais dont l'ornementation, très différente de celle de l'Ancienne Église voisine, montre les nouvelles tendances (fig. 2).

C'est d'abord le décor monumental. Au lieu de la simple frise à plusieurs registres qui couvrait les voûtes et les murs, l'ornementation se présente dans un cadre architectural. Les murailles Nord et Sud sont partagées en plusieurs étages : pilastres réunis par des arcs outrepassés auxquels succède une frise de peintures comprises entre deux corniches ornées d'oves, de dents-de-scie, d'entrelacs. Plus haut, la lunette de la voûte en berceau est partagée en quatre compartiments par une grande croix gemmée plus large que haute. Des saints en pied sous des arcades figurées occupent les compartiments du bas, et dans ceux du haut sont des médaillons ou des épisodes divers. Ce traitement architectural du mur est une nouveauté due certainement à l'influence byzantine.

Malgré quelques restes d'archaïsme, le plan iconographique est modifié. Au lieu de la vision apocalyptique, l'abside centrale est ornée de *La Crucifixion*, suivie de *La Déposition de croix*, de *L'Anastasis*, des *Myrophores*. Il est presque unique de rencontrer un récit évangélique dans une abside et l'on ignore l'origine de cette disposition. Le cycle évangélique est un des plus développés de toute la Cappadoce. On y trouve des thèmes rarement représentés encore, comme *La Dormition de la Vierge*, figurée aussi au Qouchlouq de Qeledjar ; à Toqale, la scène se passe à la fois sur la terre et au ciel, où l'on voit le Christ trônant dans sa gloire. Un épisode nouveau est l'ordination des premiers diacres par saint Pierre, d'après *les Actes des Apôtres*. Dans les sujets anciens même, plusieurs détails diffèrent des représentations archaïques ; la douleur des anges dans *La Crucifixion*, l'interprétation hellénique du *Baptême* (suppression du cône formé par les eaux du Jourdain dont les rives sont indiquées, geste plus naturel du Christ), suivi d'un sujet inconnu aux peintres archaïques, *La Tentation du Christ*. Il faut noter aussi la place importante donnée à la vie des saints (histoire de saint Basile, le grand évêque cappadocien, communion de sainte Marie l'Égyptienne) et le nombre extraordinaire de



Fig. 2. — Toqalé-Kilissé : Nouvelle Eglise (pl. 71).
A gauche : côté Nord; à droite : côté Sud.

figures isolées (plus d'une centaine conservée), parmi lesquelles, les quarante martyrs de Sévaste, désignés par leurs noms.

Ce qui est nouveau surtout c'est l'entente de l'effet décoratif, l'adaptation du décor à l'architecture et, dans les tableaux mêmes, une certaine recherche du cadre (édifices, arbres, rochers) plus marquée que dans les peintures archaïques. Le style est aussi tout différent. Les personnages sont grands et minces, les draperies retombent en longs plis parallèles. Le R. P. de Jerphanion est frappé de la ressemblance de ces figures avec celles des beaux ivoires (trptyque de Harbaville, ivoire de Romain et d'Eudocie, apôtres des feuillets de Vienne et de Venise), que l'on attribue maintenant au ^x^e siècle. On ne peut nier cette ressemblance, mais ces ivoires, n'étant datés qu'approximativement, ne peuvent nous renseigner sur l'époque des peintures de Toqalé.

Or, il existe à Tchaouch-in une chapelle, transformée aujourd'hui en pigeonnier et datée par une inscription du règne de Nicéphore Phocas et Theophano (963-969). Sous l'inscription sont représentés cinq personnages de la famille impériale, avec Nicéphore au centre, qui figurent là à titre de donateurs. Mais l'ornementation de cette chapelle est entièrement archaïque. La vision apocalyptique y paraît dans l'abside centrale. De nombreuses figures de saints et les portraits des Quarante Martyrs accusent bien quelques rapports avec la Nouvelle Église de Toqalé, mais le style est tout à fait médiocre, les attitudes sont raides, les compositions trop symétriques. Le Christ par exemple bénit les apôtres disposés de chaque côté en file monotone et inclinant symétriquement la tête. De même dans *L'Ascension*, ils sont placés en file au lieu d'être disposés en groupes. Il semble donc à première vue que cette chapelle est bien antérieure à celle de Toqale.

Cependant le R. P. de Jerphanion attachant avec raison une grande importance à la date de cette fondation, persuadé d'autre part que les peintures de Toqalé sont contemporaines des beaux ivoires du ^x^e siècle, n'hésite pas à voir, dans celles du Pigeonnier de Tchaouch-in, une imitation grossière du décor de la Nouvelle Église, qui, lui, serait antérieur de quelques années seulement. Il constate d'ailleurs que les peintures de Tchaouch-in diffèrent par leur facture des œuvres archaïques, et rappellent grossièrement les procédés et le style de Toqalé. Il faut donc supposer que la chapelle de Tchaouch-in a été ornée par des peintres qui connaissaient la décoration de Toqalé, mais qui, dénués de toute espèce de talent, étaient incapables de la reproduire. Si forts que soient ces arguments et, sans méconnaître les rapports entre les deux églises, on peut se demander si cette conclusion est bien satisfaisante et si la solution inverse ne serait pas plus indiquée, comme pourraient le montrer d'autres décors datés de la fin du ^x^e et du ^{xi}^e siècle.

C'est d'abord celui de Sainte-Barbe de Soghanlé, qu'une inscription date du règne de Basile et Constantin (976-1025). On y trouve encore des thèmes archaïques (*Eau de l'épreuve*, *Vision apocalyptique*), mais le style s'est transformé. Il garde encore le goût du mouvement des maîtres archaïques (c'est ainsi que l'ange de l'Annonciation s'avance à grands pas vers Marie), mais il est devenu plus ferme et plus correct. Les figures sont allongées et élégantes. Aux frises succèdent des tableaux séparés par des bandeaux ornés de médaillons de saints. Par exemple en face de *La Nativité* se trouvent les portraits, rares jusque-là, des *Sept Dormants d'Éphèse*. De nombreux portraits en pied de saints aux costumes variés, docteurs avec les ornements épiscopaux et les livres aux riches reliures, saints militaires à pied ou à cheval garnissent le pourtour des absides ou le bas des murs. Entre cette décoration de la fin du x^e siècle ou du début du xi^e siècle et celle de la Nouvelle Église de Toqalé, il y a bien des points communs, mais l'ornementation de Toqalé est moins archaïque et l'emporte par la qualité de son style.

En revanche dans la même région de Soghanlé, Qarabach-Kilissé, nef rectangulaire couverte d'un berceau, semble plus près par sa décoration des églises byzantines. On y a constaté deux couches superposées de peintures et c'est sur la seconde couche qu'une inscription est datée du règne de Constantin Doukas, l'an 6569 de la création, soit 1060-1061 de notre ère. Malgré certains traits archaïques, comme le développement en frise de chaque côté de la voûte, les détails iconographiques manifestent nettement l'influence de Constantinople. Parmi les motifs nouveaux, il faut signaler *La Deisis*, très endommagée, qui ornait l'abside et *La Communion des Apôtres* (rencontrée déjà à Qeledjar). Le Christ y était représenté deux fois, escorté d'un ange porteur de l'éventail liturgique. Il n'en reste plus que la partie gauche, où le Christ tend le calice à Pierre, derrière lequel les apôtres forment un groupe aux attitudes variées, les uns joignant les mains, les autres les voilant sous leur manteau, tous exprimant le respect et la ferveur. Le modèle byzantin transparait ici et il en est de même dans plusieurs épisodes (*Transfiguration*, *Anastasis*, etc.) où il se substitue aux traditions archaïques. Parmi les portraits de saints les moines tiennent une place importante, comme on le voit aussi à Saint-Luc en Phocide à la fin du x^e siècle.

IV

L'action de l'art byzantin est surtout visible dans un groupe d'églises de Gueuréme dont le plan reproduit plus ou moins exactement le type byzantin de la croix inscrite ou église en croix grecque, dont la coupole centrale épaulée par les berceaux latéraux et les arcs

qui la supportent retombent sur de simples colonnes. Il va sans dire que la question du contrebutement ne se posait pas dans les églises rupestres. Il n'en est que plus intéressant d'y voir reproduite avec une certaine fidélité l'ordonnance architecturale byzantine, qui recherchait surtout les effets de sveltesse et de légèreté. C'est ce que l'on constate dans ce groupe des églises à colonnes de Gueurémé, à Qarauleq-Kilissé, qui conserve les berceaux sur trois bras de la croix, mais possède une coupole sur le bras oriental, à Tcharéqlé-Kilissé, dont le plan n'a pas été exécuté entièrement, à Elmalé-Kilisse, où les berceaux sont remplacés par des coupoles, ce qui porte leur nombre à neuf. Le plan des absides demeure en arc outrepassé, mais cette persistance de la tradition cappadocienne ne nuit en rien à la légèreté élégante des supports et à l'impression d'aisance que donne ce cadre architectural.

Aussi bien que le plan, ces trois églises ont en commun le même mode d'ornementation, adaptée étroitement à l'architecture dont elle fait valoir les éléments. La peinture recouvre les coupoles, les absides, les pendentifs, les pilastres, les douelles des arcs. Comme dans les églises byzantines il y a une hiérarchie des sujets et des figures, dont l'importance est soulignée par la place qui leur est réservée dans l'église. Ici les cycles narratifs ont disparu et la décoration a pris un caractère liturgique et dramatique : au point de vue historique, se substitue le symbolisme des épisodes choisis, dont l'objet est de représenter les mystères qui correspondent aux fêtes de l'Église. Trois de ces mystères surtout sont mis en lumière : *La Nativité*, à laquelle est jointe *L'Adoration des Mages*, conformément à la liturgie byzantine, *La Crucifixion*, *L'Ascension*. C'est dans le même esprit symboliste que l'on a adopté deux sujets de l'Ancien Testament : *L'Hospitalité d'Abraham*, figure de la Trinité et *Les Hébreux dans la fournaise*, figure des justes dans les Limbes, dont on avait fait un jeu dramatique, célébré chaque année à Constantinople¹.

Les tableaux ne se présentent plus désormais dans un ordre chronologique. Les épisodes de l'enfance du Christ ont disparu. Les figures des saints ne sont plus les mêmes que celles des décors archaïques. Les saints représentés en pied plus souvent qu'en médaillons, les prophètes déroulant des banderoles occupent les douelles des arcs. Trait significatif, un médaillon géant du Christ en buste décore la coupole centrale et parfois même celle du bras oriental. Il faut y voir le Pantocrator des églises byzantines. Les calottes des angles sont ornées des bustes des archanges en costume impérial tout éclatant d'or et de pierreries.

1. Vénétia COTTAS, *Le théâtre à Byzance*, Paris, 1931, p. 98-102.



Fig. 3. — Qaranleq-Kilissé (pl. 101).
 En haut : Transfiguration ; en bas : Cène.

On retrouve le même contraste dans le style. Les compositions plus vastes et plus aérées comportent un plus grand nombre de personnages et des détails souvent pittoresques. On observe dans les figures plus de souplesse et plus de mouvement. Les corps sont élancés, les visages ont un ovale régulier, le coloris est plus nuancé et le modelé des draperies est obtenu par des demi-teintes et des dégradés. Les motifs d'ornement sont nombreux et des formes nouvelles apparaissent, rinceaux légers, demi-fleurons, bandes à chevrons mêlés d'éléments couffiques, que l'on trouve aussi dans l'ornementation byzantine des ^x^e et ^{xi}^e siècles.

Il s'en faut de beaucoup d'ailleurs que les décors de ces trois églises aient la même valeur artistique. C'est ainsi que la peinture de Qaranleq-Kilissé (fig. 3) révèle une main inexpérimentée. Le peintre, certainement indigène, n'a pas su rendre les qualités du modèle byzantin ; c'est par des stries parallèles et non par des demi-teintes qu'il obtient le modelé des étoffes et ses nus, notamment dans *La Crucifixion*, ressemblent à des planches d'anatomie, tant est exagérée la saillie des muscles. Dans son coloris terne ce sont les teintes sombres qui dominent. Au contraire à Elmalé-Kilissé et dans une certaine mesure à Tcharéqlé-Kilissé, on découvre plus de mesure, de souplesse, de recherche d'harmonie, dans les compositions comme dans la couleur. Il y a plus d'élégance dans les poses, le modelé est plus délicat, les détails sont plus pittoresques. Les maladresses, les défauts de proportion n'en sont pas moins choquants, à Tcharéqlé en particulier.

Mais c'est surtout dans les détails des thèmes iconographiques que la rupture avec la tradition archaïque est sensible. Les visions apocalyptiques, absentes des églises byzantines¹, ont disparu des absides et sont remplacées par le thème de *La Deisis*. Aux pieds du Christ et de la Vierge qui entourent le trône du Christ, on voit parfois des donateurs agenouillés, par exemple à Qaranleq-Kilissé. Si ce thème est bien byzantin, il ne figure jamais dans les absides des églises byzantines, mais est réservé au narthex. On peut supposer ici un manque de compréhension du plan iconographique de Byzance. A Qaranleq et à Tcharéqlé l'inscription du livre tenu par le Christ reproduit le texte de Jean (8, 12) : *Je suis la lumière du monde*, etc., qui se trouve aussi dans *La Deisis* du narthex de Sainte-Sophie, datée du règne de Léon VI (886-912).

De même le médaillon du Christ à la coupole centrale rappelle le Pantocrator byzantin, mais sans le reproduire exactement (suppression de l'arc-en-ciel, personnages du pourtour remplacés par les médaillons d'Emmanuel et des archanges, prophètes rejetés aux

1. L. BRÉHIER, *Les visions apocalyptiques dans l'art byzantin* (*Arta si Arheologia*, fasc. 4, p. 1-12. Bucarest, 1930.)



Fig. 4. — Elmalı-Kilissé (pl. 115).
A gauche : le prophète Daniel ; *à droite* : le prophète Jonas.

douelles des arcs). Cependant un détail nouveau destiné à persister dans les églises byzantines, c'est la représentation des Évangélistes sur les pendentifs, en médaillons à Qaranleq et à Elmalé-Kilissé (fig. 4), assis et écrivant à Tcharéqlé-Kilissé. Dans les églises byzantines ils apparaissent pour la première fois à Sainte-Sophie de Kiev (1037). Au contraire partout ailleurs ce sont les images des grandes fêtes qui occupent cette place.

Le seul exemplaire bien conservé de *L'Hospitalité d'Abraham* est celui de Tcharéqlé. Les trois anges sont assis à une table semi-circulaire, bien séparés l'un de l'autre. Leurs têtes se détachent sur le nimbe crucigère, mais celui du milieu est accosté des sigles IC-XC et le caractère symbolique de la scène est indiqué par l'inscription Η ΑΓΗΑ ΤΡΗΑΚ. Le même thème, connu déjà au VI^e siècle (Saint-Vital de Ravenne), mais abandonné, reparait à Sainte-Sophie de Kiev. Même caractère symbolique des *Trois Hébreux dans la fournaise*, marqué par la position de cette image au-dessous de l'Anastasis.

Les tableaux des Fêtes, qui ne sont plus présentées dans un ordre historique, contiennent beaucoup de détails nouveaux, comme les trois petites collines de *La Transfiguration*, desquelles Jésus et les deux prophètes dominent les apôtres étagés au-dessous, et, dans la même scène, la gloire étoilée de rayons. Dans *La Cène* de Qaranleq-Kilissé Judas a changé de place et siège au milieu des apôtres, portant la main au plat, tandis que saint Pierre occupe la deuxième place d'honneur à l'extrémité droite. Le peintre est parvenu à exprimer l'émotion des apôtres qui se penchent inquiets. De belles architectures forment le fond du tableau et les accessoires sont figurés avec un véritable souci d'exactitude, par exemple le flambeau à plusieurs branches monté sur un pied orné qui éclaire les convives et surtout les fourchettes à deux dents placées à côté des couteaux sur la table. Il semble bien que ce soit la plus ancienne figuration connue de cet instrument en usage à la cour byzantine au X^e siècle d'après le texte bien connu de Pierre Damien¹.

Dans d'autres tableaux le moment choisi par le peintre n'est plus le même que dans l'iconographie archaïque. C'est Lazare déjà ressuscité dont on dénoue les bandelettes. C'est, la trahison étant accomplie, Jésus, que Judas tient toujours embrassé, s'adressant à la troupe des sbires, interprétation plus raffinée du récit évangélique. C'est enfin Jésus n'entrant plus aux Limbes, mais en sortant, tirant d'une main Adam et Eve, et de l'autre tenant une croix que l'on retrouve à Saint-Luc, à Daphni et sur bien d'autres monuments.

1. COURVAULT, *La fourchette de Théodora* (Revue Archéologique, 5^e série, 27 (1928), p. 351-352.)

Un tout autre esprit règne de même dans le traitement des masses, par exemple dans le thème archaïque de *La Bénédiction des apôtres*, qui ne sont plus placés en files, mais forment deux groupes autour de Jésus. On remarque semblable changement dans la disposition des apôtres de *L'Ascension*, qui ne sont plus séparés par des arbres, mais formaient aussi deux groupes compacts de chaque côté de la Vierge, placée entre deux anges.

Enfin il faut signaler dans les épisodes de la Passion un sentiment pathétique, rare à Byzance avant la fin du XII^e siècle : ainsi, à Elmalé-Kilissé l'interprétation brutale du *Chemin de croix* avec Jésus couronné d'épines, vêtu de la robe blanche que lui a passée Hérode, autour du cou, une corde que tire un soldat, tandis que deux autres soldats le poussent par derrière. Dans *La Crucifixion* les croix des deux larrons ont disparu, deux saintes femmes sont derrière Marie et Jésus est représenté mort sur la croix. De plus à Elmalé-Kilissé la scène est inscrite dans une lunette et, dans la calotte voisine, des anges en plein vol expriment leur douleur. Il y a là quelques-uns des éléments qui devaient entrer plus tard dans les compositions de Mistra.

Des peintures appartenant à d'autres chapelles complètent nos connaissances sur cette nouvelle iconographie et fournissent des éléments chronologiques. Qezlar-Kalessi près d'Elmalé-Kilissé, église aménagée en croix grecque inscrite avec une coupole et huit calottes assez mal taillées, contient plusieurs inscriptions datées dont la plus ancienne remonte à 1055. Construite dans la première moitié du XI^e siècle, elle doit être antérieure de peu aux trois églises à colonnes de Gueurémé. Dans la chapelle 21 de Gueurémé Constantin et Hélène sont figurés tenant la croix. L'empereur porte l'écharpe gemmée qu'on appelle le *loros*. Dans le costume de l'impératrice on aperçoit une sorte de bouclier d'or pointu pendu à la ceinture. Un des plus anciens exemples de cet ornement figure dans le Ménologe de Basile II du Vatican (906-1025), mais il est porté régulièrement par toutes les impératrices des XI^e et XII^e siècles¹. Des fragments du *Jugement Dernier* ont été découverts à Timios Stavros près Sinassos, celui-ci d'un art très gauche et à dessin incorrect, et à Djanavar-Kilissé où l'on retrouve les éléments de l'iconographie byzantine de ce tableau : *L'Ancien des Jours*, figure géante dans un médaillon, le Paradis planté de palmiers avec la Vierge orante et Adam nimbé, le sein des patriarches tel qu'on le voit plus tard en Occident, les apôtres assis sur des trônes et environnés des milices célestes. On peut conclure que

1. Cod. Vatic. gr. (1613), f^o 392 (*Sainte Théodora, épouse de Théophile*). Lambros, *Λεξιωμα Βυζαντινῶν Ἀυτοκρατόρων*. Edit. Sotiriou. Athènes, 1931, pl. 45 et *passim*.

tous ces ensembles se rattachent à l'art byzantin de la deuxième moitié du ^x^e siècle.

V

La seconde période byzantine n'a livré aucun ensemble, mais seulement des monuments isolés. Qarche-Kilisse est située à l'écart, au Nord-Ouest de la région d'Urgub, non loin d'Arabsoum. Parmi ses peintures, datées par une inscription de 1212 (sous le règne de Théodore Lascaris) on voit un fragment de *Jugement Dernier* avec des détails satiriques, l'archange repoussant en enfer de sa lance un groupe d'évêques, reconnaissables à leur *omophorion* timbré de croix, tandis qu'un démon ailé tire par la barbe des moines qu'il entraîne vers l'Hadès, énorme monstre couvert d'écailles, à griffes acérées.

Peu postérieure est l'église double des Quarante Martyrs au Sud de Souvechi, datée de 1217. On y retrouve *La Desis* dans une abside et *L'Ascension* dans l'autre avec les apôtres disposés en deux groupes pittoresques. Les martyrs de Sévaste, couronnés d'un diadème de perles, sont figurés de chaque côté du berceau de la nef de gauche, tandis que celle de droite est ornée de bustes de saints et d'épisodes de l'enfance du Christ.

La plus importante de ces églises est celle de Taghar (région de Sinassos), à moitié souterraine, à moitié construite. Elle paraît un peu antérieure aux Saints Apôtres et son chevet offre le plan tréflé, si répandu à cette époque. Une magnifique *Desis* orne l'abside centrale avec deux archanges en costume impérial. Les corps élancés sont élégants. Les pierres précieuses et les ornements en spirales timbrées de croix produisent un effet de richesse. Dans l'abside du nord apparaît une nouvelle *Desis* sous une autre forme : un médaillon colossal du Christ entre la Vierge et saint Jean et quatre bustes de saints se détachant sur un champ orné de tiges ondulées cernant des croix à bras terminés en volutes. On voit plus bas *La Crucifixion*, *L'Anastasis* et *L'Annonciation*. Le programme est donc toujours celui des fêtes liturgiques. Le style ne manque pas de grandeur et on note des attitudes sculpturales qui trahissent l'art de Constantinople. La Vierge de l'Annonciation file la laine de pourpre, mais elle s'est levée de son siège, laissant pendre son fuseau de la main gauche, la main droite sur le cœur, le visage tourné vers l'ange qui s'avance vers elle les mains étendues. Malgré quelques fautes de dessin, on peut voir dans ce tableau l'interprétation d'un beau modèle byzantin, dont l'aquarelle de Ridolfi rend toute l'élégance et l'harmonie.

Parmi les décors peints les plus récents, il faut citer ceux de Damsa (^{xiii}^e-^{xiv}^e siècles) et de l'Archangelos au Sud de Sinassos (postérieur au ^{xiv}^e siècle) dont les peintures plusieurs fois rafraîchies avaient été recouvertes au ^{xix}^e siècle.

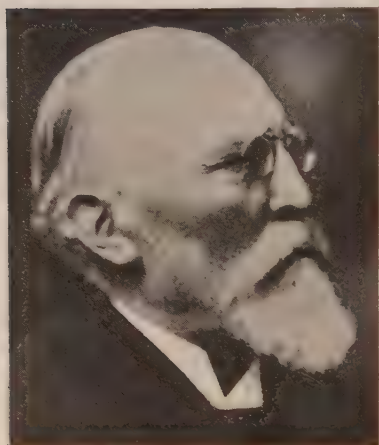
Telle est la masse énorme de documents, difficiles à étudier, à reproduire et à interpréter, dus aux explorations du R. P. de Jerphanion, qui complètera son œuvre par un dernier volume de texte, dont on ne peut que souhaiter la prompte publication, mais qui mérite dès à présent l'immense reconnaissance du monde savant. Sans doute ses travaux n'ont fait connaître aucun grand chef-d'œuvre nouveau. Les décors des chapelles rupestres qu'il a explorées ne manquent pas d'un certain charme, dû surtout à leur naïveté, mais leur facture est très inégale et souvent au-dessous du médiocre. Le R. P. de Jerphanion, qui n'a pas manqué de signaler chemin faisant toutes les bévues de ces enlumineurs, a surtout le mérite d'avoir reconstitué un milieu d'art monastique qui fit revivre en Cappadoce, au lendemain de la victoire, des images les plus anciennes traditions de la peinture syrienne, telle qu'elle a été retrouvée à Doura-Europos, telle qu'elle apparaît aux ^v^e et ^{vi}^e siècles à l'époque de la création des grands ensembles d'iconographie chrétienne. L'influence qu'elle a subie à partir du ^x^e siècle de l'art de Constantinople, qui a tempéré son style réaliste en lui apportant comme un reflet de la grâce hellénique, n'est pas l'épisode le moins émouvant de son histoire séculaire.

Louis BRÉHIER.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

KARL SCHUMACHER (1860-1934).

Karl Schumacher, ancien directeur du Musée central romano-germanique de Mayence, est mort, après une courte maladie, le



17 avril 1934, à Bad Mergentheim (Wurtemberg), son pays natal, où il était venu se fixer quelques années après avoir pris sa retraite. L'Allemagne perd en lui l'un des archéologues les plus justement réputés, dont l'activité, particulièrement féconde, s'est exercée dans le domaine de la topographie historique depuis les temps les plus reculés jusqu'aux débuts du Moyen âge. Schumacher aura été le véritable initiateur de ces études, et son grand ouvrage *Siedlungs und Kulturgeschichte der Rheinlande von der Urzeit bis in das Mittelalter*¹ peut être considéré comme un véritable modèle. La

précision et l'ampleur de la documentation portant sur la détermination des aires de civilisation, l'importance et la continuité de l'occupation, le commerce et ses routes, aussi bien que sur les multiples variétés du matériel archéologique, la valeur des conclusions historiques qui en découlent, souvent ratifiées par les découvertes récentes, font de ces trois volumes un remarquable précis de l'histoire ancienne tout entière de l'Allemagne occidentale.

D'origine badoise, Karl Schumacher naquit, le 11 octobre 1860, au petit village de Dühren, près de Sinsheim. Après avoir pris ses

1. T. I, *Die vorrömische Zeit*; t. II, *Die römische Zeit*; t. III, *Die merowingische und karolingische Zeit*, Mayence, 1921-1925.

grades à Heidelberg où il étudia la philologie et l'archéologie classiques sous la direction de Wachsmuth, il passa à l'Université de Göttingen et devint l'élève de F. von Duhn dont l'enseignement exerça sur le jeune étudiant une influence profonde : en le dirigeant vers ces études de topographie historique où il devait passer maître. En 1889, Schumacher accompagnait von Duhn en Italie et ce premier voyage devait être bientôt suivi de fréquents séjours en Grèce, Russie méridionale, Asie Mineure et Afrique du Nord. Mais c'est à l'Allemagne occidentale que cet infatigable voyageur allait consacrer la plus large part de son activité. Conservateur, aux côtés d'E. Wagner, du Musée de Carlsruhe, où il publia le catalogue des bronzes étrusques¹, il entreprenait aussitôt une série d'explorations archéologiques qui, dès 1888-1889, amenait la découverte de la célèbre station du Michelsberg² ; puis, en 1891, avec von Duhn, il fouillait au Grand-Saint-Bernard et se consacrait à l'étude du rôle joué par les cols alpins dans l'expansion des objets méditerranéens en Europe occidentale. Ces recherches étaient complétées, en 1898, par des fouilles dans les palafittes du lac de Constance³. De cette vaste enquête qui englobait les vestiges préhistoriques, les ruines des civilisations néolithiques, des âges du Bronze, du Fer et de l'époque romaine, devaient sortir toute une série de mémoires sur l'histoire de l'occupation du Grand-Duché de Bade : publiés dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher*⁴ et les *Fundberichte aus Schwaben*⁵. Les recherches auxquelles il allait prendre part, comme membre de la Commission du Limes pour le pays de Bade, devaient lui permettre d'étendre encore son enquête⁶.

1. *Beschreibung der Sammlung antiker Bronzen*, 1891.

2. *Der Karlsruher Altertumsverein*, 1891, p. 38-43.

3. *Untersuchungen von Pfahlbauten des Bodensees*, dans *Veröffentlichungen der Grossh. Badischen Sammlungen*, Carlsruhe, II, 1899, p. 28 sqq. ; *Zur ältesten Besiedlungsgeschichte des Bodensees und seiner Umgebung*, dans *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees*, 29, 1900, p. 209 et suiv.

4. *Die Besiedlung des Odenwaldes und Baulandes in vorrömischer und römischer Zeit*, VII, 1897, p. 138-160 ; *Zur älteren Besiedlungsgeschichte Deutschlands*, X, 1898, p. 256 sqq. Cf. *Zur Besiedlungsgeschichte des rechtsrheinischen Rheintals zwischen Basel und Mainz*, dans *Festschrift der röm.-german. Central Museums*, 1902, p. 16-46.

5. 1898, 1899, 1900.

6. *Römische Meierhöfe im Limesgebiet*, dans *Westdeutsche Zeitschrift*, XV, 1896, p. 1-17 ; *Zur römischen Keramik und Geschichte Südwestdeutschland*, dans *Neue Heidelberger Jahrbücher*, VIII, 1898, p. 94 sqq. ; *Das römische Strassennetz und Besiedlungswesen in Rheinhessen*, dans *Westd. Zeits.*, XXIII, 1904, p. 277-309 ; *Die Erforschung des römisch. und vorrömisch. Strassennetzes in Westdeutschland*, dans *Berichte d. röm.-german. Kommission*, 1906-1907, p. 11-32 ; *Archäologische Karte der Umgebung von Mainz*, dans *Mainzer Zeitschrift*, III, 1908, p. 19-40 ; *Aufgaben der Forschung und Grabung in Südwestdeutschland*, dans *ibid.*, II, 1907, p. 11-22 ; *Beiträge zur Topographie und Geschichte der Rheinlande*, *ibid.*, V, 1910, p. 8-22 ; VI, 1911, p. 8-19 ; VIII, 1912, p. 68-81 ; VIII-IX, 1913-14, p. 97-110 ; *Ortsnamen und Römerstrassen in Westdeutschland*, *ibid.*, X, 1915, p. 63-68 ; *Beiträge zur Siedlungs- und Kulturgeschichte Rheinhessens*, *ibid.*, XV-XVI, 1921-22, p. 1-24.

Le 1^{er} mars 1901, Karl Schumacher était nommé premier directeur du Musée central romano-germanique de Mayence. La tâche était lourde : en 1903, les collections étaient installées dans le château du Grand-Électeur et il se consacra alors entièrement aux travaux de classement et de réorganisation dont il a tenu à exposer lui-même les résultats¹. Dans la *Mainzer Zeitschrift*², seul ou en collaboration avec L. Lindenschmit, il publia annuellement un rapport sur l'activité du Musée. En 1909, il inaugura la série des catalogues par le fascicule consacré à l'étude de la représentation des Germains dans l'art antique que suivait bientôt après un second relatif à la représentation des Gaulois, et, en 1913, il donnait son remarquable recueil de matériaux pour l'histoire de l'occupation du sol en Allemagne³. Enfin, pour faire connaître au grand public les collections du Musée, il écrivit, pour la collection *Kulturgeschichte Wegweiser durch das röm.-germanische Central Muzeum*, deux brochures sur l'agriculture dans la préhistoire et à l'époque romaine et un essai sur le costume germanique⁴.

Si absorbants que fussent ses travaux au Musée de Mayence, Karl Schumacher trouva encore le temps de terminer la publication des *Altertümer unserer heidnischen Vorzeit*, interrompus par la mort de Lindenschmit, et dont le cinquième volume est en bonne partie son œuvre. Lorsqu'en 1909, Karl Schuchardt fonda la *Prähistorische Zeitschrift*, il fit appel au concours du directeur du musée de Mayence et dès le premier volume, on trouve sous sa signature un article sur la méthode cartographique en archéologie⁵ que suivirent des études sur les dépôts néolithiques en Allemagne⁶, la civilisation hallstattienne sur le Rhin moyen⁷, les tribus germaniques et celtiques sur le Rhin supérieur et moyen à la fin de l'époque de La Tène⁸. Dans le même sens, le tableau qu'il dressa, il y a bientôt vingt ans, des

1. *Festschrift zum 75 jährigen Bestehen des Museums*, 1927, p. 53-88. Sur la carrière de Karl Schumacher, voir encore *Schumacher Festschrift*, p. 1-2; l'article nécrologique de P. Goessler, dans *Prähist. Zeitsft.*, XXIV, 1933, p. 347-352 et la bibliographie dressée par G. Behrens dans *Mainzer Zeitschrift*, t. XXIX, 1934, p. 103-107.

2. I, 1906, p. 1-7; II, 1907, p. 1-14, 54-57; III, 1908, p. 141-144; IV, 1909, p. 86-89; V, 1910, p. 75-78; VI, 1911, p. 155-159; VII, 1912, p. 62-67; VIII-IX, 1913-4, p. 1-4, 114-115; X, 1915, p. 69-73; XI, 1916, p. 105-109; XII-XIII, 1917-8, p. 80-83, 166-169; XV-XVI, 1920-1, p. 45-51; XVII-XVIII, 1921-1924, p. 345-61; *Zur neue Einrichtung des röm.-German. Central Muzeums*, *ibid.*, V, 1910, p. 1-7.

3. *Katalog des römisch.-germanischen Central Muzeum*. N° I, *Germanendarsstellungen* (1909); n° II, *Gallierdarstellungen* (1911); n° VI, *Materialien zur Besiedlungsgeschichte Deutschlands* (1913).

4. *Der Ackerbau in vorrömischer Zeit und römischer Zeit; — Aussehen und Tracht der Germanen in römischer Zeit*, 1922.

5. *Präh. Zeitschr.*, I, 1909, p. 252-258.

6. *Ibid.*, VI, p. 29 sqq.

7. *Ibid.*, XI-XII, p. 123-178.

8. *Ibid.*, VI, p. 230 sqq.

civilisations de l'âge du Bronze en Allemagne¹ garde encore toute sa valeur et reste l'une des meilleures sources pour cette étude. Cette collaboration ne lui fit pas négliger la *Mainzer Zeitschrift* dont il assumait la direction pendant près d'un quart de siècle. Il y publia, en plus de mémoires sur la topographie historique, des articles sur Mayence à l'époque romaine², la Germanie de Tacite et les découvertes archéologiques³ et, en collaboration avec H. Stelle et F. von Duhn, un mémoire sur les Germains et le sarcophage Ludovisi⁴.

Mis à la retraite en 1926, Schumacher consacra ses loisirs à l'étude des antiquités de son pays natal, et le dernier volume publié de son vivant est un guide archéologique de l'Odenwald et du Frankensteinwald⁵.

Dans le domaine de la *Siedelungsgeschichte*, Karl Schumacher laissera plus qu'un nom. Ce n'est pas à dire cependant que la méthode consistant à suivre sur la carte la trace des hommes préhistoriques ne soit exempte d'erreurs : un pareil pointage amène fatalement à imaginer des parcours et des directions. Comme le remarquait justement Henri Hubert⁶, « le groupement des trouvailles semblables sur une ligne qui peut être une route n'indique pas dans quel sens la route a été parcourue ». Et c'est ainsi que Schumacher fut amené à rechercher en Gaule les bases de départ des Celtes qui peuplèrent la Rhénanie. Des méprises de ce genre ne sont guère plus qu'une ombre dans une œuvre de pareille importance, si riche par ailleurs en enseignements nouveaux.

R. L.

FRANCIS LLEWELLYN GRIFFITH (1862-1934).

Professeur d'égyptologie à l'Université d'Oxford, Francis Llewellyn Griffith fut l'un des créateurs de l'enseignement de cette branche de l'archéologie en Grande-Bretagne. Formé à la philologie égyptienne par l'étude des œuvres de Champollion, Lepsius, Rougé et Brugsch, il prit contact avec les monuments eux-mêmes, dès 1884, en fouillant avec Flinders Petrie et Édouard Naville, les sites de Tanis, Bubastis et Naucratis. En 1886, un voyage d'exploration à travers la vallée

1. *Stand und Aufgaben der bronzezeitlichen Forschung in Deutschland*, dans *X Bericht d. römisch.-germanisch. Kommission*, 1917, p. 7 et suiv.

2. *Mainzer Zeitschrift*, I, 1906, p. 19-35 ; VI, 1911, p. 9-13.

3. *Ibid.*, IV, 1909, p. 1-13.

4. *Ibid.*, XII-XIII, 1917-8, p. 16, 1-15.

5. *Aus Odenwald und Frankentland Studienfahrten und Sonnenlage in alten und neueren Kulturstätten*, Darmstadt, 1929. On doit encore à Karl Schumacher une vingtaine d'articles publiés dans le *Reallexikon der Vorgeschichte* d'Ebert et nombre de mémoires dispersés dans les revues.

6. Henri Hubert, *Les Celtes*, t. I, p. 174.

du Nil lui fit comprendre la nécessité de relever et de publier, sans plus tarder, les textes des grandes nécropoles. Ainsi naquit l'*Archæological Survey of Egypt*, dont il demeura l'un des principaux collaborateurs (textes de Beni-Hassan, Siout, d'El Berseh, El Amarna, des nécropoles thébaines). Griffith fut également l'un des premiers, en Angleterre, à entreprendre l'édition des papyrus et se spécialisa dans la paléographie démotique et hiératique. En 1907, il réussissait à déchiffrer les hiéroglyphes méroïtiques, dont la découverte était due aux fouilles de l'*Oxford excavations in Nubia*, pour lesquelles il avait constitué un fonds de 8.000 livres à l'Université d'Oxford : à cette Université, il a laissé toute sa fortune.

R. L.

LAJOS VON MARTÓN (1876-1934).

Lajos von Martón qui vient de disparaître brusquement, le 4 décembre 1934, à Madrid où il représentait la Hongrie à la Commission internationale des Musées, était né le



14 décembre 1876, à Abony, dans le Comitat de Pest. Toute sa carrière administrative s'est déroulée, depuis 1902, au Musée national hongrois, dans le cadre du département archéologique, à la direction duquel il fut appelé, en 1929. Comme conservateur, son nom restera attaché à la réorganisation de la section des antiquités et aux aménagements nouveaux des salles de préhistoire. Ceux de ses collègues qui, à l'automne de 1933, prirent part au voyage d'études en Hongrie dont Martón avait

été, avec quelques-uns de ses collaborateurs du Musée, l'un des animateurs, n'oublieront pas l'amicale courtoisie de son accueil et rendront hommage à l'effort accompli en des circonstances souvent difficiles. A côté de ces besognes, il avait accepté, en 1931, aidé par Fethich Nandor, la lourde tâche de diriger les *Acta Archæologica musei nationalis hungarici* qui, depuis 1926, ont fait connaître un matériel particulièrement riche en enseignements nouveaux, et publié de remarquables études sur les antiquités de la Hongrie.

Sur le terrain, Martón dirigea les fouilles de la *terramare* de Tószeg, dont il exposa au jour le jour les principaux résultats dans les Comptes-rendus du Musée national hongrois (1903-1912). Il ne lui aura pas hélas ! été donné de voir paraître la publication d'ensemble qu'il avait préparée sur cette importante station et qui doit voir le jour prochainement.

Bon nombre des travaux laissés par Martón se rattachent étroite-

ment à ses préoccupations de conservateur du département archéologique : *Classification des fibules hongroises* (Archeologiai Ertesitő, 1911, 1913) ; *Ornements en os des fourreaux et poignées d'épées hongroises de l'âge du Bronze* (*ibid.*, 1930) ; *Trouvailles d'or scythes du tumulus de Gyoma* (*ibid.*, 1905) ; *Dolchstabe aus Ungarn* (Prähist. Ztschr., 1931). Dans la description générale des *Comitats et villes de Hongrie*, il fut chargé de rédiger la partie relative à la préhistoire pour les Comitats de Gömör (1903), Pest (1910) et Nógrád (1911). L'année suivante il publiait dans *Prähistorische Zeitschrift* (1912) un mémoire sur les rapports de l'archéologie hongroise et de la préhistoire européenne (*Die wichtigsten Resultate vor- und frühgeschichtlicher Forschung in Ungarn*). Mais la partie la plus importante de son œuvre archéologique se rattache à la vaste enquête qu'il a menée pour recueillir les vestiges laissés par la civilisation du second âge du Fer en Hongrie. Dès 1906, au Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques de Monaco, il se préoccupait de rechercher *La répartition locale des monuments de l'âge du Fer en Hongrie* et les deux derniers mémoires, par lui publiés, traitent des origines de la civilisation de La Tène dans sa patrie : *Die Frühlatènezeit in Ungarn* (*Archæologia hungarica*, vol. IX, 1933) ; *Das Fundinventar der Frühlatène-Gräber* (*Dolgozatok* 1933-1934).

R. L.

CHARLES APPLETON (1846-1935).

« Le doyen des maîtres français du Droit romain, Ch. Appleton, professeur honoraire à la Faculté de Droit de l'Université de Lyon, s'est éteint le 20 janvier 1935, à Oullins. Né le 11 juillet 1846, il avait été reçu agrégé des Facultés de Droit le 15 juin 1875, après avoir débuté à l'Université de Lausanne. Toute sa carrière s'était écoulée à la Faculté de Droit de Lyon, où il avait enseigné, durant quarante-trois ans, le droit romain avec un éclat incomparable. Ses nombreux travaux sont tous marqués d'une originalité très forte. Les plus connus sont ses grands ouvrages : *Résumé du cours de droit romain* (2 vol., Paris, 1883-1884), qui, malheureusement, ne fut jamais réédité ; *l'Histoire de la propriété prélorienne et de l'action publicienne* (2 vol., Paris, 1889) ; *l'Histoire de la compensation* (Lyon-Paris, 1895). Comme il arrive à beaucoup de professeurs, sa science s'était répandue encore dans une cinquantaine d'articles, chiffre rarement atteint dans notre spécialité ; ils traitent du droit romain sous ses divers aspects, en mettant à profit, outre les sources juridiques, le droit comparé, l'épigraphie, la numismatique, l'histoire ancienne de Rome, dont il commentait, en 1924, trois épisodes en relation avec le droit romain primitif : les Sabines, Lucrèce, Virginie. Jusqu'au dernier moment,

Ch. Appleton, supportant avec courage les infirmités de l'âge, travaillait et publiait ; son dernier article destiné aux *Mélanges François Gény*, est sur le point de paraître. Il s'était tenu au courant des méthodes modernes, et même il se sentait, disait-il, devenir avec l'âge de plus en plus audacieux dans ses hypothèses explicatives ; son audace, toute relative, ne l'empêchait pas d'ailleurs de réagir vigoureusement contre l'hypercritique allemande.

Un certain nombre de collègues français et étrangers lui avaient rendu hommage en lui dédiant en 1903 un volume de *Mélanges*. Parmi les titres honorifiques que lui avaient décernés les corps savants, Ch. Appleton comptait justement, comme les deux plus élevés, son titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres et celui de correspondant étranger de la jeune Académie d'Italie. Sa féconde carrière lui assurera sans conteste un nom durable parmi les romanistes ».

Paul COLLINET.

(*Débats*, 24 janvier 1935.)

Grotte sépulcrale néolithique du Tripadel, près de Saillac (Lot).

On vient de découvrir dans la commune de Saillac, au lieudit « Tripadel », une grotte renfermant de nombreux restes préhistoriques (ossements humains et poteries). Il semble donc que l'on soit en présence d'une grotte sépulcrale néolithique, ce qui n'aurait rien d'étonnant, la région renfermant plusieurs dolmens.

Il faut espérer que les explorateurs, un peu novices en préhistoire, malgré toute leur bonne volonté, n'auront pas, dans leur hâte d'emporter des « souvenirs », dérangé le gisement au point d'en rendre désormais l'étude difficile pour les savants compétents qui ne manqueront pas d'aller visiter cette grotte.

Nous n'avons malheureusement pas en France comme dans les autres pays, une loi sur les gisements et les fouilles, et le premier venu peut, par ignorance, détruire des documents intéressants. Cela ne s'est, hélas ! vu que trop souvent.

X.

(*Débats*, 5 mars 1935.)

Apollon Hyperdexios.

Dans un article des *Mélanges Bidez*, M. C. Blinkenberg a attiré récemment¹ l'attention sur une expression fréquente chez les poètes grecs et qui peut éclairer d'un jour nouveau l'attitude de l'Apollon

1. Chr. Blinkenberg, *Apollon Hyperdexios et le fronton Ouest d'Olympie*, *Mélanges Bidez*, 1934, I, p. 27 sqq., 6 pages in-8°, avec une planche.

dressé au milieu du fronton Ouest d'Olympie. Il s'agit de la formule : $\overline{\sigma\pi\epsilon\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota\nu\ \chi\epsilon\iota\rho\alpha}$ ou $\chi\epsilon\iota\rho\alpha\varsigma$, qui se trouve principalement chez Homère, et que Solon (*Élégies*), puis même Aristophane (*Cavaliers*, 1173) ont reprise. Chez Homère, la phrase ne s'applique jamais qu'à un dieu : elle indique une puissance protectrice magique, ayant son siège dans la main droite, idée très répandue et dont on a les traces dans les légendes de bien des pays. Or, le geste de l'Apollon d'Olympie, interprété d'abord assez vaguement comme un geste de protection, d'autorité ou de menace, correspond exactement à l'expression homérique. M. Chr. Blinkenberg reproduit à ce sujet (cf. ici fig. I-III) une reconstitution du fronton Ouest due à l'artiste danois, Niels Skovgaard (cf. *Apollo-Gaslgruppen fra Zeus-Templet i Olympia*, Copenhague, 1905, repris dans le *Bulletin de l'Académie des sciences et des lettres de Danemark*, 1911, n°2). Depuis Treu, on avait proposé de mettre la femme O à la droite d'Apollon, car sa taille, nettement inférieure à celle de H, semblait l'indiquer. Mais, dans le groupement II de Wolters, elle vient sous le bras d'Apollon, non sous sa main, et cette main — où siège la protection divine! — effleure d'un geste bizarre la tête coupable du Centaure. Comme Treu déjà I, Skovgaard laisse les deux jeunes défenseurs près d'Apollon, et ainsi, la main du dieu se trouverait là où il convient rituellement : au-dessus de la tête de la femme O¹.

Pour montrer que, dans la locution : $\overline{\sigma\pi\epsilon\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota\nu\ \chi\epsilon\iota\rho\alpha}$, l'image restait vivante devant l'esprit d'un Grec, M. Chr. Blinkenberg a souligné la fréquence des surnoms Hyperdexios ou Hypercheirios, appliqués spécialement à Zeus, Héra, Apollon ou Athéna, grands protecteurs de cités. C'est la même épithète que mérite l'Apollon d'Olympie.



I
Treu



II
Wolters



III
Skovgaard

Fronton Ouest d'Olympie.
Arrangement central.

Jacqueline-Gabriel LEROUX.

1. Quoi qu'il en soit, cette reconstitution ne devra pas être tenue pour définitive.

Le héros Proxénos au théâtre de Delphes.

M. A. C. Rhomaïos, *Ath. Mitt.*, 39, 1914, p. 139 sqq., avait signalé à Tégée, dans une série hellénistique de banquets héroïques (non funéraires), le héros Bothrys (p. 197, n° 13) : celui-ci apparenté, comme on sait, à Staphylos, que sur un relief d'Aphytis (Pallène) conservé à la Glyptothèque Ny Carlsberg, sous le n° 233 b (cf. G. Lippold-Phil. Woch., 1932, 35-38, 25 août 1932 ; *Festschr. Poland*, p. 277, 280), on trouvait associé, d'autre part, à l'énigmatique héros Proxénos connu aussi à Tégée (Rhomaïos, *l. l.*, 200, 14).

Signalons que le héros Proxénos était aussi représenté depuis 1895 à Delphes, par le relief 2477 du Musée, trouvé près du théâtre, dont l'interprétation n'apparaissait pas. Cette sculpture, archaïsante, montre un satyre lippu, barbu et chevelu, à oreilles pointues ; il est allongé dans l'attitude des banqueteurs, et emplit de haut une phiale avec le liquide contenu dans un rhyton à tête de bélier.

L'inscription, déchiffrée par M. Lerat, à Delphes, comporte la fin d'un patronymique — $\kappa\omicron$ (pour $\kappa\omicron\upsilon$) —, puis les lettres $\Pi(\rho)\omicron\xi\acute{\epsilon}\nu\omega\iota$; la graphie ne permet guère de faire descendre la représentation au delà du premier quart du iv^e siècle.

Praxitèle avait groupé à Athènes Staphylos, Méthé et Dionysos, exécutés en bronze (Overbeck, *Schriftl.*, 1203). Peu à peu, nous apprenons à mieux différencier les types savoureux de ces *daimones* du thiasé bachique, favoris, avec Éros, de la religion mystique du iv^e siècle.

Ch. P.

Maisons olynthiennes.

Le progrès des fouilles d'Olynthos — dont l'organisateur, le Pr D. Robinson se targue — à tort, je crois, — d'avoir « démoli la barrière » entre l'art hellénique et l'art hellénistique — nous vaut, en tout cas, des découvertes qui comblent peu à peu une des lacunes de notre connaissance, en ce qui touche à l'histoire de la maison privée antique. Le plan d'Olynthe a été « hippodamique », du côté de la hauteur Nord. On a trouvé par là de grandes bâtisses à huit ou dix pièces de rez-de-chaussée et pourvues d'étages. Les maisons avaient des murs mitoyens, et s'assemblaient parfois par îlots de dix, cinq de chaque côté d'une même avenue. Il n'en subsiste plus que les fondations, le reste ayant été dressé en briques crues, avec mobilier en grande partie en bois. — Les mosaïques de la « Maison de la Bonne fortune » (*Illustrated London News*, 10 nov. 1934, p. 763 sqq. ; *AJA.*, 38, 1934, p. 501 sqq., pl. 28-31) — bâtie dans les faubourgs et de la dernière période, isolée peut-être au milieu de jardins — ne comporte pas seulement des sujets, mais des inscriptions, préparant, selon l'auteur,

celles de l'époque gréco-romaine. On voit qu'elles sont d'intérêt *religieux*, ou tout au moins prophylactique : sur un seuil (d'où le nom de la *Villa*), un appel à Agathé Tyché ; à côté, dans la chambre des femmes (N.-E.), une invocation : Euthychia Kalè, et autour du carré central, une autre encore : Aphroditè Kalè. Ailleurs, des sujets ont été traités : dans un portique, le cortège des Néréides sur hippocampes, précédées de Thétis, et apportant à *Achilleus* (inscription), assis sur un rocher, ses nouvelles armes ; dans l'*andrôn*, une mosaïque dionysiaque admirablement conservée : le dieu de la vigne, qui n'a rien là d'équivoque, est debout sur un char rouge, traîné par des panthères cabrées : un jeune satyre cornu court devant l'attelage, tenant un thyrsè : il évoque les figures d'accompagnement des bas-reliefs *hellénistiques* de Lisbonne (Coll. Duc de Loulé). Tout autour, un encadrement de Ménades, d'Amours, de personnages dionysiaques (Pan), avec des symboles isolés et significatifs, *comme le thyrsè*. Le polysymbolisme qui subsiste à Olynthe, ville au nom si ancien, nous a valu d'autres décors plus inattendus : ce sont de très vieux motifs prophylactiques, jetés dans le champ des mosaïques, avec une apparente négligence, qui réjouirait nos *cubistes* : doubles-haches crétoises, roues de Némésis, svastikas dans un cartouche carré ou circulaire ; on ajouterait des *labyrinthes*, qui n'ont pas été reconnus jusqu'ici¹, et qui viennent augmenter curieusement ce matériel d'*apotropaia*, empruntés au monde préhellénique. Pour la technique, il faut noter l'emploi non de cubes, mais de cailloux de rivière, noirs, blancs, rouges, jaunes et verts. Cet *opus præ-barbaricum* est-il donc du iv^e siècle, et faudra-t-il désormais n'attribuer l'usage des *pséphoi* qu'à l'art *alexandrin* : au pays, par conséquent, où M. P. Perdrizet verrait si volontiers grandir la gloire de la *mosaïque* gréco-romaine, dans la décoration luxueuse du Musée ? Attendons que la fouille d'Olynthos trouve des parallélismes, *ailleurs*. Car il ne suffit pas de vouloir débaptiser à *Olynthos seulement*, tout ce que nous avons considéré comme production de l'art hellénistique, jusqu'ici. La concordance d'autres témoignages paraît exigible².

Ch. P.

1. M. D. Robinson eût pu penser au vieux symbole des monnaies de Cnossos, d'ailleurs reproduit aussi par un *graffito* de Pompéi, avec la mention : *hic habitat Minotaurus* ; *Dict. ant.*, s. v. *Daedalus*, p. 7, n. 46.

2. Les décorations *en blanc et noir* sont connues ailleurs qu'à Olynthe, et, par exemple, dans des villas gallo-romaines de Provence, qu'il faut bien dater au plus tôt de la fin du i^{er} siècle av. J.-C. ; cf. Mme J. Donnadieu, *Bull. archéol. du Com. des trav. historiques*, 1930-1931 (1934), p. 504-505, et pl. 27 : La Gaillarde, Var (motifs de roues, dauphin croisant deux tridents : sur cet emblème, blason des villes côtières syriennes, cf. *Syria*, XIV, 1933, p. 318-321).

Poids de Séleucie découvert à Baga (Syrie).

M. Cl. F.-A. Schaeffer, conservateur-adjoint du Musée des Antiquités nationales, avait eu l'occasion, au cours de sa remarquable campagne de fouilles à Ras Shamra en 1934, d'acquérir un beau poids de Séleucie de Syrie, trouvé près du village alaouite de *Baga*, entre Ras Shamra et Lattaquié.

« Il vient d'en faire don au Musée du Louvre et de l'adjoindre à la série de poids antiques conservés dans notre Salle des Bronzes et que j'ai eu l'occasion d'étudier, soit dans l'article *Pondus* du *Dictionnaire des Antiquités*, soit dans divers articles des *Mémoires* et du *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, et dont la plupart en outre ont été catalogués par M. A. de Ridder dans le t. II de ses *Bronzes antiques du Louvre*.

« Le poids, en plomb, d'une conservation à peu près parfaite, forme une plaquette carrée dont la face supérieure est encadrée par un rebord légèrement relevé et dont le revers est rayé horizontalement et obliquement, de manière à former un quadrillage de losanges en relief. Il y a là, je l'ai fait remarquer ailleurs, en même temps qu'un ornement, une garantie de sincérité qui empêchait toute diminution qu'aurait pu faire subir un grattage frauduleux.

« Il s'agit d'un quart de mine de Séleucie, ainsi que l'établit explicitement la légende répartie en quatre lignes au-dessus, de part et d'autre et au-dessous d'une corne d'abondance remplie de fruits et parée d'une bandelette : ΣΕΛΕΥΚΕΙΟΝ | ΕΝΡ | ΕΗΙ ΛΥΚΙΝΟΥ | ΤΕΤΑΡΤΟΝ, quart de mine de Séleucie contrôlé par Lykinos, l'an 155 des Séleucides = 127 av. J.-C.

« Il en était de même, vraisemblablement, d'un autre poids syrien acquis par le Musée en 1903 et décrit par A. de Ridder sous le n° 3307, mais très endommagé et de la légende duquel ne subsistent que quelques lettres.

« Le même décor, d'autre part, avec le même quadrillage du revers et la même inscription, donnant la même date de l'année 155 et le même nom de magistrat, mais avec substitution à la 4^e ligne de ΗΜΙΜΝΑΙΟΝ à ΤΕΤΑΡΤΟΝ, se retrouve sur notre poids n° 3306, demi-mine au lieu de quart de mine.

« Le Louvre, enfin, possède, toujours de Séleucie, une double mine entière (n° 3302), ayant pour emblème un éléphant à gauche, de 29 ans antérieure, ΕΚΡ (ἐτους) εκρ, année 126, avec l'inscription disposée de même en quatre lignes, mais avec intervention du nom du magistrat et de la valeur pondérale aux 3^e et 4^e lignes, ΔΙΜΝΟΤΝ | ΕΗΙ ΔΕΛΦΙΩΝΟΣ, διμνοῦν ἐπὶ Δελφίωνος.

« Delphion comme Lykinos, quoique les mots ἀγορανόμου ou ἀγορανόμουτος ne soient pas exprimés, étaient évidemment deux agoranomes.

« Il faut enfin noter que les rapports des trois poids de Séleucie aujourd'hui réunis au Louvre, la double mine pesant 1.143 grammes, la demi-mine 252 gr. 45 et le quart de mine 128 gr. 9, se peuvent ramener avec une approximation suffisante aux rapports 2, 1/2 et 1/4. »

Étienne MICHON.

Les fouilles du Mont-Lassois.

La grande falaise, dirigée du Nord-Est au Sud-Ouest, qui, dans la région de Chaumont jusqu'au Nord de Nuits-sous-Ravières, forme l'une des ceintures du bassin parisien, est flanquée d'une ligne de collines dont le Mont-Lassois (commune de Vix, Côte-d'Or) est la plus importante. La hauteur qui se dresse à l'intersection de la vallée de la Seine avec une autre voie naturelle, désignée sous le nom de La Vallée, forme un bastion isolé sur plus de 100 mètres de hauteur, aux pentes fortement inclinées, observatoire et position stratégique importante, occupé depuis le néolithique jusqu'aux temps où Girard de Roussillon s'installa dans le *castellum Lalesconus*, siège d'un *pagus* qui s'étendait jusque sur le département de la Haute-Marne.

Au début de 1930, M. Jean Lagorgette¹ a découvert sur le flanc N.-N.-E. du Mont-Lassois, les vestiges d'une importante station gauloise « paradoxalement située sur une pente raide comme un toit : le gisement ne débute qu'à 40 mètres ou davantage du bord du plateau. Sur cette déclivité où, sauf une atténuation de la pente sur quelques décimètres, il n'a été ménagé aucune plate-forme, une partie des matériaux est néanmoins restée en place, tandis que le surplus était remanié en surface ou dévalait jusqu'au bas ». L'accès du plateau et des pentes était assuré par quatre énormes levées sur le flanc oriental, aboutissant à deux sources au pied de la colline. La dernière campagne de fouilles (1934) a prouvé incontestablement que les vestiges découverts appartiennent à un véritable habitat : découverte d'aiguilles de bronze en cours de fabrication, d'ébauches de bracelets en schiste, de plus d'une centaine de fusaïoles, de godets en terre cuite abandonnés en cours de cuisson, etc. Cependant aucune trace de maçonnerie n'a été reconnue, mais au centre de la station s'étend un énorme foyer, de 10 à 12 mètres de diamètre, qu'entouraient de minuscules foyers,

1. Jean Lagorgette, *Les poteries gauloises ornées en creux ou en relief ou à peinture géométrique du Mont-Lassois*, dans AFAS, Nancy, 1931, p. 312-316 ; *La céramique hallstattienne du Mont-Lassois, près Châtillon-sur-Seine*, dans *ibid.*, Bruxelles, 1932, p. 314-318 ; *Une station du premier âge du fer dans le Châtillonnais*, extrait des publications de la Société des Sciences naturelles et de la préhistoire de la Haute-Marne, Chaumont, 1933.

renfermant, eux aussi, des amoncellements de cendres et de charbons plus ou moins pulvérisés. Là, sur une quinzaine d'ares, M. Lagorgette a fouillé le sol — jusqu'à la roche sous-jacente et sur une profondeur moyenne de 1 m. 30 à 1 m. 50, allant parfois jusqu'à 3 m. —, recueillant par milliers les tessons d'une céramique aux décors infiniment variés : écuelles, plats, tasses, jattes, coupes, vases galbés ou carénés, à large panse sur pied en forme de gobelet renversé, amphores, faiscelles ou passoires, etc. La céramique grossière, faite à la main, offre un décor de bord ondulé, de cordons en relief, d'impressions digitales ou ongulées, poinçonnées ou gravées. La poterie fine, tournée, comprend des séries de vases à mamelons, cupules ou cannelures. Des milliers de tessons portent des motifs peints presque tous géométriques : chevrons, triangles, rectangles, losanges, quadrillages, damiers, échelles, grecques, swastikas, pois, festons, roues, etc. Il n'y a, pour ainsi dire, pas deux vases, dont les motifs, à part les chevrons, où les combinaisons de motifs soient identiques. Sur une coupe, figuraient des images très schématiques d'un cerf, tête en bas ; sur une autre, celle d'un cerf et d'une biche au naturel ; pour voir les premiers en position normale, il fallait que la coupe fût retournée, fond en l'air. La manie de la décoration était telle que des dessins ont été exécutés sous certains fonds ou dans des intérieurs de vases plus ou moins profonds. La peinture était appliquée sur une surface lustrée ou carminée en un léger relief, à la barbotine colorée en jaune ou en rouge ocracé ; parfois elle était polychrome, ou encadrée de brun ou de vernis.

Ces tessons étaient en contact avec des morceaux de vases grecs à figures noires des VI-V^e siècles avant J.-C., danseuses et quadriges, et des fibules à long ressort bilatéral, à arbalète ou à timable de la fin du Hallstattien français. L'établissement du Mont-Lassois est contemporain de l'oppidum de Château-sur-Salins (Jura), où se retrouve une pareille association des tessons à figures noires et des mêmes fibules. Quant à la céramique jusqu'à ce jour, on ne connaît de parallèles que pour quelques-uns des vases recueillis dans des sépultures de la Marne ou de l'Auvergne et dans le Jura.

R. L.

Nouvelles découvertes épigraphiques à Ostie.

Au mois de septembre dernier, de nouveaux fragments des fastes de Rome ont été mis au jour dans les fouilles qui se poursuivent à Ostie. Les textes, concernant les années 116, 145-146, 153-155 de notre ère, font connaître les noms de plusieurs duumvirs d'Ostie et ceux de 21 consuls dont quelques-uns étaient encore ignorés. On y trouve la mention des faits importants de l'histoire de Rome à cette

époque, et parmi eux il faut signaler : les victoires de Trajan au cours de la première campagne contre les Parthes ; le procès engagé par le Sénat contre un gouverneur de province en Espagne ; le mariage de Marc-Aurèle et de Faustine et la naissance d'un fils de cet empereur. Parmi les grands travaux d'édilité, les fastes rappellent les réparations faites au pont Mulvius et la dédicace de la basilique du Forum, à Ostie, ainsi que les fêtes qui accompagnèrent cette solennité. Comme on le voit, l'intérêt de ces nouveaux documents ne le cède en rien à celui des fragments précédemment découverts pour les années 108 à 113 (cf. *Revue archéologique*, 1933, I, p. 116).

R. L.

Fouilles de Daphné.

M. Étienne Michon a signalé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la découverte d'une mosaïque nouvelle représentant le mythe de Lycurgue, métamorphosé en une vigne qui l'enserme et l'étreint. D'autre part, au cours de la seconde campagne de fouilles, la mission américaine a pu identifier l'emplacement du théâtre de Daphné.

(C. R., séance du 17 août 1934, p. 255-256.)

R. L.

Le village de potiers gallo-romains de Faulquemont-Chémery (Moselle).

Les *Dernières nouvelles de Strasbourg* (feuille du 21 septembre 1934) signalent, sous la plume de M. R. Forrer, la découverte d'un village de potiers à Chémery, près Faulquemont. Nombre de marques d'ateliers ont été recueillies sur lesquelles on lit les noms de *Cupidus*, *Cassius*, *Græcus*, *Peculiar*, *Saturnius*, etc. La plus intéressante est celle du potier *Sato*, vainement recherchée jusqu'alors parmi les produits des officines de la région trévire, où les estampilles de ce fabricant sont particulièrement nombreuses. C'est donc à Faulquemont-Chémery que cet important atelier devrait être localisé (cf. R. Forrer, dans *Germania*, 19, 1935, p. 60-61).

R. L.

L'atelier céramique de Bussy-le-Repos (Yonne).

Le Dr Georges Bolnat a bien voulu nous communiquer un long rapport, auquel nous empruntons les éléments de cette note, sur les fouilles qu'il poursuit avec succès, depuis 1929, dans les ruines d'un vaste atelier de potiers gallo-belges, situé à Bussy-le-Repos, au lieu dit Montgomery.

Dix-neuf fours ont été dégagés. La découverte la plus intéressante jusqu'à ce jour est celle d'un grand laboratoire de forme plus ou moins semi-circulaire sur lequel s'ouvrent plusieurs foyers et communiquant par un étroit passage avec l'extérieur. La découverte d'un mur à l'Est indique des transformations postérieures à la construction et ayant amené l'abandon de l'un des fours.

R. L.

« *Les fours.* — Ils sont dérivés de modèles hallstattiens plus ou moins modifiés. Le premier type comprend une sole circulaire percée d'évents, reposant sur deux foyers parallèles séparés par une paroi. En avant, les deux foyers se réunissent en un seul qui constitue la chaufferie. Le deuxième type comprend les mêmes éléments que le précédent, mais les parois externes des foyers sont échancrées en forme de pieds-droits rayonnants, de façon à activer le tirage au niveau des perforations périphériques de la sole. Le troisième type est de conception toute différente. Le foyer est unique et sous la sole sont ménagées dans les parois des ouvertures transversales, plus ou moins longues, dont l'extrémité rejoint les bords extrêmes de la dite sole. Des événements sont pratiqués aux points où la voûte est moins épaisse.

« Les soles, circulaires, ont de 1 m. 10 à 2 m. 20 de diamètre. Les foyers, plus ou moins enterrés, s'enfoncent de 0 m. 40 à 1 m. 70 dans le sol. Tous sont voûtés en plein cintre, à l'exception d'un seul dont la voûte est en arc brisé.

« La partie haute des laboratoires a disparu. L'un d'eux cependant a conservé sa voûte, montée en tuiles et briques, de forme ellipsoïdale à profil surbaissé et dont la hauteur au centre ne dépasse pas 0 m. 80. Mais, en général, les fours n'étaient pas couverts et, les pièces à cuire une fois disposées dans le laboratoire, la fermeture était obtenue par une chape de glaise crue, dans laquelle étaient pratiqués des événements. Le type à cheminée unique a pu exister, mais seulement dans les fours voûtés.

« La découverte de conduites en terre-cuite, colmatées avec de la terre indique l'existence d'un système de distribution de chaleur à l'intérieur même du laboratoire.

« Dans ces fours construits avec des débris de tuiles et de briques, des tessons de poterie, assemblés avec de l'argile, l'enfournement et le défournement devait s'opérer par la partie supérieure. Les pièces étaient cuites au bois à une température d'environ 600°; quelques-unes étaient renfermées dans des cazettes, mais la plupart, disposées en piles, étaient isolées les unes des autres par de petites boulettes de terre sur lesquelles on retrouve en creux le profil des vases.

« *Fabrication.* — La matière première est empruntée aux argiles du voisinage. Sur les plateaux voisins de l'Yonne, dans les trous à

terre, on rencontre des argiles très différentes. En 1934, nous avons retrouvé dans les mares du hameau voisin (*Le Grand Marchais*) des argiles identiques à celles laissées par les potiers dans leurs ateliers.

« Les pâtes sont très diverses et de colorations variées : blanche, crème, ocre pâle, saumon, rouge, gris. L'argile blanche ou gris blanchâtre domine, avec couverte noir-bleuâtre obtenue par le procédé de l'enfumage.

« Les formes céramiques sont variées : burettes et cruches à embouchure circulaire ou trilobée ; vases dérivés des formes de La Tène III ; marmites à trois pieds ; couvercles à bords profilés ; grandes et petites assiettes ; plats à trois pieds ; bouchons d'amphores. La décoration consiste en filets, gorges tracés dans la pâte ; quelques exemplaires sont ornés à la roulette, plus rarement de bandes peintes.

« L'atelier qui travaillait au 1^{er} siècle de notre ère, paraît avoir exporté ses produits dans les régions voisines (cimetière de Mouchette, Saint-Julien-du-Sault) et peut-être même jusqu'à Vertault (Côte-d'Or). »

Dr Georges BOLNAT.

Trouvailles de terra sigillata de Lezoux à Antioche sur l'Oronte.

Lors de ma visite, le 28 mai 1934, à Antioche, aux fouilles de la mission américaine dirigée avec tant de succès par M. Campbell, je remarquais, parmi les trouvailles, des tessons de vases en *terra sigillata* à décor moulé. Ils me rappelaient le style et la qualité des vases de Lezoux. Sur mon invitation, M. F. O. Waage, le céramiste de la mission Campbell a bien voulu, lors de son passage à Paris, apporter quelques-uns de ces tessons au Musée des Antiquités nationales. Confrontés avec les vases fabriqués à Lezoux et dans la dépendance de cet atelier, à Vichy, la ressemblance est frappante ; quoique aucun des tessons trouvés à Antioche ne porte une marque permettant d'identifier le potier, je n'ai pas le moindre doute qu'il ne s'agisse, en effet, de fragments de vases provenant des fameux ateliers de la Gaule centrale. L'hypothèse que ces vases pourraient avoir été fabriqués, à Antioche même, par des potiers venus de Lezoux, me paraît devoir être exclue. La couleur de l'engobe et la pâte des fragments d'Antioche sont identiques à ceux des vases fabriqués à Lezoux même. Or, si le style du décor moulé dépend du potier, la couleur et la qualité de la pâte et de l'engobe sont, avant tout, fonction de la composition des terres employées. Mais celle-ci n'est pas forcément la même à Lezoux qu'à Antioche. Du reste, nous avons remarqué que les vases en *terra sigillata* trouvés généralement en Syrie sont de couleur plus claire que les vases provenant des ateliers de la Gaule et l'engobe est plus mat.

Les produits de Lezoux s'étaient répandus surtout au Nord et Nord-Est, dans les provinces rhénanes et en Angleterre. Ils n'apparaissent que sporadiquement en Italie où l'on a recueilli des vases signés des potiers *Albucius* et *Paternus* à Rome et à Turin. La trouvaille que nous signalons prouve que ce commerce céramique avait une extension bien plus considérable, puisque des vases fabriqués dans les ateliers de Lezoux avaient franchi la Méditerranée et atteint Antioche sur l'Oronte.

Nous félicitons vivement M. Campbell de cette jolie découverte et attendons avec impatience le compte rendu de ses fouilles, dans lequel il exposera, sans doute, les rapports céramiques entre la Gaule centrale et la Syrie aux ^{1er} et ^{11e} siècles de notre ère. D'autre part, nous venons d'être informé (février 1935) par M. Daniel Schlumberger, inspecteur des fouilles de Syrie, que des fragments de vases des ateliers de Graufesenque viennent d'être mis au jour par la mission belge fouillant l'ancienne Apamée dans la vallée de l'Oronte (l'actuel Qalaat El Moudig).

Claude-F.-A. SCHAEFFER.

L'inauguration de la salle des Monuments lapidaires, au Musée archéologique de Dijon.

Le 15 novembre 1934 a eu lieu l'inauguration de la grande salle des Bénédictins de l'ancien cloître Saint-Bénigne, à Dijon, où M. Xavier Aubert, conservateur du Musée archéologique, a installé les belles collections lapidaires réunies par la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, sous le patronage de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon. L'administration des Beaux-Arts et les Musées nationaux s'étaient fait représenter à cette cérémonie.

Dans son discours, M. X. Aubert à qui revient tout le mérite de cette belle présentation des nombreux et fort intéressants monuments lapidaires de la région dijonnaise, a fait l'historique des collections confiées à sa garde et expliqué les difficultés qu'il a fallu surmonter pour trouver un cadre digne d'elles. Grâce au concours de l'administration des Monuments historiques, l'ancien dortoir des Bénédictins a été aménagé, après consolidation du bâtiment qui menaçait ruine, et attribué au Musée archéologique. La salle, divisée en trois nefs par deux rangées de colonnes sveltes et dont la construction remonte au ^{xiii}e siècle, est une des plus belles que l'on connaisse en France.

Les monuments sont adossés à des épis disposés perpendiculairement à l'axe de la salle. Le fond en brique de ces murets, ainsi que la couleur générale de la haute salle en calcaire clair, absorbent un peu le contour des monuments. Mais ce n'est pas un mal, puisque bon

nombre d'entre eux sont incomplets. Par contre, la sculpture recevant toute la lumière frissante qui pénètre par les grandes fenêtres de la salle est fort bien mise en valeur.

Le classement est chronologique et, autant que possible, topographique en commençant par le côté Est de la salle avec les nombreuses stèles funéraires et les sculptures provenant d'anciens édifices romains retirés de l'enceinte de la ville. Le bas-relief de Til-Châtel figurant une échoppe de marchand de vin et une boutique de charcutier gallo-romain est une des pièces les plus marquantes.

Au fond de la salle est exposé le bel ensemble des ex-voto à la déesse Sequana trouvés aux sources de la Seine et que les fouilles récentes de M. H. Corot ont encore enrichi de bronzes remarquables; puis, le long de la paroi occidentale, les colonnes et bornes milliaires des époques de Tétricus et de Constantin le Jeune, ainsi que les stèles funéraires gallo-romaines en forme de pyramidon, si typiques pour la région dijonnaise.

Le côté Sud-Ouest de la salle et la nef centrale sont réservés à l'exposition des monuments médiévaux, parmi lesquels les deux tympan romans de Saint-Bénigne et surtout l'admirable Christ de la Chartreuse de Champmol (xiv^e siècle) retiennent le visiteur.

La salle du premier étage, que M. X. Aubert se propose d'aménager cet hiver, contiendra les collections préhistoriques, les mobiliers des tombes gallo-romaines et mérovingiennes, ainsi qu'une collection d'objets du Moyen âge. Quand son installation sera achevée, Dijon possédera l'un des plus intéressants musées archéologiques que l'on puisse rencontrer dans nos provinces.

Un petit guide des collections lapidaires, fort bien présenté, a été publié le jour de l'inauguration.

C.-F.-A. S.

Le cimetière mérovingien de Kœnigsmacker.

Nous avons été avertis des fouilles qui se pratiquaient au cimetière de Kœnigsmacker par M. Saint-Just Péquart, président de la Société d'anthropologie de Lorraine et de Nancy. Sur son intervention, l'auteur des recherches, M. E. Delor, professeur au lycée de Metz, a bien voulu nous envoyer le court rapport qu'on lira ci-après.

C.-F.-A. S.

« Le cimetière mérovingien de Kœnigsmacker est situé à l'Ouest du village de ce nom, à dix kilomètres en aval de Thionville, sur la rive droite de la Moselle, dans une boucle dont le sol domine d'environ 8 mètres le niveau du fleuve. Le gisement est constitué par une couche

de 5 à 6 mètres de gros gravier que l'on exploite pour faire le béton des fortifications. Au-dessus s'étend un lit de sable mêlé de terre dont l'épaisseur varie de 0 m. 80 à 1 m. 50. Les tombes se trouvent à la base de cette couche. Une centaine, selon les dires des ouvriers, ont été déjà rencontrées. Parmi les objets recueillis, il y a une quinzaine de vases, un grand collier, des fibules, un bassin de bronze. Nous signalons en outre : trois monnaies, un petit bronze (légende effacée) ; un autre petit bronze non encore déchiffré, recueilli dans la bouche d'un squelette ; un tiers de sol d'or, imitation barbare d'un Anastase (Belfort, IV, p. 46), une paire de fibules digitées en métal blanc avec décoration linéaire ; deux coquilles marines (*cypraea*) ; une épée de fer de 80 ^c_m de longueur ; de nombreuses framées (longueur : 27, 43 et 62 ^c_m) et seramasax (de 60 à 65 ^c_m) ; deux umbo de boucliers (de modèles différents) ; plusieurs pointes de javelines (de 9 à 12 ^c_m) ; trois types différents de francisques ; un éperon ; des boucles de ceinture avec contre-plaques, les unes en bronze, les autres en fer, peu ornées ; deux peignes en os ; de nombreux grains de collier en verre, en terre cuite avec incrustations ; une pince à épiler ; des couteaux ou poignards ; plusieurs briquets et un silex en forme de lame ; une vingtaine de vases carénés, à décor géométrique, noirs, gris ou jaunes ; plusieurs petits vases blancs à une seule anse, sans décor ; des coupes de terre rouge sans ornement ; un grand verre (haut. : 16 [%]_m), avec rayures transversales ; de nombreux fragments d'ustensiles en verre ; des forces (ciseaux de fer) ; deux bassins de bronze (diam. : 29 [%]_m) ; des débris de vaisselle grossière, ferrailles, etc.

« Les squelettes sont très bien conservés et appartiennent à des individus de grande taille et dolichocéphales. Les tombes sont nettement orientées, tête à l'Ouest, pieds à l'Est.

« Pendant la mauvaise saison, l'exploitation est arrêtée. Elle reprendra au printemps et s'étendra 300 mètres plus loin, dans un terrain où foisonnent des débris de *tegulae*, anses et tessons divers. Ce pourrait être l'emplacement du vicus dont la sablière constituait le cimetière. »

E. DELOR.

Découverte à Rouen de vestiges d'une des anciennes portes de la ville.

Des travaux de voirie, effectués actuellement par le service municipal, pour le prolongement d'un égout, ont fait découvrir d'importants vestiges de la porte Beauvoisine. Cette porte, que l'on croyait entièrement détruite depuis la fin du XVIII^e siècle, faisait partie de la troisième enceinte fortifiée de Rouen, construite dans le courant du XIII^e siècle. Elle commandait la route de Beauvais qui lui avait donné son nom ainsi qu'à tout le quartier encore appelé Beauvoisine.

Sous une épaisseur de terre de 85 ^c_m, les terrassiers ont rencontré

la paroi extérieure (en pierres épaisses de 35 à 40 ^cm) de la voûte d'une salle en parfait état de conservation. Il s'agit d'une salle basse de la tour Ouest. Cette pièce, dont la hauteur actuelle est de 3 m. 20 (mais on n'a pas encore déblayé entièrement le sol), présente la forme d'un rectangle de 4 m. 80 de long sur 2 m. 40 de large. Elle est construite en pierres calcaires à silex, analogues à celles qui ont servi à la construction de l'abbaye de Saint-Ouen. Ces blocs sont régulièrement appareillés ; les uns sont layés à la hache, les autres à la gradine.

A l'angle Sud-Est prend naissance un escalier pour monter à l'étage supérieur ; au Sud, une niche ; au mur Nord, une meurtrière oblique est tournée vers le fossé du Nord-Ouest. La voûte est un berceau dont le sommet, déporté vers l'Ouest, est dans l'axe de la meurtrière. Aucun décor, aucune moulure ne vient agrémenter cette sévère ordonnance dans laquelle les archéologues les plus avertis reconnaissent bien une construction du XIII^e siècle.

La porte Beauvoisine était très élevée. Le dernier souvenir qui s'attache à elle date du passage de Louis XVI à Rouen, le 28 juin 1786, au retour de son voyage à Cherbourg, à Caen et au Havre. Venant par le Mont-Riboudet, le roi jugea à propos de changer l'itinéraire prévu le long du port jusqu'à la rue Grand-Pont ; il remonta le boulevard et pénétra dans l'enceinte de la ville par la porte Beauvoisine.

L'année précédente, une délibération de la municipalité avait décidé la démolition de cette porte dont le mauvais état constituait un danger ; mais il fallait attendre l'autorisation royale. C'est peut-être pour la donner à bon escient que Louis XVI voulut entrer à Rouen par la porte Beauvoisine : avec sa permission, elle fut rasée quelque temps après.

René ROUAULT DE LA VIGNE.

(*Débats*, 5 mars 1935.)

Opinions téméraires.

De M. A. Bellessort, *La Semaine dramatique, Débats*, 1^{er} avril 1935 :

« Un roi d'Athènes avait eu une fille, *Prandion* (*sic* !), devenue l'hirondelle Procné, dont la sœur Philomèle avait été changée en rossignol, et le mari Térée en huppe. »

Les célèbres pâtés de Pithiviers n'ont évidemment rien à envier à cette mythologie néo-académique.

Id., *Athènes et son théâtre*, 1934, p. 17 :

La Procession [éleusinienne] suivait à l'aller comme au retour *la voie sacrée, qui traversait en sortant d'Athènes* le bois des oliviers chanté par Sophocle, et « le bourg au sol blanc » de *Colone*...

L'auteur nous avait avertis : « Il me parut (p. 31) que rien, pas même les ouvrages les plus précis de nos plus savants hellénistes, ne pouvait suppléer à la vue directe. *Je partis*... » — Quand M. Belles-

sort repartira, espérons qu'il pourra mesurer, sur le terrain, en kilomètres, l'égarement de sa topographie¹.

BCH., LVIII, 1934, p. 237, *L. Réd.* : « Le mur Ouest (du temple d'Athéna Niké) se serait affaissé d'une vingtaine de mètres avant la restauration du temple en 1834 ; au moment de cette restauration, *on n'en a pas tenu compte.* »

Quelle puissance d'inattention !

1. Dans le livre, il est parlé de l'*Ilyssus* (p. 2, 5, 14), des hermès-bornes qui ont sur l'épaule droite « un vers gravé disant au voyageur le nom des localités que la route desservait (1) ; sur l'épaule gauche, un vers plus court lui offrant un salut, un conseil, une sentence » (p. 9) ; du temple de l'Aphrodite Ouranias (p. 8), des huit statues d'Athéna que Phidias avait faites (p. 10). Crise des humanités...

BIBLIOGRAPHIE

Morin-Jean. *Les artistes préhistoriques.* Paris, H. Laurens, 1933 ; in-8° de 128 p. avec 24 pl. — Dans ce petit livre, volontairement dépouillé de tout appareil scientifique, l'auteur a voulu « étudier les produits de l'art préhistorique, comme s'il s'agissait d'estampes japonaises, de dessins de Pisanello ou des bronzes de Barye ». De là, la répartition en chapitres où, après des notions très sommaires sur le milieu, sont étudiés successivement les sculpteurs, les graveurs et les peintres, puis les deux grandes écoles de peinture franco-cantabrique et du Levant espagnol. L'illustration, très suffisante, aurait gagné à être rajeunie. C'est ainsi qu'on aurait vu avec plaisir des reproductions du combat de Bouquetins du Roc (Charente) et quelques-uns des plus célèbres tableaux de l'Espagne orientale : combat d'archers de Morella la Vieja, la récolte du miel de la Araña. L'homme fléchissant les genoux de la grande frise du Roc (p. 42) est la plus ancienne représentation connue de personnage courant les jambes repliées.

R. L.

Congrès préhistorique de France. *Compte rendu de la X^e Session, Nîmes-Avignon, 1931.* Paris, Société préhistorique française, 1933-1934 ; in-8° de 448 p., avec pl. hors-texte et fig. — Avec ce X^e Congrès, la Société préhistorique de France a renoué une tradition interrompue par la guerre et ses conséquences. Dans ce volume, les études relatives à la France occupent — et à juste titre — la première place ; cependant quelques articles traitent de la préhistoire hors de notre territoire : L. Joleaud étudie (p. 245-260) *La succession des jaunes de mammifères quaternaires en Berbérie* ; le regretté R. de Serpa Pinto,

La taille du silex à Muge (Portugal). Miss D. A. E. Garrod rend compte de ses fouilles préhistoriques au Mont-Carmel (1930-1932) (p. 60-65), dans les gisements natoufiens de Murgharet-el-Wad, industrie plus ou moins contemporaine du Tardenoisien européen, dont les manifestations artistiques, Cervidés en ronde-bosse, restent encore un phénomène isolé. M. E. Vignard (p. 66-100) consacre un long mémoire aux *Microburins tardenoisien*s du Sébillien et démontre qu'ils apparaissent en Haute-Égypte à la suite du moustérien, pour y durer pendant toute la civilisation de la pierre ; au cours de leur voyage vers le continent européen, on saisit leur apparition en Belgique, avant la fin de la période glaciaire.

Civilisations paléolithiques : à propos de la *Préhistoire des plages surélevées* du Câtel à Saint-Aubin-sur-Mer et de Luc-sur-Mer (Calvados), M. Ed. Hue (p. 138-145) signale la découverte de préchéléen *in situ* ; en Dordogne, M. E. Pittard (p. 306-307), à la station de Festois, a reconnu l'existence de burins dont la fabrication se place entre le moustérien et l'aurignacien ; M. H. Breuil publie *Quelques gravures inédites de Laugerie-Basse (fouilles Maury)*, du Magdalénien III, dont l'une offre cette particularité d'être, comme certaines plaquettes du Parpalló (Valence, Espagne), en partie recouverte d'une couche de couleur rouge. Dans le Sud-Est, MM. A. Moiré et A. Vayson de Pradenne ont exploré *La grotte de la Combette, à Bonnieux* (p. 427-444), ouverte dans le massif du Lubéron, dont l'outillage semble devoir se placer à l'Aurignacien supérieur ; la pièce la plus remarquable est une gravure à contours découpés en schiste, figurant une tête d'oiseau ; M. E. Genson signale à La Crouzade, près de Gruissan (Aude) et à la petite grotte de Bize la présence de pointes solutréennes (p. 117-119). Cette dernière station fait l'objet d'une étude de M. Ph. Hélène, *Nouvelles fouilles aux cavernes de Bize, Aude* (p. 192-195) dans laquelle il précise la stratigraphie des deux gisements. Bien que suivant l'opinion toute personnelle du Dr M. Baudoin, *Il n'y ait pas de mésolithique* (p. 303-305), on lira avec intérêt la communication de M. L. Coulonges, *Sauveterrien et Tardenoisien* (p. 120-124), dans laquelle la position stratigraphique de cette première industrie est nettement établie, au gisement du Martinet, à Sauveterre-la-Lemance, entre le proto-azilien et le Tardenoisien I. Dans l'Aude, *Les puits à silex et la station préhistorique de Cennes-Monestiés* (p. 187-191) représentent un mésolithique assez tardif.

Néo et Énéolithique : le Néolithique paraît avoir eu une très longue durée dans le Midi de la France où il apparaît sous un double facies — industrie pauvre ou riche — dans les stations de plein air ou les grottes ; les civilisations du cuivre représenteraient la fin de cette période (Ct Octobon, *Observations sur le néolithique méridional*, p. 213-218). *Les nécropoles du Rocher de l'Allemand et des Esca-*

lous (commune de Saint-Bauzille-de-Montmel). Hérault, fouillées par le capitaine Louis et D. Peyrolle (p. 207-212), montrent un type de sépultures pratiquées dans les failles du Causse, vers la fin du Néolithique ancien et à l'âge du cuivre ; à la même période appartient *La grotte sépulcrale néolithique du vallon d'Estienne, près Saint-Rémy-de-Provence* (Bouches-du-Rhône), fouillée par MM. de Brun, Edg. Leroy, H. Rolland (p. 180-186). En Vendée, le Dr M. Baudoin (p. 320-338) signale la *Découverte d'une station robenhausienne (Néolithique supérieur) à La Bourdellière, en Saint-Martin-de-Bram*.

Bronze et fer : Deux mémoires sont consacrés à des études de technologie, procédés de fonte et de finissage des outils et armes de bronze (H.-Muller, *La technique du fondeur à l'âge du Bronze*, p. 225-229 ; D. Viollier, *Observations sur l'art du fondeur à l'âge du Bronze*, p. 230-234). *L'industrie des ateliers à maillets de Mures*, sur les pentes des monts de Vaucluse, représente, d'après A. Vayson de Pradenne (p. 146-179), une industrie travaillant en série et pour l'exportation, au début de l'âge du Bronze ; à la même période appartiennent la *Sépulture mégalithique de Feuilles, commune de Rouet, Hérault* (capitaine Louis et D. Peyrolle, p. 125-137), le *Dolmen de Saint-Marc, près d'Aix-en-Provence* (Ed. Saurin, p. 389-396) et la stèle de l'Isle-sur-Sorgue (Vaucluse) (A. Vayson de Pradenne et S. Gagnière, p. 310-319). Parmi les pièces recueillies dans *Un mégalithe inédit de la région narbonnaise. Le dolmen de Boux-Marcou, commune de Mailhac*, M. Ph. Hélène signale (p. 223-224) la présence de palettes de schistes, de campaniformes et d'un grand disque en bronze massif. A propos des *Sépultures du Bronze I dans le Jura salinois*, M. M. Piroutet (p. 397-426) signale leurs rapports avec les tombes contemporaines des Cévennes et des Causses. Les études relatives à l'âge du Fer sont peu nombreuses : Capitaine Louis et P. Finiels, *L'oppidum gaulois des Campels (commune de Mondardier, Gard)*, citernes, silo avec barrage, maisons (p. 273-280) ; L. Coutil, *Considérations générales sur les sépultures des Véliocasses et des Eburovices situées au confluent de l'Eure et de l'Andelle dans la Seine, entre N.-D.-du-Vaudreuil (Eure) et Pont-de-l'Arche* (p. 264-272) ; H. Higgins, *Les enceintes fortifiées du pays de Galles* (p. 291-302). A signaler enfin une étude générale de M. Miquel et du Dr G. Coulouma sur *Le Préhistorique dans le bassin de la Cesse* (p. 348-388).

R. L.

Johs. Bøe. *Boplassen i Skipshelleren på Straume i Nordhordland.* Bergens Museums skrifter, n° 17. Bergen, John Grieg, 1934 ; in-4° de 69 p., avec 11 pl. et 34 fig. — Les fouilles conduites par M. J. Bøe, en 1930 et 1931, dans la station préhistorique de Skipshelleren, au Nord

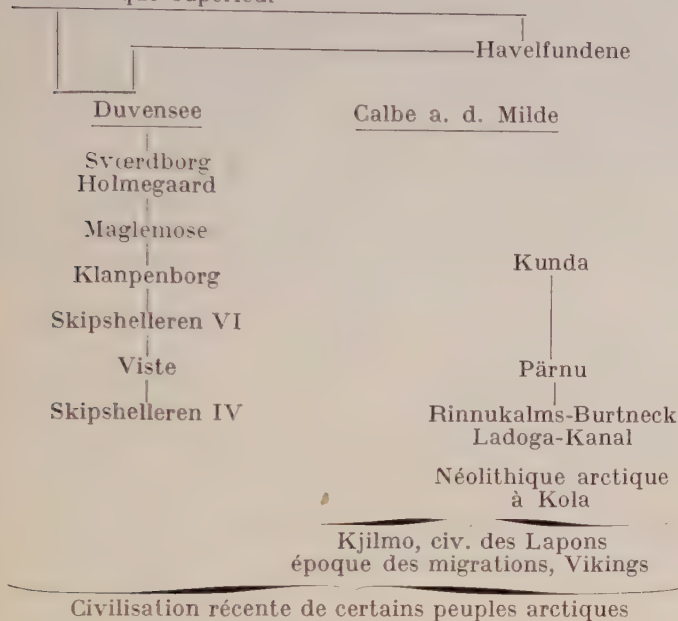
de Bergen, sont particulièrement importantes pour l'établissement de la chronologie relative du Néolithique nordique et même des époques plus récentes. Six couches archéologiques ont pu être reconnues, dont la plus récente (I) est contemporaine de l'époque romaine. Deux niveaux (II-III) la séparent de l'horizon appartenant au Néolithique récent (IV), caractérisé par la présence de pointes de flèches pédonculées et d'un couteau en schiste, de véritables pointes de harpons, de harpons et de pointes de flèches en os, de haches en pierres et d'hameçons en os ou en corne, reposant dans un véritable *kjökken-mödding*, composé de débris de toute nature où dominaient les coquilles de moules marines. Une couche sableuse, presque stérile (V), isole ce niveau d'une strate (VI), également néolithique, renfermant des harpons, des pointes de flèches ou de sagaie en os à barbelures de silex, une centaine d'hameçons en os ou corne, des navettes pour la fabrication des filets, des poids pour lignes, etc. L'industrie lithique est très pauvre : quelques grattoirs et des petites lames en silex ou quartzite. Cet horizon doit être rapproché des industries mésolithiques septentrionales désignées, dans l'archéologie scandinave, sous le nom de *beinalder* (= âge de l'industrie de l'os). Bien que cette période ait duré fort longtemps en Scandinavie, on ne saurait considérer la couche VI de Skipshelleren comme étant nettement datée par la présence de cette industrie. M. J. Boe a, en effet, constaté dans le sol sableux de la station les traces très nettes d'une transgression marine maximum ayant partiellement nivelé les strates archéologiques qu'elle a recouvertes d'une couche de sables. Cette transgression doit être au moins contemporaine du stade de la mer à Littorines, peut-être même plus ancienne et, dans ce cas, de la mer à Ancylus. La couche VI serait alors au moins synchrone de la civilisation d'Ertbölle, peut-être même plus ancienne et trahissant, en tout cas, une tradition mésolithique certaine. On la rapprochera des trouvailles mésolithiques de Svardborg, Maglemose et de Kunda, de celles de Klampenborg, près de Copenhague, dans lesquelles on constate des changements d'habitats parallèles aux mouvements de la mer à Littorines.

La station a fourni un certain nombre d'outils, encore inconnus, tels que de véritables pointes de harpons, de flèches et surtout des hameçons en quantité, fait qui s'explique par la situation de l'abri à l'embouchure d'un fleuve où, aujourd'hui encore, abondent truites et saumons.

Enfin, la station de Skipshelleren permet de suivre, sur les deux rives de la Baltique, le développement de la civilisation du *beinalder* nordique. M. J. Boe (p. 54-55) incline à penser que cette industrie émane d'un centre subpaléolithique de l'Europe orientale qui aurait survécu jusqu'à nos jours en bordure de la mer Arctique, en Amé-

rique et en Asie. Le tableau suivant donne le développement de cette culture :

Paléolithique supérieur



Les dernières étapes de la période sont représentées à Skipshelleren par certains types d'outils : hameçon bifide, fréquent dans le paléolithique supérieur de la France, également rencontré en Pologne, à Klampenborg, dans le Néolithique norvégien, les couches de la Kammkeramik finlandaise, les palafittes suisses et chez les populations contemporaines de Finlande, les Ostiaks et les Vogoules de la vallée de l'Obi en Sibérie. La même dispersion peut être observée pour les longues pointes de flèches, les pointes de harpons qu'on retrouve dans la civilisation dite de Thulé, c'est-à-dire l'ancienne civilisation des Lapons.

R. L.

Ernst Sprockhoff. *Die Germanischen Vollgriffschwerten der jüngeren Bronzezeit.* Römisch-Germanische Vorschungen, B. 9, Berlin, W. de Gruyter, 1934 ; in-4° de 144 p. avec 44 pl. — Après avoir étudié dans un précédent volume l'histoire de l'épée à soie plate, M. Sprockhoff aborde celle de l'épée à poignée pleine de l'âge du

Bronze récent, en dresse le répertoire et, au moyen de cartes précises, détermine sa répartition en Europe centrale, occidentale et septentrionale. C'est avant tout un ouvrage de typologie. L'auteur, qui répartit les dites armes en cinq groupes (épées à pommeau à cornes, épées à pommeau en forme de rognon, épées à antennes, épées de Möriger, épées d'Auvernier) recherche dans le monde nordique l'origine des deux premiers groupes. Pendant la IV^e période de la chronologie de Montelius, dans les îles danoises aurait pris naissance le type à pommeau flanqué de cornes et, à la période suivante, la vallée moyenne de l'Elbe aurait été le centre de formation du type à pommeau en forme de rognon. Les épées à antennes et des types de Möriger et d'Auvernier auraient évolué en rapport avec le matériel italien et la Hongrie a joué un rôle important dans la formation de cet armement.

Les excellentes planches qui accompagnent l'ouvrage réunissent un nombre considérable d'objets, autres que les épées à poignée pleine, souvent dispersés dans les revues. Elles constituent ainsi un très utile répertoire des principales formes d'armes, d'instruments et d'objets de parure, répandus dans la province germano-scandinave.

R. L.

Émile Metzger. *Les sépultures chez les Pré-Germains et les Germains des âges de la Pierre et du Bronze.* Préface de **A. Jolivet**. Paris, E. Nourry, 1933 ; in-8° de ix-130 p. — La rareté des travaux en langue française, sur l'archéologie germanique, rend encore plus sensible la mort d'Émile Metzger et on sera particulièrement reconnaissant à Mme Metzger d'avoir tenu à assurer la publication d'une œuvre dont nous ne connaissons hélas ! qu'une esquisse.

Dans l'aire occupée par les Germains on est frappé par la continuité d'une civilisation qui se poursuit sans grands changements pendant de longs siècles et seule la linguistique permet de séparer les Pré-Germains des Germains « les premiers étant nettement les ancêtres des seconds » (p. 37). L'auteur s'est attaché exclusivement à l'étude des sépultures et laisse un inventaire précis des tombes du Paléolithique, du Mésolithique, du Néolithique et de l'âge du Bronze : aspect des sépultures et rites funéraires. Deux faits dominent l'histoire de la tombe pendant ces périodes : passage de la sépulture individuelle au grand ossuaire collectif à l'époque des mégalithes ; généralisation du rite de l'incinération au Bronze III (Montelius). Metzger explique le premier changement par des influences extérieures et adopte la théorie de l'origine portugaise des mégalithes. Dans cette étude, on aurait voulu que l'auteur essayât de caractériser cette population d'archers qui se glisse, sans toutefois, semble-

t-il, y faire souche, parmi les groupes d'agriculteurs paisibles et de pasteurs. Quant à l'expansion de l'incinération, elle aurait pour cause le désir, né de la peur du mort, du vampire, de faire disparaître complètement toutes traces du cadavre. C'était là une idée chère à Henri Hubert et qu'il a maintes fois exprimée, en particulier dans ses leçons à l'École du Louvre. Mais à côté de cette explication, n'y aurait-il pas place également pour des faits de propagande ?

R. L.

Sophus Müller. *Jernalderens Kunst i Danmark. Førromersk og romersk tid (L'âge de l'art du Fer au Danemark, époque pré-romaine et romaine)*. Copenhague, C. A. Reitzel, 1933 ; 1 vol. gr. in-4° de 133 p. avec 198 fig. — Le lecteur retrouvera, dans ce livre, paru peu de temps avant sa mort, les mêmes qualités de sévère documentation et de clarté dans l'exposition qui caractérisent l'œuvre de Sophus Müller. Dès les premières pages, l'auteur insiste sur l'importance des rapports entre les civilisations du midi et les cultures danoises, rapports qui restent les mêmes qu'à l'âge du Bronze et la Scandinavie apparaît toujours comme la débitrice, mais imprimant à ses emprunts un cachet tout personnel.

L'âge du Fer pré-romain commence avec un long retard dans les pays scandinaves, aux temps où en Europe occidentale règne la civilisation de La Tène. Pendant toute la seconde moitié du premier millénaire avant notre ère, se constitue un art très différent où la matière la plus communément employée est encore le bronze, le fer restant très rare : colliers en forme de couronne ou terminés par des boucles, torques à boutons, fibules à grosses nodosités sur l'arc et vases de bronze importés. Mais tous ces objets n'ont pas la même origine et, à côté d'influences celtiques, apparaissent des éléments venus de l'Est. Le fameux chaudron de Gundestrup est un exemple frappant de ce mélange d'influences. De même les vases jutlandais et les vases silésiens d'argile offrent des analogies remarquables.

A l'époque romaine, la céramique jutlandaise a des origines complexes, mais elle ne saurait dans ses transformations témoigner d'un apport de populations étrangères. L'industrie romaine fait sentir fortement son action (trouvailles de Juellinge et de Hoby). Mais à côté de ces éléments nouveaux, le vieux fonds indigène persiste en s'assimilant les techniques et les formes nouvelles.

R. L.

G. Contenau. *La civilisation des Hittites et des Mitanniens*. Paris, Payot, 1934 ; in-8° de 286 p., avec 16 pl., 26 fig. et 2 cartes. — « Il ne s'agit ici que d'une mise au point », comme l'a écrit dans son avant-

propos M. G. Contenau ; mais cette « mise au point » est excellente et ce travail de synthèse issu d'un cours à l'École du Louvre pendant l'année scolaire 1933-1934, apporte un précieux complément au *Manuel d'archéologie orientale* précédemment publié par l'auteur.

Chacun des chapitres de ce livre constitue une monographie, qu'il traite des notions générales, des Proto-Hittites, des Hurri et des Mitanni, des Syro-Hittites ou bien des rapports avec l'Orient et la Grèce. Histoire, civilisation, religion, art sont exposés avec clarté, sobrement et avec le constant souci de ne s'appuyer que sur des faits solidement établis et d'éviter les belles hypothèses aventureuses. On retiendra cette conclusion sur la position de l'art syro-hittite (p. 255) : « Nous connaissons en Anatolie et en Haute-Syrie, au cours du II^e millénaire deux grandes écoles d'art : 1^o l'art hittite anatolien, héritier sur bien des points de l'art proto-hittite (lui-même héritier de Sumer), et congénère par d'autres points de l'art de l'Égée ; 2^o l'art mitannien, ayant puisé lui aussi son répertoire dans l'art sumérien. De leur contact naît l'art des Syro-Hittites et la plus ancienne série de cet art paraît constituée par les bas-reliefs d'Arslan-tépé). Le mélange inégal de ces influences et la qualité du fond sur lequel elles se répandent a pour conséquence de véritables provinces artistiques : l'art de Tell-Halaf (surtout mitannien), de Zendjirli (le plus aramaisé), et de Karkémish où le mélange semble à peu près égal. »

R. L.

La V^e Campagne de fouilles à Ras Shamra (printemps 1933). Rapport et études préliminaires, par **F.-A.-Claude Schaeffer, F. Thureau-Dangin, Charles Virolleaud**. (Extrait de *Syria*, 1934.) Paris, Geuthner, 1933 ; in-4^o de 88 p., 23 fig. et 7 pl. hors-texte. — Le rapport de M. F.-A.-C. Schaeffer, directeur de la mission de Ras Shamra, débute par l'exposé de nos recherches sur la terrasse au pied de l'acropole du tell parmi les dépôts votifs et les tombes du XIII^e siècle avant notre ère. C'est ici que furent mis au jour le rempart de la périphérie Nord et les dispositifs antiques de défense contre les inondations et divagations du *nahr* voisin. Une grande tranchée menée jusqu'au bord de l'acropole permet d'étudier la stratigraphie des couches à travers les niveaux du XIII^e au XX^e siècle et de reconnaître au-dessous la présence de vestiges, particulièrement d'une fort belle céramique peinte, remontant au moins au III^e millénaire. Au Nord de la bibliothèque furent dégagées les ruines d'un vaste bâtiment, à destination profane, avec salle de bain ; au Sud, la région, riche en objets du temps de la XII^e dynastie égyptienne, fournit encore un petit monument de grand intérêt : triade égyptienne du Moyen-Empire figurant un personnage assis flanqué de deux femmes debout. M. P. Montet,

dans sa *Note sur les inscriptions de Sanousrit-Ankh* en appendice au *Rapport*, étudie les hiéroglyphes gravés au dos, à la base et sur les côtés de la triade. Il s'agit d'une offrande à Ptah-Sokar en faveur d'un haut dignitaire du Pharaon, Sanousrit-Ankh représenté en compagnie de la dame Henoutsen et de sa fille Satamon. Au Sud-Ouest de la bibliothèque, avec des tablettes accadiennes et sumériennes fut recueilli un grand fragment, du texte, en cunéiforme alphabétique, constituant le début et au revers la fin du mythe d'Alein = Baal; d'autres tablettes d'un genre particulier sont des *Étiquettes* que publie, en appendice également, M. Ch. Virolleaud. En plusieurs points de l'acropole ont été fouillées des grandes tombes, de construction très soignée, à voûte en encorbellement, dont l'une (n° IV) était munie, pour le culte funéraire, d'installations hydrauliques particulièrement développées. Ces tombes, que nous avons pu dater par les restes du mobilier échappés aux pillages anciens, sont du XIII^e siècle. Près d'un grand mur en belles pierres de taille, au Sud-Est du temple du grand Ba'al, gisaient, échappées à des fouilles pratiquées à diverses époques, deux pièces splendides provenant d'un trésor de sanctuaire : coupe et patère en or, de la première moitié du XIV^e siècle. Le motif principal du décor de la patère présente, en relief au repoussé, un archer barbu debout sur son char, accompagné d'un chien et poursuivant chèvre, vache, veau et taureaux sauvages. Sur la coupe figure, en relief également, une scène de chasse au lion par l'épieu et le poignard accompagnée de groupes d'animaux réels ou fantastiques et d'ornements symboliques. Au cours de son exposé, M. Schaeffer s'occupant du nom ancien de Ras Shamra montre les raisons qui militent en faveur de l'identification de Ras Shamra avec l'Ugarit du poème de Pentaour et des documents d'El-Amarna. Le *Rapport* est suivi d'*Études* d'après diverses tablettes à cunéiformes de Ras Shamra, de M. F. Thureau-Dangin : *Un comptoir de laine pourpre à Ugarit*; de M. Ch. Virolleaud : *Proclamation de Seleg, chef de cinq peuples, Fragments d'un traité phénicien de thérapeutique hippologique, Fragments nouveaux du poème de Môt et Alein = Baal*, ainsi qu'une *Table généalogique*.

G. CHENET.

Ch. Dugas et C. Rhomaïos. *Les vases préhelléniques et géométriques, Exploration archéologique de Délos*, t. XV, 1934. Paris, De Boccard; in-4° Jésus, 120 p., 7 fig. dans le texte, et 56 pl. hors-texte, dont 2 en couleurs (Prix : 400 fr.). — Sur le simple vu du prix de cet ouvrage — trop coûteux, certes, en temps de crise! — le regretté S. Reinach eût ici même approuvé ses foudres. Contre la présence de *trois* préfaces, dans une collection qui, en principe, n'en devrait pas

admettre, le regretté M. Holleaux n'eût-il pas lui-même murmuré ? Il est vrai que la deuxième préface s'intitule « Avant-propos » et la troisième « Avertissement ». — Nous devons à ces multiples précautions liminaires d'être mis au courant des conditions dans lesquelles l'œuvre a été réalisée par la collaboration de savants grecs et français, et même avertis de bonnes volontés plus humbles, sur lesquelles l'attention méritait bien d'être appelée, comme il a été fait. M. P. Roussel a dit très justement l'« habileté technique sans pareille » de G. Polykandriotis, à qui cette publication d'un matériel de fosse commune doit de ne pas trop ressembler aux menus détritiques d'une Nécropole. C'est Polykandriotis qui, pendant trente ans, au Musée de Myconos, a patiemment réuni, recollé, repeint... et restitué les formes, à peu près pour tout ce qui est ici présentable. — *Puzzle* effroyable ! — A Stavropoulos qui trouva les objets de la Fosse de Rhénée, en 1898, et à son collaborateur myconiote, qui a ainsi tant fait, une mention n'était-elle pas due... jusque sur la couverture ?

Un fascicule spécial de l'*Exploration*, X, 1928, avait été réservé aux poteries trouvées par M. P. Roussel dans les infrastructures de l'Héræon délien, en 1911. Tous les autres vases de Délos, pour les périodes préhellénique, géométrique, archaïque, seront désormais successivement groupés avec ceux, les plus nombreux, qui proviennent de la Fosse de Rhénée : produit de la déportation des morts déliens, réalisée en 426, en guise de « Purification » de l'île sainte, sur ordre d'Athènes. Pour expliquer l'effet de cette opération religieuse — et politique ! — M. A. C. Rhomaios a composé, comme l'on sait, un important mémoire : 'Η Κἀθαρσις τῆς Ἀῆλου, publié dans l'*Archæol. Dellion*, XII, 1929 : travail fort soigné, qui donne une idée générale du contenu de la Fosse, en même temps qu'il réunit les données dont nous disposons encore sur la fouille. Sans doute M. Ch. Dugas réserve-t-il, pour un exposé à part, analogue, ce qu'il aurait eu à dire — renseignements d'importance, à mon gré, *capitale* ! — sur l'historique des trouvailles de céramique faites dans l'île d'Apollon, sur ce qu'elles nous apprendraient, si utilement, à propos des nécropoles *déliennes* primitives, de leur emplacement, de leur histoire, chronologique, topographique même¹ ? On avait pu regretter l'absence d'informations de cet ordre dès 1911, lorsque MM. Fr. Poulsen et Ch. Dugas commencèrent à faire connaître (*BCH.*, 35, 1911, p. 350 sqq.), les trouvailles céramiques de l'île. La publication officielle va-t-elle consacrer une si évidente lacune ? Ce serait fort regrettable, d'autant

1. Cf. W. DEONNA, *BCH.*, LVIII, 1934, p. 23 sqq. Pour le Cynthe, M. A. Plastart a donné lui-même les indications attendues. — Prétendre qu'on réserve cette étude à un fascicule général dit « historique », qui ne viendra sans doute jamais, serait abuser trop de l'avenir incertain.

que tous les lessons ne sont pas, ne peuvent pas être publiés, et qu'en certains cas, le choix en a été réduit (céramique préhellénique).

La méthode est uniquement descriptive. Ce premier volume, accompagné d'excellentes photographies exécutées par H. Wagner, le technicien de l'Institut allemand — groupe, comme son nom l'indique, les vases préhelléniques et géométriques. Dans les séries préhelléniques *déliennes*, comptent, comme lieux de trouvailles principaux, l'habitat du Cynthe et les deux sépultures protégées des Vierges hyperboréennes (la *thèké*, au Sud du Portique d'Antigone, que l'on continue à appeler ici improprement « ossuaire mycénien »¹, comme... en 1910, et le *Séma* à l'Est de l'Artémision : *BCH.*, 48, 1924, p. 217 sqq. (cf. 258-259). Pour les tombes « hyperboréennes » (= crétoises), M. Ch. Dugas, spécialiste autorisé, reconnaît comme *prémycéniens* certains fragments (p. ex. le n° 7), qui auraient dû lui faire changer l'appellation courante. On a trouvé aussi du mycénien dans le temple de tuf, et à l'Artémision. Les vases géométriques sont, pour la plupart de technique « insulaire », mais nous n'apprenons rien, hélas ! sur leur provenance. M. Ch. Dugas, auteur d'une classification théorique de la *céramique des Cyclades* (1925) les distingue au vrai en six séries de A a à A f, à quoi s'ajoutent les séries B b, et B c (ce n'est pas simple !). S'il n'y a pas à la table de B a (Théra), c'est qu'il n'y en a pas à Délos. Les séries A c et A d sont échues spécialement à l'étude de M. A. C. Rhomaïos, avec les vases géométriques attiques. M. Ch. Dugas qui traite du reste, — tout en refusant d'admettre les critiques qui lui avaient été adressées par H. G. Payne, en 1926, pour ses classifications de 1925 (*JHS.*, 1926, p. 203 sqq.) — a, on le constate, modifié lui-même ici déjà son principe de répartition : il l'a rendu plus neutre et conventionnel, continuant à le fonder sur la technique², les formes, les motifs.

Ce livre n'est assurément pas fait surtout pour ceux qui ne s'adonnent pas, corps et âme, aux joies austères de la céramographie *pure* ; les historiens, désireux avant tout de bien connaître la vie antique, auront quelque peine à discerner leur lot. S'ils ne se laissent pas rebuter, ce catalogue, qui témoigne d'une conscience scrupuleuse, et d'une longue patience, leur suggérera çà et là quelques observations fructueuses ; p. ex. sur le rapport non direct du

1. Je montrerai, un jour ou l'autre, qu'il faut reconnaître comme des *stèles* brutes ce qui a été pris pour les jambages du chandrabanc d'un *dromos* (?) ; cf. les « stèles » de Mavro-Spelio, à Cnossos. Pour le nom des Perphères d'Hérodote (IV, 32), compagnons des Vierges hyperboréennes, on comparera maintenant l'Hermès Perphéaios d'Ainos, sculpté par le Dédalide Epaios, constructeur du Cheval de Troie : un papyrus récent l'a révélé.

2. C'est la présence ou l'absence de l'engobe qui différencie A et B ; mais il y a de multiples dérogations, dont on nous avertit p. 11 ; A = enduit brun clair ; B = vases à engobe blanchâtre.

groupe dit *mélien* (insulaire orientalisant) avec le géométrique insulaire ; sur les affinités de certaines pièces du géométrique insulaire (pl. XIII sqq.) avec les produits du Dipylon, etc. — Il est bien entendu que, pour la très intéressante amphore géométrique n° 6 du groupe B c, dont Polykandriotis a fait une aquarelle [pl. LVI], personne ne croira, avec M. Ch. Dugas (p. 87), que les deux chevaux représentés en grande taille sur la panse soient « affrontés de part et d'autre de leur *mangeoire* (!) ». Il s'agit d'un *autel* à volutes angulaires ; symbole cultuel remplaçant le dompteur de chevaux, ailleurs figuré lui-même, dans un thème évidemment sacré. Au-dessous, on voit un *choros kyklikos* (femmes se tenant par la main), dont l'intérêt, au pays de l'invention de la *geranos*, aurait pu être marqué.

Ch. P.

Jean Audiat. *Le Trésor des Athéniens (Fouilles de Delphes exécutées par ordre du Gouvernement français, t. II. Topographie et architecture)*. Relevés et dessins de MM. P. E. Hoff, J. Replat, M. L. Stephensen et de Mlle Y. Dupuy, architectes. In-4°, II-III p., 79 fig. dans le texte, 23 pl. numérotées de A à Z, XVII phototypies + un portefeuille (42 × 33 $\frac{3}{4}$ cm), contenant 28 pl., par **P.-E. Hoff et M. L. Stephensen**. Paris, E. de Boccard, 1933. — L'étude architecturale du trésor des Athéniens et sa publication offraient une difficulté particulière. Le monument, qui se dresse au premier tournant de la Voie sacrée, a été, comme on sait, reconstruit de 1903 à 1906 par les soins de Joseph Replat. J. Audiat s'est donc trouvé devant un « état actuel » qui n'était plus celui de la fouille ; entre les ruines et la restitution théorique venait s'interposer une réédification moderne. L'auteur a suivi la méthode la plus commode et la plus sage : il est parti de l'état actuel — qui constitue une réussite remarquable, tout à l'honneur de J. Replat — mais il a indiqué, chemin faisant, les rectifications qui lui ont paru nécessaires et dans la recherche desquelles il a fait preuve d'une ingéniosité perspicace et rigoureuse : en outre, un appendice groupe toutes les pierres qui, appartenant au trésor, n'ont pas été incorporées à l'édifice reconstruit, soit par erreur, soit qu'elles aient été découvertes après 1903-1906. On trouvera dans cet important fascicule, après un historique de la fouille, une étude architecturale détaillée, des indications sur le trésor archaïque dont le trésor de marbre a pris la place, une description des terrasses et des passages autour du monument, enfin un chapitre sur la date et l'histoire du trésor. Clair et clairement écrit, judicieux, minutieux quand il convient, muni des références nécessaires, mais sans vain appareil d'érudition, ce travail est digne du chef-d'œuvre dont il analyse la construction. L'illustration est abon-

dante; et le soin, le talent des deux architectes danois qui ont dessiné les planches ne méritent que des éloges (les planches de l'état actuel par P. E. Hoff représentent un travail considérable). Vingt-trois dessins de J. Replat permettent de suivre, assise par assise, les étapes de la fouille et de la réédification. Laissant de côté le détail¹, je présenterai quelques observations d'intérêt général ou de méthode. Au cours de la réédification, J. Replat avait été frappé d'un fait que J. Audiat exprime fort bien en disant, p. 50, que « chaque parpaing a son individualité propre, qu'il a été taillé pour être mis à une place déterminée et qu'il n'est interchangeable avec aucun autre »; en effet « les joints latéraux ne sont jamais rigoureusement verticaux, ils accusent, au fil à plomb, une inclinaison de 0 m. 001 à 0 m. 003, soit vers la droite, soit vers la gauche... Les assises n'ont jamais une hauteur constante de bout en bout, mais vont toujours en augmentant ou en diminuant sensiblement de hauteur d'un angle à l'autre du monument »². Mais je ne saurais souscrire à la conclusion de J. Audiat : les remarques précédentes prouveraient que « les constructeurs du Trésor des Athéniens ont évité par tous les moyens possibles la monotonie fatigante qui s'attache à un appareil par trop régulier »; les différences qu'il signale (de l'ordre du millimètre) sont imperceptibles à l'œil, dans le détail comme dans l'ensemble; elles ne peuvent pas, par conséquent, répondre à la recherche d'un effet esthétique, et le problème qu'elles posent reste entier; je me demande si l'explication ne réside pas dans une technique aux moyens encore limités (d'où l'impossibilité d'obtenir des angles parfaits), compensée par le soin minutieux donné à chaque joint, à chaque lit; un perpétuel à peu près aboutit ainsi, à force de patience et d'amour, à une perfection qui nous déroute. J. Audiat a très diligemment étudié les pierres et les fragments non incorporés au trésor et il a utilisé aussi les données fournies par l'épigraphie; mais son enquête n'a pas été absolument complète; il y aurait eu intérêt à dessiner certains fragments signalés par G. Colin, dans le fascicule épigraphique, *FD.*, III, 2, et notamment le morceau inv. 149 qui occupe une place intéressante : il appartient en effet à l'orthostate-parpaing de l'angle S.-E. et donne la largeur exacte de la partie étroite qui repose, au mur Sud, sur l'assise II (cf. fig. XI et pl. VI); dans le trésor reconstruit, il y a à cette place un marbre moderne qui offre, dans la partie dont il s'agit, une largeur de 0 m. 221 en haut et 0 m. 2155 en bas :

1. Je ne crois pas par exemple que l'inscription [ΓΑ]μαλίων τόπος, p. 33 et p. 91, puisse être antérieure au iv^e siècle de notre ère.

2. Il faut peut-être faire une réserve sur la mesure, très délicate, de la non-verticalité des joints : pour les pierres incorporées au trésor reconstruit toutes sortes d'éléments risquent de la fausser.

le fragment original mesure 0 m. 227. — L'illustration est essentiellement descriptive et se réfère à la reconstruction de J. Replat ; le seul « état partiellement restauré » est une élévation de la façade Est. Sans doute, présenter en face de la reconstruction actuelle, une mise en place corrigée et complète de tous les éléments retrouvés eût été fastidieux et, somme toute, peu utile : les indications du texte et de précieuses figures partielles (ainsi la fig. 31 : *plan des geisa reconstitués*) permettent les rectifications nécessaires. Mais, puisque J. Replat s'est trompé en parlant d'une erreur de construction dans le mur Sud et en attribuant à l'architecte antique un « coup de sabre » (trois joints verticaux superposés), n'aurait-il pas été opportun de donner un « état restauré » et correct de ce mur Sud, pour faire pendant à l'état actuel de la planche XIII ? De plus, on eût aimé avoir sous les yeux — pour ce monument qui est à la fois d'un intérêt et d'une conservation exceptionnels — des dessins restaurés de la façade Sud et de la façade Ouest ; les photographies et les dessins de l'état actuel, surchargés d'indications « posthumes » (mutilations, marbre et tuf modernes), ne permettent pas au lecteur de se faire une idée claire et pleine de l'harmonie qui anime ces pierres, et que le dessin de la planche XXIV met si bien en valeur pour la façade *in antis*, mais hélas ! pour elle seule. Enfin, il y aurait intérêt (la remarque ne vaut pas pour ce seul fascicule) à ce que toutes les planches d'une même série (par exemple les planches III à XV, etc.) fussent reproduites à la même échelle ; il y a, de l'une à l'autre, des variations sensibles, de sorte qu'il est impossible de comparer deux dimensions ou deux profils sans se livrer à des calculs minutieux et nécessairement approximatifs. Les admirables dessins des architectes danois, dont la collaboration est pour l'École française d'Athènes si précieuse, appellent une reproduction irréprochable (et je suis le premier à m'accuser de n'y avoir pas suffisamment veillé pour « les deux Trésors » de Marmaria). Ces remarques ne diminuent en rien l'intérêt et la valeur du fascicule que nous offre J. Audiat et qui satisfera pleinement les admirateurs du Trésor. La voie est maintenant ouverte pour le fascicule relatif à la sculpture décorative, fascicule dont un article de M. P. de La Coste-Messelière (*BCH.*, 1923, p. 396 sqq.) constitue la magistrale introduction. L'auteur a pieusement dédié son travail à la mémoire de J. Replat dont il a utilisé les *Rapports*, échelonnés de 1907 à 1925, et dont le nom restera associé au Trésor ; il a dit aussi ce qu'il devait à tous ceux qui se sont occupés du monument depuis les fouilles ; aux noms qu'il cite, on ajoutera celui de M. Balanos qui, chargé par la démarchie d'Athènes et le Gouvernement grec de suivre la reconstruction, eut l'occasion de faire profiter J. Replat de son expérience et de ses conseils techniques.

Georges DAUX.

Atti e Memorie della Società Magna Grecia : 1932. Rome, 1933, in-4°, 220 p. — Ce sixième tome de la collection des *Atti e Memorie della Società Magna Grecia* est presque tout entier consacré à une belle étude du Pr Paolo Orsi sur le *Templum Apollinis Alaci ad Crimisa-Promontorium*.

Le fameux sanctuaire, dont si longtemps les archéologues avaient en vain cherché l'emplacement sur la côte calabraise, a été mis au jour en 1924, à La Punta Alice, près de Cirò Marina, par P. Orsi. Du temple même, il ne restait en place qu'une partie du stylobate, suffisante toutefois pour permettre de reconstituer le plan : c'était un octastyle péritère d'ordre dorique, avec 19 colonnes sur les longs côtés, comportant une cella (*in antis*?) et un *adyton* carré. Une particularité, qui se retrouve dans quelques temples archaïques, est une rangée de colonnes en bois peut-être, qui divisait la cella par le milieu dans le sens de la longueur; on n'a retrouvé en place que les soubassements. Plus hypothétique, par contre, est le baldaquin que P. Orsi croit devoir restituer au-dessus de l'idole dans l'*adyton*. Si, des colonnes de la péristasis, il ne subsiste qu'un fragment de tambour à vingt cannelures, on a retrouvé quelques morceaux de l'architrave et de la frise, ainsi que d'autres, plus nombreux, de la corniche de terre-cuite peinte.

Parmi les objets mis au jour au cours des fouilles, P. Orsi signale diverses terres-cuites, dont certaines de type déjà connu, et plusieurs figurines de métal. Mais la découverte la plus importante est celle des fragments de la statue de culte : c'est un acrolithe, dont l'intérêt est, il est vrai, plus archéologique que proprement artistique; car la tête, aux traits réguliers, est froide, presque figée, et manque d'expression. Mais à la base du crâne, se voient nettement les trous dans lesquels était fixée la perruque de métal, dont on a eu la chance de trouver des morceaux assez bien conservés.

La découverte de ce temple jette enfin quelque lumière sur les mystérieuses villes de Philoctète. Les dernières pages de l'étude sont consacrées à certaines considérations historiques intéressantes : on regrette seulement qu'Orsi n'ait pas donné une plus grande extension à cette partie de son travail.

Vient ensuite un mémoire de Guido Libertini intitulé : *Nuove ceramiche dipinte di Centuripe*, où sont publiés un certain nombre de vases de fabrication siciliote, du type connu à Centuripe.

Illustré de nombreuses photographies, ce volume fait dignement suite aux cinq tomes déjà publiés. Annonçons enfin qu'un des prochains numéros de la collection sera consacré à l'étude du *Sanctuaire d'Héra Argeia*, découvert l'année dernière à l'embouchure du Sélé par M. Zanotti-Bianco et Mme Zancani-Montuoro.

J. BÉRARD.

David M. Robinson. *Excavations at Olynthus, Part. VII : The terra-collas of Olynthus found in 1931* (20^e vol. des *Johns Hopkins University Studies*) ; Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933 ; London, H. Milford ; Oxford University Press. In-4^o, xii + 111 p., 61 pl. en noir, 3 en couleurs. — Ce livre est — comme celui consacré aux terres-cuites de 1928 (*Excav.*, IV, 1931) — très bien présenté. On eût souhaité toutefois ici, moins de retouches aux photographies, et peut-être de meilleurs clichés, n'exigeant pas trop de reprises à la plume, avec contours arbitrairement cernés. Sur les 400 figurines découvertes en 1931, il y a à nouveau grande abondance de types archaïques, et une forte proportion en faveur des provenances urbaines (181 pièces seulement de la Nécropole). Le volume a réservé la question du rôle religieux de ces *agalmata* ; on en traitera à part, nous dit-on, tant pour ceux qui paraissent se rapporter à un culte de déesses-mères, que pour les autres, qui proviennent des tombes, et se sont trouvés — contrairement aux prévisions de Furtwaengler — dans les sépultures d'adultes (hommes et femmes), aussi bien que dans celles des enfants. A mesure que la mission américaine publie — si diligemment ! — son matériel, il devient à mon gré plus difficile de donner gain de cause à M. D. M. Robinson, lorsqu'il se flatte d'avoir renversé toutes les barrières entre l'art classique du iv^e et l'art dit (avant lui !) *hellénistique*. Il affirme bien (p. 8) que tout ce qu'il a trouvé est antérieur à 348, et d'aucuns tiennent qu'il le prouve (G. Lippold, *Phil. Woch.*, 6 juin 1931, p. 677-682). Mais je demande à réserver mon jugement, tant qu'on ne m'aura pas expliqué, par exemple, pourquoi ici les types 292-332, qu'il faudrait dater désormais d'avant 348 (et : IV, 1933, *Mosaics, vases, lamps* : pl. 139-196, 197-201) se trouvent *pareils*, à Alexandrie, fondation d'Alexandre ; pourquoi, alors qu'on n'a rencontré, répétons-le, dans la fouille aucune inscription donnant le nom même d'Olynthe, l'ethnique Olynthios a continué à subsister (signature d'un Simos d'Olynthos à Rhodes) jusqu'au *temps des guerres de Mithridate* : tandis que dans une tour *hellénistique*, à 2-3 kilomètres d'Olynthe, il y a des textes *hellénistiques* (*AJA.*, XXXVII, 1933, p. 602-604 ; cf. *REA.*, XXXVI, 1934, p. 521). Avant de bouleverser tout ce que nous avons cru savoir — épigraphie, architecture, sculpture, céramique, art des mosaïques, etc., — il faudrait résoudre des problèmes du genre de ceux-là, et quelques autres ; s'assurer que la ville retrouvée a bien été toute détruite *militairement*¹ ; que c'était bien Olynthe même ; qu'il

1. Les balles de fronde de Philippe prouvent simplement une attaque efficace. Pendant la correction des épreuves, je prends connaissance des doutes exprimés aussi par W. S. Ferguson sur la non-reconstitution d'une Olynthe après 348 (cf. *AJA.*, 39, 1935, p. 154-155).

n'y a pas eu partielle réinstallation ; que des murs en brique crue n'ont pas été reconstruits sur les socles par *une partie* de la population, qui aurait fait là, sans changement de nom, ce que les gens de Cassandreia ont fait à Potidée.

Ch. P.

H. P. L'Orange. *Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts.* Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, serie B. XIII. Oslo, H. Aschehoug, 1933 ; in-4° de 160 p. avec 248 fig. — Dans cette mode aux études relatives aux portraits romains, ce sont les périodes extrêmes qui sont choisies de préférence. En même temps que M. Delbrück publiait ses *Spätantike Kaiserporträts* (cf. *Revue archéologique*, 1934, II, p. 101-106), M. H. P. L'Orange faisait paraître un volume consacré à l'iconographie générale du monde romain de Gallien au ^{ve} siècle. Cet essai de classification dans le temps d'un groupe important de sculptures sera sujet à révisions, il n'en reste pas moins comme la première tentative sérieuse de mettre un peu de clarté dans ces périodes de l'art romain finissant. L'auteur distingue quatre périodes dont la première se place entre les règnes de Gallien et de Constantin ; la seconde correspond à l'époque constantinienne, la troisième aux temps de Théodose et d'Honorius ; la quatrième s'étend sur le ^{ve} siècle.

R. L.

Forma orbis romani. Carte archéologique de la Gaule romaine, dressée sous la direction de **M. Adrien Blanchet**. *Carte et texte du département de la Corse*, préparés par **M. Ambroise Ambrosi**. Paris, G. Leroux, 1933 ; in-4° de xi-21 p., avec 1 pl. et 3 fig. — Les recherches de ces cinquante dernières années ont fourni d'assez nombreux renseignements pour l'histoire ancienne de la Corse. La plupart des centres d'occupation sont situés sur la côte orientale ; de l'autre côté, la région située entre Ile-Rousse et Calvi montre un noyau assez important de population. Dans l'intérieur, le seul groupe à signaler se place dans les cantons actuels de Venaco et de Corte. Il est certain que les statues-menhirs de l'île n'ont rien à voir avec l'époque gallo-romaine, mais je ne pense pas qu'elles puissent être rattachées à des monuments phéniciens ou puniques.

R. L.

Le cimetière gallo-romain des Dunes, à Poitiers. Journal des fouilles du Père de La Croix et du commandant Rothmann, publié avec introduction, notes et illustrations, par **François Eygun**. Préface de **M. A. Blanchet**. Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires*

de l'Ouest, t. XI, 3^e série. Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1933 ; in-8° de vii-230 p. avec 7 pl. — Il reste encore trop de documents archéologiques importants qui sont inédits et on sera particulièrement reconnaissant à la Société des Antiquaires de l'Ouest d'avoir voulu commémorer le centenaire de l'éminent archéologue que fut le P. de La Croix, en publiant le résultat de ses fouilles dans le cimetière des Dunes, à Poitiers. M. F. Eygun s'est fort bien acquitté de la tâche qui lui incombait de réunir les notes laissées par le commandant Rothmann et le P. de La Croix. Près de 400 tombes ont été fouillées, en 1879, dans la grande nécropole qui s'étend au nord de la ville, le long du chemin de La Pierre-Levée ou de Saint-Saturnin. L'introduction de M. Eygun est l'une des meilleures contributions apportées à l'histoire de la tombe pendant les trois premiers siècles de notre ère. Elle montre tout le parti qu'on peut encore retirer, cinquante ans après les fouilles, d'explorations méthodiquement conduites. Quel exemple à donner aux ravauteurs contemporains de nos cimetières antiques (voir *Revue archéologique*, 1934, I, p. 116-117) !

Au point de vue de la connaissance des rites funéraires, le cimetière des Dunes montre le mélange, dès le 1^{er} siècle, de l'inhumation et de l'incinération, celle-là étant le rite adopté par les classes inférieures de la population. Quant à l'incinération, elle se faisait tantôt dans l'*ustrinum*, tantôt sur l'emplacement même de la sépulture. Parmi les singularités à noter dans la construction de la tombe, on notera l'existence d'une cheminée en tuiles rondes qui la fait communiquer avec l'extérieur. Il est intéressant de voir les sépultures se grouper autour de monuments mégalithiques : le dolmen de La Pierre-Levée et un menhir sont directement en relation avec la nécropole.

Le mobilier funéraire est très varié. La verrerie en particulier mériterait une étude plus complète, car il semble bien qu'elle appartienne à la production de fabriques locales.

R. L.

Jules Toutain. *Alesia gallo-romaine et chrétienne*. La Charité-sur-Loire, A. Delayance, 1933 ; in-8° de 199 p. avec 12 pl. — Pour faire suite au volume qu'il avait précédemment consacré à la ville celtique d'Alésia et aux événements de l'année 52 avant J.-C., M. J. Toutain vient de réunir en un petit livre, illustré avec soin, un certain nombre d'articles, de conférences et de communications qui montrent ce que fut l'existence de la cité à l'époque de la domination romaine. On y trouvera d'intéressantes comparaisons entre la maison gallo-romaine et l'habitation gauloise ; des pages précises sur les survivances indigènes qui se manifestent longtemps encore après la conquête,

aussi bien dans la religion que dans l'art et sur lesquelles il reste encore beaucoup à trouver. En étudiant les rapports des vainqueurs et des vaincus et la politique religieuse de Rome qui laissa subsister maints cultes celtiques, l'auteur est amené — et de cela nous ne saurions nous plaindre — à s'évader des cadres étroits de la petite cité gallo-romaine et à aborder des problèmes qui relèvent de l'histoire générale du monde romain. Le volume s'achève sur un tableau d'ensemble de la civilisation de la Gaule d'après l'*Histoire de la Gaule* de Camille Jullian.

R. L.

Georges Drioux. *Cultes indigènes des Lingons. Essai sur les traditions religieuses d'une cité gallo-romaine avant le triomphe du christianisme.* Paris, A. Picard, 1934 : in-8° de 227 p. avec 8 pl. et 6 cartes. — Excellent travail qui pourrait servir de modèle à des études similaires dans les autres cités de la Gaule. Au pays des Lingons, on retrouve, comme ailleurs, les grandes divinités du panthéon romain ; mais ces dieux nouveaux recouvrent bien souvent une ancienne divinité celtique. Tel est le Mercure *Maccus* ou le Mercure *Clavariates*. C'est par la comparaison de ces cultes locaux qu'on arrivera seulement à retrouver le caractère de la religion gauloise qui, par tant de côtés, nous échappe encore.

Le grand intérêt de l'étude de M. G. Drioux est justement de faire connaître, pour une région bien déterminée, l'un des aspects changeants de cette religion. Chez les Lingons, on est frappé du remarquable développement pris par les cultes domestiques et par la multiplication des divinités topiques : monts, pierres, arbres, sources et cours d'eau. C'est là, pour le commun, la vraie religion, et celle-ci n'a pas entièrement disparu avec le christianisme, qui en assimila certains éléments.

R. L.

Hélène Wuilleumier. *Inscriptions mystiques de Gaule* (*R. E. A.*, XXXVI, 4, 1934, p. 467-472). — En un résumé de quelques pages, Mlle Wuilleumier signale les principales inscriptions funéraires de Gaule mentionnant des surnoms ou *signa* qui prêtent à une explication morale ou mystique. Le long de la vallée du Rhône s'échelonnent ces épitaphes dont le dédicataire ou le dédicant révèle par un « sobriquet » quel fut son idéal de vie terrestre ou quel est son espoir d'outre-tombe. Enfin, sans vouloir anticiper sur une prochaine étude, l'auteur insiste en terminant sur le fait que l'*ascia* apparaît sur bon nombre de ces inscriptions à tendance mystique, ce qui confère à ce signe une valeur symbolique et religieuse.

A.

Les Lingons. Textes et inscriptions antiques. Répertoire établi par G. Drioux. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Textes et Études, 2, Paris, Les Belles-Lettres, 1934 ; petit in-8° de III-195 p. — L'histoire de la cité des Lingons est maintenant parmi les plus favorisées. Les travaux de M. G. Drioux viennent heureusement compléter les recueils de documents, tels l'Espérandieu et la carte archéologique de la Gaule romaine (*Forma orbis antiqui*). Après cette excellente présentation des textes littéraires et épigraphiques, il reste à souhaiter que M. G. Drioux ne nous fasse pas trop attendre l'étude topographique qu'il nous promet ; et aussi que son exemple amène la constitution de semblables répertoires dont le besoin se fait sentir pour bien d'autres *civitates* de la Gaule.

R. L.

A. Poidebard. *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le limes de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes* (1925-1932). Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités de Syrie, t. XVIII. Paris, P. Geuthner, 1934 ; in-4° de xxiv-313 p. et atlas de 161 pl. — Voilà le premier grand ouvrage français relatif à des recherches archéologiques par avion. De la collaboration étroite du P. Poidebard avec l'aviation militaire et le service géographique de l'armée du Levant est sortie une œuvre qui renouvelle entièrement l'histoire de toute une partie du monde romain. C'est cette histoire qu'a retracée M. Frantz Cumont dans l'introduction. Deux périodes distinctes peuvent être reconnues : pendant la première, la garde du *limes* syrien est confiée aux Palmyréniens, chargés de la police du désert. La destruction de Palmyre, en 273, par Aurélien, marque un tournant, et Dioclétien doit inaugurer une politique nouvelle. Il s'agit de protéger une ligne de 750 kilomètres, de Bostra jusqu'au Tigre, contre la cavalerie des Perses. Les fortifications de terres et de palissades occidentales ne sauraient être utilisées. « Il fallait multiplier les défenses en profondeur. Le limes formera un système de routes fortifiées courant parallèlement et reliées par d'autres voies perpendiculaires s'enfonçant dans le désert, dont étaient occupés les points d'eau et les pâturages » (p. xi). L'artère principale de ce réseau fut la *strata Diocletiana*, toujours tracée dans une région où la chute des pluies est suffisante et qui coupe les pistes de transhumance des tribus nomades. Variété dans la construction de la chaussée, parfaitement adaptée aux conditions du sol, points d'appuis, tantôt places fortes, comme Bostra, Damas, Palmyre ou Nisibis, tantôt camps légionnaires ou postes, tout est mis en œuvre pour assurer la solidité du *limes*. Presque toute cette organisation serait restée ignorée sans les explorations aériennes du P. Poidebard.

Autre découverte, celle du tracé des routes caravanières traversant le désert pour atteindre au Sud l'Arabie, vers l'Est l'Euphrate et le Characène : simple piste plus ou moins épierrée que, seule, l'ombre projetée par deux longues ondulations parallèles permet de reconnaître du haut de la carlingue.

De l'Euphrate au Tigre, même découvertes sur le *limes* : toute la zone offre un mélange de voies pavées ou de pistes caravanières avec leurs tours de garde et de signalisation, leurs points d'eau, sources, puits, bassins et citernes. De cet effort pour amener la vie au désert même, la photographie aérienne a ressuscité les traces : captage d'eau et organisation agricole de Qaṣr al-Ḥēr al Garbi ; centres de pâturages au Sud de la ligne du *limes*. C'est vraiment « la trace de Rome dans le désert de Syrie » qui vient de surgir des sables. Le premier chapitre (p. 1-16) n'est pas seulement un exposé de *méthode aérienne de recherches en géographie historique*, dans sa sobriété il reste un éclatant témoignage de l'audace tranquille du premier explorateur aérien du steppe syrien.

R. I.

L'œuvre de la Délégation archéologique française en Afghanistan (1922-1932). I. *Archéologie bouddhique*, par J. Hackin. Tokyo, Maison franco-japonaise, 1933 ; in-8° de 80 p. avec 61 fig. — Ces conférences, données, pendant l'hiver 1932-1933, à la Maison franco-japonaise de Tokyo mettent en lumière l'importance de l'œuvre accomplie, en dix ans, grâce à la Délégation française en Afghanistan, par Alfred Foucher et ses continuateurs, J. Hackin, J. Barthoux, G. Jouveau-Dubreuil, A. Godart et J. Carl. L'archéologie bouddhique a été complètement renouvelée et la synthèse de ces brillants résultats a été exposée de façon claire et précise dans le présent volume.

A 8 kilomètres au sud de Jelālābād, le site d'Haḍḍa a fourni des documents du plus haut intérêt pour l'histoire des rapports de l'art grec avec la sculpture religieuse bouddhique. Comme le remarque l'auteur (p. 4) : « Haḍḍa a été l'un des points de rencontre privilégiés de l'art hellénistique, importé par les *Græculi*, établis dans les pays d'entre Oxus et Indus (III^e au I^{er} siècle av. J.-C.), et du Bouddhisme que le zèle de ses missionnaires propageait vers les lointains districts du Nord et du Nord-Ouest de l'Inde. De cette rencontre est né l'art gréco-bouddhique ; ce complexe accusant, suivant la position géographique des points de contact, un dosage à proportions variables d'influences hellénistiques et indiennes. » Les ressemblances sont frappantes et la statue d'un génie aux fleurs rappelle l'Antinoüs Vertumnus du Musée du Latran (fig. 5). Mais cette influence n'a pas complètement annihilé le sentiment indigène et telle tête de moine bouddhique (fig. 17) garde toute sa saveur originale qui se retrou-

vera dans la figure 24 où « aux formes vides de l'académisme hellénistique se substitue un art imprégné d'une émouvante sobriété » (p. 13). Par contre à Pāitāvā et à Begrām, on a rencontré un art figé sorti de la boutique d'imagiers travaillant en série.

Influences grecques à Haḍḍa, influences iraniennes à Bāmiyān, en particulier dans les grottes du groupe D (fin du iv^e, début du v^e siècle après J.-C.) ; cette action de l'Iran se retrouve encore, sur la représentation du roi chasseur de Kakrak, joignant les mains en un geste d'offrande ou de supplication (fig. 55 *a-b*).

Du chapitre consacré aux explorations en Bactriane, et plus particulièrement aux fouilles de Balkh, on retiendra, avec M. Hackin, l'abandon d'un nouveau mirage archéologique, le « mirage bactrien ».

R. L.

R. D. Banerji. M. A. *Eastern Indian School of Mediaeval Sculpture* (Archaeological Survey of India, New Imperial Series, vol. XLVII). Delhi, 1933 ; gr. in-4^o, 203 p., 96 pl. — S'appuyant sur la paléographie, M. Banerji étudie, en fonction de la chronologie, le mouvement artistique dans l'Inde du Nord-Est. La méthode qu'il emploie (p. 24) lui permet de confronter l'évolution des formes épigraphiques (particulièrement de la palatale *śa*) et celle de l'esthétique. Le grand nombre de pièces inscrites et datées trouvées dans les provinces orientales et septentrionales de l'Inde a permis d'étayer solidement cette évolution.

Voici, en bref, les points principaux qui ressortent de la recension faite par M. Banerji. Les provinces du Nord-Est de l'Inde ont vu se développer une école de sculpture entre 800 et 1.200 A. D., témoignant à cette époque d'une plus grande activité artistique que les autres provinces septentrionales (Gujērāt, Rājputana, etc.) ; dans le Nord-Est, ce sont le Bengale oriental et le Béhār méridional qui eurent la production la plus nombreuse ; le Bengale de l'Est particulièrement eut un développement presque indépendant ; il reprit au vii^e siècle le canon gupta décadent de l'école de Pāṭaliputra et connut aux ix^e et x^e siècles une très grande activité qui, aux xiii^e et xiv^e siècles, se poursuivit, malgré la conquête musulmane, avec des sculptures sur bois et non plus sur pierre.

De l'époque pré-pāla (vii^e-viii^e siècles), les spécimens inscrits sont très peu nombreux ; qu'ils soient de pierre ou de bronze, ils se distinguent par un aspect un peu tassé, la tête étant forte et les jambes courtes (pl. VII *b* et *d*, pl. LXVI *c*).

Aux viii^e-ix^e siècles, la fondation de l'Empire pāla et l'avènement de Dharmapāla coïncident avec la naissance de la nouvelle école de sculpture ; *Lokanātha* ou *Lokeṣvara* est la divinité bouddhique que

l'on rencontre le plus fréquemment à cette époque ; les *çakti* et les *Tārā* sont très peu nombreuses, le tantrisme ne se manifeste pas encore (p. 99). C'est au ix^e siècle également qu'ont dû avoir lieu les rapports entre l'art pāla et l'art dit « classique » de Java (voir p. 127 sq. et pl. VIII c, XLIV b, XLVIII a et c).

Avec le déclin politique des Pāla au x^e siècle, l'art plastique dégénère une première fois : les membres des figures principales s'allongent d'une façon anormale et disproportionnée (pl. XIII c, XII a, p. 35) ; les traits du visage sont épais et accentués ; cependant les détails iconographiques sont beaucoup plus attentivement observés que dans la période précédente (pl. XII b). On retrouve les mêmes caractéristiques dans la statuaire de bronze (pl. LXVI b, p. 132). Les divinités tantriques apparaissent (pl. XII b, XIII a). *Lokanātha* demeure pourtant la divinité la plus souvent représentée (p. 99). Comme au ix^e siècle, on trouve très peu d'images brahmaniques, sauf peut-être dans le Bengale oriental (p. 123-124).

Une renaissance politique et artistique s'effectue sous le règne de Mahipāla I^{er} (seconde moitié du x^e siècle). Dans l'épigraphie s'opèrent des changements qui amènent progressivement l'alphabet proto-bengali du xii^e siècle. L'esthétique devient plus conforme aux canons littéraires, la disproportion des traits s'atténuant peu à peu. Le tantrisme maintenant prédomine, les cultes s'adressant à des divinités féminines sont en majorité. Au Magadha et au Bengale, l'iconographie vaiṣṇava représente, entre autres nouveautés, la naissance de *Kṛṣṇa* et la divinité syncretique *Lokanātha-Viṣṇu* (p. 107-108 et 125).

Ces caractéristiques se prolongent sur la plus grande partie du xi^e siècle à la fin duquel l'activité artistique semble décliner et s'anéantir.

Au xii^e siècle en effet, sous la dynastie des Sena, la statuaire de pierre et de bronze prend un aspect mécanique : les canons esthétiques sont rigoureusement suivis¹ ; les signes de beauté sont accentués avec exagération, le buste est trop développé, la plicature des draperies est toute conventionnelle (pl. V c, XVII d, pl. V b). Ce style perpétue le canon gupta à travers les modifications de l'art pāla, mais il n'a plus la liberté et le naturel de ce dernier. L'Hindouisme triomphe désormais du Bouddhisme ; le tantrisme bouddhique et le tantrisme hindou fusionnent (pl. LXIX e, f, LXX).

L'arrivée des Musulmans, dès la fin du xii^e siècle, vient interrompre la vie des sanctuaires qu'ils détruisent. Dès lors la production

1. Notons à ce sujet que les recherches de M. B. lui permettent d'affirmer la différence totale entre les canons esthétiques employés dans le Nord et ceux en vigueur dans le Sud.

des bronzes cesse brusquement et le Bouddhisme est définitivement anéanti dans la contrée même qui, après lui avoir donné naissance, était la seule à lui être restée fidèle.

Nous n'avons retracé ici qu'une infime partie de l'œuvre de M. Banerji ; son étude constitue, par des détails clairement et simplement exposés, une sorte de statistique iconographique des images sculptées dans le Nord-Est de l'Inde¹ ; les comparaisons avec les autres écoles du Nord en font un excellent instrument de travail.

Jeannine AUBOYER.

Epigraphia Carnatica, vol. XIII, part. I. General Index. Lettres A à K), publ. by Dr M. H. Krishna, M. A. D. Lit. (London), Director of Archaeological Researches in Mysore. Mysore Arch. Surv., Bangalore, 1934. — Commencé en 1908 sous la direction de M. Narasimhacharya, cet ouvrage atteint sa forme définitive en 1917 ; c'est grâce à la patiente collaboration de nombreux savants tels que MM. Rama Rao et Srinivasa Iyengar que cet immense travail a pu être mené à bien ; il présente une incontestable utilité pour les épigraphistes, malgré les quelques erreurs qui ont fatalement pu s'y glisser et que notre incompetence en la matière ne nous permet pas de relever ici.

J. A.

Kenneth M. Chapman. *Pueblo Indian Pottery*, vol. I. Nice, C. Szwedzicki, 1933. Un album in-4°, 22 p., 50 pl. en couleurs. — Ce bel album rendra d'excellents services pour l'étude comparative des céramiques primitives aussi bien dans le domaine ethnographique que dans celui de l'archéologie. En le feuilletant, on se convaincra une fois de plus du caractère pour ainsi dire international de certains motifs décoratifs de l'art céramique, créés spontanément, indépendamment et à des époques fort différentes dans des pays n'ayant certainement pas eu de rapports.

La méthode comparative, si utile aux recherches archéologiques, doit donc être pratiquée avec prudence et discernement. Le conseil a été souvent donné, mais l'occasion s'y prête pour le renouveler.

C.-F.-A. S.

Pol Abraham. *Viollet-le-Duc et le rationalisme médiéval*. Vincent, Fréal & Cie, Paris, 1934, in-8°, 118 pages et 49 figures dans le texte.

Les discussions soulevées il y a quelque temps autour de l'origine

1. Particulièrement de la *Buddhaçarita* (chap. IV)

historique de la croisée d'ogives ne sont pas encore apaisées qu'une étude nouvelle intervient et semble complètement changer les éléments et le sens de la question, du moins au point de vue architectural et technique. Mr. P. Abraham vient de mettre en doute l'importance constructive du système nervé de la voûte et cherche à démontrer que l'édifice ne lui doit presque rien. Selon l'auteur, la cathédrale gothique n'est pas une combinaison savante de carcasses d'arcs entrecroisés, de piliers élastiques et d'arcs-boutants qui recueillent et épaulent hardiment les poussées. Il cherche à démontrer que le doubleau au lieu de renforcer la voûte, favorise sa destruction et que l'ogive, l'arc diagonal, « est sans utilité, à moins qu'il ne soit dangereux par l'amorçage de la fissuration, dans les voûtes fortement sollicitées ou à piédroits instables, et enfin qu'il nuit à la stabilité en accroissant de sa propre poussée celle due à la voûte sans nervures » (p. 31). La conception de l'arc-boutant et des constructions en porte-à-faux est aussi sujette à de sérieuses critiques. Les arcatures, les gâbles, les pinacles ont au point de vue purement tectonique une valeur négative. En réalité, pour Mr. Abraham, le mécanisme de la voûte gothique est constitué par une simple combinaison de « retombées discontinues ». Tout le système d'équilibre n'est en aucune façon basé sur la localisation des poussées. Les pressions se transmettent dans la masse, de la clef vers les reins où « se constitue spontanément un arc diagonal incorporé », qui caractérise aussi bien la voûte d'arêtes que la voûte gothique. Quant aux ogives elles n'ont qu'une valeur d'épure. Ce sont des lignes matérialisées qui dressent sur la surface du monument le dessin graphique d'une construction idéale et créent l'illusion d'un édifice aérien, véritablement libéré des entraves de la matière.

Cette analyse due à un technicien nous apporte ainsi toute une série d'affirmations nouvelles. Même si elle ne se justifie qu'en partie, elles semblent menacer tout le système de Viollet-le-Duc, devenu classique, de l'interprétation des monuments du Moyen Age. Est-ce à dire qu'il nous faut complètement renoncer à la théorie de rationalisme gothique et ne plus chercher le secret de style dans l'armature de l'édifice ?

Toute doctrine rationaliste en architecture se fonde sur des calculs. Qu'ils soient déduits de données exactes ou incertaines, qu'il y ait erreur ou non, le raisonnement conserve en soi sa valeur créatrice. Il est hors de doute que l'architecture gothique telle qu'elle se présente à nos yeux, s'explique naturellement par une coordination, tout au moins extérieure, des parties. Nous sommes donc amenés à nous demander si le raisonnement de Viollet-le-Duc qui met en valeur tous les rapports des éléments, même s'il est erroné, n'a pas été plus proche de la pensée de l'architecte gothique que les calculs de l'ingénieur moderne. Aux époques où les problèmes de résistance et de statique n'étaient

pas encore résolu avec la rigueur qu'ils présentent aujourd'hui, les écarts entre la pensée directrice et l'exécution, entre le projet et l'œuvre, entre l'épure et la bâtisse peuvent être très sensibles.

Relever une erreur dans la construction ne saurait forcément nous amener à nier le raisonnement technique qui y a présidé. Ainsi il est difficile de croire que l'architecte médiéval ait introduit le doubleau sous la voûte en le sachant inutile, voire dangereux. De même pour le traitement des premières ogives qui naissent comme une expérience constructive et non comme un décor extérieur. A Morienvall, par exemple, il n'y a rien de cette qualité linéaire de l'arc, « tracé matérialisé », qui pour l'auteur serait à la fois sa cause et son effet les plus importants.

Certes dans l'histoire de l'architecture il arrive souvent un moment où un membre de l'édifice conçu pour un rôle actif change de sens et se transforme en ornement. Mais ce passage d'une forme constructive à une forme plastique peut se produire inconsciemment. Pour l'art gothique, il est voulu et évident à l'époque du flamboyant, tandis qu'aux époques antérieures — sauf quelques cas particuliers, celui de l'école angevine par exemple — il est difficile de préciser exactement comment et quand l'ogive devient pour l'architecte un simple trait graphique sans valeur organique.

Ces réflexions ne diminuent en rien l'intérêt des recherches de Mr. Abraham. Elles nous engagent à revoir toute une série de questions : elles font entrevoir une complexité insoupçonnée jusqu'ici de l'architecture du Moyen Âge. S'il se confirme que la carcasse gothique n'a qu'une signification relative, la construction des cathédrales apparaîtra sous un jour nouveau. Mais même si la pensée des maîtres d'œuvre n'est que théoriquement rationnelle, en d'autres termes, si leur rationalisme et celui de leur meilleur interprète reste grevé d'erreurs de faits, leur édifice ne perd rien de sa valeur. La structure n'en est que plus hardie, on peut même dire qu'elle conserve en elle sa rigueur. Le problème de la genèse et de la vie du style gothique restera lié au mécanisme de l'ossature. Dans la coordination, même illusoire des parties, il demeure l'élément fondamental du bâtiment. Il en est l'effet le plus évident.

J. BALTRUŠAITIS.

TABLES

DU TOME V DE LA SIXIÈME SÉRIE

| | PAGES |
|---|-------|
| L'allée couverte sous tumulus du Reclus, par P.-M. FAVRET..... | 3 |
| Antiquités de Pologne, par J. STAROZUK..... | 24 |
| Recherches sur les itinéraires de Saint Paul en Asie Mineure, par Jean BÉRARD | 57 |
| Les industries céramiques de Lezoux, par Charles FABRE..... | 91 |
| <i>Variété</i> : Les débuts de l'agriculture, par Claude-F.-A. SCHAEFFER..... | 111 |
| <i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Sophus Müller. — Louis Siret. — Edmond de Rothschild. — Le XI ^e Congrès préhistorique de France. — Pygmées danseurs en Egypte : ivoires de la XI ^e dynastie. — Sur les origines du fer et du travail de l'acier. — Sikelia, ou l'équivoque des oracles. — Ubi fuit Gela ? — Aspasia ou Elpinice ? — Archéologie suédoise en Grèce. — Une exposition d'art attique archaïque à Paris. — La découverte de Capes- trano. — Les fouilles de « La Combeaufol », — Palais et plaisirs de Capri. — En Camargue. — Les fouilles de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. — Décou- vertes archéologiques en pays trévire. — Rembrandt et l'antique. — Navires de type scandinave, découverts à Dantzig-Ohro | 114 |
| <i>Bibliographie</i> : M. LOUIS. — V. Gordon CHILDE. — R. J. FORBES. — J. G. MILNE. — Gholam-Reza KIAN. — P. CLOCHÉ. — Metropolitan Museum studies. — Homenagen a Martins Sarmiento. — J. CARCOPINO. — Léon HOMO. — Silvio FERRI. — Giovanni BRUSIN. — Gabriel HEJZLAR. — Mario LOPES PEGNA. — E.-H. DUPRAT. — E. ESPÉRANDIEU. — Elizabeth HAZELTON HAIGHT. — Jurgis BALTRUŠAITIS. — Comte DU MESNIL DU BUISSON | 134 |
| <i>Illustrations</i> : Emplacement de l'allée couverte du Reclus (p. 3) ; plan du monu- ment renversé (p. 6) ; coupe et plan du tumulus (p. 10) ; plan restauré ; redressement des supports (p. 11) ; mise en place de la grande dalle (p. 13) ; muret de consolidation (p. 14) ; outillage d'os et pendeloques (p. 16) ; céra- mique (p. 17) ; silex (p. 18-19) ; pointes de flèches (p. 21) ; haches (p. 22). — Vénus Anadyomène, détail (p. 29) ; Jupiter tonnant (p. 36-37) ; <i>Hermès</i> fémi- nins (p. 46-47) ; <i>Hermès</i> de Dionysos (p. 50, 52) ; <i>Hermès</i> de Pan (p. 54) ; Aphrodite Anadyomène (pl. I). — Itinéraires de saint Paul en Asie Mineure, cartes (p. 62, 69, 81). — Ruines antiques de Lezoux (p. 93) ; emplacements récemment fouillés (p. 95) ; roue de potier (p. 94) ; moulin à broyer la galène (p. 96) ; four à cuire (p. 102) ; four à vernir (p. 104) ; four de la propriété Matonnière (p. 105) ; inscription sur tuile (p. 107). — Sophus Müller (p. 114). — Louis Siret (p. 116). — Pygmées danseurs, ivoires de Lisht (p. 121). | |
| Les fouilles en Asie occidentale, 1933-1934, par G. CONTENAU..... | 161 |
| The woman at the well in Milan, par Gisela M. A. RICHTER..... | 200 |
| Sur la loi amphictionique de 380 av. J.-C., par Georges DAUX..... | 205 |
| Fouilles à Gergovie, par P.-F. FOURNIER, Christopher HAWKES, O. BROGAN, E. DESFORGES..... | 220 |
| <i>Variétés</i> : La façade ancienne de Saint-Jean-de-Latran à Rome, par Richard KRAUTHHEIMER. — Les peintures cappadociennes, de l'époque précono- claste au XIV ^e siècle, par Louis BRÉHIER..... | 231 |
| <i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Karl Schumacher. — Francis Lle- wellyn Griffith. — Lajos von Martón. — Charles Appleton. — Grotte sépul- crale néolithique du Tripadel, près de Saillac (Lot). — Apollon Hyperdexios. — Le héros Proxénos au théâtre de Delphes. — Maisons olymthiennes. — Poids de Séleucie découvert à Baga (Syrie). — Les fouilles du Mont-Las- | |

| | |
|--|-----|
| sois. — Nouvelles découvertes épigraphiques à Ostie. — Fouilles de Daphné. — Le village de potiers gallo-romains de Faulquemont-Chémery (Moselle). — L'atelier céramique de Bussy-le-Repos (Yonne). — Trouvailles de terra sigillata de Lezoux à Antioche sur l'Oronte. — L'inauguration de la salle des Monuments lapidaires, au Musée archéologique de Dijon. — Le cime- tière mérovingien de Königsacker. — Découverte à Rouen de vestiges d'une des anciennes portes de la ville. — Opinions téméraires..... | 254 |
|--|-----|

| | |
|---|-----|
| <i>Bibliographie</i> : MORIN-JEAN. — Congrès préhistorique de France. — Johs. BØE. — ERNST SPROCKHOFF. — EMILIE METZGER. — SOPHUS MÜLLER. — G. CONTENAU. — F.-A.-CL. SCHAEFFER. — F. THUREAU-DANGIN. — CH. VIROL- LEAUD. — CH. DUGAS et C. RHOMAIOS. — J. AUDIAT. — <i>Atti e Memorie della Società Magna Grecia</i> . — DAVID M. ROBINSON. — H. P. L'ORANGE. — <i>Forma orbis romani</i> . — FR. EYGUN. — JULES TOUTAIN. — G. DRIEUX. — HÉLÈNE WUILLEUMIER. — G. DRIEUX. — A. POIDEBAUD. — J. HACKIN. — R. D. BANERJI. — <i>Epigraphia Carnatica</i> . — KENNETH M. CHAPMAN. — POL ABRAHAM..... | 275 |
|---|-----|

Illustrations : Coupe de Florence (p. 201) ; mur moderne en Grèce, avec sa couver-
ture (p. 202). — Loi Delphique de 380 (pl. I). — Gergovie : emplacement muré
dans le rempart (p. 222) ; portique sur la parcelle 700 (p. 225) ; cruche décorée
au col d'impressions à la roulette (p. 226). — Saint-Jean-de-Latran : éléva-
tion de la façade ancienne (p. 231) ; plan des façades ancienne et moderne
(p. 233) ; plan du portique de la façade, état ancien (p. 234). — Hagios
Vasilios (p. 239) ; nouvelle Eglise de Toqalé (p. 243) ; Qaranleq-Kilissé
(p. 247) ; Elmalé-Kilissé (p. 249). — Karl Schumacher (p. 254). — Lajos von
Martón (p. 258). — Fronton Ouest d'Olympie : arrangement central (p. 261).

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

| | |
|--|-----|
| BÉRARD (J.). — Recherches sur les itinéraires de saint Paul en Asie Mineure. | 57 |
| CONTENAU (G.). — Les fouilles en Asie occidentale, 1933-1934 | 161 |
| DAUX (G.). — Sur la loi amphictionique de 380 av. J.-C. | 205 |
| FABRE (C.). — Les industries céramiques de Lezoux | 91 |
| FAURET (P.-M.). — L'allée couverte sous tumulus du Reclus | 3 |
| HAWKES (C.). — Fouilles à Gergovie | 220 |
| RICHTER (G. M. A.). — The woman at the well in Milan..... | 200 |
| STARCZUK (J.). — Antiquités de Pologne | 24 |

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. —
FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. —
E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. — P. JAMOT. — A. MERLIN. —
E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. —
P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME V

JANVIER-MARS 1935

PARIS (6^e)

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1935

Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

| | PAGES | |
|--|-------|-----|
| L'allée couverte sous tumulus du Reclus, par P.-M. FAVRET..... | 3 | |
| Antiquités de Pologne, par J. STARCZUK..... | 24 | |
| Recherches sur les itinéraires de saint Paul en Asie Mineure, par Jean BÉRARD | 57 | |
| Les industries céramiques de Lezoux, par Charles FABRE..... | 91 | |
| Variété : Les débuts de l'agriculture, par Claude-F.-A. SCHAEFFER..... | 111 | |
| <i>Nouvelles archéologiques et Correspondance :</i> Sophus Müller. — Louis Siret. — Edmond de Rothschild. — Le XI ^e Congrès préhistorique de France. — Pygmées danseurs en Egypte : ivoires de la XI ^e dynastie. — Sur les origines du fer et du travail de l'acier. — Sikella, ou l'équivoque des oracles. — Ubi fuit Gela ? — Aspasia ou Elpincé ? — Archéologie suédoise en Grèce. — Une exposition d'art attique archaïque à Paris. — La découverte de Capestrano. — Les fouilles de « La Combeaufol ». — Palais et plaisirs de Capri. — En Camargue. — Les fouilles de Saint-Jean-de-Latran, à Rome. — Découvertes archéologiques en pays trévire. — Rembrandt et l'antique. — Navires de type scandinave, découverts à Dantzig-Ohro | | 114 |
| <i>Bibliographie :</i> M. LOUIS. — V. Gordon CHILDE. — R. J. FORBES. — J. G. MILNE. — Gholam-Reza KIAN. — P. CLOCHÉ. — Metropolitan Museum studies. — Homenagen a Martins Sarmiento. — J. CARCOPINO. — LÉON HOMO. — Silvio FERRI. — Giovanni BRUSIN. — Gabriel HEJZLAR. — Mario LOPES PEGNA. — E.-H. DUPRAT. — E. ESPÉRANDIEU. — Elizabeth HAZELTON HAIGHT. — Jurgis BALTRUŠAITIS. — Comte DU MESNIL DU BUISSON | | 134 |
| <i>Illustrations :</i> Emplacement de l'allée couverte du Reclus (p. 3) ; plan du monument renversé (p. 6) ; coupe et plan du tumulus (p. 10) ; plan restauré ; redressement des supports (p. 11) ; mise en place de la grande dalle (p. 13) ; muret de consolidation (p. 14) ; outillage d'os et pendeloques (p. 16) ; céramique (p. 17) ; silex (p. 18-19) ; pointes de flèches (p. 21) ; haches (p. 22). — Vénus Anadyomène, détail (p. 29) ; Jupiter tonnant (p. 36-37) ; Hermès féminins (p. 46-47) ; Hermès de Dionysos (p. 50, 52) ; Hermès de Pan (p. 54) ; Aphrodite Anadyomène (pl. I). — Itinéraires de saint Paul en Asie Mineure, cartes (p. 62, 69, 81). — Ruines antiques de Lezoux (p. 93) ; emplacements récemment fouillés (p. 95) ; roue de potier (p. 94) ; moulin à broyer la galène (p. 96) ; four à cuire (p. 102) ; four à vernir (p. 104) ; four de la propriété Matonnière (p. 105) ; inscription sur tuile (p. 107). — Sophus Müller (p. 114). — Louis Siret (p. 116). — Pygmées danseurs, ivoires de Lisht (p. 121). | | |

Conditions de l'abonnement pour l'année 1934

| | | | |
|---|-------|--------------------------|-------|
| Pour la France. Un an.... | 100 » | Pour l'étranger. Un an.. | 125 » |
| Les numéros 1, 2, 3, ch..... | 30 » | | |
| Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i> . | 40 » | | |

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. —
FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. —
E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. — P. JAMOT. — A. MERLIN. —
E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. —
P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME V

AVRIL-JUIN 1935

PARIS (6^e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1935

Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

| | PAGES |
|--|-------|
| Les fouilles en Asie occidentale, 1933-1934, par G. CONTENAU..... | 161 |
| The woman at the well in Milan, par Gisela M. A. RICHTER..... | 200 |
| Sur la loi amphictionique de 380 av. J.-C., par Georges DAUX..... | 205 |
| Fouilles à Gergovie, par P.-F. FOURNIER, Christopher HAWKES, O. BROGAN et E. DESFORGES..... | 220 |
| Variétés : La façade ancienne de Saint-Jean-de-Latran à Rome, par Richard KRAUTHEIMER. — Les peintures cappadociennes, de l'époque préiconoclaste au ^{iv} siècle, par Louis BRÉHIER..... | 231 |
| Nouvelles archéologiques et Correspondance : Karl Schumacher. — Francis Llewellyn Griffith. — Lajos von Martón. — Charles Appleton. — Grotte sépulcrale néolithique du Tripadel, près de Saillac (Lot). — Apollon Hyperdexios. — Le héros Proxénos au théâtre de Delphes. — Maisons olythiennes. — Poids de Séleucie découvert à Baga (Syrie). — Les fouilles du Mont-Las-sois. — Nouvelles découvertes épigraphiques à Ostie. — Fouilles de Daphné. — Le village de potiers gallo-romains de Faulquemont-Chémery (Moselle). — L'atelier céramique de Bussy-le-Repos (Yonne). — Trouvailles de terra sigillata de Lezoux à Antioche sur l'Oronte. — L'inauguration de la salle des monuments lapidaires, au Musée archéologique de Dijon. — Le cimetière mérovingien de Koenigsmacker. — Découverte à Rouen de vestiges d'une des anciennes portes de la ville. — Opinions téméraires..... | 254 |
| Bibliographie : MORIN-JEAN. — Congrès préhistorique de France. — Johs. Bøe. — Ernst SPROCKHOFF. — Emile METZGER. — Sophus MÜLLER. — G. CONTENAU. — F.-A.-Cl. SCHAEFFER, F. THUREAU-DANGIN, Ch. VIROLLEAUD. — Ch. DUGAS et C. RHOMAIOS. — J. AUDIAT. — <i>Atti e Memorie della Società Magna Grecia</i> . — David M. ROBINSON. — H. P. L'ORANGE. — <i>Forma orbis roman.</i> — Fr. EYGUN. — J. TOUTAIN. — G. DRIOUX. — Hélène WUILLEUMIER. — G. DRIOUX. — A. POIDEBARD. — J. HACKIN. — R. D. BANERJI. — <i>Epigraphia Carnatica</i> . — Kenneth M. CHAPMAN. — Pol ABRAHAM | 275 |
| Illustrations : Coupe de Florence (p. 201) ; mur moderne, en Grèce, avec sa couverture (p. 202). — Loi delphique de 380 (pl. I). — Gergovie : emplacement muré dans le rempart (p. 222) ; portique sur la parcelle 700 (p. 225) ; cruche décorée au col d'impressions à la roulette (p. 226). — Saint-Jean-de-Latran : élévation de la façade ancienne (p. 231) ; plan des façades ancienne et moderne (p. 233) ; plan du portique de la façade, état ancien (p. 234). — Hagios Vasilios (p. 239) ; nouvelle Eglise de Toqalé (p. 243) ; Qaranlek-Kilissé (p. 247) ; Elmalé-Kilissé (p. 249). — Karl Schumacher (p. 254). — Lajos von Martón (p. 258). — Fronton Ouest d'Olympie : arrangement central (p. 261). | |

Conditions de l'abonnement pour l'année 1934

| | | | |
|---|-------|--------------------------|-------|
| Pour la France. Un an.... | 100 » | Pour l'étranger. Un an.. | 125 » |
| Les numéros 1, 2, 3, ch..... | 30 » | | |
| Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i> . | 40 » | | |

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6°)

Téléphone : Danton 48-64

R. C. Seine 226.007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

CLAIRE PRÉAUX

Assistante à l'Université de Bruxelles
et à la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth

LES OSTRACA GRECS

DE LA COLLECTION
CHARLES-EDWIN WILBOUR
AU MUSÉE DE BROOKLYN

Un volume in-8° 25 fr.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

ANNÉES 1930-1931

Avec XXVIII planches hors-texte

Un volume grand in-8° 65 fr.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ÉGYPTIENNE
DE PAPYROLOGIE

ÉTUDES DE PAPYROLOGIE

Tome DEUXIÈME
(DEUXIÈME FASCICULE)

SOMMAIRE : Early byzantine papyri from the Cairo Museum, par A.-E.-R. BOAK. — Un papyrus ptolémaïque provenant de Deir el-Bahari (avec planche), par P. COLLART et P. JOUGUET. — A propos des noms propres du papyrus Baraize, par Ch. KUENTZ. — Zu einigen Prozessurkunden der Ptolemäerzeit, par E. BERNEKER. — Trois termes techniques (Pap. Berl. 8055), par Ch. KUENTZ. — Les cadastres antiques jusqu'à Dioclétien, par A. DELEAGE. — Un graffito égyptien d'Abydos écrit en lettres grecques, par P. LACAU. — APPENDICE : Rapport de M. O. GUÉRAUD, secrétaire général de la Société.

Un volume grand in-8°, 184 pages 30 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6^e)

Téléphone : Danton 48-64

R. C. Seine 226-007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

ALBANIA

CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE
D'HISTOIRE ET D'ART
EN ALBANIE ET DANS LES BALKANS

N^o 5

Année MCMXXXV

SOMMAIRE : LÉON REY. — Fouilles de la Mission française à Apollonie d'Illyrie (1931-1933) : I. Le monument des Agonothètes. III. Découverte faite sur le sommet sud. Antiquités provenant d'Apollonie et de Durazzo. — LÉON REY et HASAN CEKA. — La mosquée de Eléhem Bey. — ADRIEN BRUHL. — Fouilles de la Mission française à Apollonie d'Illyrie (1931-1933) : III. L'inscription du monument des Agonothètes. Inscriptions d'Apollonie et de Durazzo.

Un volume 23 × 30 $\frac{1}{m}$, 96 pages, 29 planches..... 60 fr.

VICTOR DE MEYERE

L'ART POPULAIRE FLAMAND

MEUBLES, FAIENCES ET PORCELAINES
TRAVAUX EN FER, EN CUIVRE ET EN ÉTAIN.
VERRERIE, VANNERIE, ART PICTURAL
TRAVAUX DE MODELAGE, DE CISELAGE ET DE SCULPTURE
IMAGES POPULAIRES, ORNEMENTS D'ORDRE RELIGIEUX
SERVANT A LA DÉCORATION DES INTÉRIEURS
OUVRAGES DE DÉCOUPAGE, TRAVAUX FAMILIAUX
BIJOUX, BIBELOTS POPULAIRES

Un volume (26 × 33,5), 192 pages, 272 illustrations dans le texte et
243 illustrations hors-texte, dont 5 planches coloriées à la main...

200 fr.